

REVUE

DE PARIS.

REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE PARISIENNE.

TOME DOUZIÈME.

DÉCEMBRE 1840.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1840

LA CEINTURE

DE LA MARIÉE. (1)

Une circonstance assez puérile me fit croire un instant que j'en avais fini avec mon amour. Plus las, plus désespéré que de coutume, j'étais assis dans le jardin à ma place favorite, déplorant amèrement la témérité qui m'avait engagé dans l'impasse où je me trouvais acculé, et me reprochant la faiblesse qui m'empêchait de retourner sur mes pas. Dans la préoccupation de mes pensées, j'avais saisi et je roulais entre mes doigts la feuille de papier blanc avec laquelle Gothie tapissait l'intérieur de chacune des corbeilles où elle disposait les pâtisseries qui lui étaient demandées par les visiteurs. Je ne sais depuis combien de temps j'amusais mes doigts autour de ce papier, lorsqu'une ligne d'écriture vint frapper mes yeux ; je déroulai la feuille, et je découvris une phrase datée et signée du nom de Gothie. C'était une de ces phrases comme il nous est arrivée à tous d'en écrire par oisiveté sur nos livres du collége, sans autre but que de consigner le souvenir de la disposition d'esprit où nous nous trouvions en les écrivant : aujourd'hui, tel jour, à telle heure, je m'ennuie fort ; ou bien aussi : j'attends telle chose avec impatience, etc., etc. Gothie, dans un de ces mo-

(1) Voyez tome XI, page 292.

ments d'enfantillage, en avait écrit une semblable, puis, par inadvertance sans doute, un jour où la même feuille de papier lui était revenue sous la main, elle l'avait fait servir à la décoration d'une de ses corbeilles.

Quand Dieu créa la beauté, dans le nombre des caractères de perfection qu'il voulut lui donner, il en omit un que le raffinement de nos mœurs civilisées y a ajouté. Aux yeux de Dieu son auteur, et aux yeux de l'homme qui ne l'apprécie que par comparaison avec le type idéal qu'il porte dans son imagination et dans son cœur, la beauté d'une femme est accomplie et son ascendant irrésistible, quand il ne lui manque rien de ce qui constitue essentiellement ce type intérieur plus ou moins poétique, selon les gens, mais naturel. Aux yeux de l'homme bien élevé, qui la juge par surcroît en vertu des convenances sociales et des idées qu'il doit à l'éducation, il manque encore à la femme la plus belle, si elle n'a que sa beauté, une chose capitale, que ni Dieu ni la nature ne peuvent donner, et que je ne vais pas nommer sans quelque embarras : c'est l'orthographe.

J'en demande pardon pour Gothie, mais il y avait cette tache déplorable dans le prisme de sa beauté. Il ne lui eût rien manqué pour être la reine des anges; parmi les hommes, elle descendait par ce côté au niveau d'une femme de chambre. Cette seule idée avait de quoi dissiper bien des enchantements. De ces hauteurs poétiques, où l'objet aimé se transfigure et rayonne d'un éclat surhumain, j'étais précipité dans la plus plate des réalités introduites par les classifications sociales. Du septième ciel je retombais à cet étage inférieur de notre monde où se trouve relégué tout ce que nous nommons commun, vulgaire et bas. O sacrilége ! je me réjouissais d'avoir trouvé cette repoussante et factice imperfection créée par les usages des hommes, dans ce parfait ouvrage créé par Dieu. Je crus mon amour extirpé. J'emportai avec moi la précieuse faute d'orthographe comme un talisman fait pour me garantir des séductions qui m'avaient jusque-là trouvé sans défense. Chemin faisant, je relisais la bienheureuse phrase; j'y constatais le signe délateur d'une ignorance choquante et d'une éducation plus que négligée. Je renouvelais à chaque instant l'épreuve, comme si j'avais eu peur que, dans l'intervalle d'une lecture à l'autre, le bienfait en fût dissipé; mais, quoique troublé et distrait par les passants,

à chaque renouvellement je retrouvais dans mon cœur la même satisfaction. Ma bonne joie m'était fidèle. Rentré chez moi, j'en voulus jouir encore à loisir avec le bien-être et la sécurité que donne la solitude. Je déroulai la magique feuille de papier; mais cette fois, en la dépliant, mes doigts appesantis hésitaient comme si j'allais commettre une profanation ou provoquer un malheur. Je persistais néanmoins à me féliciter de la victoire que je venais de remporter sur moi-même. Mais à peine l'instrument et le trophée de cette victoire, étalé sur ma table, en eut-il, pour la centième fois, présenté à mes yeux le gage irrécusable, qu'un retour brusque et plus fort que moi emporta toute cette ivresse du triomphe, et je ne sus que fondre en larmes. « Malheureux ! de quoi vais-je ainsi me réjouir, et qu'ai-je gagné à cette belle victoire ? J'ai empoisonné dans sa racine la plus sainte des adorations que de nobles enthousiasmes aient pu faire naître dans mon cœur ; j'ai pollué une image resplendissante de pureté, de beauté, flétri une fleur qui parfumait mon âme, brisé un ressort qui l'élevait. J'ai jeté sur le plus parfait ensemble de choses que Dieu ait faites pour remuer les entrailles de l'homme la bave d'un sot préjugé social, et, d'un objet de culte, j'ai fait, en le couvrant des souillures tirées de ma propre imagination, un objet de dégoût. Oh ! le grand sujet de joie et le glorieux ouvrage ! le rare bonheur pour moi d'avoir appris à rougir d'un amour qui était l'honneur et l'orgueil de ma vie ! le noble succès d'avoir fait honte à mon cœur de ses plus sublimes entraînements ! Et pourquoi donc me suis-je ainsi abaissé moi-même ? à quel intérêt jaloux et si respectable ai-je fait le sacrifice de mes plus chères affections et de mes plus précieuses facultés ? ô mon Dieu, pardonnez-moi ! à la religion de l'orthographe ! »

Ainsi voilà une jeune fille à laquelle je ne connais pas d'égale, une âme d'élite dans un corps éblouissant de grâces, quelque chose d'accompli que ma raison admirerait encore si le Ciel ne m'avait pas mis là de quoi lui rendre le seul hommage qu'il lui ait destiné, et parce qu'elle n'a pas comme moi ce rare mérite qu'elle peut acheter comme moi du dernier sot à férule qui règne sur les bancs d'une école, je me sens humilié du tribut que mon cœur, fait pour aimer, paye à l'assemblage de tant de dons exquis, faits pour être aimés. O misérable vanité !

ô stupide vénération des préventions de caste et des idées reçues ! ô brutal assujettissement d'une âme basse et servile ! non, certes, je n'aurai pas cette lâcheté.

Ce qui m'humiliait désormais, c'était l'injure dont je venais de me rendre coupable envers Gothie. Quoique celle-ci n'en eût pas connaissance, il n'était pas d'effort héroïque que je n'eusse tenté pour l'expier et pour témoigner de la confusion que j'en ressentais. Chaque jour je montais auprès d'elle, poursuivi par l'idée de mon indignité, et, ne trouvant aucun moyen de m'y soustraire, j'errais de place en place, recherchant les coins les plus solitaires, étendant les bras comme un homme qui supplie, et m'agenouillant souvent devant l'ombre de Gothie, que je voyais sans cesse à côté de moi, pour implorer mon pardon. Quand elle se présentait elle-même en réalité, mes regards élevés vers elle lui demandaient grâce, et les siens, à travers un léger trouble causé par l'étonnement, laissaient arriver jusqu'à moi une ineffable expression de mansuétude et d'intérêt. Parfois c'était pour moi un chagrin et une irritation de plus, car je me persuadais qu'elle devait me croire fou, et que c'était à cette idée que j'étais redevable des marques de bienveillance compâtissante qu'elle m'accordait, sans que je pusse autrement m'expliquer comment je l'avais méritée.

Un soir, l'imagination frappée outre mesure de ces rêveries tristes, et travaillé par d'inexprimables angoisses, j'étais en proie à de vagues terreurs sans objet distinct, ou plutôt qui trouvaient leur objet dans toutes mes pensées. Mon corps ne pouvait se fixer à aucune place, mon esprit sur aucune idée; car à chaque idée contre laquelle j'allais me heurter, il me semblait que je mettais le pied sur le buisson d'épines qui m'avait déjà tout meurtri. Par surcroît, Gothie me paraissait plus attendrie sur moi ce jour-là que les autres, et l'homme aux baisers, que je n'avais pas vu depuis la scène du jardin, venait de se remontrer. Je ne savais où fuir; je ne le pouvais pas. Et d'ailleurs, à quoi bon fuir ? mon ennemi n'était-il pas en moi ? Las d'errer de roche en roche et de massif en massif, je m'étais assis à l'extrémité d'une pointe que forme le rocher en s'avançant, comme l'arceau dépareillé d'une ogive en ruines, au-dessus du chemin qui serpentait en bas. Je ne saurais dire si j'étais venu là par choix ou par hasard, mais à coup sûr je

n'aurais su trouver mieux pour me garantir de la vue importune des curieux, car jamais peut-être aucun autre pied que le mien n'avait osé s'aventurer en cet endroit. J'étais donc seul, bien seul, invisible, introuvable, assis sur une lame du roc, les coudes appuyés sur les genoux, ma tête reposant dans mes mains, et le vide au-dessous de moi. La nuit me couvrait d'ombres et de rosée, et les tièdes vapeurs qu'exhalait la rivière montaient jusqu'à moi toutes chargées d'arômes marécageux. Mon œil plongeait dans cet abîme qui s'ouvrait sous moi, et dont l'obscurité me cachait le fond; ma pensée, dans cet autre abîme de mon cœur, plus sombre et plus profond, où tourbillonnaient tant de visions prises de vertige. J'aurais pu rester là longtemps: ce précipice à côté de moi, le danger, la nuit, le frais, l'impression douce et pénétrante en même temps des senteurs marines, tout cela me faisait du bien. Et puis cette solitude et ce silence! Un rideau de nuages qui achevait de se replier vers l'horizon laissait traîner encore ses derniers lés dans le haut du ciel. Bientôt ils eurent disparu avec le reste, et je vis l'image de la lune sortir tout à coup du fond des eaux. Pendant quelque temps mon œil se laissa machinalement enchaîner par cet objet; mais je ne tardai pas à voir dans cette face impassible, qui demeurait imperturbablement fixée sur moi, un témoin importun dont la sérénité, qui semblait insulter à mes propres agitations, me rendit bien vite la présence insupportable. C'était un véritable malaise, et, bien que j'en sentisse le ridicule, je me violentais en vain pour en triompher. Cette aversion alla si loin que, n'en pouvant écarter l'objet, je dus lui abandonner la place; mais au préalable, cédant à un mouvement de dépit puéril, je me donnai le plaisir de ramasser un caillou et de le lancer sur ce masque insolent; il vola en éclats avec les éclaboussures de l'eau qui rejaillit sur elle-même; puis je tournai le dos promptement, et m'enfuis bien loin, afin de ne pas le voir se refaire peu à peu, et reprendre son calme outrageux comme pour narguer ma sotte et impuissante vivacité.

Cette bourrasque de colère tomba bien vite, et fut corrigée aussitôt par un sentiment de dégoût pour moi-même. Je n'avais pas besoin de ce surcroît. Toutes les puissances de la nature étaient-elles donc désormais conjurées contre moi? Je ne me

sentais pas la force de soutenir la lutte contre tant d'ennemis à la fois, et ces chimères superstitieuses qui me traversaient l'esprit achevèrent de m'accabler. De guerre lasse, l'instinct de la défense et de la conservation m'avait abandonné. Réduit au seul courage d'une résignation passive, je me laissai tomber la face contre terre, sans force et sans mouvement; mes deux bras traînaient à mes côtés, ma tête reposait sur le sol nu, mais mon corps et mon esprit avaient également perdu le sentiment de la réalité : le passé, le présent, l'avenir, j'avais tout oublié. Dans cette espèce d'anéantissement total, une seule chose survivait, obscure, indéfinie, lointaine, mais vivace, et me donnait encore conscience de moi-même, sans toutefois me rattacher à rien de déterminé en dehors de moi : j'aimais !

Il y avait peut-être une heure, ou deux, ou trois que j'étais enseveli dans cette stupeur, et sans doute la sensibilité nerveuse commençait à me revenir, lorsqu'une légère et rapide, mais distincte sensation de chaleur, éveillée sur un point de la peau, dans le creux de ma main glacée par le froid de la nuit et par le contact de la terre humide, y produisit un petit tressaillement involontaire. Je remuai la tête comme un homme qui s'éveille, et, dans ce changement d'attitude, j'aperçus une femme agenouillée auprès de moi, les mains jointes et retombant sur les genoux, la tête affaissée sur la poitrine. Était-ce encore une vision? Nous étions plongés dans l'ombre; mais à quelques pas de là, la clarté de la lune emplissait librement l'espace, et les plus beaux contours que puissent dessiner les formes du corps humain fléchissant avec piété sous le poids de la douleur et de l'abattement, se détachaient avec un admirable effet sur ce fond lumineux. Il n'y avait pas à s'y méprendre.

— Gothie! vous ici! m'écriai-je en me relevant en sursaut pour me trouver moi-même à genoux devant elle.

Elle ne me répondit point; elle ne tressaillit point à cette brusque interpellation; elle ne décela par aucun mouvement l'effet du saisissement, de la surprise ou même de la joie. Elle passa ses deux bras autour de mon cou, sa tête tomba sur mon épaule, et elle se laissa couler sur moi de tout son poids. Je la retins en l'embrassant étroitement.

Cette tête ravissante qui fléchissait là, tout contre la mienne, et qu'il ne tenait qu'à moi d'amener plus près encore, ce souffle

qui se mêlait au mien comme une flamme dévorante et le rendait tout haletant, ce sang dont la chaleur pénétrait mes chairs qu'elle faisait frissonner, cette poitrine virginale que je croyais sentir entrer dans la mienne, les formes exquises de ce buste qui se moulaient dans mes mains, toutes ces impressions si nouvelles pour moi, si inouïes, si incroyables, si imprévues, m'eussent rendu fou, si, dans un pareil moment, j'avais pu être occupé d'autre chose que de ce corps défaillant qui se mourait entre mes bras. J'assis doucement Gothie sur la mousse, je mis un genou en terre, je fis de l'autre un appui pour ses épaules, et mon bras passé autour de son cou soutenait amoureusement sa tête renversée vers le ciel. Un rayon de la lune tamisé par le feuillage tombait à plomb sur ce beau visage, que mes regards couvaient avec une inquiétude passionnée. A l'angle de ses paupières fermées je voyais scintiller deux perles humides arrêtées dans les cils. Elles réveillaient dans ma main brûlante l'impression de celle qui y était tombée. Je commençai alors à entrevoir, mais à entrevoir seulement ce qui venait de se passer, et encore repoussais-je de toutes les forces de ma raison les conjectures qui venaient flotter à l'horizon de mes pensées. J'aurais donné ma vie pour les boire avec un baiser, ces larmes dont j'étais la cause peut-être; mais, au prix de cette même vie, je n'eusse pas voulu attenter, par l'acte le plus inoffensif, sur le saint abandon que me faisait d'elle-même une chasteté qui se livrait à ma merci sans autre sauve-garde que le peu de précautions qu'elle avait prises contre moi et l'impuissance où elle était de se défendre.

Gothie ne tarda pas à reprendre ses sens; son évanouissement n'était pas complet. C'était une courte faiblesse, occasionnée par le brusque passage d'une angoisse mortelle à un bonheur suprême et inespéré. Dans cet état, elle conservait sans doute le sentiment de ce que j'étais, de ce que je faisais, de ce que j'éprouvais pour elle, car une de ses mains, ayant par hasard touché la mienne, la retint par une douce pression, comme pour m'exprimer sa reconnaissance. Quand elle eut repris la parole :

— Je vous avais cru mort, me dit-elle. O mon Dieu ! vous souffrez donc bien?

— Ne parlons pas de mes souffrances; je suis un insensé,

j'ai mérité mon sort. Parlons des vôtres, Gothie, car qui mieux que vous méritait d'ignorer ce que c'est que souffrir.

— Je ne souffre pas, reprit-elle avec une ingénuité adorable ; je suis heureuse.

C'étaient les premières paroles que nous échangions ensemble. Gothie, depuis qu'elle me voyait, n'avait pas encore entendu le son de ma voix. Quant à moi, que ce fût illusion ou réalité, je lui trouvais en ce moment une voix nouvelle et que je n'avais pas encore entendue. J'entrais, par les dernières péripéties de cette soirée, par cet entretien si imprévu qui prenait un tour de confiance et d'effusion bien plus imprévu encore, j'entrais dans une sphère inconnue de relations et de sentiments où je n'avais plus la mesure d'aucune chose, à commencer par moi-même.

— Heureuse! m'écriai-je en répétant le dernier mot qu'elle avait prononcé. Mais ces larmes! mais cette défaillance! O Gothie! si vous avez quelque pitié, ménagez ma raison. Elle a, depuis peu de temps, été ébranlée par tant de secousses, elle a reçu tant de démentis sur les choses les plus contradictoires, que toutes ses notions en sont confondues. Entre le réel et le fantastique, je ne suis plus sûr de démêler la réalité. Ne compliquez pas le chaos autour de moi, redressez les voies de mon esprit; ramenez-moi dans le chemin de la vérité et de la lumière. Je croirai tout ce que vous m'aurez affirmé; j'aimerai tout ce que vous me direz d'aimer. Vous devez être la bonté et la sagesse, puisque vous êtes la beauté.

L'exaltation et le découragement qui se partageaient mon âme se peignaient également dans ces paroles. Gothie me considéra un instant, comme pour s'assurer s'il n'y avait pas réellement dans mes idées plus de dérangement encore que je n'en avais accusé. Ne trouvant dans mes yeux que l'expression d'une tendresse profonde et attristée, elle me répéta à demi-voix, avec un accent particulier qui sortait du fond de son cœur, et en l'appuyant de son plus doux sourire :

— Oui, je suis heureuse. Mais vous! mais vous! Répondez-moi, car il y a une éternité que je vous vois souffrant et que je souffre de vous voir ainsi. Ne voudrez-vous pas en retour être heureux après moi, pour moi, avec moi ?

— Ne me parlez pas encore de bonheur, Gothie, vous me feriez

croire que je rêve toujours. S'il est vrai que vous daigniez vous intéresser à moi, mon bonheur est si grand que je n'ose y croire. Non, décidément non, je n'y crois pas; je ne crois qu'à votre bonté. Quant à mon bonheur, il tournerait en chimère encore. Cessez de me tenter; votre bonté ne saurait que me faire du mal.

— Vous ne sentez donc pas combien vous-même vous me faites de mal à vous voir en cet état, sombre, farouche, agité, concentré? Qu'avez-vous? Dites-le-moi, je veux le savoir; j'en ai peut-être le droit, maintenant que..... Croyez-vous que je sois tout à fait sans blâme de me trouver ici? Mais Dieu a vu dans le fond de mon cœur. Combien de fois déjà j'ai été sur le point de hâter le moment de vous interroger? Le besoin m'en venait rien qu'à vous voir; mais, rien qu'à vous voir aussi, qui l'eût osé?

— O Gothie! combien de fois moi-même j'ai été sur le point de jeter à vos pieds l'aveu de mes tortures.

— Que ne le faisiez-vous? répondit-elle héroïquement.

— Gothie, il y a à cela bien des raisons. Les unes, vous ne sauriez les comprendre; je ne puis les comprendre moi-même, encore moins les rendre intelligibles pour une âme saine, calme, limpide comme la vôtre, abritée par une vie simple et unie comme celle que le Ciel et votre innocence vous ont faite; les autres, il ne m'est pas permis de vous les dire.

— Vous êtes bien obstiné et bien affligeant. Il a fallu que je vous trouvasse mourant pour obtenir de vous une parole. Que faudra-t-il pour que j'obtienne que vous consentiez à ne plus vous torturer vous-même?

— Gothie, c'est l'orgueil qui m'a perdu. J'ai beaucoup à expier envers vous; j'ai besoin de m'humilier devant vous. Mon bonheur autrefois était de me croire grand, plus grand qu'il n'est permis; mon bonheur à présent est de sentir auprès de vous combien je suis petit, misérable, indigne. Laissez-moi m'épurer, me régénérer dans ce sentiment, et, tant que ma conscience satisfaite ne m'aura pas absous, n'espérez rien de moi.

— Combien faut-il que vous soyez égaré pour parler ainsi? N'est-ce pas moi, au contraire, qui suis petite et misérable auprès de vous? Aucun de ces jeunes gens que vous avez vus ici

n'avait su me le faire comprendre. Je me croyais et je me crois encore leur égale. Jamais leur vue n'a rien ajouté à ce que je savais déjà du monde et de moi. Mais vous, il m'a suffi de lire une fois dans vos yeux pour que toute mon ignorance me fût révélée. Vous ressembliez si peu à tout ce que je connaissais! votre seule vue m'apprit combien de choses me manquaient! Elle me donna honte de moi-même et de l'insouciance où j'avais vécu jusqu'alors; mais elle ne m'apprit pas par où je péchais, ni par où je devais commencer à me réformer, ni par quel moyen...

— Pauvre Gothie! quelle angélique simplicité! Gardez-vous bien de vouloir rien changer en vous; gardez-vous bien surtout de me rien demander à moi, car ce n'est pas moi qui ai quelque chose à vous apprendre. Voyez ce que je suis.

— Vous êtes désolant en effet.

— Dites désolé. Vous l'avez vu ce soir. Mais quelle protection de la Providence a pu vous amener près de moi?

— Vous le demandez! je vous avais vu entrer plus agité que de coutume, puis vous vous étiez enfoncé dans le clos, où je m'aperçus bientôt que vous aviez disparu. J'avais pourtant la certitude que vous n'en étiez pas sorti. A la nuit close, commençant à redouter quelque malheur, je me tins aux aguets pour m'assurer que vous ne sortiriez pas à mon insu. Il fallait bien, d'ailleurs, que quelqu'un fût là pour vous ouvrir la porte de sortie si vous tardiez encore. Notre monde s'écoula. Ma mère, à son heure accoutumée, monta dans sa chambre à coucher en me demandant pourquoi je prolongeais aujourd'hui cette veillée. J'étouffai sa question avec un baiser, et je ne lui répondis pas. Cela fut plus prompt que ma volonté, car j'aurais pu et dû lui dire la vérité. Mais, quand il me revint que je n'avais rien à lui cacher, il était trop tard. Je m'assis sur le banc de pierre qui garde la porte, comme pour jouir de la beauté de la soirée, écoutant, regardant, ne voyant et n'entendant rien. Enfin, ne sachant comment expliquer cette disparition si prolongée, assiégée de terreurs irrésistibles, et n'y tenant plus, je me mis à parcourir le jardin. J'en connais tous les recoins, tous les aspects de jour et de nuit m'en sont familiers, je n'ai point de faiblesses pusillanimes, et pourtant ce soir, à chaque détour, à chaque arbre, à chaque ombre qui se projetait devant moi, j'avais peur.

J'avançais cependant; les autres craintes que j'avais me tenaient lieu de courage contre celle-là. Enfin je vous découvre; mais dans quel état, mon Dieu ! Je voulu courir pour chercher du secours, je ne pouvais marcher; je voulus appeler, je ne trouvai plus de voix ; je ne pus que tomber à genoux en nous recommandant à Dieu , en priant...

— Et en pleurant, Gothie , car vous pleuriez, lui dis-je en me jetant à ses genoux et en baisant le bout de ses pieds.

J'eusse mieux fait, oui, j'eusse mieux fait de prendre un baiser coupable sur sa bouche quand je pouvais le faire sans qu'elle le sentît; car ce mouvement, qui partait du cœur, se communiqua au sien , et en fit déborder toute la tendresse qui s'y était amassée depuis longtemps , et que le récit de ce qu'elle venait de faire pour moi avait dangereusement remuée.

— Eh bien! oui, je pleurais, et ce n'était pas la première fois. Voilà donc à quoi vous réduisez ceux qui vous aiment! me dit-elle en amenant sur ses genoux ma tête, qu'elle avait prise entre ses deux mains, et en l'enveloppant d'un regard où le sourire du bonheur présent nageait dans deux grosses larmes.

— Ceux qui m'aiment ! Et qui donc peut m'aimer ici? m'écriai-je en me relevant en sursaut comme un homme sur qui on viendrait à l'improviste de jeter du feu.

— Ne le voyez-vous pas ? et n'en ai-je pas fait assez?

— Vous m'aimez ! vous ! toi !

— Moi ! dit-elle en se levant aussi, les yeux baissés et avec une candeur qui donnait de l'assurance à sa voix et une rare noblesse à son maintien.

— Elle m'aime !... Mais non , vous vous trompez ! non , cela n'est pas possible!... Vous m'aimer !... Moi, moi, être aimé de Gothie! Ah! vraiment non, vous n'y pensez pas! Rentrez en vous-même, ne craignez pas de m'affliger en me retirant un bonheur qui n'est pas fait pour moi, et sur lequel ma pensée n'a jamais eu la témérité de se poser un instant. N'est-ce pas que cela n'est pas vrai?

Pour toute réponse, elle se mit à verser un torrent de larmes. Peut-être était-ce un retour que sa pudeur souffrante faisait sur l'aveu qui venait de lui échapper, peut-être était-ce sa dignité ou son amour froissé par l'accueil que cet aveu avait reçu. Quant à moi, rien ne peut rendre l'état où je me trouvais. Les

ardeurs volcaniques de la puberté s'attisaient alors chez moi de toutes les ignorances fécondes en rêveries féeriques, et de toutes les curiosités avides et timides en même temps de la virginité. Aucune de mes sensations n'était encore déflorée, et je ne connaissais des choses que ce que m'en montrait l'imagination. Être aimé me semblait un bonheur de l'autre monde. Je ne le regardais pas comme possible, ni comme supportable dans celui-ci. Loin de le désirer, de le poursuivre, je me contentais de le goûter en esprit; et, à vrai dire, il me paraissait tellement surpasser les forces humaines, que je m'en accommodais mieux à distance et comme point de perspective transmondaine que comme d'une éventualité toujours pendante sur moi. Pris au dépourvu par la brusque irruption que l'objet de ce rêve lointain venait de faire dans la réalité, j'étais demeuré étourdi sous le coup. La terre vacillait sous mes pieds, les arbres tournaient autour de moi; une sueur froide baignait mon front et mes reins; ma langue aride cherchait en vain à s'humecter contre mon palais aussi aride qu'elle; mon sang bourdonnait dans mes oreilles qui tintaient; je me sentais tout pâle et près de défaillir. Je me rattrapai, pour ainsi dire, aux larmes de Gothie, qui me parurent être une rétractation du mot qu'elle avait prononcé, et rendu à la vie par cette pensée que je me hâtai de saisir, j'oubliai mes peines pour courir aux siennes.

— Non, Gothie, non, vous n'avez rien dit; reprenez-le, ce mot; je l'ai déjà oublié, je ne l'ai pas entendu. Je savais bien que cela n'était pas, je n'y croyais pas, je n'en veux pas!

Elle s'obstinait à ne me point répondre et à ensevelir dans ses deux mains son visage inondé de larmes. Ce silence me tenait suspendu entre deux espoirs qui étaient aussi deux craintes, car, si je ne me sentais pas la force de supporter le bonheur d'être aimé, je ne me sentais pas non plus le courage d'y renoncer, maintenant surtout que, remis de mon premier émoi, j'en avais supporté le plus rude assaut. J'étais comme le soldat novice après son premier feu, lorsqu'il en est sorti vainqueur et sain et sauf, tout étonné de me retrouver sur mes pieds, et pris d'un goût soudain pour les émotions du péril qui m'avaient paru si formidables. Cependant les larmes de Gothie et son refus de parler me laissaient de vives inquiétudes.

— Ma présence vous serait-elle devenue odieuse, Gothie? vous ne me répondez pas?

— Ce que j'ai dit est dit, répliqua-t-elle avec un singulier mélange de tendresse, d'orgueil souffrant, de résignation triste, et même aussi d'admiration pour le sentiment qui venait d'être chez moi le principe d'une méprise qui l'avait offensée.

— Eh bien donc! que le sort en soit jeté! je dirai tout aussi! Oui, Gothie, et moi aussi, je vous aime! Oui, et c'est là une de ces raisons qui m'ont cent fois fermé la bouche, parce que je ne me sentais pas la force de parler, sinon pour vous dire que je vous aime.

— Vous vous trouviez donc bien coupable, de m'aimer?

— Je vous aime trop, Gothie, pour me trouver digne d'être aimé; et puis, m'eussiez-vous aimé, je n'avais le droit de rien prétendre, puisque je n'avais le pouvoir de vous rien donner. Mon nom même ne m'appartient pas encore; songez à mon âge, Gothie, et à la dépendance paternelle dans laquelle il me tient lié.

— Eh! qui donc vous a demandé votre nom, monsieur? en vérité, vous pensez de plus loin que moi.

L'amour était soulagé, rassuré, satisfait par l'aveu que je venais de faire; la fierté trouvait jour à reprendre ses droits.

— Je ne vous admirais pas encore assez, Gothie. Vous avez l'âme grande; vous voulez, quand vous aimez, ne penser qu'avec votre cœur, et dans l'abandon que vous faites de votre amour, vous dédaignez de rien prévoir au-delà du bonheur présent. C'est être trop magnanime, si vous ne permettez pas à l'homme que vous traitez si magnifiquement, de songer pour vous à ce que vous oubliez; mais brisons là-dessus. Vous le voyez, Gothie, vous avez voulu que je vous fisse comprendre quelques-unes de ces singularités inexplicables qui vous ont affligée, et, dès le début, je n'ai su réussir qu'à vous offenser. Je reprendrai sous votre influence une vie droite et simple, maintenant que vous avez abattu ce mur qui nous séparait, et contre lequel je ne savais que me briser en m'y heurtant avec désespoir et impuissance.

Aspirant longuement ce bonheur que les amants éprouvent à se parler d'eux-mêmes, nous causâmes ainsi quelque temps, et cet entretien me fit voir combien elle avait l'intelligence et le

sentiment élevés au-dessus de son éducation et de son entourage. La passion avait fait naître chez elle les idées. et si son esprit, qui ne faisait que de s'ouvrir, manquait encore de lumières sur bien des points, du moins il ne manquait ni de vigueur, ni d'audace, ni d'originalité; peut-être même, si j'avais été moins prévenu, lui aurais-je trouvé trop de force de tête pour une jeune fille chez qui la prédominance de ces facultés n'était point justifiée par l'exercice et la culture. J'étais dans l'enchantement; au moment de nous séparer, je lui demandai la permission de baiser sa main; elle me l'accorda, et je partis comme un trait, dans la crainte de ne pouvoir m'arracher de ce lieu, si je ne brusquais la faiblesse qui m'y retenait enchaîné. Rendu à moi-même, je sentis alors seulement tout l'effet des paroles que je venais d'entendre, et qui, en présence de Gothie, ne m'avaient fait éprouver qu'une émotion compliquée d'un certain embarras, et d'une gêne assez marquée. Un homme tout nouveau venait de naître en moi. Aimé! aimé! m'écriais-je dans le délire du bonheur et de l'orgueil; et il me semblait que tous les échos de la terre et du firmament me renvoyaient ce cri de victoire que mes passions poussaient au dedans de moi : Aimé! aimé!

Avec ce mot, je sentais entrer dans mon cœur une force indomptable qui appelait la lutte et aspirait à s'exercer sur quelque péril que ce fût. Je courais sans me détourner, à travers les roches, impatient, non d'arriver, mais d'aller. Je laissais au sentier sinueux ses mille circuits. Pour moi, je marchais droit devant moi, franchissant, renversant, ne tenant compte d'aucun obstacle, ne voyant, ne sentant, n'entendant que cette enivrante pensée : aimé! aimé! Après quelques secondes de cette course à vol d'oiseau, il me sembla que j'éprouvais à la tête, au bras et dans tout le corps, une violente commotion; c'était une chute de vingt pieds que je venais de faire. Mon front était ouvert, mon visage couvert de sang; mes mains, mon coude, mon genou meurtris; mais je ne vivais plus dans la réalité, dans l'espace, dans la mesure; je vivais dans mon amour, dans mon bonheur, dans l'infini; les ailes de mon âme emportaient mon corps, et l'eussent fait passer à travers une herse de fer. Je repris ma course avant d'avoir eu le temps de regarder à ce qui venait de m'arriver; aimé! aimé! c'était là

l'événement, c'était là la réalité, c'était là que se portait toute la sensibilité qui frémissait dans ma chair, et délirait dans mon esprit. Ma chute m'avait jeté sur le chemin d'en bas, qui côtoyait la rivière ; un pont était là, à quelques pas plus haut ; je n'y songeai même pas, et quand j'y eusse songé, je ne me fusse certainement pas détourné pour si peu ; ne fallait-il pas d'ailleurs un exercice à cette force nouvelle, dont je me sentais animé ? Du lieu et du moment de ma chute sur le chemin au moment où je plongeai dans la rivière, il n'y eut que l'intervalle d'un bond. En cet endroit, le voisinage du moulin où le passage était établi, rendait l'eau rapide et profonde, au moins dans la moitié de sa largeur ; je pouvais donc nager, et c'était avec une triomphante volupté que je sentais sous moi, dompté et réduit à me porter, le gouffre qui ne demandait qu'à m'engloutir. Le frisson qu'excitait la fraîcheur de l'eau me procurait aussi une émotion qui n'était pas sans plaisir ; aimé ! aimé ! c'était là la force qui me soutenait sur les eaux, qui empêchait mon corps de se briser dans les chocs les plus rudes, et qui m'eût servi au besoin à transporter des montagnes.

Le démon qui me poussait en avant ne me lâcha pas quand j'eus repris terre, et je recommençai à travers les haies, les vignes, les chemins creux, les côtes à pic, cette espèce de course au clocher au moyen de laquelle j'étais descendu sur l'autre bord, toujours poursuivi par cette voix qui me criait : Aimé ! et qui me poussait, à mon insu, vers un monde idéal dont je croyais sans doute approcher à chaque pas, en dévorant dans celui-ci l'espace qui s'enfuyait sous mes pieds. Au bout de quelques minutes, je me trouvai dans la ville sans m'y être attendu. Arrivé devant une porte connue, je frappai sans mieux savoir ce que je faisais ; une grosse fille, qui avait veillé pour m'attendre, vint m'ouvrir ; c'était celle qui m'avait si souvent rappelé la scène d'Alain et Georgette. Je me fusse volontiers jeté à son cou pour l'embrasser. Peu habituée à recevoir de pareils hommages, et surtout à les recevoir de moi, effrayée par mon air égaré, par mes cheveux en désordre, par ma face ensanglantée, par mes vêtements déchirés et ruisselants, elle recula frappée de stupeur, et laissa tomber son flambeau. Sans aucun doute, elle me crut fou.

— Aimé ! aimé ! lui criai-je, entends-tu bien ? aimé !

La pauvre fille, voyant qu'à tout prendre je n'étais pas un fou méchant, et comptant d'ailleurs sur la force peu féminine dont le Ciel l'avait douée, s'était remise de son premier trouble. Nous avions gagné tous les deux la cuisine, au bout du couloir d'entrée ; son flambeau était rallumé, et après m'avoir considéré de nouveau d'un air où perçait son incurable envie de rire, tempérée par l'inquiétude que lui inspirait l'état où elle me voyait :

— Je vais vous allumer du feu, monsieur, dit-elle en dépeçant lestement un fagot.

— Du feu ? du feu, à moi ? ah bien oui ! eh ! que veux-tu que j'en fasse, de ton feu ? ne vois-tu pas déjà que j'étouffe, entre tes quatre murailles? Tiens, tiens, lui dis-je en lui faisant toucher ma main brûlante, et en portant la sienne à mon front ; tiens, crois-tu maintenant que j'ai besoin de feu ?

La pauvre servante, ne comprenant rien à cette affabilité de manières, à ce tutoiement familier si étrange pour elle dans ma bouche, demeurait tout interdite. J'étais tombé assis sur un grand fauteuil de paille qui se trouvait là.

— De l'air ! donne-moi de l'air, si tu veux. C'est de l'air qu'il me faut. Ote-moi ces murs, ôte moi cette maison, ce plafond qui pèsent sur ma poitrine et me suffoquent !

Au même moment, je me levai brusquement, je courus à la porte, je l'ouvris et m'élançai dans la rue avant qu'elle eût eu le temps de pousser un cri pour me retenir. Je l'entendis m'appeler à plusieurs reprises, mais j'étais déjà bien loin.

Cependant le plus fort de la crise était passé. L'impression renouvelée du grand air, le calme silencieux de la nuit, l'éclat serein du clair de lune, de cette même lune dont l'éclat et la sérénité m'avaient mis hors de moi quelques heures auparavant, et poussé à une exaspération dont les autres événements de cette soirée avaient été la suite et l'effet, tout cela exerçait sur moi une action bienfaisante. Mon âme, remise de son premier mouvement d'ébullition, se rasseyait en quelque sorte sur son bonheur. L'accès de frénésie faisait place à l'attendrissement. Je marchais encore, il est vrai, sans m'être dit où j'allais ; mais était-il besoin que je me le fusse dit? Y avait-il au monde un autre chemin que celui où j'étais, un autre but que celui où j'allais ? Je suivais donc les chemins cette fois, marchant lente-

ment, me recueillant dans une situation d'esprit qui était en tout l'opposé de celle qui avait signalé mon premier trajet. L'exubérance fougueuse de la vie intérieure n'anéantissait plus pour moi le monde qui m'entourait. Je reprenais au contraire possession de la nature et de moi-même. L'amour dont mon cœur était plein débordait, bien loin de me les voiler, sur tous les objets qui se manifestaient à moi. J'aspirais doucement mon bonheur, non plus en masse et dans sa substance en quelque sorte, mais dans ses détails, dans ses parties, et tout ce que je touchais, tout ce que je voyais, était une partie de mon bonheur. Tout rempli d'un ravissement tendre, j'eusse voulu rendre à l'étoile du ciel qui me regardait en tremblottant, à l'arbre de la terre qui inclinait sur ma tête ses branches amies, au vent qui m'envoyait des bouffées de parfums champêtres, à toute la création, qui se faisait si douce et si caressante pour moi, le bien-être dont ils venaient grossir la source de délices qui abondait en moi. Du fond de mon cœur je leur parlais avec une effusion d'enfant; un rien m'arrêtait, me passionnait. Parfois un bruit rapide, qui se faisait à mes pieds dans les herbes, m'avertissait des frayeurs d'un pauvre petit animal dont mon approche avait troublé la quiétude, et qui se sauvait tout effarouché. — Pauvre petit! pourquoi te fais-je peur? Je n'ai que du bonheur à te communiquer! — Je souffrais de voir qu'il se défiât de moi. Je l'eusse rappelé et rassuré si j'en avais su le moyen, et c'était une véritable affliction pour moi de reconnaître que, dans cette grande harmonie au sein de laquelle je sentais se marier et se confondre la vie universelle et ma vie, il y avait une langue que je ne savais pas et des êtres que je ne pouvais amener à moi.

C'est à travers ces petits épisodes que j'avançais sans trop m'en apercevoir. Je venais de traverser la rivière sur le pont du moulin, que j'avais dédaigné une heure ou deux auparavant, et j'arrivais au lieu de ma chute, lorsque, sur ce lieu même, je vis, à la clarté de la lune, une forme se mouvoir et se tourner vers moi. Nous reconnaître, nous élancer, cela fut plus prompt que l'éclair. Elle se jeta dans mes bras, me serra dans les siens comme si elle eût repris possession d'un bien qu'on voulût lui arracher. Ses deux lèvres se collèrent étroitement aux miennes, et en ce moment il me sembla que je mourais. Ce

qui s'est passé depuis, je n'en ai jamais rien su. Seulement, le lendemain, ou plutôt quelques heures après, au grand jour, je me retrouvai couché au même endroit, seul; et quand des images confuses, dans lesquelles je ne pouvais moi-même rien démêler, traversaient mon souvenir comme une flèche, je sentais un frisson brûlant courir le long de mes reins et remuer mes entrailles. Mon cœur se mettait à battre avec une vitesse qui, bien que mêlée à une sensation délicieuse, me faisait mal et me glaçait d'épouvante. On eût dit que mon sang se souvînt d'une émotion dont mon intelligence avait perdu le souvenir, et qu'il fît parfois des appels à ma mémoire, mais sans pouvoir se faire comprendre ni la remettre sur la voie. Je passai une journée fort agitée.

J'avais hâte de revoir Gothie. Le soir, un peu avant l'heure, je montai auprès d'elle. Elle me vit pâle et défait; je la trouvai tendre, mais souffrante et pleurante. Pendant quelques instants nous nous tînmes les mains serrées, tremblant l'un devant l'autre, nous regardant et ne nous parlant pas. J'étais assis à l'angle d'une table, elle debout, à côté de moi.

— Eh quoi! lui dis-je enfin, vous pleurez! qu'avez-vous donc?

— Non, non, répondit-elle en attirant ma tête sur son cœur et en l'y pressant avec abandon; ce n'est rien, je ne regrette rien, je suis heureuse!

— Vous ne regrettez rien! Mais que s'est-il donc passé?

L'ange de la pudeur virginale n'avait point eu à s'enfuir au milieu des derniers événements de la nuit, tant ils s'étaient accomplis dans le délire, sans volonté et sans connaissance. Ma question marquait le véritable moment de sa défaite, en amenant Gothie au point d'avouer cette défaite et de rougir pour la première fois devant moi. Avant de s'envoler, il replia ses deux ailes sur les yeux de la jeune fille, qui se voilèrent pour se dérober à mes regards.

— Ah! je comprends! c'est-à-dire que je suis ce qu'ils appellent là-bas un amant heureux! C'est donc là ce qui me faisait tant souffrir! O Gothie! m'écriai-je amèrement en tombant à ses genoux, auras-tu pitié de mon exécrable bonheur et me le pardonneras-tu?

— Ne parlez pas si haut, dit-elle en jetant un regard furtif

hors de la tonnelle, on pourrait vous entendre. Je vous ai dit que je ne regrette rien. Ce que je t'ai donné est à toi, bien à toi, ajouta-t-elle en déposant un baiser sur mes yeux.

— Et je jure de ne jamais m'en dessaisir. Gothie! fille adorable! tout ce que tu peux me donner de toi-même, tu me l'as donné; et pourtant tu ne m'appartiens pas encore, puisque d'autres peuvent disposer de toi, puisque je n'ai pas le droit de me placer entre eux et toi pour te faire une égide de ma main et de mon nom. Permets-moi de contribuer aussi pour ma part à notre bonheur commun, et de le fixer entre nous par des liens que rien ne puisse briser. S'il y a des obstacles, je les vaincrai; je suis fort maintenant. Promets-moi seulement qu'il ne m'en viendra pas de ta propre résistance, et que tu m'aideras à réparer mes... non, à achever ce que tu as commencé.

— Jamais.

— Gothie, il le faut pourtant; tu me le dois. Me vois-tu repousser tes dons? D'où te vient cette fierté de ne vouloir rien accepter de moi? Mais que dis-je, accepter? c'est toi, Gothie, qui dois donner encore. C'est le complément de notre bonheur à tous deux, de mon bonheur à moi que je te demande. Puisque tu veux m'accabler de ta générosité, sois donc généreuse jusqu'au bout; mets ta personne, ta vie tout entière dans mes mains, et ne me refuse rien après m'avoir tant donné.

— Non, non, murmura-t-elle d'une voie étouffée, et sans tourner vers moi ses yeux baissés, mais en faisant un signe de tête qui annonçait une décision bien arrêtée. Et pour se dérober à de nouveaux combats, elle s'enfuit en me laissant un serrement de main comme confirmation du passé et gage de l'avenir.

Au bout de quelque temps, elle revint.

— Il est donc bien vrai que tu es là, près de moi, dit-elle en passant, comme elle aimait tant à le faire, ses deux mains caressantes sur mes tempes et dans mes cheveux. Deux fois hier je t'ai cru irréparablement perdu pour moi. Je t'avais vu, quand tu me quittas, bondir tout au travers de ces buissons et de ces rampes impraticables. Je te suivais du regard avec des transes mortelles; j'aurais voulu crier pour te retenir; mais, quand ce cri put soulever le fardeau d'angoisses qui l'étouffait, il n'était

plus temps, j'avais vu ta chute. Je me précipitai sur tes traces; j'arrivai à l'endroit... il n'y avait plus que des taches de sang. Je les suivis par le travers du chemin jusqu'à la rivière, et mon cœur se serra; personne! Je descendis le cours de l'eau, et je courais depuis longtemps, lorsque je m'avisai de cette idée que je devais avoir dépassé de bien loin le point où le courant pouvait t'avoir porté. Je remontai pas à pas, fouillant toutes les brèches que la rivière a creusées dans ses rives, toutes les touffes d'aulnes, de saules et d'arbustes qui pouvaient arrêter et cacher un objet... Je regagnai ainsi mon point de départ. Arrivée là, je sentis la mort me glacer le cœur. Je n'avais plus la force de faire un pas. Je demeurai sur la place, debout, immobile, l'œil fixé sur l'eau que je regardais sans la voir. Dieu ne voulut pas sans doute que j'y mourusse, puisque ce fut là qu'il te ramena et te rendit à moi.

Ainsi elle parlait, et nous nous étouffions de caresses. Que vous dirai-je encore? Le bonheur ne se raconte pas. Les jours s'écoulaient, et chaque jour Gothie me devenait plus chère. Une seule chose me faisait parfois de la peine : auprès de Gothie j'oubliais tout ce qui n'était pas elle; elle, au contraire, depuis que s'était élargie la sphère où son âme avait vécu enfermée jusque-là, elle la trouvait trop étroite et s'efforçait d'en sortir. Elle montrait une grande avidité d'apprendre et de se former sur le modèle des femmes dont elle supposait que je cultivais la société à Paris. Elle s'exagérait les avantages que donne à ces dames l'éducation qui les a formées. J'avais bien de la peine à lui faire entendre que le meilleur profit qu'on en pût tirer était d'employer le peu de lumières qu'on avait acquises à la refaire soi-même tout entière, et que les femmes les mieux élevées étaient celles qui avaient conservé ou acquis, si ce mot n'est point absurde, le plus de simplicité et de naturel. Je la voyais avec regret perdre de vue le charme natif attaché à tout ce qui était l'expression vraie de sa propre nature pour courir après un mérite plus coquet et emprunté. Il ne lui suffisait plus d'être bien, il fallait qu'elle le fût d'une certaine façon. Elle se regardait et se jugeait avec l'œil et les pensées d'autrui; aussi pouvait-on remarquer que sa tenue était plus étudiée. Elle s'observait en parlant; et cette petite ambition féminine avait été jusqu'à lui faire prendre en dédain son ravissant costume, dont

elle réformait maint ajustement pour le rapprocher autant que possible de celui de la ville.

— Reste ce que tu es, lui disais-je, puisque tu n'as pas besoin d'être autre chose pour plaire. Ce que tu es te distingue des autres femmes naturellement, sans opposition affectée et disgracieuse; ce que tu veux être te mettra au niveau de celles qui ne t'égalent pas aujourd'hui. Pourquoi imiter ! Pourquoi t'occuper de ce que sont ou de ce que font les autres? Leurs mérites, si tant est que ce soient des mérites que tu veuilles copier, t'iront-ils mieux que les tiens? Et puis, quel mérite peut-on avoir à soi quand on a cessé d'être soi? Voudrais-tu me faire croire que tu as l'esprit faux? Peu de femmes ont l'esprit juste, précisément parce qu'elles ont pris cette habitude de régler leur conduite et leur manière d'être en tout, non pas sur leurs aptitudes ni sur les lumières de leur raison et de leur conscience, mais sur des préceptes ou des exemples courants qu'elles n'examinent pas, attendu qu'ils sont reçus, et qu'elles seraient bien embarrassées de concilier entre eux. Quelle école pour l'intelligence que ce pêle-mêle de leçons contradictoires, toutes aussi impérieuses les unes que les autres, et sur lesquelles il faut bon gré mal gré régler les moindres circonstances de sa vie! Veux-tu disloquer ton bon sens, ton bon cœur, tout ce qu'il y a de bon et de sain en toi, pour l'adapter à ce patron décousu? Veux-tu abdiquer ta conscience et ton goût pour te laisser gouverner par des conventions? Veux-tu faire disparaître sous ce plâtrage artificiel ma Gothie tant aimée, cette Gothie des premiers jours, qui est la seule que j'aime et que je doive aimer toujours?

Elle ne voulait rien, la pauvre enfant; elle allait irrésistiblement où va son sexe, à la vie factice, aux fausses apparences, aux dehors trompeurs. Elle se déformait et se gâtait à plaisir. Le sentiment de la rivalité venait de naître en elle, et déjà l'envie de plaire, née de l'amour, usurpait dans son âme une grande place à côté de l'amour. Pour moi, tout au contraire, j'oubliais de plus en plus à côté d'elle tout ce qui n'était pas elle. Mon père me rappelait par des lettres pressantes et réitérées. J'employais mille moyens pour gagner du temps; pourtant sa santé s'affaiblissait, et j'avais pour lui l'affection la plus tendre. Mais comment quitter Gothie! Malgré les petites con-

trariétés dont je viens de parler, j'avais tant de plaisir à voir son esprit, si hardi, d'ailleurs, et si vif, se développer devant moi et en partie par mes soins! Elle s'y prêtait avec beaucoup de zèle. Un jour qu'elle me faisait raconter toutes ces souffrances du passé qui étaient si loin de moi, en jouant avec un cordon qui pendait à mon cou, elle fit sortir de sa cachette le médaillon qui y était suspendu :

— Tu l'as encore? dit-elle avec une surprise tendre, en me montrant le petit fragment de ceinture que j'y avais enfermé.

— Je l'ai conservé en faveur du présage.

Il fallut alors lui dire l'histoire de ce chiffon depuis qu'il était dans mes mains, et cette soirée mémorable où il avait arrêté mon départ. Tout en m'écoutant, elle ouvrait le médaillon, et tirait de dessous le verre un morceau de papier soigneusement plié qui partageait avec le fragment de ceinture les honneurs de ce reliquaire. C'était la ligne d'écriture que j'avais détachée de la feuille où je l'avais trouvée, et que je conservais là également.

— Qu'est-ce que cela? dit-elle en reconnaissant son écriture, et comment est-ce venu en tes mains.

Je recommençai cette autre histoire; mais elle ne me laissa pas le temps de finir.

— Tu vas m'apprendre l'orthographe, s'écria-t-elle; je veux savoir l'orthographe.

Et elle alla toute glorieuse dire à sa mère : — Je vais savoir l'orthographe!

Les choses furent disposées pour cela. Tous les soirs, à l'heure où le monde s'en allait, et après la porte fermée, nous nous mettions à l'étude. La mère, pendant quelques jours, retarda son coucher, pour s'endormir à côté de nous. Mais cette ombre de surveillance, qu'elle jugeait d'ailleurs superflue, apportait un trop grand dérangement dans ses habitudes, et bientôt elle prit celle de nous souhaiter le bonsoir au moment où nous ouvrions nos livres. Nous nous asseyions alors sur cette même banquette de velours jaune dont j'ai parlé, au coin de cette même table sur laquelle j'avais un jour déposé si grossièrement mon argent, et où maintenant je m'estimais heureux de répandre mes livres et la science que j'y avais puisée.

Mais combien de temps volé à la table par la banquette !

Ce temps précieux que nous gaspillions si bien s'en vengeait en s'enfuyant rapidement et en emportant avec lui nos beaux jours. L'état de mon père s'aggravait à chaque instant; je ne pouvais sans impiété prolonger mon absence. La malignité commençait d'ailleurs à être éveillée sur mes assiduités, qui succédaient à une vie si sauvage. La mère elle-même, malgré les dispositions incrédules dont elle était prémunie à cet égard, avait sans doute fait quelques découvertes ; elle nous regardait souvent d'un air où la tristesse et le reproche se mêlaient à l'expression d'une tendresse abusée. Il est probable qu'elle avait fini par ouvrir l'oreille aux confidences que la banquette lui envoyait dans sa chambre à coucher, qui, placée au-dessus de notre tête, communiquait par l'escalier, comme par un tuyau acoustique, avec la pièce où nous étions. Je n'en doutai pas, car un jour que je m'étais armé d'un marteau et de clous pour fermer la bouche aux sylphes criards qui s'étaient logés dans les ais disjoints et vermoulus du meuble coupable :

— C'est très-bien fait, dit-elle, mais vous vous y prenez un peu tard.

Le remords prenant tantôt la figure de mon père mourant sans moi, tantôt celle de cette mère affligée et n'osant se plaindre, tantôt enfin celle de cette jeune fille dont ma passion insensée avait en quelques jours dévoré l'avenir, le remords m'assiégeait de tous côtés, et entrait dans mon âme comme dans une forteresse démantelée. Il était temps de partir, quitte à revenir plus tard et à tout réparer s'il était possible de fléchir la résolution de Gothie. Pour mon compte, quoique navré d'avance par le sacrifice que j'allais faire, j'en avais pris mon parti. Mais comment y préparer Gothie? Le coup fut rude. Elle le supporta bien cependant. Seulement, la veille de mon départ, elle m'arracha la promesse que je viendrais lui faire un dernier adieu le lendemain. Je n'eus pas la force de la lui refuser. Comme je lui avais donné le droit et l'habitude de compter sur ma parole comme sur un fondement inébranlable, je ne sus pas non plus prendre sur moi la salutaire déloyauté de la tromper cette dernière fois.

J'arrivai à l'heure dite et j'allai me cacher dans une tonnelle afin d'éviter l'éclat d'une scène de désolation s'il se pouvait.

Précaution inutile ! Elle vint me trouver les yeux rouges et gonflés, s'assit à côté de moi en s'efforçant de sourire, prit ma main, voulut me parler, et ne laissa échapper que des larmes. Elle se faisait violence néanmoins pour les contenir, et je l'exhortais au courage en la couvrant de baisers. Elle fit de son mieux, mais ses larmes ne pouvaient pas rentrer et lui faisaient autant de mal que si elle les eût retenues. Je finis par l'engager à les laisser couler une bonne fois ; la pauvre enfant ne pouvait ni pleurer ni se contenir. Sa poitrine haletait convulsivement, et sa respiration brisée sortait à intervalles rapides avec un bruit sifflant et saccadé. Après lui avoir laissé le temps de se remettre, je lui donnai pour la quatrième fois au moins un baiser qui devait être le dernier.

— Sois raisonnable, lui dis-je. Tu me reverras avant peu, je te le promets. Essuie tes yeux et précède-moi de quelques minutes. Si l'on voit que tu as pleuré, il ne faut pas du moins que l'on voie que c'est avec moi.

Elle se jeta à mon cou, me donna un baiser qui ne voulait pas finir, et quand elle retomba épuisée sur mes genoux, elle reprit une force soudaine, partit brusquement et s'enfuit tout droit sans regarder derrière elle. Cet effort violent était conforme à ce que je connaissais de son caractère décidé. Un peu après je la suivis, et j'entrai dans la maison pour dire, en passant, adieu à sa mère.

— Allez voir, me dit l'excellente femme en me montrant, toute consternée, la pièce voisine. Allez voir.

Mon cœur se serait fendu à ce spectacle qu'elle me donnait elle-même, si l'homme du jardin et du char-à-bancs n'eût été là qui me regardait d'un air soupçonneux et haineux. La vue d'un homme presque menaçant me rendit toute mon énergie. J'entrai avec assurance dans la salle qu'on m'indiquait. Gothie, la face noyée dans ses larmes, les joues enflammées, les cheveux en désordre, éclatait en sanglots et se roulait sur le pavé. Comme je lui avais pris la main avec tendresse et lui balbutiais quelques mots d'encouragement :

— Qu'on me laisse pleurer, disait-elle à mots entrecoupés et du même ton que si elle eût demandé la vie. Qu'on me laisse pleurer ! laissez-moi tous !

Et elle nous repoussait, moi, sa mère et l'homme qui m'avaient

suivi. Je ne pouvais la quitter ainsi. Je lui prodiguai les consolations en lui parlant comme si je m'étais mépris sur la cause de ses transports ou si je ne l'avais que vaguement soupçonnée. Je n'espérais guère, avec ce faux-fuyant, faire prendre le change à ceux qui m'écoutaient, à la mère surtout. Mais, aux yeux de l'homme du moins, il fallait bien que cette cause ne pût passer pour avouée, et que, si l'amour de Gothie paraissait, sa faute demeurât un mystère. Enfin, après une heure de ce rôle pénible où j'épuisai tout ce que j'avais de sang-froid et d'adresse, Gothie elle-même paraissant un peu calmée, je serrai sa main une dernière fois, et je partis. Quand je fus en bas des rochers, je me retournai pour jeter un coup d'œil sur ces lieux où je laissais toute mon âme. Gothie était à la fenêtre de sa chambre, où elle était montée pour me suivre des yeux. Je la vis tout éplorée en m'envoyant des signes avec la main, comme si elle eût voulu me jeter son cœur. Je portai mes deux mains sur le mien, j'ouvris les bras, et je disparus au tournant du chemin.

Je trouvai mon père presque mourant, et ma présence ne put adoucir que le dernier mois qu'il eut à passer sur cette terre. Pendant six autres mois, je donnai cours à l'affliction que me causait cette irréparable perte. Ma santé à moi-même s'en trouvait sensiblement altérée, et si l'activité d'une passion que l'absence n'amortissait pas n'eût fait quelque diversion à cette douleur, peut-être eussé-je fini par inspirer aussi des inquiétudes. Dans cet intervalle, Gothie m'écrivait ; elle cherchait à me consoler. Ses premières lettres me pressaient vivement de revenir la trouver. Je lui fis comprendre que ma douleur n'était point un jeu, et que dans un pareil moment je ne me trouvais apte à goûter aucun plaisir, même celui de la voir ; qu'alors même que cette marque de respect envers la mémoire de mon père n'eût pas été un devoir, elle serait restée un besoin pour mon cœur filial. Cependant, au bout de six mois, les médecins eux-mêmes m'ordonnèrent de me distraire et de voyager si je le pouvais. J'écrivis à Gothie pour lui annoncer qu'elle allait me revoir et pour lui faire connaître le jour de mon arrivée.

Nous étions dans la même saison qui m'avait vu arriver à Bellac un an auparavant. Je traversais ces mêmes campagnes désertes, sombres et mornes en dépit du printemps, mais dans

une disposition d'esprit bien différente. Mon cœur oppressé, étouffé dans son deuil, se dilatait au souvenir de ces émotions dont la source obstruée depuis si longtemps allait se rouvrir pour moi. Il n'était pas jusqu'à la tristesse des paysages que je voyais se dérouler sur mon passage qui n'apportât quelque soulagement à la mienne. Au débarqué, on me remit un billet qui m'attendait depuis le matin. C'était un mot de Gothie; l'orthographe y était parfaite.

« Ne venez pas me voir, écrivait-elle, plus tard vous comprendrez pourquoi. Je dois faire une course demain à quelque distance d'ici; nous nous verrons au retour, si vous voulez venir m'attendre, vers huit heures du soir, à... « (Elle me désignait une de ces huttes de vignerons qui sont assez nombreuses dans les champs du Limousin, et qui servent à abriter les instruments de culture et le cultivateur lui-même, lorsqu'il est surpris par le mauvais temps.)

Tout intrigué par cet air de mystère, je devançai l'heure de longtemps au rendez-vous. Il faisait déjà presque nuit lorsque j'y arrivai, et bientôt je ne pus rien voir à vingt pas de distance. Cette obscurité, qui m'empêchait de découvrir Gothie de loin, ajoutait à mon impatience. A défaut des yeux je tendais mon ouïe vers l'horizon; mais le vent, qui soufflait vers moi, ne m'apportait d'autre bruit que le sien propre. Mon sang bouillonnait, mes yeux étincelaient. Enfin, je crus discerner le mouvement mesuré d'un pas léger et furtif. Je m'élançai, puis m'arrêtai pour écouter encore. Le bruit approchait. Bientôt je pus distinguer le frôlement de la robe. Je courus moi-même dans cette direction.

— Gothie !...

C'était bien elle! Je l'avais saisie dans mes bras et je la pressais sur mon cœur. Elle reçut mon baiser, mais elle ne me le rendit pas. J'attribuai cette apparence de froideur à l'excès de l'émotion.

— Entrons ici, dit-elle en m'entraînant vers la hutte.

La voyant si maîtresse d'elle-même et de moi :

— Qu'y a-t-il? m'écriai-je en l'attirant à moi avec tendresse : mais au lieu de céder elle recula.

— J'ai reçu votre dernier baiser, me dit-elle en cherchant à affermir sa voix.

— Mon dernier baiser ! Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que ceux que vous voudriez bien m'accorder encore ne m'appartiennent plus, et qu'ils seraient coupables.

— Gothie, tu uses là d'une plaisanterie cruelle. M'aurait-on calomnié auprès de toi, et ma foi éprouvée ne t'est-elle pas un plus sûr garant que des paroles malveillantes ? Mes baisers ne t'appartiennent plus ! ils seraient coupables ! Et quand donc t'ont-ils mieux appartenu et ont-ils été moins coupables qu'aujourd'hui ? O ma Gothie ! j'ai là encore ce médaillon où toi-même as déposé un oracle moins menteur que tu ne le croyais. J'ai payé de six mois de douleurs et de larmes qui ne sont pas encore taries le pouvoir de faire qu'il ait dit vrai. Sera-ce toi maintenant qui voudras me faire perdre le bénéfice de cette irréparable affliction ?

— On ne vous a pas calomnié, et je n'ai pas cessé de croire à vous plus qu'à moi-même. Moi seule ai fait tout le mal ; je me marie.

— Vous vous... mariez ! m'écriai-je en reculant de stupéfaction. Tu es folle ! tu mens ! Cela n'est pas, cela ne sera pas ; tu sais aussi bien que moi que cela n'est pas possible.

— Cela sera pourtant, dit-elle tristement, mais avec fermeté. Notre liaison n'était pas un avenir pour moi, et cependant il me faut bien songer à m'assurer un avenir. Ah ! vous ne savez pas ce que j'ai eu à supporter pendant votre absence, et combien j'ai durement expié !

— Mais ne suis-je pas ici pour tout réparer, pour assurer cet avenir? Pourquoi le confier à un autre que moi ? Que dans un premier enthousiasme vous me l'ayez refusé l'année dernière, si je ne l'ai pas trop compris, du moins je l'ai excusé ; mais aujourd'hui, Gothie ! aujourd'hui !

— Je veux être jusqu'au bout sincère avec vous comme vous m'avez appris à l'être. Pour comprendre, l'année dernière, quelle distance semée d'invincibles obstacles nous séparait, je n'avais pas attendu que l'aveu vous en échappât. J'étais très-convaincue que rien ne vous serait impossible pour aplanir ces obstacles. Mais ce que j'avais fait pour le plaisir de vous voir heureux par moi, je ne voulais pas en faire pour vous une source de tourments et de luttes pénibles ; c'eût été vous faire acheter trop cher le peu que j'avais trouvé à vous donner. Il

était juste d'ailleurs que, puisque j'avais accepté une position qui n'avait des périls que pour moi, je ne compromisse de repos que le mien. Enfin, comme je n'avais fait que céder aux entraînements de mon cœur, je ne me sentais pas le droit de recueillir de ma faute un autre fruit que le bonheur même qui y était attaché, et j'écartais tout ce qui eût pû, devant ma conscience, déjà assez troublée, lui donner, même après coup et à tort, l'apparence d'un calcul..... Ne m'interrompez pas. Aujourd'hui peut-être aurez-vous le droit de dire que je cède à des calculs; j'ai mérité le reproche et je l'accepte. Mais, s'il est une chose sur laquelle je compte encore pour espérer que je ne serai pas entièrement déchue à vos yeux, c'est cette sincérité que je vous ai promise et sur laquelle je vais m'exécuter. Depuis six mois la malignité publique n'a cessé de sévir contre moi, et je n'ai pas, comme vous tout à l'heure, le bonheur de pouvoir dire qu'on m'a calomniée. Je n'ai rien répondu à cette malveillance trop fondée, je n'ai rien à lui répondre, mais j'ai à la confondre, si je le puis. Accepter vos offres généreuses, ce ne serait la museler qu'imparfaitement pour l'avenir, et ce serait accepter ses flétrissures pour le passé. Ce serait d'ailleurs, sans parler des trop nombreux et trop légitimes motifs que je pourrais vous fournir pour justifier tôt ou tard les regrets que vous inspirerait une union disproportionnée, ce serait vous exposer peut-être à quelques légères atteintes d'un ridicule qui, pour venir des sots, n'en est pas moins cruel. Je ne veux pas vous faire faire un mariage qui passerait pour une dernière folie destinée à effacer les autres. Vous voyez donc que, si vous pouvez beaucoup contre vous, vous ne pouvez rien pour moi. Ce que vous m'offrez, vous ne l'avez pas en votre pouvoir. Pour ramener l'opinion ou pour lui imposer silence, j'ai beaucoup plus à attendre d'un homme qui ne vous vaudra pas, mais qui sera du pays, qui y sera honoré, dont le nom seul y fera autorité et commandera le respect, et dont l'estime bienveillante, venant me chercher au milieu des nuages qui ont obscurci ma renommée, sera un démenti imposant donné à des bruits dont tout le monde se fait le porte-voix et dont personne ne se fait garant. Un honnête homme, un homme considéré qui se fera garant du contraire, et qui, bien que prévenu par la rumeur publique, ne craindra pas de rendre gratuitement son honneur

solidaire du mien, cet homme qui ne sera pas soupçonné de me faire, par un scrupule de délicatesse presque obligée, le sacrifice de son avenir, sera seul armé contre les mauvais propos d'une autorité suffisante pour couper court au crédit qu'ils obtiennent et pour les faire tourner à la confusion de leurs auteurs. Eh bien ! cet honnête homme, je l'ai trouvé ; vous le connaissez ; il assistait à nos adieux. Il va sauver l'honneur de notre maison de la déconsidération qui l'a déjà entamé. Il va sauver ma mère du désespoir. A ce double titre je lui dois trop et il m'est trop nécessaire pour que je réponde à la générosité dont il a fait preuve envers moi par une mystification. Je vais le tromper, je le sais, à l'égard du passé du moins ; mais je n'aurai pas l'indignité d'abuser de sa bonne foi confiante au-delà de ce qui est strictement nécessaire pour sa sécurité et pour la mienne. Dès ce moment je me regarde comme sa femme, et si jamais vous m'avez aimée, prouvez-le-moi en l'oubliant complétement désormais devant moi.

Ce n'était pas le cœur d'une femme, c'était la tête d'un homme qui m'opposait une semblable réponse. A un parti si résolument pris et si bien raisonné il n'y avait pas d'objection possible ; j'étais anéanti.

— Tu veux que je m'arrache le cœur de la poitrine, dis-je à Gothie, sois satisfaite. Je ne reculerai pas, même devant la mort, pour te prouver, comme tu dis, que je t'ai vraiment aimée. Tu t'es crue généreuse, un instant tu t'es crue capable de te sacrifier à ton amour. Ta force, qui n'était qu'une fumée d'enthousiasme, t'a abandonnée à moitié chemin. Je t'avais sacrifié l'orgueil et la vanité ; toi, c'est à ces choses que tu me sacrifies. Soit : c'est donc à moi maintenant d'accepter le sacrifice et de te montrer comment on l'accomplit jusqu'au bout. Va, si cet homme qui a été témoin de nos adieux a pu un instant se croire dupe, je suis arrivé, moi, pour être témoin de son triomphe, et il aura lieu de demeurer convaincu que c'est moi qui suis dupe en effet. J'accepterai sciemment ce rôle injurieux, et si le désespoir concentré dans mon cœur se prend à ronger sa prison vivante et silencieuse, je n'irai troubler de ses éclats la joie de personne ; c'est là, je crois, la preuve que tu demandes. Oui, Gothie, oui, je t'ai aimée, oui, je t'aime encore, et je t'aimerai aussi longtemps qu'il le faudra.

J'avais bien des choses à lui dire encore, mais les sanglots me coupèrent la voix. C'était à mon tour de pleurer : je payai largement cette dette. Elle pleura aussi, moins que moi cependant, mais elle ne fut pas ébranlée.

— Tu te fais du mal, me dit-elle en reprenant une fois encore ce langage caressant, et pourtant ce n'est pas toi qui perds le plus. Va, sois bien assuré que je n'ai jamais mieux apprécié ce à quoi je renonce, et que je sens profondément combien je vaux moins que je ne valais quand je n'avais pas une pensée qui ne se rapportât à toi. Mais il le faut, il le faut, adieu. Sois fidèle au souvenir de la jolie fille d'hier, et ne méprise pas trop la triste dame de demain.

Elle me tendit la main et disparut. Vous devez me connaître assez à présent pour que je n'aie pas besoin de vous dire quels transports de fureur éclatèrent après son départ, quels transports de tendresse vinrent se croiser avec ceux-là, et quelles intermittences de calme plat et d'abattement me reposèrent des uns et des autres. Tantôt je méditais d'appeler mon rival en duel, tantôt de l'assassiner en pleine église et d'enlever Gothie ou de mourir sur la place avec elle ; tantôt, au contraire, je me prosternais dans la poussière qu'elle avait foulée, et j'adorais, en pleurant, ses volontés. D'autres fois je lui prodiguais le mépris, et je me détournais de son souvenir avec dégoût.

Je ne rentrai dans la ville que le lendemain matin. La noce traversait la rue. Tant que je pus apercevoir le cortége, je demeurai glacé d'horreur. Puis tout à coup je me mis à éclater de rire ; j'ouvris mon médaillon, j'en tirai le fragment de ceinture, je le lançai en l'air et m'amusai à le poursuivre en soufflant pour l'empêcher de tomber, comme font les enfants avec des papillons de papier. J'étais fou ; on me ramena chez moi, le médecin m'administra de copieuses saignées, et le lendemain je me retrouvai avec la fièvre et une sorte de délire tendre qui me faisait toujours pleurer. Bientôt cependant je pus me lever et l'on me permit de sortir. Le médecin, homme habile, avait tout guéri, excepté mon chagrin et mes pleurs.

Le mari de Gothie était un noble campagnard assez borné, mais en qui les habitudes d'une vie de paysan n'avaient pas éteint les prétentions héréditaires. S'il ne croyait pas déroger en cultivant lui-même ses champs, il ne se souciait pas d'ad-

joindre au noble domaine patrimonial le pauvre petit manoir qui lui eût rappelé sans cesse les gâteaux et le laitage d'où il avait tiré sa femme. Il le mit en vente, et je l'achetai, mais pour le démolir. J'allai suivre moi-même, en pleurant, les progrès de ce travail, et chaque pierre qu'on arrachait me semblait déchirer mes entrailles. Je les fis toutes disséminer au loin. La hache continua sur les arbres ce que la pioche avait commencé sur les pierres. La mine acheva ce que la hache n'avait pu faire. Tout fut bouleversé, détruit, anéanti; j'aurais comblé le lit de la rivière si je l'avais pu. Les habitants venaient souvent contempler d'en bas les effets de cette fureur sauvage. Ils suivaient du regard, avec une sorte de stupéfaction, l'œuvre d'extermination qui s'accomplissait sur ce paisible théâtre de leurs plaisirs, et l'homme désolé qui y présidait.

L'ironie vint les dédommager. Ne voyant pas tarir la source qui coulait de mes yeux, ces butors m'avaient surnommé M. Jean de la Fontaine. C'était un sobriquet qu'ils croyaient avoir inventé pour moi. Malgré l'intention narquoise qu'ils y avaient mise, je ne sentais aucune irritation à le leur entendre prononcer. J'en éprouvais même quelque soulagement en me rappelant combien l'homme dont ç'avait été le nom était de ceux qui ont su aimer. Mon imagination se berçait dans la fable des *deux Pigeons* et s'arrêtait souvent sur ces derniers vers si doux, si amoureusement tristes, et que déparent seulement quelques fadeurs pastorales et mythologiques qui sont le lieu commun poétique du temps :

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau :
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé; je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et la voûte céleste
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Pour qui, sous le fils de Cythère,

Je servis engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?
Ah! si mon cœur encore osait se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

— Eh bien! et après? dit la baronne qui avait continué d'écouter, tandis que le conteur avait cessé de parler.

— Après? madame, eh! que voudriez-vous encore! Tout n'est-il pas fini? Ah! c'est la conclusion qu'il vous faut sans doute? Mais je vous ai dit que cette histoire ne concluait pas.

— Au fait, répondit-elle, cela vaut autant qu'une histoire qui conclut dès la première page et qui ne finit pas... Mais pourtant, ce temps d'aimer dont parle La Fontaine se trouva-t-il aussi passé pour vous?

— Madame!...

Auguste Bussière.

ESQUISSES MUSICALES.

LE VIOLON.

Les instruments sont l'écho de la voix, de même que la voix est un écho de l'âme et une émanation de Dieu. Quand l'homme chanta, il fit une chose naturelle; il mit tout simplement en jeu des ressorts dont son organisation physique était douée, afin d'exprimer les sentiments qui l'agitaient. Quand l'homme inventa des instruments, il ne fit qu'obéir aux lois de l'analogie, qui l'invitaient à modeler sur lui-même des effets semblables ou dérivés. Sans doute il imita aussi la nature qui l'entourait, il écouta pour les recueillir tous les sons qui bruissaient à ses oreilles, il surprit aux oiseaux leur ramage, aux ondes leur murmure, aux forêts leur sourd gémissement; mais, suivant toute apparence, l'homme dut s'écouter d'abord lui-même, comme le plus noble de tous les échos. S'il est vrai que l'invention de la flûte soit due à l'exemple du vent sifflant dans les roseaux, très-certainement la première corde qui vibra sur le bois sonore, répondit par une affinité sympathique à l'accent de la voix humaine.

L'origine première du violon est restée jusqu'à ce jour fort incertaine et comme enveloppée d'un voile mystérieux. Pour parler le langage vulgaire, nous dirons qu'elle *se perd dans la nuit des temps*. Surtout depuis que le violon s'est élevé au

rang d'une véritable puissance, depuis qu'il s'est constitué une sorte de royauté, on a prétendu lui créer une généalogie tout à fait illustre. La sagacité de la science, non moins que l'imagination des artistes, s'est lancée à son encontre dans le champ des conjectures les plus merveilleuses. Pour lui trouver des titres, l'histoire et la fable ont été mises à contribution; sur la foi de quelques monuments antiques, on l'a prêté en attribut aux dieux et aux personnages les plus honorés de l'ancienne mythologie. Sur plusieurs médailles et pierres gravées, on voit représentés, en effet, Apollon, Amphion et Orphée jouant d'une espèce de viole ou violon à cinq cordes avec un archet semblable au nôtre, et tout à fait différent du *plectrum* des anciens. Mais ces monuments offrent-ils un cachet d'authenticité bien irrécusable? Ne seraient-ils point plutôt apocryphes et imaginés sans doute par quelque défenseur excessif et jaloux de la gloire d'un instrument aimé?

Selon toute vraisemblance, le violon n'a pas été autre chose, en principe, que la lyre des anciens, perfectionnée depuis par les modernes. Quoi qu'il en soit, on ne saurait refuser à cet instrument quelque chose de divin, et il paraît hors de doute qu'il ait été en possession, même sous sa forme la moins parfaite, du culte le plus éclatant et le plus assidu parmi les hommes. Sa structure simple, ingénieuse, commode, aussi bien que la puissance de ses effets, le recommandaient sans peine à l'attention des virtuoses de tous les pays et de toutes les époques. Les transformations mêmes qu'il a subies dénotent la fécondité de sa nature et la variété de ses ressources. L'universalité de sa pratique dit assez l'excellence de son organisme.

En France, le plus ancien violon connu apparaît environ vers le IXe ou Xe siècle, sous la forme rustique du rebec, lequel était armé de trois cordes seulement, *ré, la, mi*, et se mettait en jeu au moyen d'un petit archet. Ainsi taillé dans son vêtement primitif, le rebec n'avait point un air fort brillant, en vérité; il ressemblait quelque peu à un battoir échancré par les quatre angles; mais, malgré cette chétive apparence, l'agreste violon de nos bons aïeux n'était point pour cela sans mérite; il faisait aussi bien l'honneur et la joie d'une corporation de citoyens; on le voit donner naissance à une institution célèbre, et la suprématie de son culte créer une monarchie d'espèce

nouvelle. C'est lui qui arme la main des ménétriers et sacre le roi des violons. Le rebec eut alors une importance qu'il ne faut point dédaigner, car il excita la bonne humeur du peuple, endormit ses peines, et fut le boute-en-train de ses plaisirs.

Sous le nom de viole d'amour, il est au moyen âge l'instrument favori des troubadours et des ménestrels. Il les suit dans leurs pèlerinages amoureux de châteaux en châteaux, accompagne la langoureuse romance ou la poésie chevaleresque, et touche le cœur des nobles châtelaines.

A la renaissance des arts, les différentes espèces de violes ont mis pied dans l'orchestre, où elles se montrent seules jusque vers le milieu du XVIe siècle. Un beau jour, sous le règne de François Ier, ce magnifique protecteur des poëtes et des artistes, arrive des montagnes du Tyrol Italien le célèbre luthier Duiffoprugcar. Établi en France, il se met à faire des violes avec une rare habileté, et en lègue la tradition à ses élèves Perra, Mazzino, Coppa et Amati. Employée à peu près à cette époque sous une plus petite dimension, la viole reçoit alors le nom de *violino* ou violon *alla francese;* désignation caractéristique qu'on peut voir apparaître sur le papier jauni des vieilles partitions, et qui déjà prend date dans l'orchestre d'*Orfeo* par Claude Monteverde.

Long-temps le violon s'est occupé de résoudre le problème délicat de sa perfection. Il a peu à peu dégrossi, poli et diversement modifié sa première ébauche; il a passé pour ainsi dire à travers la filière des rudiments successifs; il a eu tout loisir pour s'accroître, s'embellir, se compléter. Mais enfin le voici en pleine émancipation. Ses essais et ses tâtonnements ont pris un terme. En ajoutant une quatrième corde aux trois premières, le violon a étendu et circonscrit tout à la fois son champ déjà si vaste. C'est un monde nouveau dont il a fait la conquête et dans lequel il se tiendra renfermé désormais, parce que le cadre en suffit à tous ses mouvements. Encore un peu, et il ne laissera plus rien à souhaiter aux plus difficiles. La famille des Amati travaillera vaillamment pendant plusieurs générations à en améliorer la facture. Façonné par des mains si habiles, le violon s'amollit jusqu'aux accents les plus doux et les plus suaves; Steiner et Guarneri l'enrichissent à leur tour de quel-

ques mérites précieux; enfin Stradivarius, lui soufflant la sonorité et l'éclat, le dotera de ses plus belles et plus énergiques facultés.

Maintenant sa limite est fixée, sa forme paraît définitive. On pourra, il est vrai, à diverses époques, changer quelque chose aux proportions intérieures du violon; on essayera quelques modifications légères nécessitées par l'élévation du diapason, le renversement et la longueur du manche, la grosseur différente des cordes, à mesure que l'exécution prendra de plus grands développements. Tour à tour on a imaginé de construire des violons à voûte élevée et à voûte surbaissée, en forme de guitare et de sistre; d'autres bois que l'érable ou le sapin ont été mis en œuvre; les cordes sont tantôt de métal et tantôt de soie; la baguette se dresse et puis se courbe, s'allonge ou se raccourcit; les uns sont dépossédés de leur âme, les autres ne s'appuient plus sur leur barre. En un mot, les éléments du violon se compliquent et se réduisent suivant les raffinements de l'industrie ou même selon le caprice individuel; mais sa structure d'ensemble ne saurait plus être changée. Sa perfection essentielle date irrévocablement du règne de Charles IX: elle lui a été conquise par le célèbre facteur de Crémone, qui nous en a laissé les patrons modèles.

En poursuivant les traces historiques du violon, on observe qu'aussitôt son dernier perfectionnement acquis il s'élève à toute l'importance du rôle qui lui appartient. Il pénètre partout, et partout on l'accueille avec une faveur empressée; son empire, devenu souverain, semble ne connaître plus de bornes. Après avoir contribué, ainsi que nous l'avons vu, à l'amusement du peuple, le voici à présent qui va défrayer le plaisir des rois. Une fois à la cour, il s'y maintiendra par son charme autant que par sa noblesse, et le comble de sa gloire aristocratique sera d'assister au lever du grand monarque.

Entre les mains de Lulli, il aide à la réforme musicale, dont il devient l'adepte indispensable, et dont il se fait l'agent le plus actif. Il prend dès lors, dans l'instrumentation, la première et la plus belle place, que nul rival ne lui disputera jamais. A dater de cette époque, il n'y aura point de révolution dans l'orchestre dont le violon n'ait l'initiative; toujours il se maintient à l'unisson de chaque progrès qui s'accomplit, et s'il ne le de-

vance, il marche du moins à sa suite avec une ardeur, une fidélité sans égales.

Au temps des naïves et simples mélodies de Carissimi et de Pergolèse, c'est lui qui double le plus souvent et avec le plus de succès la partie vocale; il est le seul profane appui des oratorios de Jomelli et de Leo. Un peu plus tard, alors que l'accompagnement du chant commence à se séparer de la partie principale et revêt une forme particulière, c'est encore le violon qui, par la variété de ses effets et le naturel brillant de ses sons, oppose les plus piquants contrastes aux cantilènes ou aux récitatifs. Il soutient essentiellement le discours musical, et si pour varier les effets il cède un instant l'empire de l'harmonie aux instruments à vent, c'est pour reparaître bientôt dans toute sa prééminence et tout son éclat. Vienne ensuite Gluck, avec ses situations si dramatiques et la vigoureuse expression qu'il sait donner aux sentiments : le violon enflera sa voix dans la même mesure, agrandira les proportions de son jeu, et saura donner aux pathétiques accents des héros du chantre d'*Armide* les plus nobles comme les plus énergiques réponses.

Enfin, le développement des formes de l'opéra bouffe par Galuppi, réalisant un progrès nouveau, jette bientôt l'intérêt principal dans l'orchestre, et cette création se perfectionne encore dans les mains de Paësiello et de Cimarosa, pour devenir le plus riche patrimoine de Mozart et de Rossini, qui achèvent de faire du piédestal une grandiose et admirable statue. Alors le violon, sous le souffle puissant de ces maîtres, développe à l'infini ses formes mélodiques et harmoniques toujours abondantes et neuves; il trône véritablement dans l'orchestre, où on l'entend si fort élever la voix; souvent même il va jusqu'à empiéter sur le domaine de la scène, dont il réussit à distraire l'intérêt. Il seconde d'une merveilleuse façon le génie tendre et suave de Mozart et la luxuriante imagination de Rossini. Entendez-le tour à tour rire, s'ébattre, gronder ou soupirer, dans cette haute région où nul de ses rivaux ne peut l'atteindre, et d'où il domine si magnifiquement la sensation.

Cependant le drame lyrique, ce concert universel où tant de voix différentes se partagent l'empire et sollicitent en même temps l'attention, ne saurait suffire à celui qui, par droit de puissance, prétend régner en souverain absolu. Une autre

arène, à la fois plus spacieuse et plus concentrée, va s'ouvrir à la vaillante ardeur de l'instrument généreux. La symphonie, cette création de Haydn si diversement développée par Mozart et Beethoven, cette émancipation instrumentale si décisive, et qui deviendra si féconde, en livrant l'orchestre à ses propres forces, en lui faisant tout dire et tout exprimer, en mettant, en un mot, le *drame* dans chaque instrument, la symphonie accroîtra singulièrement l'importance du violon; elle lui donnera, entre autres, un rôle principal, exclusif, plus en rapport avec ses vraies tendances et plus digne de sa noble nature. En effet, soit qu'il commande aux mains du chef d'orchestre, soit qu'il marche à l'avant-garde sur deux lignes compactes et étroitement unies, c'est lui qui guide les masses harmoniques, qui monte à l'assaut des mélodies les plus escarpées, qui anime de son feu toute la masse instrumentale, rallie les dissidents, fortifie les faibles, et encourage chacun par l'initiative de ses attaques. Il peut plus ou moins réduire ou multiplier ses éléments numériques; l'effet est presque toujours sûr, sans que jamais il produise le vide ou fasse naître la confusion. Dans le canevas harmonique, le violon est comme la trame forte et serrée sur laquelle les autres instruments ne font de temps à autre qu'attacher quelques fils d'or, que semer çà et là quelques fleurs et quelques broderies. Pour mieux dire, il forme la base immuable et constante sur laquelle l'édifice tout entier repose.

Vient ensuite le quatuor, ce diminutif de la symphonie, ce tableau en miniature, où la pensée du maître apparaît avec plus de simplicité et de clarté, affranchie qu'elle est des remplissages bruyants d'une masse instrumentale complète. En resserrant les mille voix éparses de l'orchestre dans un cadre plus étroit et plus homogène, en les condensant dans leur expression la plus essentielle et la plus unitaire, le quatuor satisfera mieux encore aux exigences superbes du roi des instruments. Sans sortir du cercle intime de sa famille, sans qu'il ait besoin de contracter aucune alliance étrangère, le violon prendra néanmoins un plus libre et plus hardi essor.

Toutefois, c'est dans un autre genre de compositions, créé déjà et tant perfectionné depuis, que le violon devait réaliser enfin ses suprêmes ambitions, et comme déployer toutes ses audaces. Fondement essentiel de l'orchestre, la nature du violon

l'a fait surtout roi dans les concerts. C'est là qu'il porte le plus fièrement le sceptre, et qu'il seconde le mieux tous les élans du génie. La *sonate* et le *concerto,* tels sont les deux champs-clos nouveaux dans lesquels il se complaît et joute à loisir. Une fois en possession de ce dernier terrain, il s'y montre sans réserve, dans tout le luxe coquet de ses formes et dans toute l'élasticité prestigieuse de ses allures. La sonate, composition modèle créée par Corelli en 1700, fit briller la première un charme de mélodie, une régularité de facture, une pureté de style inconnus auparavant. Jusque-là, le violon s'était borné à peu près à l'émission de sons inarticulés plus ou moins brillants ou harmonieux : Corelli le délivra, en quelque sorte, des liens de l'enfance; il lui apprit à parler, et lui donna ainsi le pouvoir, non-seulement de se faire entendre seul avec plus d'éclat, mais encore de servir bientôt de principal interprète aux chefs-d'œuvre de l'harmonie instrumentale.

Puis, à chaque maître qui surgit, le violon acquiert une faculté nouvelle, se décore d'une nouvelle grâce, se pare de quelque attrait inconnu. Tartini, qui vient d'accomplir une double révolution théorique et pratique, lui apprend le secret des chants nobles et expressifs, des traits savants et naturels dessinés sur une harmonie mélodieuse, des motifs enchaînés avec art, de ces mélodies pleines de sens auxquelles la parole semble manquer à peine. Gaviniès, talent pur autant qu'aimable et suave, lui transmet le sentiment et la grâce; il excelle surtout dans l'*adagio,* et l'on dirait que le violon soupire entre ses doigts. Pugnani l'empreint d'un caractère grandiose et plein d'élévation. Un peu plus tard, le voici qui se déploie dans le concerto de Viotti avec une originalité féconde, une hardiesse heureuse, et une fougue sublime tempérée par un goût noble et pur. Il faut applaudir à ces beaux motifs, qui dès le début révèlent le génie, à cette heureuse progression du sentiment, à ces développements pleins d'effet d'une pensée unique. Dans l'exécution, quelle énergie et quelle grâce, que de largeur et de vivacité !

Un jour il arrive ceci de particulièrement heureux, que le violon rencontre à la fois autant d'interprètes qu'il lui en faut pour chacune de ses aptitudes si diverses, et un artiste privilégié qui les embrasse et les concilie toutes dans son individua-

lité d'élite. A quoi bon parler du jeu élégant et sage de Libon, de la franchise et de la solidité du talent de Kreutzer, du brillant et du fini de Rode, de la fougue et de la verve de Boucher, de la science d'Habeneck, de la perfection délicate de Lafont? Ces qualités si différentes, réparties sur tant de grands artistes, M. Baillot semble les posséder à lui seul. Par l'effet d'une rare intuition, il a été donné à M. Baillot, ainsi qu'au grand prêtre du temple, d'être initié à tous les secrets de son art, d'en percer tous les voiles, d'en pénétrer tous les replis, d'en éclairer tous les demi-jours, et comme de franchir les degrés les plus mystérieux du sanctuaire.

Mu par l'inspiration savante et la sensibilité profonde de Baillot, le violon marche sans entraves, et rien de ce qui tient de son domaine ne saurait échapper à sa pénétrante investigation. Le génie n'a point de sens si profond ou d'interprétation si subtile que l'archet de M. Baillot ne puisse surprendre et mettre en lumière; les anciennes écoles, point de singularités ou de finesses d'un style perdu qu'il ne fasse revivre; le mécanisme, point d'effets, tels nuancés et variés qu'ils soient, qu'il ne parvienne à rendre. Qu'il lutte avec Haydn ou Boccherini, avec Beethoven ou Mozart, qu'il exhume la *Romanesca* ou telle autre composition de caractère, M. Baillot se montre le traducteur non moins savant que fidèle du siècle, du pays, de l'œuvre spéciale qu'il s'attache à reproduire. L'inspiration religieuse et l'inspiration dramatique, la musique de concert et la musique de salon, la phrase harmonique aussi bien que la cantilène, lui appartiennent également par droit de complète assimilation. Il n'est pas même jusqu'aux frivoles jeux de la danse qui, en prenant sous la main distraite qui s'égare jusqu'à eux une importance passagère, ne révèlent tout à la fois et la souplesse de l'instrument et l'habileté du virtuose.

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Les ailes de M. Baillot ne le transportent pas seulement à travers les dédales sinueux de la difficulté, elles le font planer encore dans une région supérieure où le talent semble n'avoir presque plus rien d'humain.

Il était permis de croire que, parvenu à ce degré de supériorité, le violon avait atteint la limite dernière de son plus grand développement. Toutefois, il appartenait à ces derniers temps de nous révéler un homme-prodige qui, s'il n'a point ajouté précisément au domaine réel et positif de l'instrumentation, en a du moins parcouru le champ si labouré jusqu'à ce jour d'une façon tout à fait neuve et hardie; qui, s'il n'a rien changé d'essentiel au fond, a semblé tout vouloir remettre en question pour les formes, les procédés, le style et les effets. Paganini apparut tout à coup comme un nouveau sphinx, proposant les énigmes les plus étranges, les plus bizarres, les plus inattendues qui aient jamais été adressées à la curiosité publique. Cet artiste extraordinaire évoqua des entrailles du violon des sons inouis et qui paraissaient appartenir au monde fantastique de l'imaginaire et de l'idéal bien plus qu'à l'ordre des effets naturels et des combinaisons humaines, frayant ainsi au violon des routes inconnues, des voies insolites et plus aériennes, comme pour dévoiler dans ses perspectives les plus lointaines l'horizon infini de l'art. Il fit surtout du mécanisme une sorte d'agent électro-magnétique, au moyen duquel la sensation était mise en jeu d'une façon tout à fait inusitée. Il se posa le champion d'un élément non pas absolument nouveau, car il était renouvelé d'un artiste du XVIIIe siècle, de Locatelli, mais du moins compliqué, fortifié par lui, c'est-à-dire la difficulté pour elle-même, la difficulté toute pure, matérielle, mécanique, extérieure, unissant ainsi parfois l'idéalisme le plus élevé, la rêverie la plus abstraite, au sensualisme le plus trivial et le plus osé. En un mot, il réalisa à quelques égards, dans la musique, ce que les romantiques avaient pratiqué quelques années auparavant en littérature. Mais ce que nul artiste antérieur n'avait pu imaginer, c'est ce cachet tout personnel et si profondément original dont les plus dérisoires excentricités de Paganini se sont montrées revêtues. Là même où le virtuose génois ne fait que modifier en apparence, il invente encore. Cette fois le *pizzicato* plus nerveux pétille d'un jet éblouissant comme une fusée d'étincelles, l'arpège aux notes pleines de rondeur exécute des évolutions d'une rapidité sans égale, le trille cadence sur plusieurs chaînes simultanées et continues, les sons harmoniques sont doublés dans leur fantastique effet, les *accordatures* se

multiplient; enfin la quatrième corde entonnant la prière de *Moïse*, gémit avec un accent plus pathétiquement varié, et module avec une indépendance plus que jamais superbe. — Ce qui appartient tout à fait en propre à Paganini, ce qui procède uniquement de lui seul et ne relève d'aucune tradition, c'est son âme et son génie, c'est cette identification de l'homme avec l'instrument, qui a fait de ce dernier le complément naturel, l'éloquente expression, et comme l'organe nécessaire de l'autre.

Depuis ce long silence qui a précédé la mort récente de Paganini, la royauté du violon est passée aux mains de ses nombreux et plus ou moins légitimes héritiers, sortes de généraux d'Alexandre qui se sont partagé l'empire, et dont chacun a dérobé un lambeau de la pourpre ou détaché un fleuron de la couronne du maître. Chacun a eu son legs particulier qu'il honore de son mieux, sa part d'héritage qu'il cultive tant avec ses propres forces qu'avec ses souvenirs. Si les qualités du chef se sont affaiblies en se transmettant, en revanche elles ont germé sur bien des points divers, s'acclimatant peu à peu, et elles poussent maintenant çà et là des jets nombreux qui semblent n'avoir presque plus rien de leur origine exotique ni de leur goût bizarre. Si le génie de l'artiste est éteint pour jamais, si son âme n'anime plus d'un souffle surhumain l'instrument glorieux, du moins la plupart de ses précieuses conquêtes ont été recueillies avec soin et sont religieusement gardées. Il n'en est pour ainsi dire aucune dont on ne puisse saisir quelque part la trace évidente et la filiation directe. De son côté, la belle école française, si pure, si correcte, si limpide, si pleine de dextérité, de grâce et de finesse, se montre féconde en heureux disciples. L'Allemagne, douée plus particulièrement d'un génie musical fortement nourri, et d'une faculté d'expression saisissante, ne continue pas moins à faire secte. Spohr, Meyseder, Lipinski, Vieux-Temps, Robrecht, de Beriot, Ernst, Hauman, Artot, Ole-Buil, tels sont les maîtres principaux qui, en des camps divers, perpétuent de nos jours la gloire du violon, les uns avec un culte vieilli et déjà faiblissant, les autres avec une ardeur toute nouvelle et une audace rajeunie.

Maintenant que faut-il de plus au violon? Il a tout pouvoir comme il a tout désir et toute volonté. Il est à la fois le plus simple et le plus efficace moyen d'exécution, l'instrument le

plus réfractaire et pourtant le plus universel. Rien ne saurait s'accomplir dans le domaine musical sans son aide et sans sa permission; il peut n'obéir à personne, et chacun est tenu de reconnaître sa loi. Le génie lui confie par préférence ses secrets les plus chers; plusieurs générations de virtuoses célèbres l'ont bercé à loisir dans leurs mains savantes, et la foule même de ses vulgaires adeptes lui rend encore hommage par ses faibles mais respectueux efforts. Partout où il se présente, il est le chef et maître par excellence, le dominateur sans égal. Il sait plaire aux moins faciles, de même qu'il force l'admiration des plus indifférents. Jamais l'oreille ne se lasse de l'entendre ni de l'écouter.

Quelle richesse d'organisation! quelle heureuse diversité d'effets et de caractères! Possédant quatre octaves et demie, plus de trente-deux notes du grave à l'aigu, le violon se prête à toutes les exigences du chant et des modulations les plus variées. Si on lui joint la viole, le violoncelle et la contre-basse, membres d'une même famille dont il est la souche, et donnant des sons homogènes à des diapasons différents, le violon pourra embrasser toute l'étendue de l'échelle mélodique, environ six octaves. Doué d'agilité non moins que d'étendue, il fournit entre tous les instruments la plus longue carrière avec la moindre fatigue, allant toujours sans perdre haleine, franchissant au vol les obstacles et les précipices semés sur sa route avec une aisance sans pareille. Apte à faire entendre plusieurs sons à la fois comme une sorte de concert, le violon possède, ainsi que le piano, les éléments et les lois secrètes de l'harmonie; mais il a de plus sur ce dernier l'avantage de prolonger longtemps les vibrations, de manière a agir avec plus de force et de continuité. Il réunit aussi le charme de la mélodie à la puissance des accords. Toute cantilène lui appartient, toute harmonie est de son domaine. Son timbre, le plus riche et le plus beau, joint la force à la douceur, la suavité à l'éclat, la gravité à la finesse, la délicatesse à la grandeur. Il a tant de variété qu'il peut fournir successivement le caractère champêtre du hautbois, la douceur pénétrante de la flûte, le son noble et touchant du cor, l'éclat belliqueux de la trompette, le vague fantastique de l'*harmonica,* les notes perlées du clavecin, enfin la gravité harmonieuse de l'orgue. Quatre cordes suffisent à tous

ces prestiges si divers. Moteur de cette lyre des temps modernes, l'archet l'anime de son souffle plein d'ardeur et lui donne l'impulsion magique.

Mais, ce qui assure véritablement au violon une prééminence incontestable, c'est le singulier empire qu'il exerce sur l'âme, c'est sa faculté d'expression dans l'ordre moral. Nul mieux que lui ne sait rendre les accents de la passion, et ne peint les sentiments avec plus d'énergie et de noblesse tout à la fois. Initié par de continuelles et vives étreintes à tous les mystères, à tous les mouvements du cœur, il respire, il sent, il palpite avec lui, il en suit pour ainsi dire les oscillations contradictoires. Souple, docile et essentiellement sympathique, il obéit à tous les élans intérieurs, il répète tous les échos qu'une voix secrète lui dicte, et revêt aussi, comme un Protée, mille formes changeantes sous la main qui lui commande et le caresse. Selon qu'on l'interroge, sa réponse est tour à tour triste ou gaie, familière ou sublime. Quand c'est le génie qui l'inspire, le violon n'est plus alors un simple instrument composé d'éléments grossiers et de parties matérielles, propre à atteindre certains effets mécaniques, à produire certaines sensations bornées; c'est un être complet, indivisible, âme et corps, pensée et expression, qui a reçu la vie et peut à son tour la communiquer. Il devient une sorte d'organe merveilleux et infiniment multiple, propre à tous les accents, à toutes les inflexions, sachant tous les langages, pouvant réciter tous les discours, et arrivant infailliblement, par des sentiers inaperçus, jusqu'à l'âme surprise et enchantée. Tour à tour il parle, rit, pleure, chante, se plaint, maudit ou supplie; il a également le don d'exciter la joie, et de sympathiser avec la douleur. D'autres fois il nous emporte sur ses ailes légères jusqu'à des hauteurs idéales, et là, nous berçant enlacés dans les mailles intangibles d'un réseau sonore, il nous fait parcourir suivant son gré tout le domaine de la rêverie.

Le secret de la toute-puissance du violon réside en grande partie dans son étroite analogie avec la voix humaine, cette source insondable et mystérieuse de l'émotion. Il lutte réellement avec elle, l'imite jusqu'à l'illusion, la supplée avec charme, tout au moins la continue dans un diapason plus élevé, et dans une sorte de région supplémentaire. A l'ouïr, on se

souvient malgré soi du conte fantastique d'Hoffmann, et de ce merveilleux Amati, qui, sous les doigts savants de maître Crespel, faisait parler avec une si déchirante expression la voix de femme qu'il tenait miraculeusement enfermée. Le violon a, ainsi que la voix, cette nature moelleuse et veloutée qui nous caresse, cet accent pénétrant et indicible qui nous ravit, et cette faculté intime de remuer la sensation jusqu'au fond de nos entrailles. Il en a les gammes vibrantes et les légers murmures pareils à ceux des harpes éoliennes; il en possède les ressorts flexibles et les tremblements amoureux, les effets étendus et les contrastes habilement nuancés. Pour tout dire enfin, il peut exprimer à son exemple l'homme tout entier, à savoir le rire et les larmes, le cri joyeux et les sanglots.—Si jamais, par une de ces subversions étranges, mais que toutefois on peut supposer, la voix expirait un jour dans la poitrine humaine, on en retrouverait encore un dernier et sacré vestige sur les cordes frémissantes du violon.

DESSALLES-RÉGIS.

LES

TRISTESSES DE L'AMOUR.

LE POÈTE.

Je suis allé revoir l'aurore de mes jours,
L'église abandonnée où Dieu veille toujours,
Le toit aimé du ciel, abritant ma famille,
Le jardin enchanté que défend la charmille,
Ma mère qui pâlit et pleure en me voyant,
Le coin du feu si gai, si doux et si bruyant.
Mon frère l'écolier, qui récite des fables,
Les vieux chiens caressants, les serviteurs affables,
Les bocages aimés où se font les chansons,
La pervenche qui tremble au pied des verts buissons,
L'ombrage où j'ai dansé, les chaumières qui fument,
Aux bords silencieux des bois qui les parfument;
La laveuse qui jase au-dessus du lavoir,
Le mouton qui rumine auprès de l'abreuvoir,
La blonde paysanne allant à la fontaine,
Qui s'arrête à l'écho d'une chanson lointaine;
Le joyeux cabaret aux dehors agaçants
Dont les chants avinés allèchent les passants;
Le champ de la colline où, tout effarouchée,
Sur mon cœur, ô Fanny! vous vous êtes cachée.

Et je ne voyais rien. — « Ah! me suis-je écrié,
» Tu n'as plus ton autel, église où j'ai prié!
» Qu'es-tu donc devenue, ô joyeuse alouette?
» Je n'entends plus ici chanter que la chouette.
» L'épine du buisson déchire les bouquets,
» La bise de décembre effeuille les bosquets,
» Tout est morne et désert, mon âme désolée
» En ombre qui gémit traverse la vallée;
» Et pas une chanson qui vienne la ravir!
» O vieux rochers rêveurs, que j'aimais à gravir,
» Étang silencieux que l'hirondelle effleure,
» O beaux arbres, témoins des printemps que je pleure!
» Mes joyeuses amours, roses du mois de mai,
» O volage Fanny, dont je fus tant charmé!
» Bocage verdoyant où le ramier roucoule,
» Où dans le nonchaloir le meilleur temps s'écoule,
» Qu'êtes-vous devenus? l'ombre vous a couverts,
» Vous vous êtes flétris sous le ciel des hivers. »

Mais un divin rayon a chassé les ténèbres,
Et le bon Dieu m'a dit: « Point de clameurs funèbres,
» Poëte! le bocage est vert comme autrefois,
» Et les petits oiseaux n'ont point perdu leur voix;
» Comme autrefois encor la paysanne est gaie,
» Sur le seuil de la porte où son enfant bégaie;
» Dans l'église rustique on va toujours prier;
» Sur le gazon touffu le vieux ménétrier
» Verse encore la joie aux pauvres créatures
» Et prépare toujours les cœurs aux aventures;
» L'amour, de ce pays, ne s'est point envolé;
» Toi seul tu n'aimes plus, poëte désolé! »

CELLE QUI A TROP AIMÉ.

Au bord de l'étang d'Aigues-Belle,
Au mois de mai, dans sa fraîcheur,
J'ai vu revenir Isabelle
Avec le fils du vieux pêcheur.
A ses vœux elle était rebelle;
Pourtant, il lui prit à la main,
Une fleur cueillie en chemin.
Ah ! Seigneur Dieu ! qu'elle était belle !
Au bord de l'étang d'Aigues-Belle.

Au bord de l'étang d'Aigues-Belle,
Se cachant le front dans la main,
Vers l'automne, hélas! Isabelle
Pleurait seule sur le chemin.
Que n'avait-elle été rebelle !
L'amoureux s'en était allé.
Mon Dieu ! qu'il était désolé,
Le cœur de la tendre Isabelle,
Au bord de l'étang d'Aigues-Belle!

Au bord de l'étang d'Aigues-Belle,
Quand de givre tout fut couvert,
J'ai cherché la pauvre Isabelle,
Mais je n'ai trouvé que l'hiver,
L'hiver, aux amours si rebelle !
Il neigeait; j'entendais le vent
Gémir dans le bois du couvent.
Où donc étiez-vous, Isabelle ?
Au fond de l'étang d'Aigues-Belle.

CELLE QUI N'A POINT AIMÉ.

Sur le chemin de la fontaine,
Tout parfumé de serpolet,
Hier j'ai vu la belle Hélène;
Une larme à ses yeux tremblait.
Tout en foulant la marjolaine,
La pauvre fille soupirait.
Mais pourquoi donc pleurait Hélène,
Sur le chemin de la fontaine?
A-t-elle perdu son attrait?
A-t-elle perdu sa magie?
Dans son cœur la folle chanson
N'est-elle plus qu'une élégie;
La grappe blanche du buisson
Une épine déjà rougie?
Quel chagrin l'a changée ainsi?
Elle était si rose et si gaie,
Naguères le long de la haie!
D'où lui vient cet amer souci?
— Elle est seule! Où sont ses amies?
La mort les a-t-elle endormies?
— Non: l'an passé le dieu d'hymen,
Les prenant toutes par la main,
Loin d'ici les a dispersées;
Pour elle l'hymen ne vient pas,
Déjà les fleurs sont effacées,
Le temps seul flétrit ses appas.
Ah! mes amis! plaignez Hélène,
Traînant ses regrets superflus,
Sur le chemin de la fontaine,
Où ses compagnes ne vont plus.

MA MUSE.

Ma muse est née au fond d'une charmille,
Grâce à l'Amour, en dépit d'Apollon.
Accueillez-la, car elle est sans famille;

Oui, toute seule en son petit vallon,
Suivant les flots sur les rives fleuries,
Cherchant la rose et fuyant l'aquilon.

Elle abandonne au vent ses rêveries,
Elle s'inspire aux chansons des oiseaux,
Elle s'enivre aux parfums des prairies;

Penchant la tête au-dessus des roseaux,
D'un œil distrait, cette chère folie
Jette un regard dans le miroir des eaux.

Elle est coquette, elle se croit jolie,
C'est une femme : on n'est pas femme en vain.
Quand vient le jour de la mélancolie,

Elle s'en va se cacher au ravin,
Pour effeuiller les fleurs de sa couronne;
Pour écouter, sur les rochers d'Herwen,

Gémir le vent, le triste vent d'automne?

ARSÈNE HOUSSAYE.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

III. (1)

En arrivant à Marseille, mon premier soin avait été d'écrire à Méry ; aussi, le lendemain à sept heures du matin, fus-je éveillé par lui.

Mon pauvre Méry était tant soit peu embarrassé ; je faisais un voyage pittoresque, et il ne savait que me montrer à Marseille.

En effet, Marseille, ville ionienne, contemporaine de Tyr et de Sidon, toute parfumée des fêtes de Diane, tout émue des récits de Pythéas ; Marseille, cité romaine, amie de Pompée, ennemie de César, toute fiévreuse de la guerre civile et toute fière de la place que lui a donnée Lucain ; Marseille, commune gothique, avec ses saints, ses évêques, avec les fronts rasés de ses moines et les fronts chaperonnés de ses consuls ; Marseille, fille des Phocéens, émule d'Athènes, sœur de Rome, comme elle le dit elle-même dans l'inscription dont elle se ceint la tête ; Marseille n'a rien ou presque rien gardé de ses différents âges.

Elle avait un ancien souvenir qui était presque pour elle une chose sainte : c'était rue des Grands-Carmes, n° 54, une maison qu'avait habitée Milon, l'assassin de Claudius, exilé à Marseille malgré la défense de Cicéron. Cette maison conservait, en commémoration de cet événement, au dessus de la porte un

(1) Voyez tome XI, page 268.

buste que le peuple, dans son ignorance, appelait *le saint de pierre*, et qui est relégué aujourd'hui dans le coin de je ne sais quel grenier. Voici l'histoire de celui qui représentait ce buste.

L'an 700 de la fondation de Rome, Claudius demandait la préture.

Claudius était le même qui, quelques années auparavant, s'était introduit dans la maison de César, tandis que Pompéïa, sa femme, célébrait les mystères de la bonne déesse, et qui, reconnu sous les habits féminins dont il s'était couvert, avait été dénoncé par Aurélie. C'était une accusation qui entraînait la peine de mort; mais Claudius était riche; il venait d'acheter une maison 4,800,000 sesterces, et il n'y a pas de peine de mort pour un homme qui peut payer une maison 5,027,833 francs.

Claudius acheta des témoins; un chevalier nommé Cassinius Schola déposa qu'il était avec lui à Interamne, tandis qu'Aurélie prétendait l'avoir vu à Rome. Claudius acheta les juges; mais comme les juges pouvaient prendre l'argent et condamner tout de même, ce qui s'était vu, il leur fit remettre des tablettes de cire de différentes couleurs, afin qu'il connût bien ceux qui avaient mis l'*absolvo* et ceux qui avaient mis le *condemno*.

Claudius fut renvoyé de la plainte, ce qui n'empêcha point César de répudier sa femme, en disant que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée. Pauvre César!

Quoi qu'il en soit, Claudius demandait la préture. On voit qu'il avait des antécédents qui plaidaient pour lui.

En même temps, Annius Milon demandait le consulat; et comme, très-riche aussi de son côté, il avait des chances pour l'obtenir, cela gênait fort Claudius, qui sentait très-bien que sa préture serait nulle si Milon était consul. J'ai oublié de dire qu'il y avait une vieille haine entre Claudius et Milon : Claudius avait fait exiler Cicéron, Milon l'avait fait revenir de l'exil. Aussi Claudius poussait-il au consulat Plautius Hypsœus et Metellus Scipion. Des deux côtés, l'argent avait été semé à pleines mains; mais comme Milon avait pour lui les honnêtes gens, et Claudius la canaille, toutes les chances, on le voit, étaient pour Plautius Hypsœus et Metellus Scipion.

Sur ces entrefaites, Milon se décida à se rendre à la ville de Lanuvium, où il avait à élire un flamine. Le 13 des calendes de février, vers les deux heures de l'après-midi, il se dirigea donc vers la porte Appienne, car Lanuvium était située à la droite de la route de Naples, près de la colline de Mars; et comme, pour quiconque avait un concurrent, les routes n'étaient pas sûres aux environs de Rome, il se fit accompagner d'une centaine d'esclaves, qu'il mit encore, pour plus grande sûreté, sous les ordres d'Eudamus et Birria, deux fameux gladiateurs. Or, les gladiateurs, c'étaient les sbires de ce temps-là. Quant à Milon, il était dans son char avec sa femme Fausta et son ami Marcus Fufius.

On marchait depuis une heure et demie à peu près, sans que rien fût arrivé encore, lorsqu'en approchant d'Albano, on aperçut une autre troupe d'une trentaine de personnes qui se tenait sur un des côtés de la route, tandis qu'un homme à cheval, qui paraissait être le maître, était descendu de la voie Appia, et causait près d'un petit temple de la bonne déesse avec les décurions des Ariciens. Trois hommes, qui paraissaient de sa suite, formaient un groupe séparé. L'homme à cheval était Claudius, qui revenait d'Aricie, où il avait grand nombre de clients. Ces trois hommes formant un groupe séparé étaient ce même Cassinius Schola qui avait déposé pour lui dans l'affaire de Pompéïa, et Pomponius et Claudius son neveu, deux plébéiens, deux hommes nouveaux, quelque chose comme nos agents de change. Les autres étaient des esclaves.

Les deux troupes se croisèrent; Milon et Claudius échangèrent un regard de haine. Cependant tous deux se continrent, et Milon était déjà à cinquante pas en avant à peu près, lorsque Birria, qui marchait le dernier, tout en causant avec Eudamus et en jouant du bâton à deux bouts avec son javelot, atteignit du bois de son arme un esclave de Claudius, qui n'avait pas jugé à propos de lui faire place. L'esclave tira son épée en appelant ses camarades à son secours; Eudamus et Birria, de leur côté, crièrent aux armes. Claudius s'avança pour châtier celui qui avait osé frapper un homme qui lui appartenait; mais, au moment où il tirait son épée, Birria le prévint en lui traversant l'épaule d'un coup de javelot. Claudius tomba, et on l'emporta dans une taverne qui était près de la route.

Au bruit qu'il avait entendu derrière lui, Milon avait arrêté son char, et se retournait pour demander ce qui était arrivé, lorsqu'il vit accourir tout effaré Fustenus, le chef de ses esclaves.

— Qu'y a-t-il? demanda Milon.

— Il y a, répondit Fustenus, que je crois que Birria vient de tuer Claudius.

— Par Jupiter ! dit Milon, ce sont de ces choses dont il faut être sûr. Retourne t'assurer du fait, et reviens me dire qu'il est mort.

Fustenus repartit en courant : Le maître ordonne qu'on l'achève, dit-il à Eudamus et à Birria. Comme on le voit, Fustenus était un homme précieux, et qui comprenait à demi-mot. Eudamus et Birria, de leur côté, ne se le firent pas dire deux fois ; ils s'élancèrent avec la troupe qu'ils commandaient vers la taverne où l'on avait porté Claudius. Ses esclaves voulurent le défendre, mais ils étaient trop inférieurs en nombre : onze se firent tuer ; il est vrai que c'était pour eux une manière d'être libres; les autres se sauvèrent.

Claudius fut arraché du lit où il était couché et reçut deux autres blessures, toutes deux mortelles ; on le traîna mourant sur la grande route, où on l'acheva ; puis Fustenus lui arracha son anneau, qu'il apporta à Milon en lui disant :

— Cette fois-ci, maître, il est bien mort.

Et, satisfait de cette assurance, Milon continua sa route sans s'inquiéter autrement du cadavre. Le sénateur Sextius Tedius, qui revenait à Rome, trouva le corps de Claudius, le reconnut, le fit mettre dans sa litière, et revint à la ville à pied; puis il le fit porter à sa belle maison du mont Palatin, la même que, quelque temps auparavant, Claudius avait achetée 4,000,000 de sesterces. En un instant la nouvelle de son assassinat se répandit, et, guidé par les cris de Fulvie, femme de Claudius, qui, penchée sur le corps tout sanglant, s'arrachait d'une main les cheveux et de l'autre montrait les blessures de son mari, le peuple accourut de tous les coins de Rome au mont Palatin.

La nuit se passa ainsi, la foule augmentant sans cesse, et vers le matin elle devint si considérable que plusieurs personnes furent étouffées. En ce moment deux tribuns du peuple arri-

vèrent. C'étaient Munitius Plancus et Pomponius Rufus. A leur vue les vociférations contre le meurtrier redoublèrent, car on les savait amis de Claudius. Aussi, au lieu de calmer tous ces furieux, donnèrent-ils l'exemple; et faisant emporter le cadavre tel qu'il était, ils ordonnèrent de le déposer sur les rostres, afin qu'il fût mieux vu de la multitude; puis de là ils le firent porter dans la curie Hostilie, où, le peuple lui ayant fait à la hâte un bûcher avec les tables et les chaises des tribunaux et avec les livres d'un libraire dont la boutique se trouvait près du lieu de cette scène, ils y mirent le feu.

Or, comme il faisait un grand vent, la flamme se communiqua à la curie, et de la curie à la basilique Porcia, qui toutes deux furent incendiées. Puis, pour faire jusqu'au bout à Claudius des funérailles dignes de lui, le peuple s'en alla piller la maison de Milon et celle de Lepidus l'inter-roi. Il va sans dire qu'Hypsœus et Scipion, ces candidats qui étaient opposés à Milon, étaient bien pour quelque chose dans tout cela.

Cependant, si odieux que fût l'assassinat de Claudius, la façon dont il était vengé parut plus odieuse encore aux bons citoyens. Milon, voyant que ses ennemis avaient eu l'imprudence de faire oublier son crime par leurs excès, revint à Rome, et y annonça sa présence en déclarant qu'il continuerait de poursuivre le consulat, et en faisant distribuer dans les tribus mille as par tête à l'appui de sa prétention. Mille as faisaient à peu près cinquante à cinquante-cinq francs : près d'un million y passa.

La distribution fut trouvée médiocre; aussi Milon, au lieu d'être nommé consul, fut-il ajourné à comparaître le six des ides d'avril devant le questeur Domitius, comme accusé de violence et de brigue.

L'accusateur et l'accusé avaient chacun dix jours pour préparer, l'un son accusation, l'autre sa défense.

Les débats durèrent trois jours; ils eurent lieu comme d'habitude sur le forum. Durant ces débats, Rome fut pleine de telles rumeurs, et les juges furent poursuivis de telles menaces, que, le jour où le jugement avait été rendu, le grand Pompée, qu'on avait nommé consul provisoire, fut obligé de prendre lui-même le commandement de la force armée, et, après avoir fait garder toutes les issues du forum, de venir se

placer de sa personne avec une troupe de soldats d'élite au temple de Saturne.

Milon avait naturellement choisi Cicéron pour défenseur, et comptait beaucoup sur son éloquence ; mais, comme il comptait moins sur son courage, il l'avait fait conduire au forum dans une litière fermée, de peur que la vue de tout ce peuple et de tous ces soldats ne le troublât et ne lui ôtât de ses moyens. Malheureusement ce fut bien pis quand Cicéron sortit de sa cage et que sans préparation aucune il se trouva au milieu de toute cette foule qui lui criait que c'était Milon qui avait tué Claudius, mais que c'était lui, Cicéron, qui avait conseillé le meurtre; peu s'en fallut qu'il ne perdît la tête, et la chose serait probablement arrivée, si Pompée, pour laisser toute latitude à la défense, n'avait ordonné de chasser du forum à coups de plat d'épée ceux qui avaient insulté l'orateur.

Mais le mal était fait. Une fois troublé, Cicéron se remettait difficilement ; d'ailleurs son grand moyen, à lui, c'était l'ironie; il avait sauvé un plus grand nombre d'accusés par le ridicule qu'il avait répandu sur ses adversaires que par l'intérêt qu'il avait répandu sur ses clients. Or, pour trouver de ces bons mots qui percent de part en part un homme, il faut avoir l'esprit libre, et telle n'était pas, il s'en faut, la situation où se trouvait Cicéron ; aussi son discours fut-il embarrassé, froid et languissant. Tout le monde l'attendait à la péroraison ; la péroraison fut plus faible que le discours. Il en résulta que Milon fut condamné à la majorité de trente-huit voix sur treize.

Il est vrai que les amis de Claudius avaient été plus généreux que Milon, car ils avaient distribué, pendant les quatre jours qu'avait duré le procès, près de trois millions.

Les votes recueillis, le questeur Domitius se leva d'un air triste et solennel, dépouilla sa toge en signe de deuil; puis, au milieu du plus profond silence :

— Il paraît, dit-il, que Milon a mérité l'exil et que ses biens doivent être vendus ; il nous plaît en conséquence de lui interdire l'eau et le feu.

Des battements de mains insensés, des cris d'une joie furieuse accueillirent ce jugement, tandis que d'un autre côté les amis de Milon conspuaient les juges; il y en eut même un qui s'approcha du questeur, et qui, faisant illusion aux trois mil-

lions répandus par les partisans de Claudius, lui dit en lui montrant les soldats :

— Vous avez demandé des gardes, n'est-ce pas, pour qu'on ne vous volât point l'argent que vous venez de gagner?

Quant à Milon, il fut reconduit chez lui par une nombreuse escorte que lui donna Pompée, fit à la hâte tous ses préparatifs de voyage, et partit le jour même pour Marseille.

On devine que l'illustre exilé fut bien reçu dans la ville grecque, mais rien ne console de l'exil; aussi, lorsque, quelque temps après son arrivée, Milon reçut le discours corrigé que lui envoya Cicéron, ne put-il s'empêcher, en voyant la différence qui existait entre la harangue écrite et celle que l'orateur avait prononcée, de lui répondre avec une certaine amertume ces seules paroles : *Cicero, si sic egisses, barbatos pisces Milo non ederet.* Ce qui voulait dire : Cicéron, mon ami, si tu avais parlé comme tu as écrit, Milon serait consul à Rome, au lieu de manger à Marseille des poissons barbus.

Milon ne mourut point à Marseille; il fut tué en Calabre, dans la guerre entre César et Pompée; la tradition veut pourtant que cette maison de la rue des Grands-Carmes soit la sienne, et que le buste soit le sien. Quelques archéologues avaient bien cru reconnaître dans ce buste une effigie de saint Victor, mais leurs antagonistes leur avaient victorieusement répondu, en leur demandant ce qu'avaient à faire avec saint Victor la louve romaine que l'on voyait sculptée au dessous de la niche, et ces délicates feuilles d'acanthe si élégamment travaillées, que le ciseau qui les avait sculptées portait, dans son travail même, la date du siècle d'Auguste. Enfin le peuple qui en sait plus que tous les antiquaires venus et à venir, a consacré cette tradition, qui n'a pu sauver la maison de la rue des Grands-Carmes de ce charmant badigeon jaune en si grande faveur près des conseils municipaux.

Une des ruines qui datent de la même époque est la porte Joliette, qui n'a point été démolie parce qu'elle sert à l'octroi. Les étymologistes veulent à toute force que le nom de porte Joliette lui vienne de *porta Julii*, attendu, disent-ils, que ce fut par cette porte que César entra dans la ville après que Trebonius l'eut mise à la raison. Il y avait sur cette porte des bas-reliefs et des inscriptions qui eussent pu raconter ce grand

événement, mais ils ont été rongés par cet âpre vent de la mer, qui réduit toute pierre en poudre, et il ne reste que l'anneau d'où pendait la herse qui s'éleva devant César.

Ajoutez à ces souvenirs quelques arceaux de l'ancien palais des Thermes, qui forment aujourd'hui, sur la place de Lenche, la boutique d'un tonnelier, et vous aurez énuméré tout ce que Marseille compte de ruines romaines.

C'est peu de chose, on le voit, lorsqu'on s'est appelé Massilia, et qu'on est si près du pont du Gard, de la maison carrée de Nîmes, et de l'arc-de-triomphe d'Orange.

IV.

Marseille n'est guère plus riche en monuments du moyen âge qu'en ruines antiques. Quand on a vu le clocher des Accouls, l'abbaye de Saint-Victor, les ruines de la tour Sainte-Paule, l'hôtel de ville et le fort Saint-Nicolas, on a vu tout ce qui reste debout à Marseille du IVe siècle au XVIIe.

Le clocher des Accouls est tout ce qui reste de l'église de Notre-Dame de *las Accoas,* détruite à l'époque de la révolution. C'est une flèche romaine lourde et massive, qui ne rappelle aucune tradition remarquable, et devant laquelle on passe sans même s'y arrêter.

Il n'en est point ainsi de la vieille abbaye de Saint-Victor, qui est à la fois un monument curieux et vénéré : elle est bâtie à l'endroit même où Cassien, qui arrivait des déserts de la Thébaïde, retrouva dans un caveau le cadavre de saint Victor. Ce caveau était au milieu d'un vaste cimetière; Cassien fonda l'église que nous voyons aujourd'hui et que le XIIIe siècle crénela. Quant à sa fondation première, elle remonte à l'an 410.

C'est dans les caveaux de saint Victor qu'est la bonne Vierge noire, la plus vénérée des madones marseillaises, dont les fonctions principales sont de faire tomber la pluie dans les grandes sécheresses. Une fois par an, le jour de la Chandeleur, on la transporte dans l'église, on la revêt de sa plus belle robe, on lui met sur la tête sa couronne d'argent, et on l'expose à la vénération des fidèles. En général, on attribue cette image à saint Luc; c'est une fort sainte origine, mais qu'il ne faut

point accepter comme parole d'évangile ; ceux qui ferment les yeux de la foi avant de regarder la bonne mère noire, comme l'appelle familièrement le peuple marseillais, lui assignent pour date la fin du XIIIe ou le commencement du XIVe siècle.

Quant à la tour Sainte-Paule. elle aussi était crénelée comme l'abbaye de Saint-Victor, car elle aussi était de vieille date. Il y a vingt ans qu'elle était encore haute et fière comme au temps du connétable de Bourbon; un souvenir patriotique aurait dû la protéger. C'était sur sa plate-forme que l'on braquait cette fameuse coulevrine qui contribua à faire lever le siége aux Espagnols, et fournit au joyeux marquis de Pescaire l'occasion de dire un de ses plus jolis mots ; mais les conseils municipaux sont féroces à l'endroit des jolis mots et des vieux murs ; ils ne comprennent ni les uns ni les autres, et il leur semble que tout ce qu'ils ne comprennent pas les insulte. La vieille tour, quoiqu'elle comptât à peu près mille ans d'existence, était lente à mourir. Le temps, qui s'était usé dessus, la respectait forcément. Le conseil municipal sonna ses trompettes, et la tour féodale tomba pour se relever manufacture de savon.

C'était pourtant un beau souvenir à conserver que celui de cette tour devant laquelle recula ce fameux connétable de Bourbon qui devait prendre Rome. Sa vengeance avait tenu parole; il rentrait en France avec ce fameux étendard emblématique qui représentait un cerf ailé et des épées flamboyantes; il rentrait en France réuni aux Génois, aux Florentins, aux Milanais, aux Vénitiens, au roi d'Angleterre Henri VIII, au pape Adrien VI et à l'empereur Charles-Quint; et, après avoir chassé les Français de la Lombardie, il avait pris, au lieu de tous ses autres titres que lui avait enlevés François Ier, le titre de comte de Provence, et il marchait sur Marseille en réclamant son comté.

De leur côté, une foule de gentilshommes français étaient venus se jeter dans Marseille; mais, surpris à l'improviste, n'ayant point eu le temps de réunir d'armée, ils n'apportaient que le secours individuel de leur courage. C'était le maréchal de Chabannes, qui devait mourir à Pavie plutôt que de se rendre, c'était Philippe de Brion, comte de Chabot, c'était l'ingénieur Miradel.

Marseille, réduite à ses propres forces, résolut au moins de

les employer toutes, et, se rappelant qu'elle avait résisté à César, elle ne désespéra point de vaincre le connétable. En conséquence, elle organisa une milice bourgeoise, qui s'éleva après de neuf mille hommes; elle rasa tous ses faubourgs, sans épargner ni les églises ni les couvents; les forts et les remparts furent réparés, et l'enthousiasme était tel que les femmes aidèrent aux travailleurs.

On en était là, lorsque du côté de la mer on entendit le grondement du canon. C'était La Fayette, à la tête de l'escadre française, qui en venait aux mains avec Hugues de Moncade, commandant l'escadre espagnole, et qui coulait trois galères. Cet avantage était de bon augure; aussi les Marseillais en prirent-ils un nouveau courage.

Au commencement de juillet 1525, on annonça que Charles de Bourbon avait culbuté les troupes de Ludovic de Grasse, seigneur du Mas, et avait passé le Var. Quelques jours après, on apprit qu'Honoré de Puget, seigneur de Prat, premier consul de la ville d'Aix, avait apporté les clefs de la ville à Charles de Bourbon, qui l'avait nommé viguier. Enfin, le 13 août, on aperçut à la tête d'une petite troupe Charles de Bourbon lui-même : il venait reconnaître Marseille.

— Peste ! lui dit Pescaire son lieutenant, en voyant les dispositions prises; il paraît que nous n'aurons pas si bon marché de Marseille que d'Aix.

— Bah ! répondit Bourbon avec un geste de mépris; au premier coup de canon, vous verrez les bourgeois nous apporter les clefs de la ville.

— Nous verrons, dit Pescaire.

Pescaire était le saint Thomas de l'expédition; seulement, au lieu de se convertir, il devenait de jour en jour plus incrédule.

Le 19, le connétable conduisit devant Marseille toute son armée. Elle se composait de sept mille lansquenets, de six mille fantassins espagnols, de deux mille Italiens et de six cents chevau-légers. Le marquis de Pescaire se logea avec les siens à l'hôpital Saint-Lazare; le connétable et les lansquenets se logèrent à Porte-Galle, et les Espagnols au chemin d'Aubagne. Il fut décidé que la tranchée s'ouvrirait le 23. Le connétable, en conséquence, invita pour le 23 Pescaire à venir

venir entendre la messe sous sa tente et à déjeuner avec lui.

Pescaire, qui était à la fois dévot et gourmand, fut exact au rendez-vous. On commença par la messe, que l'aumônier du connétable célébra devant un petit autel improvisé; les deux chefs des assiégeants l'écoutaient agenouillés de chaque côté de l'autel. Tout à coup on entendit un coup de canon, et le prêtre, qui en ce moment levait l'hostie, tomba tout sanglant sur l'autel, sans avoir même le temps de pousser un cri.

— Qu'est-ce que cela? demanda Bourbon.

— Rien, monseigneur, répondit Pescaire; ce sont les bourgeois de Marseille qui vous apportent les clés de leur ville.

On ramassa le prêtre : il était mort. La messe était finie; les deux chefs allèrent déjeuner.

Au reste, Bourbon ne devait pas faire plus de façons pour lui que pour les autres. Lorsqu'il fut frappé à son tour de la balle qui le tua, il se coucha dans le fossé, se fit jeter sur le corps son manteau blanc, et, montrant la brèche à ses soldats, il leur dit : Allez toujours.

Le même jour la tranchée fut ouverte, et on commença de canonner la ville; de son côté l'artillerie marseillaise fit merveille, et surtout la fameuse coulevrine, qui parlait plus haut et qui portait plus loin qu'aucune autre; aussi, lorsqu'on eut reconnu la supériorité de cette pièce, lui donna-t-on les pointeurs les plus habiles, de sorte qu'elle fit force ravages dans les rangs ennemis.

Quelques jours se passèrent à faire le plus de bruit possible en dessus, et le moins de bruit possible en dessous, c'est-à-dire qu'en même temps qu'ils ouvraient la tranchée, les Espagnols minaient comme des taupes; mais de leur côté les Marseillais réparaient les murailles et contreminaient de leur mieux, et, dans cette double défense, ils furent si bien secondés par les femmes de la ville, que cette partie des murailles conserva le nom de *Tranchée des Dames*.

Enfin, le 25 septembre la brèche fut praticable; aussi Bourbon, contre l'avis de Pescaire, résolut-il de donner l'assaut. Ce qui déterminait le connétable, c'est qu'il était urgent d'en finir par un coup d'éclat : il était convenu entre lui et les alliés que, pendant qu'il envahirait le midi de la France, les Espagnols feraient irruption par la Guyenne, l'Angleterre par la Picardie,

et l'Allemagne par la Bourgogne. Mais Henri VIII et Charles-Quint avaient manqué de parole, et, conduit par sa haine, Charles de Bourbon s'était trouvé seul au rendez-vous. D'une autre part, il avait appris que les maréchaux de Chabannes et de Montmorency venaient de combiner leurs opérations avec le comte de Carces, et qu'ils se préparaient à venir au secours de Marseille, avec de nombreuses troupes et une formidable artillerie. De plus, on avait toujours manqué de vivres, et on commençait à manquer de munitions. Pendant la journée du 25, Bourbon fit donc toutes les dispositions pour donner l'assaut, et Marseille pour le recevoir. De chaque côté le coup était décisif.

Au moment du coucher du soleil, les Espagnols, conduits par Bourbon, s'avancèrent vers la brèche; quant à Pescaire, comme il avait désapprouvé cette tentative, il regarda donner l'assaut en se croisant les bras.

La lutte fut horrible; trois fois Bourbon, au milieu des boulets, de la flamme, de la fumée, des pierres, des poutres et de la poix bouillante, ramena les Espagnols sur la brèche; trois fois ils furent repoussés. Bourbon voulut tenter un quatrième assaut, mais il était nuit close, et il lui fut impossible de les rallier.

Dans la nuit il apprit que l'avant-garde de l'armée française était à Salon. Il ne fallait plus songer qu'à se retirer; à trois heures du matin le connétable donna l'ordre de la retraite. Au jour, les Marseillais virent fuir leurs ennemis; alors la ville tout entière accourut sur les remparts, battant des mains, et poursuivant les Espagnols de ses huées. De son côté la couleuvrine faisait de son mieux, et elle tira tant que les ennemis furent à sa portée.

Ainsi, ce bal sanglant se fermait au son de la même musique qui l'avait ouvert. Et c'est cependant cette tour vénérable, sur laquelle on avait placé la pièce principale de l'orchestre, que le conseil municipal a abattue. Dieu lui fasse paix dans ce monde et dans l'autre!

A l'hôtel de ville, au moins, on n'a que gratté. Là, il y avait l'écusson de France, fait par Puget: ce pauvre Puget n'avait pu prévoir quel sort nos révolutions réservaient à son œuvre, et il avait mis sur l'écusson les trois fleurs de lis, qui avaient

été les armoiries de saint Louis, de François Ier et de Louis XIV. Il avait cru que les victoires de Mansourah, de Marignan et de Denain, les avaient arrosées d'un assez glorieux sang pour qu'elles eussent pris à tout jamais racine sur la terre de France. Puget s'était trompé ; et son écusson, gratté par la main du peuple, attend les armoiries nouvelles qu'il plaira à la France de se choisir. — *Deus dedit, Deus dabit.*

La première chose que l'on aperçoit en montant l'escalier de l'hôtel de ville de Marseille, c'est la statue de l'assassin Libertat, que son nom, dans lequel l'ignorance du peuple vit un symbole, protégea contre toutes les attaques.

C'était vers la fin de l'année 1595 ; il y avait par conséquent un an que Henri IV était entré à Paris ; tous les capitaines de la ligue s'étaient ralliés à lui, toutes les villes de France avaient reconnu son pouvoir ; il ne restait de rebelles parmi les chefs que d'Épernon, Casaulx et un lieutenant inconnu nommé Laplace, et parmi les villes que Grasse, Brignoles et Marseille.

Henri IV avait vaincu Mayenne au combat de Fontaine-Française, et s'était réconcilié avec le pape Clément VIII. Ces deux nouvelles répandues en même temps, l'une par Charles de Lorraine, duc de Guise, fils du Balafré, qu'il avait nommé gouverneur en Provence, et l'autre par monseigneur Aquaviva, vice-légat à Avignon, avaient fait grand bien à la cause du Béarnais. Aussi Aix, Arles, Moustiers, Riez, Aups, Castellane, Ollioules, Gemenos, Cegreste et Marignane avaient-elles ouvert leurs portes aux cris de : Vive le roi ! Restait, comme nous l'avons dit, d'Épernon qui tenait Brignoles, Laplace qui tenait Grasse, et Casaulx qui tenait Marseille.

Un matin, un capitaine nommé Granier, entra dans la chambre de Laplace comme celui-ci déjeunait : — Compagnon, lui dit-il, il faut mourir ! — Et, joignant en même temps l'action à l'exhortation, il lui planta un poignard dans la poitrine. Il n'y avait rien à répondre à cela ; Laplace ouvrit les bras, poussa un soupir et mourut. Les consuls, ayant appris cet événement, parcoururent aussitôt la ville en criant : Vive le roi ! Puis, comme ils aperçurent le duc de Guise qui s'avançait à la tête de son avant-garde, ils coururent au devant de lui et lui ouvrirent les portes au milieu des plus ardentes acclamations.

Il ne restait donc plus que Brignoles et Marseille.

D'Épernon s'était vu abandonné successivement par tous ses capitaines et par une partie de ses soldats ; de dix mille hommes qu'il avait amenés avec lui, à peine lui en restait-il quinze cents ; mais, comme l'entêtement faisait le fond de son caractère, il avait résolu de tenir jusqu'au bout, ce qui faisait le désespoir de Brignoles et de ses environs. Un paysan du Val, nommé Bergne, résolut de délivrer le pays de ce ligueur enragé.

D'Épernon avait pris son logis chez un nommé Roger ; la communauté du Val devait deux charges de blé à ce même Roger, qui, attendu que les provisions de bouche n'abondaient pas, réclama le blé au jour dit. C'était justement ce qu'attendait Bergne ; il porta les deux charges de blé chez Roger, et, leur substituant deux charges pareilles de poudre, lia les deux sacs de la même façon qu'on avait l'habitude de lier les sacs de blé. Seulement, dans la ligature, il prépara un artifice qui devait, au moment où l'on dénouerait la corde, mettre le feu à cette espèce de machine infernale ; puis il chargea tranquillement son double sac sur un mulet, et s'en alla le déposer, à l'heure du dîner du duc, dans le vestibule placé précisément au dessous de la salle où d'Épernon prenait son repas. On offrit à Bergne d'attendre que messire Roger, qui était absent, rentrât pour lui donner son reçu ; mais Bergne, qui voyait un domestique s'approcher du sac, et qui était pressé de s'en aller, dit qu'il viendrait le chercher un autre jour, gagna la porte, et, dès qu'il en eut franchi le seuil, s'enfuit à toutes jambes.

Il était à peine au bout de la rue qu'une explosion effroyable se fit entendre.

La maison tout entière s'écroula. D'Épernon, resté à cheval sur une poûtre, en fut quitte pour quelques meurtrissures.

Cependant, comme la chose pouvait se renouveler, et qu'il devait s'attendre à ne pas être toujours si heureux ; comme d'ailleurs il était enfin dégoûté de cette guerre inutile toute semée de trahisons ouvertes et de périls cachés, d'Épernon abandonna à son tour la Provence.

Restèrent donc seulement, pour faire face à la puissance croissante de Henri IV, Marseille et Casaulx.

Comme tous les hommes qui, apparus tout à coup, ont joué

pendant un instant un grand rôle politique, puis sont rentrés dans le néant sans avoir eu le temps de dire leur dernier mot, Casaulx fut jugé fort diversement, non-seulement par la postérité, mais encore par ses contemporains. Les uns disaient qu'exploitant les anciens souvenirs de la ville municipale, Casaulx voulait briser les liens qui retenaient Marseille au royaume, et en faire une cité libre, une république commerçante comme Gênes et Florence, ce que permettait de réaliser la position topographique de la ville. Quant à lui, dans ce cas, ses espérances auraient été ou le bonnet du doge ou la bannière du gonfalonier.

D'autres disaient, au contraire, et, à l'appui de l'opinion de ceux-ci, le président de Thou a joint l'autorité de la sienne; d'autres disaient que Casaulx n'était qu'un ligueur obstiné qui sacrifiait la ville à son ambition; ambition mesquine qui se bornait au titre de grand d'Espagne et à la possession de quelque marquisat en Calabre. Il faut l'avouer, le président de Thou pourrait bien avoir raison.

Quoi qu'il en soit, Casaulx était maître absolu à Marseille. Il avait des gardes du corps, il levait des contributions, il confisquait les biens des royalistes, il établissait des octrois; enfin, sa marine (car il avait une marine) ayant pris un bâtiment parti de Livourne qui portait de la part du grand-duc de Toscane des meubles, de l'argenterie et des bijoux au roi de France, Casaulx garda le tout pour lui sans en rendre compte à la commune. Il est vrai que ce tout était évalué à 180,000 francs, ce qui n'est peut-être pas une excuse, mais ce qui est au moins une raison.

Casaulx tenait donc Marseille en état de guerre ouverte quand le reste de la Provence était pacifié, cela convenait fort au doge de Gênes et au roi d'Espagne. Aussi Jean-André Doria lui envoya-t-il quatre galères qui lui amenaient chacune cent soldats, et Charles II, qu'à grand tort dans les arbres généalogiques on appelle le dernier mâle de la maison d'Autriche, s'engagea-t-il à ne laisser jamais Marseille manquer d'hommes et d'argent, si Casaulx voulait s'engager à ne jamais reconnaître pour roi Henri de Bourbon, à n'ouvrir les portes qu'aux soldats espagnols, et à ne former aucune alliance sans l'autorisation de la cour de Madrid.

Casaulx promit tout ce qu'on voulut, et pour preuve qu'il était prêt à tenir tout ce qu'il avait promis, il fit en grande pompe brûler sur la place de la Bourse l'effigie de Henri IV.

Cependant tout le monde, à Marseille, n'était point de l'avis de Casaulx, et parfois les opinions contraires s'exprimaient de façon à ne laisser aucun doute sur leur énergie. Un soir que Casaulx se promenait sur la Place-Neuve, quatre coups de feu partirent des fenêtres d'une maison, et tuèrent Jean Altovétis, son cousin; comme il commençait à faire nuit, les assassins purent se sauver.

Un autre conspirateur nommé d'Atria eut moins de bonheur et paya de sa vie une tentative du même genre : celui-là, qui était un moine, avait eu l'idée de faire sauter le consul. A cet effet, il s'associa un autre moine nommé Brancoli, et tous deux résolurent de profiter d'une des fêtes de Noël, et de choisir le moment où Casaulx viendrait adorer le saint Sacrement dans l'église des Prêcheurs. Un pétard devait être placé sous le banc où il avait l'habitude de s'agenouiller. Malheureusement Brancoli confia le complot à son beau-frère Bequet; Bequet courut chez Casaulx, et avoua tout, à condition qu'il ne serait rien fait à Brancoli. Casaulx tint parole, il pardonna à Brancoli, mais il fit pendre d'Atria, ordonna que son corps fût jeté dans un bûcher; puis, lorsque le corps fut consumé, il en dispersa les cendres au vent.

Ces deux tentatives étaient peu rassurantes pour ceux qui pouvaient avoir quelque envie de s'engager dans une nouvelle conspiration. Cependant, il y eut un homme nommé Libertat, qui ne désespéra point d'arriver à un résultat plus décisif.

Comme Casaulx, Libertat a été jugé de deux façons différentes : les uns ont voulu voir en lui un vrai ami de l'indépendance marseillaise, qui, à l'exemple de Lorenzo de Médicis, aurait feint toutes sortes de complaisance et d'amitiés pour le consul, afin de prendre son temps, et par conséquent d'être plus certain de réussir ; les autres n'ont vu dans Libertat qu'un assassin soldé qui avait fait ses conditions d'avance, et qui ne s'était engagé à commettre le crime que décidé par l'espoir d'une belle récompense. Il faut encore avouer, à la honte de l'humanité, que les derniers pourraient bien avoir raison. En

effet, les conditions de cet assassinat étaient que Libertat recevrait la charge de viguier, le commandement de la porte Réale, celui du fort de Notre-Dame de la Garde, celui de deux galères, 60,000 écus comptants, une terre de 2,000 écus de rente, une abbaye de 1,500 écus et les droits d'entrée sur l'épicerie et sur la droguerie. A côté de la part du lion, il y avait d'autres parts faites pour les assassins subalternes. Quant à Marseille, elle conserverait ses immunités; une chambre souveraine de justice y serait établie, et une amnistie générale y serait proclamée.

Le duc de Guise, avec lequel on avait arrêté ces différentes conditions, fut informé que tout était prêt, et qu'on n'attendait qu'une occasion favorable. Enfin, le 17 janvier 1596 fut choisi pour le jour de l'exécution, et le duc de Guise en reçut avis, pour qu'il pût se tenir prêt à entrer dans la ville. Le 16, les conjurés communièrent dans l'église des religieuses de Sion, et prièrent longtemps devant le saint Sacrement, qu'ils avaient fait tirer du tabernacle, *afin*, dit le chroniqueur, *de recommander leur affaire à Dieu.*

Le duc de Guise fut exact au rendez-vous; il arriva presque sous les remparts, dans la nuit du 16 au 17; mais il y était à peine qu'un religieux minime, ayant aperçu des fenêtres de son couvent une grosse troupe de soldats dont les armes brillaient dans l'obscurité, accourut tout essoufflé près de Casaulx, et le prévint que des ennemis rôdaient autour des murailles, et allaient sans doute tenter quelque surprise.

Casaulx, qui était un peu souffrant, et qui d'ailleurs peut-être n'ajoutait pas une foi entière aux discours du moine, envoya Louis Daix pour reconnaître cette troupe. Louis Daix sortit par la porte Réale, dont la garde était confiée à Libertat. A peine fut-il sorti que Libertat abattit le trébuchet derrière lui de telle manière qu'il ne pût rentrer.

Louis Daix ne poussa pas loin son exploration nocturne. Il ne tarda pas à se heurter contre une troupe de soldats royalistes qui était sous le commandement du seigneur d'Alamanon. Dès les premiers coups de feu qui furent échangés, les canons du rempart se mêlèrent à la partie. Le duc de Guise crut que tout était perdu; mais Libertat trouva le moyen de lui faire dire qu'il tînt bon, et que tout ce vacarme ne signifiait

rien. Le duc de Guise suivit l'avis à la lettre. Louis Daix, repoussé avec sa troupe, voulut rentrer dans la ville, dont il trouva la porte fermée. Il allait être pris, lorsqu'un pêcheur lui jeta une corde. Louis Daix, qui était poursuivi de près, s'y cramponna de toutes ses forces; le pêcheur tira la corde à lui, et, après de grands efforts, finit par amener le viguier sur la muraille.

Le jour parut; Libertat regarda autour de lui, et vit que, selon son ordre, tous les conjurés à peu près l'avaient rejoint. C'étaient ses deux frères, ses deux cousins, Jean Laurent, Jacques Martin, Jean Viguier et deux autres. Alors, dit le chroniqueur, Pierre Libertat, qui avait besoin de Casaulx, le fit prier de se rendre sans retard à la porte Réale, attendu que, l'ennemi se montrant sur tous les points, il croyait sa présence nécessaire pour entretenir le courage du soldat.

Casaulx, qui n'avait conçu aucun soupçon, appela ses gardes du corps, et, leur ayant ordonné de s'armer, s'achemina avec eux vers la porte Réale, sans même prendre la précaution de s'armer lui-même. Alors un soldat, le voyant venir de loin, dit à Libertat, qui regardait d'un autre côté :

— Capitaine, voici M. le consul Casaulx.

Libertat se retourna vers le consul, et le vit effectivement venir à lui. Il marchait entre deux pelotons d'une vingtaine d'hommes chacun, et venait d'un grand pas. Mais Libertat était si impatient qu'il ne put attendre que Casaulx l'eût rejoint; il marcha droit à lui, et arriva en face du premier peloton de mousquetaires. Il mit l'épée à la main. Cette action parut étrange au brigadier qui les conduisait; aussi voulut-il arrêter Libertat en lui présentant la pointe de sa hallebarde; mais Libertat saisit la hallebarde par le bois, et lui fendit la tête d'un coup de son épée. Au même instant cinq ou six mousquetades éclatèrent : quoique tirées à bout portant, aucune d'elles ne le blessa. Alors, appelant à lui ses amis, il se jeta dans les rangs des gardes du corps, qui, se rompant devant lui, lui ouvrirent un passage jusqu'au consul. Celui-ci, tout ébloui de ce feu et de ce bruit, tira à moitié son épée en reculant devant Libertat, et en lui disant :

— Que voulez-vous de moi, capitaine?

— Je veux vous faire crier vive le roi! dit Libertat; et en

même temps il frappa Casaulx à la poitrine d'un tel coup, que l'épée lui traversa tout le corps, et sortit sanglante entre ses deux épaules.

Si effroyable que fût cette blessure, Cassaulx ne fut pas tué raide; car, étant tombé d'abord la face contre terre, il se releva sur un genou. En ce moment Barthélemy Libertat, frère de Pierre, lui donna un coup de pique derrière le cou. Cette fois Casaulx tomba pour ne plus se relever.

Le même jour, le duc de Guise prit possession de la ville de Marseille au nom du roi Henri IV, après avoir juré le maintien des priviléges de la commune, ainsi *que tous les gouverneurs avaient accoutumé de faire.*

De son côté, Libertat reçut ce qui lui avait été promis: grades, honneurs, argent, terre et abbaye. On fit même plus: on lui tailla une statue de marbre. C'est cette statue en face de laquelle on se trouve en entrant dans l'hôtel de ville de Marseille. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans cette statue, c'est qu'aujourd'hui encore elle tient à la main l'épée avec laquelle Pierre Libertat a tué Casaulx.

Comme l'hôtel de ville ne renferme d'ailleurs rien de remarquable, on peut se dispenser de monter plus haut que les dix premières marches.

Après la ligue vint la fronde. Marseille se divisa en deux partis, les *canivets* ou *mazarinistes*, c'est-à-dire partisans du roi, et les *sabreurs,* ou partisans des princes. De 1651 à 1657, on se sabra et on s'arquebusa dans les rues de Marseille. Enfin on souffla à Louis XIV que tout le mal venait de ce que, les Marseillais nommant leurs consuls eux-mêmes, ces consuls étaient naturellement portés à l'indulgence envers leurs compatriotes. Or, l'indulgence, comme on sait, est un pauvre remède en fait de guerre civile.

C'étaient là de ces avis comme il faisait bon d'en donner au roi Louis XIV; aussi fut-il parfaitement de l'opinion de Louis de Vento, qui lui conseillait de casser les consuls nommés par le peuple, et d'en nommer d'autres lui-même. Le roi demanda une liste; Louis de Vento présenta Lazare de Vento, Labane, Boniface Pascal et Joseph Fabre pour consuls, et Jean Descamps pour assesseur. Louis XIV signa de confiance, et chargea Louis de Vendôme, duc de Mercœur, pair de France et mari d'Anne

de Montmorency, son gouverneur en Provence, de veiller à l'exécution de l'ordonnance qu'il venait de rendre.

La précaution n'était point inutile. Les nouveaux consuls, s'étant rendus à l'hôtel de ville pour prendre la place de leurs prédécesseurs, furent hués par toutes les rues où ils passèrent; mais, se sentant fortement soutenus, ils ne se découragèrent point, et, comme des corsaires avaient été vus le long des côtes, ils saisirent ce prétexte pour faire prier le chevalier de Vendôme, fils du duc de Mercœur, d'entrer dans le port avec sa galère. C'était un moyen d'introduire des soldats dans la ville, au mépris de ses priviléges.

La ville indignée se souleva tout entière. Il en est ainsi de toutes ces têtes provençales pleines de mistral et de soleil : une étincelle y met le feu, et en Provence tout feu est un incendie.

Gaspard de Nioselle prit la direction de la révolte. C'était un homme de cœur et qui jouissait d'une grande popularité; aussi dix ou douze de ces beaux noms marseillais, si sonores dans la langue et si retentissants dans l'histoire, accoururent à son premier appel et se réunirent à lui. Le 13 juillet 1658, pendant que les consuls sont en séance, on veut forcer l'hôtel de ville. Des coups de fusils sont échangés; Nioselle reçoit une légère blessure qui exaspère ses partisans. L'hôtel de ville allait être pris, lorsque les consuls envoient un médiateur aux insurgés. Ce médiateur était Fortia de Piles; il promit au nom des consuls que la galère sera renvoyée. Tout se calme, et chacun rentre chez soi.

Le 19, on apprend à la bourse qu'au lieu de renvoyer la galère, les consuls ont fait demander de nouveaux renforts. En même temps, le bruit se répand que Nioselle vient d'être arrêté. A ces deux nouvelles, l'émeute, à peine éteinte, reprend feu. La présence de Nioselle, au lieu de calmer les esprits, les exaspère. Il se met à la tête des révoltés avec son frère, le commandeur de Cugex. Les portes se ferment, les bourgeois se rassemblent en armes, les femmes se mettent aux fenêtres et les excitent; les soldats, que les consuls appellent à leur aide, sont repoussés; Fortia de Piles, qui veut une seconde fois se présenter comme parlementaire, a son valet tué à ses côtés; on marche sur l'hôtel de ville; l'hôtel de ville est enveloppé de la fumée des mousquets et sillonné par les balles. L'un des consuls se déguise en

abbé et se sauve ; les deux autres attachent des serviettes au bout de leurs cannes pour indiquer qu'ils se rendent à discrétion. Les soldats sont chassés de la ville dans la galère, la galère à son tour est chassée du port ; elle double la tête du More, et gagne la haute mer aux applaudissements de toute la ville.

Nioselle était tout-puissant à Marseille ; il se servit de cette autorité pour mettre la ville sur le pied de défense le plus respectable qu'il pût. Mais, de son côté, le duc de Mercœur avait fait bonne diligence ; un corps de troupes royales s'était avancé jusqu'à Vitrolles, un autre aux Pennes, un troisième à Aubagne. et le chevalier Paul de Vendôme vint bloquer le port avec six vaisseaux : Marseille était cernée par terre et par mer.

Cependant, cette fois encore, les choses s'arrangèrent : le duc de Mercœur était de l'avis d'Alexandre VI, qui ne voulait pas la mort du pécheur, mais qu'il vécût et qu'il payât. Mazarin en outre, comme on sait, lui permettait encore de chanter. Il fallait que le pécheur fût bien endurci pour se plaindre.

Non-seulement le pécheur se plaignit, mais à peine le duc de Mercœur eut-il cessé de peser sur lui par sa présence, qu'il se révolta de nouveau. A la place des consuls nommés par le roi, on nomma François de Bausset, Vacer et Lagrange ; l'avocat de Loule eut le chaperon d'assesseur. Comme on le voit, il n'y avait rien de fait, et tout était à recommencer.

Le 16 octobre 1659, La Gouvernelle, lieutenant des gardes du duc de Mercœur, arriva à Marseille ; il était porteur d'un décret de prise de corps du parlement d'Aix contre Gaspard de Nioselle. Il venait de lire ce décret aux consuls, lorsque les partisans de Nioselle s'élancèrent dans la chambre des séances, déchirèrent le décret du parlement d'Aix, et arrachèrent les moustaches de La Gouvernelle. Cette fois, c'était trop fort. Louis XIV décida qu'il viendrait lui-même mettre tous ces mutins à la raison.

En effet, le 12 du mois de janvier 1660, le roi passa le Rhône à Tarrascon, et le 17, accompagné de la reine-mère, du duc d'Anjou, de Mademoiselle, du cardinal Mazarin, du prince de Conti, du comte de Soissons et de la comtesse palatine de Nevers, il faisait son entrée à Aix par la porte des Augustins.

Marseille savait qu'avec Louis XIV il n'y avait point à plai-

santer. Son entrée au parlement, tout botté et tout éperonné, avait eu un grand retentissement par toute la France ; et encore à cette heure, c'était, non pas le fouet, mais l'épée à la main, que Sa Majesté se présentait.

Comme Nioselle était le plus coupable, on le força de se cacher. Il trouva, avec deux de ses amis, un refuge dans le souterrain des Capucins, puis on envoya au roi, afin de le désarmer, Étienne de Puget, évêque de Marseille.

Étienne de Puget parut très-flatté du choix que ses compatriotes avaient fait de lui ; mais comme il avait, à l'endroit de la révolte même pour laquelle il allait demander grâce, quelques peccadilles à se reprocher, il résolut d'intéresser le roi en ajoutant une vingtaine d'années à son âge. Il y réussit en se couvrant la tête d'une immense calotte, en imprimant à ses jambes un tremblement continuel, et en condamnant sa figure à une certaine grimace qu'il avait étudiée devant le miroir, et qui avait l'avantage d'en faire ressortir toutes les rides. Ce fut ces précautions prises, qu'il se présenta devant le roi.

Le jeu fut si bien joué que Louis XIV en fut dupe. Il s'approcha tout près de l'évêque, baissa la tête pour l'entendre, car le pauvre prélat était si courbé et avait la voix si faible, que ses paroles ne pouvaient monter jusqu'à l'oreille du roi. Aussi le roi attendri ordonna-t-il qu'on présentât un fauteuil à l'ambassadeur ; l'ambassadeur fit quelque façon pour la forme, mais, enchanté au fond de son succès, il finit par s'asseoir sur son siége, où, une fois établi, un si violent accès de toux prit le pauvre vieillard, que la cour crut qu'il allait passer dans une quinte. Plusieurs abbés de la suite de Mazarin, voyant une belle occasion d'obtenir de l'avancement, s'approchèrent aussitôt du cardinal et lui demandèrent la survivance de l'évêque. Au premier, Mazarin ne dit rien, au second il se contint encore ; mais au troisième, il appela son capitaine des gardes, et, lui montrant l'évêque, qui, plié en deux dans son fauteuil, continuait de jouer son rôle avec le plus grand succès :

— Monsou de Bésémaux, lui dit-il avec cet accent italien qui donnait un si plaisant relief à ses facéties habituelles, faites-moi le plaisi de touer monsou du Poujet.

Chacun resta frappé de stupeur. Bezemaux fit un geste instinctif de refus. L'évêque bondit de son fauteuil sur ses pieds ;

Louis XIV seul, qui s'attendait à quelque plaisanterie, se mit à sourire. Les solliciteurs eux-mêmes eurent l'air de trouver que cette façon de faire vaquer la prélature était bien expéditive.

— Messieurs, dit alors Mazarin ; eh ! que voulez-vous que je fasse; il faut bien que je commande de le louer, puisque vous n'avez pas la patience d'attendre qu'il soit mort.

Malgré la bonne humeur de Mazarin, qui lui avait fait une si belle peur, l'évêque ne put rien obtenir de positif. Louis XIV dit qu'il verrait sur les lieux mêmes ce qu'il y avait à faire, et il envoya, pour l'annoncer à Marseille, le duc de Mercœur avec sept mille hommes.

La manière dont le duc de Mercœur accomplit sa mission n'était point rassurante, les consuls étaient venus au-devant de lui jusqu'à Avenc, et il leur avait donné l'ordre d'aller l'attendre à l'hôtel de ville. En entrant à Marseille, le duc de Mercœur avait marqué certaines places, et à ces places, à l'instant même, on avait dressé des potences ; puis il s'était rendu à la maison commune, était entré dans la salle des délibérations municipales au milieu de ses gardes, et voyant les consuls qui l'attendaient debout et la tête découverte, il leur avait dit :

— Messieurs, je vous crois plus malheureux que coupables, mais vous êtes tombés dans la disgrâce du roi. Sa Majesté ne veut plus que vous soyez consuls, ni qu'à l'avenir il y ait des magistrats de ce nom ; elle a résolu de changer la forme du gouvernement de la ville ; m'ayant commandé de vous déposer et de remettre votre autorité aux mains de M. de Piles, pour commander aux habitants et aux gens de guerre qui y sont et y seront en garnison, jusqu'à ce que Sa Majesté ait réglé la forme du gouvernement politique.

Lorsqu'il eut fini ce discours, le duc de Mercœur fit un signe au capitaine de ses gardes, qui s'approcha des consuls et leur prit des mains les chaperons de velours cramoisi liserés de blanc, signes de leurs charges. Ainsi dépouillés, les consuls se retirèrent, et comme ils se retiraient, le duc leur dit encore que toutes les autres charges municipales, même celle de capitaine de quartier, étaient maintenues, et que les soldats payeraient ce qu'ils prendraient. Le même jour, pour montrer que les ordres du roi étaient exécutés, il envoya les quatre chaperons à Ma-

zarin. Puis les soldats campèrent dans les rues; on scia par le milieu tous les canons de bronze, et même cette vieille coulevrine de glorieuse mémoire, devant laquelle avait reculé Bourbon. Enfin, on pratiqua une brèche dans la muraille, le roi ayant déclaré qu'il voulait entrer dans Marseille comme dans une ville prise d'assaut.

En effet, le roi, après avoir visité la Sainte-Beaume, après s'être montré, resplendissant comme le soleil, qui était sa devise, à Toulon, à Hières, à Solier, à Brignoles, et à Notre-Dame-de-Grâces, se voila le front du nuage de sa colère, et, le 2 mars 1660, à quatre heures de l'après-midi, se présenta à cheval devant la brèche.

Arrivé là, il jeta les yeux sur la porte toute honteuse du dédain royal dont elle venait d'être l'objet, et, voyant au-dessus d'elle une grande plaque de marbre noir sur laquelle était écrit en lettres d'or : *Sub cujus imperio summa libertas* (sous quelque empire que ce soit, liberté entière), il demanda ce que c'était que cette inscription.

On lui répondit que c'était la devise de Marseille.

— Sous mes prédécesseurs, c'est possible, répondit Louis XIV, mais non pas sous moi.

A ces mots, il fit un geste, et la plaque fut arrachée.

Le roi s'arrêta jusqu'à ce que son ordre fut exécuté, puis il se remit en chemin. Sur la brèche, il trouva de Piles à genoux. Le nouveau gouverneur venait lui présenter, sur un plat d'argent, les clés d'or de la ville. Le roi fit le geste de les prendre, puis les reposant aussitôt sur le bassin : — Gardez-les, de Piles, lui-dit-il, vous les gardez fort bien, je vous les donne.

Derrière le roi marchait un capitaine provençal nommé Waltrick, à la tête de deux compagnies ; mais celui-ci se fit ouvrir la porte, et comme on lui objectait que la brèche avait été pratiquée pour qu'il y passât : — Ce serait insulter la patrie, répondit-il : cette brèche peut être bonne pour un roi ; mais nous autres, capitaines et gens d'armes, nous ne passons que par les brèches faites à coups de canon.

Le roi alla loger dans l'hôtel de Riquetti de Mirabeau. C'était l'aïeul du Mirabeau qui devait, un siècle après, ébranler si violemment cette monarchie que Louis XIV croyait éternelle. Quant à l'hôtel, c'était le même qui existe encore sur la place

de Lenche, et qui sert aujourd'hui d'hospice aux *Enfants de la Providence.*

Sur toute sa route, le roi n'avait rencontré que des hommes; pas un visage féminin ne s'était montré; le jeune roi et ceux qui l'accompagnaient, sans en excepter le cardinal, avaient si bonne réputation, qu'il en était ainsi à toutes les entrées royales. Les femmes et les filles en étaient aussi désespérées que le roi et ses courtisans; mais à cette époque, les pères et les maris n'entendaient point encore raison là-dessus.

Nioselle fut condamné à avoir la tête tranchée; l'arrêt portait en outre que lui et sa postérité seraient dégradés de la noblesse, que le bourreau briserait ses armes, que l'on raserait sa maison, et que sur l'emplacement de cette maison une pyramide infamante serait élevée.

Cet arrêt fut fidèlement exécuté, à l'exception cependant de la partie la plus importante. Quoiqu'on eût mis la tête de Nioselle à prix à la somme de 6,000 livres, nul ne se souilla d'une délation, et Nioselle parvint à gagner Barcelone, où il resta exilé cinquante-cinq ans.

Au bout de cinquante-cinq ans, Louis XIV, vieux et tout près de mourir, lui pardonna: Nioselle rentra dans sa patrie, vit raser la pyramide qui déshonorait son nom, fut réintégré dans sa noblesse, et mourut dans la même année, comme s'il n'eût attendu que sa réhabilitation pour mourir.

Quant à Louis XIV, un jour qu'il se promenait à Marseille et qu'il voyait toutes les charmantes maisons qui entourent la ville, riant au soleil et étalant leurs murs blancs, leurs toits roses et leurs contrevents verts, sous les pins qui les couvrent, il demanda comment, dans le langage du pays, on nommait ces jolies demeures.

— On les nomme bastides, répondit Fortia de Piles.

— C'est bien, dit Louis XIV; eh bien! moi aussi, je veux avoir une bastide à Marseille. Duc de Mercœur, cherchez-moi un emplacement, je me charge de vous envoyer un architecte.

L'emplacement fut choisi, en face de la tour Saint-Jean, bâtie par le roi René; l'architecte fut Vauban; la bastide s'appela le fort Saint-Nicolas.

Sur la première pierre qui fut posée en grande pompe, on grava l'inscription suivante, que nous traduisons du latin en

français, pour la plus grande commodité de nos lecteurs :

« De peur que la *fidèle* Marseille, trop souvent en proie aux criminelles agitations de quelques-uns, ne perdît enfin la ville et le royaume ou par la fougue des plus hardis, ou par une trop grande passion de liberté; Louis XIV, roi des Français, a pourvu à la sûreté des grands et du peuple en construisant cette citadelle. Le roi l'a ordonné; Jules Mazarin, cardinal, après la paix signée aux Pyrénées, l'a conseillé; Louis de Vendôme, gouverneur de Provence, l'a exécuté.

« 1660. »

Le fort Saint-Nicolas fut démoli en 89.

V.

Autrefois, la première chose que l'on disait à l'étranger qui arrivait à Marseille et qui voulait manger des *clovis* et de la *bouillabesse,* les deux mets nationaux des Phocéens, c'étaient ces mots sacramentels : Connaissez-vous Policar ? Et l'étranger répondait : Oui, je connais Policar. — Car Policar était connu du monde entier.

Qui a fait descendre Policar du haut de sa grandeur? qui a renversé sa statue du piédestal? c'est ce que j'ignore; mais ce que je sais, c'est que lors de mon dernier voyage, quand j'ai parlé de Policar, tout le monde m'a ri au nez. J'ai voulu insister, car je me rappelais Policar avec reconnaissance. Alors quelqu'un m'a demandé si je revenais d'Astracan. Sous peine d'être berné comme Sancho, il fallait en rester là ; cependant, au bout d'un instant, comme je tenais à manger des clovis et de la bouillabesse, je me hasardai à dire :

— Eh mais, alors, où irons-nous?

— Chez Courty, au Prado.

Je compris que c'était Courty qui avait remplacé Policar. En attendant l'heure de nous rendre au lieu indiqué, nous allâmes faire un tour sur le port.

Le port de Marseille est le plus curieux que j'aie vu, non pas à cause des mille vaisseaux qu'il enferme, non pas à cause

de son panorama, qui s'étend de Notre-Dame de la Garde à la tour Saint-Jean, non pas à cause de ses colibris, de ses perroquets et de ses singes, qui, sous ce beau soleil méridional, se croient encore dans leur patrie, et font, du chant, de la voix et du geste, mille gentillesses à ceux qui passent, mais parce que le port de Marseille est le rendez-vous du monde entier. On n'y rencontre pas deux personnes vêtues de la même manière; on n'y rencontre pas deux personnes parlant la même langue.

L'eau du port est bien sale, c'est vrai; mais au dessus de cette eau, qui n'en est que meilleure, à ce qu'assurent les Marseillais, pour la conservation des navires, il y a un ciel si bleu, semé de si beaux goëlands le jour et de si brillantes étoiles la nuit, que l'on peut bien prendre sur soi de ne pas regarder à ses pieds quand on a une si belle chose à voir au dessus de sa tête.

C'est dans ce port qu'on a jeté les cadavres des mamelouks en 1815. Ces pauvres mamelouks, savez-vous ce qu'ils avaient fait? Napoléon les avait ramenés de cette vieille terre d'Égypte où ils avaient servi sous Ibrahim et sous Mourad-Bey; puis, en dédommagement de la patrie qu'ils avaient perdue, il leur avait donné un beau soleil, frère de leur soleil, et une petite pension qui leur assurait une vie douce et une mort tranquille. Aussi ces vieux enfants d'Ismaël aimaient fort Napoléon.

Lorsqu'il tomba en 1814, ils versèrent de grosses larmes. On les vit pleurer, et on leur fit un crime de leur reconnaissance. Les pauvres gens ne pouvaient plus sortir sans être assaillis d'injures et de pierres; ils s'étaient pourtant aux trois quarts francisés; ils portaient des redingotes et des pantalons; ils n'avaient gardé que leurs turbans. La coiffure est toujours la dernière à rompre avec la nationalité. Les mamelouks ôtèrent enfin leurs turbans et mirent des chapeaux. Certes, on aurait dû leur tenir compte de ce sacrifice : point. On les reconnut à leurs vieilles moustaches blanches, et l'on continua de leur jeter des pierres. Ils auraient pu couper leurs moustaches, mais ce fut au dessus de leurs forces; ils préférèrent s'enfermer chez eux. Pendant quelque temps on alla crier vive le roi à leurs portes, et casser leurs carreaux; enfin les esprits se calmèrent, et on les laissa à peu près tranquilles.

Un beau jour on apprit que Napoléon était débarqué au golfe Juan ; les mamelouks regardèrent par le trou de leurs serrures. Huit jours après on apprit qu'il était à Lyon ; les mamelouks mirent le nez à leurs fenêtres. Trois semaines après on apprit qu'il était entré à Paris ; les mamelouks revêtirent leurs vieux caftans de bataille, ces caftans qui avaient vu Embabeh, Aboukir et Héliopolis, et ils se promenèrent dans les rues de Marseille, où depuis un an ils n'osaient plus se montrer. Puis, lorsqu'ils rencontraient quelqu'un de ceux qui les avaient insultés, ils s'arrêtaient devant lui, ou devant elle, car les femmes s'en étaient mêlées ; ils frisaient leurs vieilles moustaches blanches, et disaient en secouant la tête, avec un sourire goguenard :

— Napoleioné, il é piou fort qué tout.

Voilà ce qu'ils avaient fait, ces pauvres mamelouks ; ils furent tous assassinés pour ce crime ; mais aussi pourquoi diable étaient-ils reconnaissants ?

La grand avantage du port de Marseille, c'est d'offrir en tout temps une promenade constamment sèche, pavée de briques posées sur champ, ce qui est inappréciable, surtout lorsqu'on arrive de Lyon, et de plus de l'ombre l'été et du soleil l'hiver, ce qui est inappréciable partout et toujours, de quelque pays qu'on arrive, ou vers quelque pays que l'on retourne.

Quel dommage que l'eau de ce port soit si sale, et qu'on y ait jeté les cadavres des mamelouks !

Du port nous allâmes au musée. Sous ce nom de *Musée*, dont le titre solennel se lit sur une porte qui fait face au marché des Capucins, sont comprises l'académie de Marseille, sœur honnête de l'académie de Lyon, la bibliothèque dont Méry est le gardien, le cabinet d'histoire naturelle, le cabinet des médailles, l'école de dessin, l'école d'architecture, et enfin la galerie de tableaux. Le tout est enfermé dans le vieux couvent des Bernardines. La bibliothèque contient cinquante mille volumes et huit à dix mille manuscrits. La collection des livres s'était arrêtée à la fin du XVIIIe siècle ; l'académie de Marseille avait probablement jugé que rien ne s'était écrit depuis cette époque qui méritât d'être lu. Méry s'occupe à la remettre au courant, au grand scandale des académiciens provençaux. Il y perdra sa

place, probablement. Tant mieux ; cela lui fera peut-être refaire quelque *Villéliade*.

En échange le cabinet d'histoire naturelle s'enrichit tous les jours. Il n'y a pas de vaisseau arrivant du pôle arctique ou du pôle antarctique, de Calcutta ou de Buénos-Ayres, de la Nouvelle-Hollande ou du Groenland, qui ne lui apporte son tribut. Il en résulte que les différents règnes y sont fort à l'étroit, et qu'on a recommandé aux capitaines de ne plus rapporter, autant que possible, que des ouistitis, des sardines et des colibris.

Quant à l'école de dessin, elle porte le nez au vent et le poing sur la hanche. Cela tient à ce qu'elle a produit Paulin Guérin, Beaume et Tanneur. En échange, sa sœur, l'école d'architecture a l'oreille basse ; la pauvre vieille n'a produit que Puget, et elle attend toujours quelque chose de mieux.

La galerie de tableaux est magnifique ; peu de villes de province possèdent une collection aussi riche que celle de Marseille. Il est vrai que Marseille, depuis la prise d'Alger, est devenu capitale. Le local où les tableaux sont placés rappelle fort à la première vue la chapelle Sixtine : même défaut dans la manière dont la lumière arrive à travers de rares fenêtres, mais aussi même silence et même recueillement ; au fond peut-être les tableaux y gagnent ; en regardant bien, on y voit toujours.

Il y a, dans le musée de Marseille, douze ou quinze tableaux de premier ordre : un paysage d'Annibal Carrache, une grande Assomption d'Augustin Carrache, un tableau de Pérugin, comme il n'y en a ni à Paris, ni à Florence, deux toiles immenses de Vien, un superbe portrait attribué à Van Dyck, deux tableaux de Puget, qui, après avoir fait trembler le marbre, essayait parfois de faire vivre la toile, un Salvator Rosa, un Michel-Ange Caravage, une Pêche miraculeuse de Jordaens, un Guerchin d'une couleur magnifique ; enfin, le chef-d'œuvre du Musée, la célèbre Chasse de Rubens.

Quand on aura vu tout cela, on jettera un coup d'œil sur un Mercure qu'il faudra aller chercher dans un coin de la salle du fond. Ce n'est qu'une copie, il est vrai, mais une copie de Raphaël par M. Ingres.

En sortant du musée, nous revînmes prendre une voiture à

la Place-Royale. Cette course me permit de voir la fameuse fontaine qui fait l'ornement de la place. Comme le lac dont parle Hérodote, il ne lui manque qu'une chose, c'est de l'eau. Méry l'appelle la fontaine hydrophobe; le nom pourra bien lui rester. Je demandai à en voir d'autres; celle-là m'avait fait de la peine. Méry ordonna au cocher de nous conduire d abord à la rue d'Aubagne; là j'eus ce que je demandais, c'est-à-dire une fontaine coulant à plein bord. Cette fontaine est dédiée au *Poeta sovranno*, comme l'appelle Dante, et on y lit cette simple inscription : *Les descendants des Phocéens à Homère*. Un magnifique platane s'étend au dessus de la fontaine qui coule dans un grand lavoir troyen. On se croirait aux portes Scées sur les bords du Simoïs. C'est un chapitre de l'Odyssée en action.

Je m'aperçois que je viens de copier ou à peu près quatre lignes dans le guide des étrangers. Ces diables de Marseillais ont tant d'esprit et de poésie, qu'ils en fourrent partout, même dans les guides, ce qui ne s'est jamais vu nulle part. — Un peu plus de froideur dans ces têtes-là, disait David en parlant des Provençaux, et ils seraient presque tous des hommes de génie.

Nous passâmes auprès de la pyramide de la place Castellane. Je ne présume pas qu'elle soit élevée dans un autre but que de faire un pendant quelconque à l'arc de triomphe de la porte d'Aix. L'une vaut à peu près l'autre; seulement l'arc de triomphe a sur la pyramide le désavantage d'être couvert de sculptures, ce qui gâte un peu la pierre quand cela ne l'embellit pas beaucoup.

A cent pas de la place Castellane, on se trouve hors de Marseille, sur un beau boulevard, où il y aura de l'ombre dans vingt ans, si les arbres poussent. En attendant, il y a force poussière; la poussière est le fléau de Marseille. On a de la poussière dans les yeux, dans la bouche, dans les poches; on en prend son parti quand on est philosophe, mais on ne s'y habitue pas, fût-on optimiste.

C'est que toutes ces montagnes qui environnent Marseille sont véritablement calcinées par le soleil; je ne sais pas où diable Lucain avait vu la fameuse forêt sacrée dans laquelle César fit faire ses machines de guerre, ni Guillaume de Tyr,

ces bois magnifiques où les croisés coupèrent les mâts de leurs vaisseaux. Peut-être est-ce à la grande consommation qu'ils en ont faite autrefois qu'est due la pénurie actuelle; mais je sais qu'aujourd'hui on trouverait difficilement à y tailler une botte d'allumettes. En revanche, il y a de magnifiques vallées de sables dans le genre de celles qui conduisent au lac Natroun. L'anecdote suivante prouvera que cette comparaison n'a rien d'exagéré.

Quand la giraffe aborda à Marseille, elle était toute souffreteuse : les savants déclarèrent qu'elle avait le mal de mer; mais son conducteur secoua la tête et expliqua tout bonnement en éthiopien que ce qu'on prenait pour le mal de mer était le mal du pays. Comme les savants n'avaient pas entendu un mot de ce qu'avait répondu le cornac, ils firent une grimace, inclinèrent la tête, réfléchirent un instant, et répondirent qu'il pourrait bien avoir raison. L'Éthiopien, voyant qu'on était de son avis, prit son animal par la corde, et à midi sonnant, sous un soleil de trente-cinq degrés, il longea le bord de la mer et alla s'enfoncer dans les gorges du mont Redon.

A peine la giraffe se trouva-t-elle au milieu de ces rocs nus et pelés qu'elle releva la tête, ouvrit ses naseaux, et frappa le sol du pied. Voyant jaillir autour d'elle un sable aussi brûlant que le sable natal, elle se crut revenue dans le Darfour ou le Kordofan, et bondit si folle et si joyeuse qu'elle tira sa corde des mains de son conducteur, lui sauta par dessus la tête et disparut derrière un rocher.

Le pauvre Éthiopien accourut tout penaud à Marseille. Cette fois les savants, le voyant tout seul, comprirent qu'il revenait sans la giraffe; de là à la probabilité qu'il l'avait perdue, il n'y avait qu'un pas : la science le fit avec sa certitude ordinaire.

On demanda au commandant de la garnison deux régiments; les deux régiments cernèrent le mont Redon, et trouvèrent la giraffe couchée tout de son long dans ce beau sable africain qui lui avait rendu la vie : la giraffe se trouvait trop bien là pour se laisser rattraper sans essayer de fuir; mais elle avait affaire à un habile stratégiste. Le colonel commandant l'expédition était de Gémenos; il connaissait en conséquence tous les

défilés du mont Redon. Après avoir fait des prodiges de légèreté, la pauvre bête, retrouvant partout le pantalon garance, fut forcée de se laisser reprendre. Elle se rendit donc de bonne grâce à son Éthiopien, qui la ramena en triomphe à Marseille.

Jamais elle ne s'était portée mieux ; un jour passé dans les sables du mont Redon avait suffi pour lui rendre la santé.

En tournant l'angle d'un mur, nous nous trouvâmes en face de la mer. Dès lors, nous ne vîmes plus rien qu'elle : c'est que de la plage du Prado surtout elle est magnifique.

Quant à moi, je n'y pus résister ; je laissai Méry commander les *clovis* et la *bouillabesse* à *la Muette de Portici*, et je me jetai dans un bateau.

Ce bateau était à un pêcheur, qui allait justement retirer ses filets ; outre la promenade, j'avais la pêche.

Tout en allant à nos bouées, le pêcheur me dit les noms de tous ces caps et de tous ces promontoires, noms sonores, empruntés presque tous à la langue ionienne, et qui, à défaut de chronique, attesteraient l'origine des anciens possesseurs de cette terre.

Au fond de l'horizon s'élevait sur son rocher, au milieu de la mer, le phare de Planier. Mon pêcheur, tout en ramant, me raconta que ce phare venait d'être, il y avait quelques mois, témoin d'un grave accident. Un bâtiment chargé de sucre avait été jeté contre le rocher qui en fait la base, s'était ouvert, et avait coulé à fond. L'équipage s'était sauvé, mais toute la cargaison avait fondu.

— Diable! répondis-je touché de la perte qu'avait faite les armateurs et le capitaine, c'était un grand malheur.

— Oh! oui, c'était un grand malheur, me répondit mon homme ; imaginez-vous, monsieur, que pendant plus de six semaines, à trois lieues à la ronde, on ne voyait plus un merlan. Il paraît que ces *béteils* là, ça ne peut pas sentir l'eau sucrée.

Pour ce brave homme, la perte du sucre n'était quelque chose que parce qu'elle avait pendant six semaines éloigné les merlans.

Heureusement le premier filet que nous tirâmes nous donna la preuve que les merlans étaient revenus : il en contenait trois,

dont un gros comme la cuisse. Les autres renfermaient des loups, des rougets, des surmulets, des sépillons et des dorades : il y avait de tout, jusqu'à une langouste, qui était venue pour manger très-probablement les prisonniers, et qui se trouvait fort exposée, par un revirement de fortune, à être mangée avec eux.

Nous revînmes avec notre pêche, qui passa immédiatement de la barque dans la casserole et dans la poêle ; puis Méry me présenta à Courty, le propriétaire de l'établissement somptueusement appelé *la Muette de Portici.*

Courty paraissait fort troublé ; on lui avait parlé de moi comme d'un fin gastronome. Or, Courty est un cuisinier artiste digne d'être placé dans un pays plus appréciateur de la science approfondie par Brillat Savarin que ne l'est Marseille. A Marseille, sauf quelques exceptions, on n'éprouve pas le besoin de dîner ; pourvu que l'on mange, cela suffit. Courty est donc perdu dans un monde où il reste incompris ; ce qui ne l'empêche pas de chercher de temps en temps quelque plat inconnu. Sous ce rapport, il est de l'avis de M. Henryon de Pensey, qui disait que la découverte d'un nouveau plat était plus utile à l'humanité que la découverte d'une nouvelle étoile ; car des étoiles, dit dédaigneusement Courty, il y en aura toujours assez pour ce que nous en faisons. Cela est d'autant plus vrai qu'il y a beaucoup plus d'étoiles encore à Marseille qu'à Paris.

Courty se surpassa ; je regrettai de ne pas être à la hauteur de la réputation qu'on m'avait faite auprès de lui. Mes éloges lui ouvrirent le cœur : il me conta ses peines. La Muette de Portici a près d'elle une malheureuse guinguette ouverte à tout venant, à cause de la modicité de son prix ; et tout le monde y va, même ceux-là qui ne devraient pas y aller.

Cela tient peut-être aussi à ce que, chez Courty, il y a de l'ombre et des fleurs, choses dont les Marseillais n'ont pas l'habitude.

Pendant que nous dînions, un ami de Méry vint s'asseoir à côté de nous et nous offrir pour le soir une *pêche au feu;* c'était une trop bonne fortune pour que nous la refusassions. En attendant, Méry lui demanda pour moi la permission d'aller visiter sa maison, bâtie sur un modèle si antique et surtout si

étrange, qu'on est convaincu à Marseille que, comme celle de Notre-Dame de Lorette, elle a traversé la mer : aussi l'appelle-t-on *la maison phénicienne.*

C'était en effet une maison tout orientale, comme on en trouve aussi quelques-unes à Florence, avec deux étages pleins et des colonnes qui soutiennent un toit faisant double terrasse : sous le toit terrasse pour le jour, sur le toit terrasse pour la nuit. La petite maison de Marseille a de plus, de sa base à la moitié de sa hauteur, une treille toute courante, qui lui sert de cuirasse verte au printemps, rouge à l'automne, et la moitié de l'année chargée de raisins magnifiques.

Après nous avoir fait voir sa maison, M. Morel nous présenta à sa famille, qui se composait de trois ou quatre filles, toutes plus belles les unes que les autres, et presque autant de gendres et du double de petits enfants. Tous demeurent ensemble dans cette petite maison phénicienne, qui me paraît une des plus heureuses maisons de Marseille.

Et cependant M. Morel allait abattre cette jolie petite maison pour faire bâtir une bastide comme toutes les bastides, c'est-à-dire quelque chose de carré, avec des trous percés régulièrement, qu'on tient ouverts le jour et fermés la nuit, tandis qu'à mon avis on devrait faire tout le contraire. M. Morel, au grand désespoir de Méry, allait porter le marteau sur la pauvre maison phénicienne, lorsque, dans un vieux coffre, qu'on n'avait pas ouvert depuis deux cents ans, une des filles de M. Morel trouva un vieux manuscrit, écrit sur de vieux parchemins, d'une écriture toute petite et si biscornue, que M. Morel et ses gendres n'y comprenant rien, il fallut envoyer chercher Méry pour la lire.

M. Morel espérait que c'était quelque titre de propriété qui allait doubler son revenu territorial : c'était tout bonnement une chronique du temps du connétable et relative à la maison phénicienne. La maison phénicienne avait joué son rôle pendant le siége de Marseille. Or, du moment où la maison phénicienne devenait une maison historique, il n'y avait plus, comme on le comprend bien, moyen de la démolir; aussi resta-t-elle debout à la grande joie de Méry.

Je demandai à M. Morel la faveur de lire cette chronique; mais, comme il est encore pêcheur plus passionné qu'ardent

archéologue, il me dit qu'il me la donnerait après l'expédition. En effet, la nuit était venue avec cette rapidité toute particulière aux climats méridionaux, et à peine le temps nécessaire nous restait-il pour nos préparatifs.

Chacun se mit à l'œuvre, hommes et femmes, moi comme les autres; mon habit pincé me gênait, on m'apporta une veste de M. Morel; j'aurais pu y loger Méry avec moi, mais Méry était déjà logé dans son manteau, et quand Méry est logé dans son manteau, il est indélogeable.

Vers les neuf heures du soir, tout fut prêt; un des gendres de M. Morel se chargea d'alimenter le feu qui brûlait à la proue dans un réchaud de fer; deux autres prirent des tridents pour harponner le poisson, et se placèrent à bâbord et à tribord. M. Morel et moi, nous en fîmes autant, car, malgré mes réclamations, on m'avait placé dans la partie active; Méry se tint à la poupe au milieu des dames, qui ajoutèrent à son manteau leurs schals et leurs bournous. Jadin, le crayon à la main, s'assit sur une des banquettes avec Milord dans ses jambes; l'homme aux merlans se plaça sur l'autre banquette, un aviron dans chaque main; Courty, qui devait rester sur le rivage, poussa la barque, et tout l'équipage se trouva à flot.

En ce moment, Jadin eut une scène affreuse avec Milord, qui voulait absolument aller manger le feu; il en résulta des aboiements éclatants qui, n'était pas dans le programme de la pêche, pendant laquelle au contraire on doit garder le plus profond silence, se terminèrent par des gémissements sourds, lesquels prouvaient que Jadin avait employé, à l'endroit de Milord, les grands moyens, c'est-à-dire le talon de la botte.

Néanmoins, comme cet épisode n'avait point attiré le poisson, nous doutâmes pendant quelque temps du succès de notre pêche. Aucun poisson ne se montrait, et pourtant on apercevait à travers trois ou quatre pieds d'eau, le fond de la mer comme s'il n'eût été séparé de nous que par une simple gaze. Tout à coup un des gendres de M. Morel piqua son harpon, et le retira avec une espèce de serpent qui se tortillait au bout; c'était un congre de trois ou quatre pieds de long; je trouvai l'animal fort laid, et me promis bien de n'en point prendre de pareils.

Cela prouvait, au reste, que nous entrions dans les domaines habités.

Le fond de la mer vu ainsi de nuit, à la lueur tremblante d'un feu de sapin, est une des choses les plus curieuses qui se puissent imaginer; il a, comme la terre, ses endroits couverts et ses sables arides, ses longues algues sombres où les poissons se détachent comme s'ils étaient d'or ou d'argent, et ses plaines découvertes où voyagent pesamment, chargés de leur énorme bagage, les nautilles, les bernard-l'hermite et les oursins, laissant derrière eux la trace du chemin qu'ils ont parcouru. Puis, si quelque rocher se présente, au milieu des moules et des huîtres qui y ont établi leur domicile sédentaire, on est sûr de voir quelque polype au gros ventre, aux yeux à fleur de tête et aux longs bras tremblants, dont chaque extrémité va cherchant la proie que la gueule béante s'apprête à engloutir. Tout cela suivait, selon ses instincts, sa vie mystérieuse et sous-marine à laquelle nous venions apporter un si grand trouble avec le feu et le fer.

Cependant, le bateau se remplissait. M. Morel et ses gendres piquaient à qui mieux mieux, et m'excitaient à en faire autant; mais j'attendais en faisant signe de la tête que je me tenais prêt. Quant au bateau, il continuait, poussé par le doux mouvement des rames, à voguer dans un cercle de lumière, où de temps en temps entraient de gros papillons de nuit, qui venaient étourdiment donner de la tête contre nous. Tout à coup je vis passer au bout de mon harpon quelque chose qui ressemblait à une poêle à frire; je donnai de toute ma force un coup en plein corps de l'animal, et je tirai de l'eau une raie de la plus belle espèce.

Je fus proclamé le roi de la pêche.

Comme, à part moi, j'attribuais bien plus au hasard qu'à l'adresse le coup magnifique que j'avais fait, je déclarai que je m'en tiendrais là. Je passai mon sceptre à celui des gendres de M. Morel qui avait jusqu'alors pris soin du feu, et je me remis à mes études de mœurs conchyologiques.

Il ne fallut rien moins, pour les interrompre, qu'une décision de ces dames, qui, sur les gémissements que poussait Méry, déclarèrent que le vent de la mer commençait à leur paraître

un peu frais. En conséquence, on décida qu'on allait continuer la promenade sur l'Huveaume.

L'Huveaume est un ruisseau qui se jette dans la mer, et abuse de sa position topographique pour prendre le nom de fleuve. Mais il y a noblesse et noblesse, disait Saint-Simon, et ce n'est pas une raison, parce qu'on fait résolument comme le Rhône ou le Danube, pour qu'on pense être leur égal.

Au reste, l'Huveaume n'a pas, je crois, ces hautes prétentions. Il est impossible d'offrir une embouchure plus modeste et de se perdre plus silencieusement qu'il ne le fait dans la Méditerranée. C'est tout à fait un fleuve des Géorgiques, un fleuve à la Théocrite et à la Virgile, un fleuve, non pas pour porter des bateaux, mais pour baigner les pieds des nymphes.

Nous remontâmes donc sous une voûte de tamarins, aux troncs fantastiques et aux bras tordus, notre *fiumicello*, dont nous touchions les deux bords avec le bout de nos rames. Là je reconnus tout le tort que j'avais eu de me moquer de l'Huveaume sans le connaître. En effet, ce ruisseau coule avec une tranquillité et une quiétude qui font plaisir à voir, et je le crois au fond beaucoup plus heureux que la Méditerranée.

Après une demi-heure d'exploration, l'Huveaume cessa de nous porter, sous prétexte qu'il n'était plus navigable. Force nous fut donc de redescendre vers la mer. Mais nous n'allâmes point jusqu'à elle ; au bruit qu'elle faisait en se brisant contre son rivage, nous comprîmes qu'elle se mettait tout doucement à la tempête. Quant à notre fleuve, il était au dessous de toutes ces vicissitudes humaines. Aussi nous laissa-t-il accoster tranquillement une de ses rives et descendre au milieu d'un joli verger, à travers lequel nous regagnâmes la maison phénicienne.

Comme il me l'avait promis, M. Morel me remit le manuscrit trouvé par sa fille dans le vieux coffre que vous savez. Il m'accorda de plus la permission de le copier, ce qui fait que je suis assez heureux pour l'offrir à mes lecteurs.

VI.

Nous sommes au 12 septembre 1524. Marseille se bat avec le connétable de Bourbon, cet illustre fou qui s'en allait ravageant l'Europe pour guérir son ennui. C'est le vingt-deuxième jour de tranchée ouverte. Les nobles seigneurs d'Aix et les nobles roturiers de Marseille, réunis sous les mêmes bastions, ont juré de s'ensevelir sous leurs ruines. Le connétable pousse aux murailles ses Italiens, ses Espagnols, ses lansquenets. La tour Saint-Jean, la butte des Moulins, la tour Sainte-Paule embrasent leurs batteries et jettent des pluies de boulets pardessus les remparts sur les collines du lazareth, sur le chemin du Cannet, où flotte la bannière du connétable, et jusqu'au pied de l'abbaye de Saint-Victor, où le marquis de Pescaire a établi son camp. Un violent orage de septembre éclate à la tombée du jour; la nuit descend avec ses plus profondes ténèbres; c'est un temps comme il en faut pour les entreprises d'amour et de guerre.

Aussi le capitaine Charles de Monteoux, à la tête de mille citoyens résolus, vient-il de se faire ouvrir la porte Royale au bout de la rue des Fabres, car il veut risquer une sortie dans les jardins et les plaines de chanvre de la Cannebière. Deux héroïques amazones le suivent : l'une est la femme et l'autre la nièce de Charles de Laval. Elles ont dans leurs fontes des pistolets richement damasquinés, et tiennent chacune à leur blanche main une épée si bien travaillée qu'elle a plutôt l'air d'un bijou que d'une arme.

L'ennemi fuyait en désordre dans la direction de la route d'Aubagne, lorsque la cavalerie espagnole qui gardait cette avenue tomba sur les Marseillais et les força de rentrer dans la ville. Pour beaucoup des nôtres (1), la retraite fut malheureusement coupée. Ils arrivèrent trop tard devant la porte Royale; elle était déjà fermée, et le pont-levis laissait à découvert un

(1) Ce pronom *possessif* annonce que l'auteur inconnu de la chronique est un Marseillais.

fossé large et rempli d'eau. Là quelques Marseillais furent pris; d'autres, profitant de l'obscurité, gagnèrent la campagne. De ce nombre étaient le jeune Victor Vivaux, fils du maître de l'artillerie, et les deux jeunes femmes dont nous avons déjà parlé, Gabrielle et Claire de Laval. Tous les genres de périls menaçaient les deux amazones dans cette nuit, et à travers cette armée impie qui tuait, ravageait, déshonorait pour gagner l'enfer, et qui trois ans plus tard devait violer Rome au milieu de l'incendie et sur un fleuve de sang.

Gabrielle, la femme de Charles de Laval, avait trente-deux ans; surprise à l'improviste par la proposition d'une sortie qu'avait faite le capitaine Charles de Monteoux, et qu'elle avait acceptée elle et sa nièce avec l'aventureuse témérité dont les femmes donnèrent tant de preuves à cette époque, elle n'avait pas voulu faire attendre le chef de l'expédition, et elle était partie vêtue comme elle était, c'est-à-dire avec une ample robe de soie à taille longue, gauffrée sur tous les plis, avec un corset de velours bien carrément dessiné sur les épaules, et se terminant en pointe au dessous du sein; en outre, sur la lisière supérieure du corset montait un encadrement de hautes et raides dentelles qui laissaient à découvert un cou de cygne. La figure qui donnait la vie au beau corps et aux étoffes avait un type merveilleux de distinction : c'était un front pur et blanc découpé en lignes admirables; c'était un regard doux qui jaillissait de grands yeux d'un noir limpide; c'était une bouche adorable où le sourire s'épanouissait comme dans une rose; c'était un ensemble divin qui avait été légué à Marseille par les sculpteurs de Mithylène et de Délos. Cette noble tête portait une couronne ondoyante de cheveux d'ébène, qui, sous certains jeux de lumière, semblait rouler des reflets ardents, comme la vague de la mer par une nuit sombre roule des teintes de feu dans ses plis noirs et mobiles.

Quant à la jeune fille qui l'accompagnait, Claire de Laval, sa nièce, elle n'avait que vingt ans. Il paraîtrait incroyable qu'à cet âge une femme osât affronter les périls de la guerre, si l'on ne savait combien, à ces époques de troubles où la vie des hommes et l'honneur des femmes étaient perpétuellement en jeu, celles-ci montraient de bonne heure un caractère d'énergique résolution. Au reste, l'histoire de Marseille est là pour

l'attester, à l'éternel honneur du beau sexe, qui fut aussi le sexe héroïque. Claire de Laval, à peu près vêtue comme sa tante, aurait pu être prise pour la sœur de Gabrielle; elle avait des cheveux blonds richement prodigués sur les tempes et sur les épaules, de beaux yeux druidiques couleur de mer orageuse, un teint admirablement fondu dans le lys et la rose, un charme de figure saisissant et magnétique, enfin une grâce souveraine dans toutes les ondulations de son corps quand elle marchait avec une étourderie charmante sur la pointe de ses brodequins dorés comme les sandales d'une odalisque. Assise et rêveuse, elle avait cette nonchalance des femmes blondes, cette tranquillité radieuse qui presque toujours est un volcan en repos (1).

Leur seul compagnon, Vitor Vivaux, était un grand et leste jeune homme de vingt-quatre ans, renommé pour sa galanterie entre les plus aimables donneurs de sérénades de la place de Lenche; un franc Marseillais du moyen âge. Les deux amazones et le jeune officier qui leur servait de guide suivirent quelque temps au grand galop la direction qu'ils avaient prise à travers terre; mais bientôt le sol se trouva tellement coupé de haies et de fossés, que leurs chevaux leur devinrent non-seulement inutiles, mais gênants; d'ailleurs, soit en hennissant, soit en piaffant, ils pouvaient les trahir. Les trois fugitifs mirent donc pied à terre, abandonnèrent leurs montures dans un carré de chanvre, et continuèrent leur route sans prononcer une seule parole, car de tout côté autour d'eux des fracas soldatesques annonçaient la présence de l'ennemi. Enfin, les deux femmes suivant toujours aveuglément leur guide par des sentiers non frayés, ils atteignirent les hauteurs qui dominent le vallon d'Auriol; là, ils tournèrent le dos à la ville, et, de sinuosités en abîmes, ils arrivèrent sur cette plage sablonneuse qui se courbe en arc du rocher Blanc au mont Redon.

(1) Ces deux descriptions, dont le style s'éloigne beaucoup de celui de messire Dubellay, me font révoquer en doute que cette chronique ait été réellement composée à la date qu'elle porte, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1526 ou le commencement de l'année 1527. Au reste, nous dirons plus tard tout ce que nous en pensons.

Tout le monde sait que ce rivage ressemble à s'y méprendre aux attérages d'un île déserte ; car, préoccupé sans cesse des chances de la guerre, le Marseillais ne songe à cultiver d'autres jardins que ceux qui s'étendent à l'ombre de ses remparts. L'Huveaume, à son embouchure, forme un delta de marécages au milieu desquels il coule à la mer. Quelques cabanes de pêcheurs s'élevaient seules à de longs intervalles sur les cailloux de la rive ; seulement, au milieu des eaux stagnantes du petit fleuve, et à l'extrémité d'une chaussée naturelle de roches souvent couvertes par les vagues, apparaît une maison de construction isolée qui semble protester contre la solitude et rappeler, aux marins voguant vers Planier, les temps anciens où cette plage fut visitée par les galères de Tyr et de Sidon (1).

Lorsque nos fugitifs atteignirent le rivage, la mer était assez calme malgré l'orage. Victor Vivaux s'élança le premier sur la chaussée naturelle en s'aidant des branches d'un tamarin échevelé ; et, prêtant l'oreille aux bruits nocturnes, il n'entendit plus que le râlement de la tempête agonisante, le frôlement des saules et des roseaux, et, vers le nord, un grondement sourd parti sans doute de la coulevrine de Sainte-Paule, qui chantait un duo avec la foudre du ciel.

Il se baissa alors et tendit la main à Gabrielle, qui, en un instant, aidée par son secours, se trouva près de lui sur la chaussée, puis à Claire, pour laquelle, pendant cette fuite, on avait pu remarquer chez le jeune homme une partialité de soins toute particulière ; voyant enfin les deux femmes près de lui et jetant d'un côté les yeux sur la mer et de l'autre sur les marécages :

— Maintenant, mesdames, leur dit-il en respirant plus librement, je vous permets de parler, car nous sommes en lieu sûr ; il n'y a plus ni soldats ni maraudeurs autour de nous.

— Pour moi, dit Gabrielle avec un éclat de rire, je ne par-

(1) Tout le terrain que décrit le chroniqueur est occupé aujourd'hui par la belle promenade du Prado et par l'établissement de *la Muette de Portici.*

donnerai jamais à M. le connétable de m'avoir fermé la bouche pendant deux mortelles heures; si bien que je n'ai pas même adressé le moindre compliment à l'orage, qui, cependant, autant que j'ai pu m'occuper de lui, m'a paru fort beau.

— Sainte Vierge des Carmes ! s'écria Claire, dans quel pays sommes-nous tombés ! Sommes-nous sur terre ou sur mer?

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit Victor, je connais le pays.

— Vous connaissez ce désert sauvage, monsieur de Vivaux?

— Sans doute, et vous allez vous orienter comme moi, car voilà la lune qui écarte les nuages pour vous voir passer. Tenez, mesdames, regardez là-bas dans les tamarins ; il y a une maison que je connais comme la mienne : nous y sommes venus cent fois avec M. de Beauregard, le capitaine de la tour Saint-Jean.

— Et que veniez-vous faire ici, messieurs? dit Gabrielle, acccompagnant cette interrogation d'un ton à demi goguenard, pendant que Claire regardait le jeune homme avec une certaine inquiétude.

Le jeune homme comprit ce regard et répondit en souriant aux deux femmes, quoiqu'une seule l'eût interrogé :

— Nous venions faire une chose toute simple, mesdames : nous venions pêcher au *fustié* (1). Cette petite maison appartient à M. de Beauregard : il ne se doute guère qu'elle va nous servir d'asile cette nuit.

— Et si la porte est fermée? demanda Gabrielle.

— Nous l'enfoncerons, répondit Victor.

— Oh! murmura Claire, à qui cette manière de s'impatroniser paraissait, malgré le danger, un peu sans façon.

— Que la Vierge de Bon-Secours nous garde, dit Gabrielle; il me semble que je vois luire quelque chose de sinistre là-haut.

Et de la pointe de son épée, qu'elle n'avait point encore remise au fourreau, elle désignait la colline du nord.

Les regards s'attachèrent sur cette direction, et il se fit un moment de silence.

— Chut! dit Claire en tressaillant.

— Qu'y a-t-il? demanda Victor en se plaçant instinctivement devant la jeune fille.

(1) Au feu. C'était la même pêche que nous venions de faire.

— J'entends du bruit, reprit Claire.

— Où? demanda Victor baissant la voix à chaque interrogation.

— Là, là, tout près de nous, dans ces algues noires, répondit Claire si bas que pour l'entendre Victor fut obligé d'approcher sa joue près des lèvres de la jeune fille, et qu'il sentit son haleine.

— C'est la mer ou le vent, dit le jeune homme restant un instant incliné; le danger n'est pas là, il est là, ajouta-t-il à voix basse à son tour, en montrant l'Huveaume.

— En effet, en effet, dit Claire en saisissant le bras du jeune homme; tenez, là! là!... devant nous.

Victor se retourna du côté indiqué, et, en effet, il aperçut une grande figure noire qui se levait d'entre les saules de l'Huveaume, et s'avançait vers la chaussée.

— Silence! dit Victor.

Et il laissa l'apparition s'engager sur la digue étroite; puis, lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de lui, il s'élança à sa rencontre l'épée à la main, tandis que les deux femmes s'apprêtaient, si besoin était, à prêter secours à leur défenseur.

— Qui es-tu? que veux-tu? demanda le jeune homme en appuyant son épée sur la poitrine du nouvel arrivant, qui, au lieu de se défendre, tomba humblement à genoux.

— Oh! monsieur le Marseillais, répondit le bonhomme qui, à l'accent de Victor, avait reconnu un compatriote.

— Ah! ah! dit Victor, qui venait de faire la même découverte, il paraît que nous n'avons pas affaire à un ennemi; mais n'importe, quand par ces temps-ci on se rencontre dans un lieu semblable, et à pareille heure, il faut se connaître; je répéterai donc ma question : Qui es-tu? Que veux-tu?

— Je suis le patron Bousquié, le pêcheur de M. de Beauregard, et je vais tirer les thys.

— Pardieu! c'est vrai, dit Victor. Mesdames, ajouta-t-il en se retournant, ne craignez rien, nous sommes en pays de connaissance.

— Tiens! c'est monsieur Victor, dit le pêcheur avec un gros rire; et moi qui ne l'avais pas reconnu. Bonsoir, monsieur Victor.

— Bonsoir, mon ami.

— Ah ! bien ! en voilà une merveille, de vous voir, quand je vous croyais derrière les portes de la ville. Est-ce que ce serait encore une partie comme?...

— Chut ! dit Victor.

— Ah ! mais, c'est que le temps serait drôlement choisi.

— Tu dis donc que tu allais pêcher? interrompit brusquement le jeune homme à qui le tour qu'avait pris la conversation paraissait évidemment désagréable, et qui désirait la changer.

— Hélas ! oui, je vais pêcher, répondit le patron Bousquié avec un gros soupir.

— Eh bien ! mais, qu'as-tu donc ? demanda Victor ; j'ai vu le temps où cette occupation était pour toi une fête.

— Oh ! oui, quand je péchais pour M. de Beauregard ou bien pour vous, quand vous veniez avec cette petite...

— Et pour qui pêches-tu donc maintenant?

— Pour qui je pêche ! sainte Vierge noire ! je pêche pour ces gueux d'Italiens, qui viennent manger mon poisson, et qui me payent en grands coups de manche de hallebarde.

— Comment ! les Italiens viennent ici ? s'écria Victor.

— S'ils viennent ! mais ils n'y manquent pas une nuit ; dans une heure ils y seront. Tenez, ne m'en parlez pas, monsieur Victor, ce sont de vrais Turcs, des corsaires, des Sarrasins qui cherchent gratis des femmes et des bouillabesses, des maudits de Dieu, quoi ! ils ont avec eux deux Allemands habillés comme des valets de carreau ; ceux-là n'ont pas inventé la poudre, mais ils n'en valent pas mieux, allez.

— C'est bien, assez parlé, dit Victor. Tiens, patron Bousquié, voilà deux dames qui ont besoin de repos ; elles ont laissé la semelle de leurs bottines sur les rochers, et ont leurs jolis pieds tout meurtris. As-tu dans dans ta cabane un bon lit d'algue sèche pour ces deux dames ?

— Oh ! ma cabane, répondit le patron Bousquié, ces dames y seraient trop mal, ce serait bon tout au plus pour ces petites demoiselles que...

— Eh bien ! mais alors, interrompit Victor, où ces dames vont-elles passer la nuit.

— Si la mer n'était pas si terrible, je vous dirais qu'où elles seraient le mieux, c'est chez elles ; nous monterions dans ma barque, et, comme la mer est libre depuis que la flotte de La-

fayette a chassé ce damné Moncade, je me ferais fort de vous remettre, dans une heure, à la chaîne du port.

— Eh bien! dit Gabrielle en s'avançant, ceci me paraît un moyen excellent; montons dans la barque; nous sommes braves, et nous n'avons pas peur.

— Oh! non, madame, dit le patron Bousquié en hochant la tête; non, ce serait tenter Dieu.

— Mais la mer n'est cependant pas trop grosse, murmura Claire.

— Non, pas ici, sans doute; mais la mer, ma petite demoiselle, sans comparaison, c'est comme les femmes, il ne faut pas en juger par ce qu'elles nous montrent; ici, elle est assez tranquille, assez bonace; mais là-bas, voyez-vous, au-delà de ce rocher où rien ne l'abrite, elle fait le diable. Non, monsieur Victor, croyez-moi, mieux vaut attendre.

— Mais où attendre? puisque tu dis que chez toi nous ne serions point en sûreté.

— Suivez-moi, dit le patron Bousquié, je vais vous ouvrir la maison de M. de Beauregard; vous y serez mieux que chez moi. Si les Italiens viennent, montez à mesure qu'ils monteront. Dans le grenier vous trouverez une échelle et une trappe. Vous monterez sur le toit; vous tirerez l'échelle, et, s'ils vous poursuivent jusque là, vous aurez toujours une dernière chance, c'est de vous jeter du haut en bas de la maison si vous ne vouliez pas être pris.

Les deux femmes se serrèrent la main.

— Viens alors, dit Victor Vivaux.

Le pêcheur prit la tête de la colonne, et les trois fugitifs le suivirent en silence; puis, au bout d'un instant, ils passèrent devant une haie de plantes marines, montèrent l'escalier d'un perron; patron Bousquié poussa une porte, et la porte s'ouvrit.

— Diable! dit Victor, si la porte ne ferme pas mieux que cela, tu aurais bien dû nous conduire autre part.

— Nous la barricaderons en dedans, dit Gabrielle.

— Gardez-vous-en bien, ma belle dame, répondit le pêcheur, ce serait vous dénoncer au premier coup. Non, non, ils ont l'habitude de trouver la porte ouverte; laissez-la ouverte, ils n'y verront pas de changement, et peut-être qu'ils ne se douteront de rien. Croyez-moi, faites ce que je vous dis.

— Vous pensez donc qu'ils viendront? demanda timidement Claire.

— Peut-être qu'ils viendront, peut-être qu'ils ne viendront pas. Ces diables d'Italiens, c'est fantasque comme des marsouins; on ne peut rien dire. Dans tous les cas, je tâcherai de leur faire assez bonne cuisine pour les tenir à la maison.

— Et voilà pour te défrayer du souper que tu leur donneras, dit Victor en glissant deux pièces d'or dans la main de patron Bousquié.

— Ah! il n'y avait pas besoin de cela, monsieur Victor. Ça m'ôte le plaisir de vous obliger pour l'amour du bon Dieu. Cependant, je ne veux pas vous refuser, car ce ne serait pas honnête.

— Eh bien donc! mets cela dans ta poche, et fais-nous bonne garde.

— Oui, oui; mais surtout ne fermez pas la porte, entendez-vous?

— C'est chose dite; sois tranquille.

— Alors, bonne chance. — A propos, mesdames, reprit le patron en revenant sur ses pas, si vous savez quelque petite prière bien efficace... Je ne veux pas me permettre de vous donner un conseil; mais vous comprenez? il n'y aurait pas de mal à la dire.

Puis, comme effrayé de sa hardiesse, le patron Bousquié fit un dernier signe de la tête et de la main, et sortit vivement.

Restés seuls, Victor et ses deux compagnes s'orientèrent de la main, car pour les yeux, dans cette salle basse, il n'y fallait pas compter. Allumer une lumière, c'était se dénoncer. Force était donc de se reconnaître à tâtons. Tout en cherchant, Victor entendait dans le silence battre le cœur de ses deux compagnes; et il lui semblait qu'il reconnaissait les battements de celui de Claire.

Enfin il trouva l'escalier.

— Par ici, dit-il.

Les deux femmes se rallièrent à sa voix; Victor étendit la main et saisit une main tremblante. Par terreur sans doute, cette main serra la sienne. Victor n'eut pas même besoin de demander à qui elle appartenait.

— Suivez-nous, madame, dit-il en se retournant du côté où

il présumait que pouvait se trouver Gabrielle ; nous sommes au pied de l'escalier.

— Montez alors, dit Mme de Laval, je tiens la robe de Claire.

— Que cherchez-vous, ma tante ? demanda la jeune fille.

— Rien ; mon mouchoir que j'ai laissé tomber.

— Je redescendrai tout à l'heure, et je le ramasserai, dit Victor.

Tous trois alors montèrent l'escalier étroit et sombre qui conduisait aux étages supérieurs ; puis elles cherchèrent à tâtons la porte d'une chambre, et entrèrent dans la première venue avec l'intention d'y attendre que la mer fût calmée. Elles ne purent remarquer si l'ameublement était digne d'elles, car l'obscurité couvrait les quatre murailles ; mais elles furent ravies de trouver sous leur main quelque chose de souple et de ouaté qui ressemblait à l'édredon d'un matelas.

— Victor, dit Gabrielle, si vous voulez descendre, nous allons essayer de nous reposer un instant.

— Vous veillerez sur nous, n'est-ce pas ? dit Claire.

— Oh ! comptez sur moi, mademoiselle, répondit Victor. Jamais sentinelle, je vous en réponds, n'aura été plus fidèle à son poste que je le serai.

— Et tâchez de retrouver mon mouchoir, qui pourrait nous trahir.

— J'y vais, répondit Victor.

Et on l'entendit descendre l'escalier.

Le jeune homme chercha pendant un quart d'heure, mais il ne trouva rien.

Pendant ce temps, les deux femmes quittaient leurs robes, avec lesquelles il était impossible de se coucher.

— Comprenez-vous, ma tante, dit Claire, dans quelle inquiétude M. de Laval doit être à cette heure ?

— Bah ! répondit Gabrielle, ce sont là les accidents de la guerre ; M. de Laval nous croit mortes ; mais comme il est de garde à la tour Sainte-Paule, il n'a pas le temps de nous pleurer. Je voudrais bien avoir un miroir.

— Un miroir, ma tante ! et pourquoi faire ?

— Pour rajuster mes cheveux, qui doivent être dans un état abominable.

— Mais quand vous auriez un miroir, ma tante, il me semble

que dans l'obscurité où nous sommes, il ne vous servirait pas à grand'chose.

— Bah ! En ouvrant cette fenêtre, notre lune est si belle que nous y verrions comme en plein jour. Pousse donc un peu le contrevent, Claire.

— Oh ! ma tante, c'est bien imprudent.

— Non, non ; pour voir seulement si tout est tranquille.

— Claire obéit, et un rayon de clarté nocturne illumina la chambre, éclairant la charmante tête de la jeune fille debout à la fenêtre. On aurait cru voir Amphitrite, la blonde reine de la mer, qui jetait un regard d'amour sur la beauté sauvage de ses domaines.

Pendant ce temps, Gabrielle avait trouvé un miroir, et, placée un peu en arrière de Claire, mais dans le même rayon, elle rajustait ses cheveux.

— Voilà qui est fait, dit-elle après un instant. Maintenant jetons-nous sur ce lit ! nous réciterons les litanies de la Vierge et le *sub tuum* avant de nous endormir; je dirai les versets, et tu répondras les *ora pro nobis*. Viens-tu ?

— Oui, ma tante, oui, dit Claire en se reculant un peu sans cependant quitter la fenêtre ; mais c'est qu'il me semble...

— Il te semble quoi? demanda Gabrielle.

— Voir des hommes qui s'approchent, suivant la même route que nous avons suivie. Je les entends, ma tante, je les entends.

— Bah! dit Gabrielle, c'est le vent qui souffle dans les tamarins.

— Non, ma tante; les voilà, je les vois ; ils sont cinq, six, sept....

Gabrielle ne fit qu'un bond du lit où elle allait se reposer jusqu'à la fenêtre, et, appuyant ses mains sur les épaules de Claire, elle se haussa sur la pointe des pieds et regarda par-dessus sa tête.

— Voyez-vous ? dit Claire en retenant sa respiration.

— Oui, je les vois.

Les hommes échangèrent quelques paroles entre eux.

— Ce sont des Italiens, dit Gabrielle.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! nous sommes perdues ! murmura Claire en joignant les mains.

Trois petits coups frappés à la porte de la chambre firent en ce moment tressaillir les deux femmes; puis elles entendirent une voix qui disait :

— C'est moi; n'ayez pas peur, c'est Victor Vivaux.

Gabrielle courut à la porte et l'entr'ouvrit.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! on vient de notre côté.

— L'ennemi ?

— J'en ai peur.

— Que faire ?

— Suivez le conseil de patron Bousquié, montez plus haut; cherchez une bonne cachette, et ne vous inquiétez pas de moi. Si loin que je paraisse être de vous, je ne vous perdrai pas de vue.

Et, sans attendre la réponse des deux femmes, il se replongea dans l'obscurité de l'escalier.

— Claire ? dit Gabrielle.

— Me voilà, ma tante.

— Viens.

A ces mots elle lui prit la main et l'entraîna hors de la chambre. Elles gagnèrent l'étage supérieur, où elles restèrent aux aguets, le cou tendu sur la rampe de plâtre qui tourne avec l'escalier.

Au dehors, entre la treille et le perron, deux hommes qui paraissaient les chefs d'une bande de maraudeurs, parlaient haut sans gêne aucune, de manière à être entendus partout dans le silence de la nuit.

— Je te dis, Taddeo, disait l'un, que je les ai vues passer comme des ombres, que j'ai mesuré leurs pieds sur le sable; ce sont des pieds pas plus longs que mon doigt et minces comme ma langue. Et puis qu'est-ce que tu dis de cette frange de brodequins que nous avons trouvée sur la colline? Taddeo, l'on sent la chair fraîche ici.

— Je commence à croire que tu as raison, répondit l'autre.

— Per Bacco, je le crois bien que j'ai raison. Vois-tu, nous avons perdu leur piste à vingt pas d'ici, là-bas où les cailloux commencent; si les déesses ne prennent pas un bain dans ce marais, elles dorment là derrière cette porte... Bien, où est mon lansquenet? Eh ! Cornélius, avance; mais avance donc; que

diable fais-tu? drôle, tu bâilles aux étoiles. Écoute, passe sous cet arceau, mon petit Tudesque, et garde la maison de l'autre côté pour couper la retraite. Oh! par saint Pierre, mes belles dames, vous ne nous échapperez pas.

— Qu'est-ce que cela ? dit Taddeo en ramassant le mouchoir que Gabrielle croyait avoir laissé tomber dans le vestibule, et qui était tombé au pied du perron.

— Vive Dieu! répondit Geronimo en le prenant des mains de son camarade, c'est un *fazzoletto* tout brodé et tout parfumé d'essence de rose, lequel ne m'a pas l'air de sortir de la poche d'un pêcheur; on ne prend pas du poisson avec ce filet-là.

— Montons, Geronimo, montons. Et vous, camarades, zsit, zsit... — Le reste de la troupe s'approcha. — Venez ici, et restez là. Bien. Maintenant, soyez sages, et vous aurez les femmes de chambre, s'il y en a.

— Eh! non, non, montons tous, pas d'aristocratie ici, nous sommes tous égaux; d'ailleurs plus nous serons, plus la visite sera complète. Où est l'autre Allemand... Eh! mon lansquenet, Forster, Forster... ici. Assieds-toi sur ce perron à cheval et le poignard au poing. Les déesses ont un cavalier avec elles, car nous avons vu ses pieds sur le sable. Tous les égards du monde pour les femmes, une balle de plomb au cavalier; entends-tu; mon petit Allemand, voilà la consigne.

— *Ia, meen heer*, répondit le lansquenet en se mettant à cheval sur le perron à l'endroit même que lui avait indiqué son commandant. Alors Geronimo ouvrit la porte. Selon la recommandation de Patron Bousquié, elle n'était point fermée.

— On ne voit pas plus clair ici que dans un four, dit un des Italiens; n'as-tu donc pas ton briquet, Taddeo?

— Est-ce que jamais je marche sans lui? répondit le soldat. Au même instant l'on vit jaillir des étincelles du caillou, l'amadou prit feu, bientôt on vit briller la lueur légère d'une allumette; elle suffit à Geronimo pour découvrir une lanterne posée dans un coin du vestibule.

— Voilà notre affaire, dit-il; il y a un bon Dieu pour les honnêtes gens. Allume, allume!

Taddeo ne se le fit pas dire deux fois; les Italiens soulevèrent la lanterne, qui éclaira tout le vestibule. Mais les maraudeurs

n'aperçurent que des filets de toute espèce amoncelés contre les murailles.

— Ce sont les filets de notre père nourricier, dit Taddeo ; il faut les respecter, nous en vivons.

— Voyez donc la calomnie? répondit Geronimo ; il y a cependant des gens qui disent que nous ne respectons rien ; ce sont des langues de vipères. Amis, ne touchez à rien ; vous savez que Bourbon ne plaisante pas sur le bien du prochain.

— Les femmes en sont-elles ? demanda Taddeo.

— L'ordonnance ne porte que sur les moissons, les meubles et les bestiaux ; vous voyez qu'elle ne s'applique pas aux femmes.

— Alors montons au premier étage, dit Taddeo ; tu vois bien qu'il n'y a rien à faire ici.

La bande suivit ce conseil, et envahit la chambre que les deux femmes venaient de quitter.

— Oh ! oh ! s'écria Geronimo, la coque est restée, mais les papillons sont partis. Deux robes de princesse ! diable ! Si j'étais cardinal, je voudrais une dalmatique de ces étoffes-là. Mon cher, regarde-moi ce velours, et dis-moi ce qu'il devait y avoir là-dessous ? Oh ! rien qu'à le toucher le sang me monte à la gorge.

— Prenons toujours, dit Taddeo ; la chose a une valeur.

— Et attention ! voici deux escarcelles : de l'or ! Ceci est à nous comme Marseille est au connétable. Demain nous partagerons.

— Geronimo, ce lit n'est pas même défait. Nos dames n'ont fait que changer de robes et elles se sont esquivées. Touche le lit, il est uni et froid comme du marbre.

— En chasse, en chasse, cria Geronimo ; nous les trouverons quand même le diable s'en mêlerait. Et à ces mots ils s'élancèrent sur l'escalier.

Gabrielle et Claire n'avaient pas perdu un seul mot de cette horrible conversation. En entendant ces dernières paroles, elles ressentirent un effroi mortel, et leurs cheveux frissonnèrent à leurs racines. Mais il n'y avait pas de temps à perdre : elles s'élancèrent vers l'angle où était la petite échelle de bois qui conduisait à la trappe du toit, montèrent l'échelle, soulevèrent la trappe, s'élancèrent sur la plate-forme, tirèrent l'échelle après elles et laissèrent retomber la trappe. Le toit était entouré d'un

petit parapet, à l'exception de la façade du midi, par laquelle, grâce à une légère inclinaison des tuiles, se déversaient les eaux pluviales. Les deux femmes se serrèrent dans un angle.

Peu d'instants après, un grand fracas de voix qui éclata sous leurs pieds leur apprit que la bande était parvenue dans la chambre de l'échelle et que leur sort se décidait en ce moment. Les deux nobles femmes se comprirent sans se parler, leurs lèvres se rapprochèrent dans un baiser d'adieu, et, les bras entrelacés, les yeux au ciel, elles s'avancèrent rapidement jusqu'au bord des tuiles saillantes qui se détachaient du toit; les yeux fixés sur la trappe, elles s'attendaient à la voir se soulever à chaque instant, et, dans ce cas extrême, leur résolution était prise, elles se précipiteraient du toit sur les dalles du perron. Cette agonie fut longue, les tuiles craquaient sous leurs pieds, et plus d'une fois, par l'effet d'une convulsion nerveuse, les deux femmes se sentaient poussées vers le précipice par une invisible main. Ainsi suspendues, immobiles sur leur tombe, elles ressemblaient aux statues de la Pudeur et du Désespoir élevées sur les ruines d'une ville prise d'assaut.

Cependant, peu à peu le bruit des voix inférieures s'éteignit; l'escalier fut ébranlé sous des pas lourds; un rayon d'espoir passa sur le visage des deux femmes, dont les yeux se levèrent au ciel avec une expression de gratitude infinie : puis Gabrielle souleva la trappe avec précaution, et elle entendit distinctement les lamentations de la bande; elles furent suivies du cri de la porte qui se refermait. Bientôt après, un pas léger froissa l'escalier, et l'on entendit une voix timide qui, avec un accent de désespoir croissant, appelait à travers toutes les cloisons. C'était la voix de Victor Vivaux.

La trappe se rouvrit, l'échelle fut replacée, Victor jeta un cri de joie et posa son pied sur le premier échelon.

— Nous sommes ici, Victor, dit tout bas Gabrielle.

— Alors venez, venez vite, répondit Victor; une minute de retard, c'est la mort!

Les deux femmes descendirent l'escalier avec une agilité merveilleuse; mais arrivées dans le vestibule, elles entendirent les soldats que l'on croyait déjà loin, qui causaient arrêtés sur le perron. Victor poussa les deux femmes sous les masses profondes des filets qui pendaient devant les murs, et s'y ensevelit avec

elles, prêtant une oreille attentive à tout ce qui se passait, car un bruit mal enterprété pouvait être la mort de tous trois.

— Eh bien ! capitaine, disait Forster, la visite a donc été inutile ?

— Hélas ! oui, répondit Geronimo.

— Vous avez cependant bien cherché partout ?

— Nous n'avons pas laissé une pierre sans la flairer, et toi, tu n'as rien vu ?

— Rien.

— Descends, je te relève de garde.

— Merci, dit Forster en sautant lourdement à terre, je n'en suis pas fâché, car le poste n'était pas bon.

— Que dis-tu là ?

— Je dis, capitaine, que, quand vous vous amuserez à vous promener sur les toits, je vous prie de me mettre de garde autre part que sous la gouttière.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, quand il pleut des tuiles, et qu'on n'a pas de parapluie, c'est malsain.

— Comment, il t'est tombé une tuile sur la tête, dis-tu ?

— Une, il m'en est tombé dix ; mais j'étais là, fidèle au poste ; le toit tout entier serait tombé que je n'aurais pas bougé.

— Mes amis, s'écria Geronimo, elles sont sur le toit ; lansquenet, mon amour, si tu dis vrai, il y a dix pièces d'or pour toi.

— Au toit, au toit, crièrent tous les soldats.

— Allons, camarades, vous savez le chemin, s'écria Geronimo, qui m'aime me suive. Cornélius, Forster, venez, venez aussi, et flairez comme de bons chiens que vous êtes.

Et la bande, pleine d'un nouvel espoir, rentra dans le vestibule et s'élança dans l'escalier ; on entendit s'éloigner alors jusqu'aux pas lourds des deux Allemands qui fermaient la marche.

— Et maintenant, dit Victor Vivaux, il n'y a pas une minute à perdre ; de la présence d'esprit, du courage, et nous sommes sauvés.

En même temps il sortit le premier de dessous les filets, et, prenant les deux femmes par la main, il se lança avec elles hors de la maison ; toute la bande était sur le toit.

— Capitaine, capitaine, cria Forster, les voilà qui se sauvent. Tenez, tenez, là, là. Prenez garde... *Der Teufel!*

Un grand cri, un cri terrible, un de ces cris de mort qui traversent l'espace quand une âme sent qu'elle va sortir violemment du corps, suivit ce juron. Les trois fugitifs s'arrêtèrent comme cloués à leur place. Ils virent une masse qui passait dans le vide, et ils entendirent le bruit d'un corps qui s'écrasait sur le pavé.

— C'est le capitaine, dit Vivaux d'une voix toute frissonnante d'horreur ; il se sera approché trop près du bord, et le toit aura manqué sous ses pieds.

— Capitaine..., capitaine..., crièrent plusieurs voix; mais rien ne répondit, pas même un cri, pas même une plainte.

— Il est mort, dit Vivaux, Dieu ait son âme ; songeons à nous.

Et, ayant repris les deux femmes chacune par une main, il courut avec elles vers le bord de la mer.

Une barque était sur le rivage, les fugitifs s'en approchèrent; quoique le temps fût redevenu sombre, la mer était plus calme.

— Poussons cette barque à la mer, dit Victor: Dieu ne nous a pas sauvés si miraculeusement, pour nous abandonner au dernier moment.

— Est-ce vous, monsieur Victor? dit une voix qui sortait du bateau, tandis qu'une tête inquiète se soulevait et dépassait à peine le bordage de la barque.

— Nous sommes sauvés, dit Victor, c'est Patron Bousquié.

— Et la mer? demanda Gabrielle.

— Douce comme du lait, dit Patron Bousquié, tout juste de vent ce qu'il faut pour ne pas faire de bruit avec les rames. Montez, montez.

— Montez, mesdames, montez, dit Victor.

Les deux femmes sautèrent dans le canot. Patron Bousquié le poussa à la mer et s'élança derrière les fugitifs. Victor tenait déjà les rames.

— Pas de rames! pas de rames! dit Patron Bousquié, les rames font du bruit; la voile au vent, et Dieu nous garde. Où faut-il aller, monsieur Victor.

— Droit sur la chaîne du port, droit sur la tour Saint-Jean.

— Bien, bien, dit Patron Bousquié, tenez-vous au gouvernail. Quand je dirai tribord, vous appuierez à gauche; quand

je dirai bâbord, vous appuierez à droite; entendez-vous?

— Oui.

— Alors, en route.

Et comme si elle n'eût attendu que la permission de son maître, la chaloupe glissa doucement sur la mer. Patron Bousquié avait dit vrai : la brise était favorable, la petite voile, noire comme les vagues et invisible dans les ténèbres, se gonflait à ravir. Au bout d'une demi-heure, la barque touchait le piton de la chaîne, et Victor se faisait reconnaître par le gardien de la batterie à fleur d'eau. En ce moment un silence solennel planait sur la ville assiégée; les sentinelles seules veillaient sur le rempart, et devant les tentes les deux armées prenaient du repos, afin de réparer les fatigues de la veille et puiser dans le sommeil de nouvelles forces pour la bataille du lendemain.

Le trente-neuvième jour du siége, Marseille était la ville des angoisses, car une large brèche était béante depuis la base de la tour Sainte-Paule jusqu'au premier arceau de l'aqueduc de la porte d'Aix. Le connétable disposait le dernier et le plus formidable de ses assauts. Il fallait un miracle pour sauver Marseille, car ses défenseurs, brisés par une résistance trop longue, cherchaient en eux un effort suprême qui pouvait leur être refusé par des bras affaiblis. Ce fut alors qu'au milieu des bastions enflammés et croulants apparut une nouvelle armée au secours de la ville, une armée de femmes ! Gabrielle de Laval commandait ces nouvelles Amazones du nouveau Thermodon, et Claire, sa nièce, portait la bannière de la cité grecque. A cette vue, les assiégés poussèrent un cri de résurrection qui épouvanta les Espagnols et les lansquenets sur les hauteurs du Lazaret et de Saint-Victor; puis, quand l'assaut fut donné, le connétable trouva toute la ville sur la brèche, jeunes gens, femmes et vieillards ; un rempart vivant couvrait les ruines des bastions, et Marseille cria victorieusement à son ennemi, comme Dieu à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Quelques jours après, on célébrait à la maison phénicienne le mariage de Victor Vivaux et de Claire de Laval. Patron Bousquié ne demanda d'autre récompense qu'une invitation à la noce. Quant à M. de Beauregard, il jura de ne jamais toucher à une seule pierre de la maison antique, et de la léguer à ses enfants avec son vernis séculaire, son double toit, son per-

ron, sa treille, telle enfin qu'elle se leva du milieu des roseaux, comme une hôtellerie miraculeuse, pour sauver deux héroïques femmes dans la plus terrible des nuits.

Au reste, on aurait pu croire que tout ce qui s'était passé n'était qu'un songe, s'il n'était resté au milieu de l'avant-toit une légère échancrure à la place où les tuiles avaient cédé sous les pieds du capitaine Geronimo.

Maintenant, si l'on veut savoir notre avis sur cette chronique, qui a sauvé la maison phénicienne de la démolition dont elle était menacée, nous avouons que nous soupçonnons fortement notre ami Méry d'en être l'auteur, et de l'avoir introduite furtivement, par une pieuse ruse, dans le vieux bahut de M. Morel.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. FLOURENS.

M. Michaud était un des plus malicieux causeurs de notre temps, et s'il avait jamais pu deviner que M. Flourens lui succéderait à l'Académie française, nous aurions quelques mots piquants de plus. Ce n'est pas que M. Michaud eût le droit d'exiger qu'on fût excellent orateur. Il racontait lui-même, avec cette fine bonhomie qui donnait tant de charmes aimables à son commerce, que, nommé, en 1815, à la chambre des députés par le département de l'Ain, il avait voulu monter à la tribune, et était resté court. L'échec était déconcertant, et M. Michaud se crut perdu. Mais en avouant sa déconvenue. il ajoutait : « J'avais tort... Bon, s'écrièrent les autres, celui-là ne parlera pas, et c'est de ce jour que data mon crédit. »

M. Flourens à l'Académie ne courait pas le danger de M. Michaud à la chambre ; on n'improvise pas à l'Institut, et l'on a tout le loisir d'assurer son éloquence. Mais la parole préparée de M. Flourens lui sera-t-elle aussi profitable que le fut à M. Michaud ce silence forcé et involontaire? Son *crédit* s'en augmentera-t-il? Je le désirais sincèrement avant la séance, et à l'heure qu'il est je n'ose tout à fait l'espérer. M. Flourens est un homme de mérite, un écrivain sage, lucide, estimable, que la presse a traité dans ces derniers temps avec une violence de

mauvais goût, avec une souveraine injustice. Il y a dans le plus célèbre livre de l'homme de génie dont M. Flourens s'est fait imprudemment le concurrent, il y a dans *Notre-Dame de Paris* un fort remarquable chapitre qui est intitulé : *Un Maladroit ami*. Les jeunes et farouches Sicambres littéraires qui forment la suite indisciplinée et rebelle, j'aime à le croire, de M. Victor Hugo, s'en devraient souvenir. Loin d'assurer par ces excès d'orgueil, par ces invectives grossières, la légitime candidature de l'auteur des *Feuilles d'Automne*, ils la risquent et la compromettent. Ces formes prétoriennes sont tout à fait hors du domaine académique, comme elles sont en dehors de l'urbanité et des convenances. M. Victor Hugo est un très-grand poëte à coup sûr, et quand il s'agit de son entrée à l'Académie, on peut ne pas discuter les titres, car ses droits sont éclatants. Dans la sévérité classique de mon point de vue, j'aurais, on le suppose, bien des réserves à faire, des réserves absolues sur beaucoup de points; j'aurais à prêter à la critique, sur cet immense talent qui s'égare et s'obstine, la voix banale de Cassandre ; mais ce n'est pas le lieu assurément. Ce qu'il suffit de remarquer et de maintenir, c'est que, s'il est permis à Olympio, dans la lyrique magnificence de ses strophes, de se chanter à lui-même l'hymne de sa destinée, il est bon aussi de ne pas transporter dans la prose courante des journaux ces formes plus que personnelles. M. Hugo, après tout, peut bien condescendre à traiter d'égal à égal avec l'Académie. J'entends éternellement objecter que l'Académie n'a dans son sein ni M. de Béranger, ni M. de La Mennais. Mais, mon Dieu ! la réponse est simple. M. de Béranger, ni M. de La Mennais ne se sont jamais présentés, et l'usage veut qu'à l'Académie on se mette officiellement sur les rangs. L'Académie n'a dérogé à cette coutume ni en faveur de Montesquieu, ni en faveur de Voltaire, et je ne vois pas pourquoi elle commencerait aujourd'hui. Cela date du XVIIe siècle. D'Andilly, on le sait, avait été nommé directement, et il refusa *par humilité chrétienne*. De là le règlement de l'Académie. Assurément le cas n'est pas applicable au temps présent, et si M. de Béranger ou M. de La Mennais refusait, ce ne serait pas, j'imagine, par humilité, et surtout par humilité chrétienne. Mais soyons vrais. Sans vouloir soupçonner d'affectation dans cette modestie persévérante, ne peut-on

pas dire que l'illustre chansonnier a un peu la coquetterie de briller par l'absence? Et d'autre part, comment le prêtre transformé en tribun, et qui prêche l'amour absolu de l'égalité, pourrait-il accepter une distinction même académique? L'Institut est sans doute supprimé dans les plans des *communistes*.

Nous voilà bien loin de M. Victor Hugo et surtout de M. Flourens, et plus encore de M. Michaud.

De l'auteur des *Orientales*, je ne dirai plus qu'un mot. Une compagnie qui compte dans son sein les plus grands noms de notre temps, des écrivains comme M. de Châteaubriand et M. de Lamartine, des penseurs comme M. Cousin, des maîtres de la parole comme M. Guizot, comme M. Thiers, comme M. Villemain, des polygraphes spirituels comme M. Nodier, un pareil corps a droit d'être traité avec quelque sérieux, avec quelque réserve, surtout par les candidats. Sans croire le moins du monde que le titre d'académicien soit une armure enchantée, M. Hugo devrait rappeler à ceux de ses amis qui le défendent en sectaires que les injures n'ajoutent rien aux bonnes raisons. M. Flourens se vengerait d'une manière bien spirituelle, s'il donnait aujourd'hui sa voix à M. Victor Hugo.

Il eût fallu aussi beaucoup d'esprit à M. Flourens pour se tirer avec succès de son discours de réception. M. Flourens a voulu se montrer élevé, méthodique, sévère; il a été froid, didactique, terne. Au lieu de chercher à imiter d'Alembert, il fallait songer à Fontenelle; c'était le cas surtout en célébrant une mémoire aussi aimable que celle de M. Michaud. Pourquoi chercher les applaudissements (qui ne sont guère venus d'ailleurs) par des allusions mesquines à la question d'Orient, aux cendres de Napoléon et au musée de Versailles? pourquoi parler des croisades et du moyen âge en homme qui voit encore la chevalerie à travers le *Tancrède* de Voltaire, plutôt que dans le livre de Sainte-Palaye? J'apprécie les difficultés de la position : M. Flourens n'était pas à l'aise; il se sentait à la place de M. Victor Hugo, et il savait de plus que M. Mignet, habitué à tous les succès et familiarisé avec ces luttes de l'Institut, allait lui répondre.

M. Flourens n'a pas rappelé la bizarre destinée académique de M. Michaud, mais il l'a enviée sans doute. Par une singularité exceptionnelle, M. Michaud, qui en 1813 avait succédé à

Cailhava (qui sait aujourd'hui le nom de Cailhava ?), ne fit pas de discours de réception. Quoiqu'il se soit essayé depuis à la chambre (on l'a vu), il n'osa ni ne voulut lire de harangue à l'Académie. Les bouleversements politiques de la restauration lui permirent de siéger sans se conformer à la formalité habituelle. Il disait souvent : « Je n'aurai pas le bonheur de Cailhava, et je serai mal loué sans doute. » Je ne veux pas dire que ce fût là une épigramme prophétique contre M. Flourens. A plusieurs endroits, au contraire, de son discours, M. Flourens parle d'un ton simple et bien senti des qualités et du caractère de M. Michaud. Il y a même quelques parties qui ne manquent pas d'un certain art sobre, rigoureux, précis. Ces qualités, avec un peu plus de couleur çà et là, se distinguaient déjà dans un remarquable morceau sur Cuvier, que M. Villemain a pu citer avec éloge à propos de Buffon, et cela à une date où personne ne s'avisait de vouloir transmettre à M. Flourens la difficile succession de Condorcet et de Fourier.

Les éloges académiques, dans la solennité de leur pompe, ne s'abaissent pas aux détails, ne se compromettent pas aux petits livres. Ce scrupule a ses inconvénients pourtant, car, à la longue, on cesse d'être exact. Ainsi, en sortant de la dernière séance de l'Académie, on pouvait s'imaginer que M. Michaud n'avait écrit que l'*Histoire des Croisades*, le *Printemps d'un Proscrit*, la *Correspondance d'Orient*, des poëmes enfin et de gros livres ; on pouvait croire surtout que le publiciste monarchique n'avait jamais écrit que les articles royalistes de *la Quotidienne*. L'ensemble est fidèle sans doute ; mais le détail est faussé. Je ne crois pas manquer à la mémoire de M. Michaud en recueillant sans art et dans le désordre où ils me viennent, à la hâte et en ces deux jours, quelques détails moins familiers à tous. Chacun a lu les livres dont nous parlait M. Flourens ; rappelons, au contraire, quelques brochures vieillies, quelques traits oubliés. On est effrayé de toucher au passé ; le moindre rayon fait reparaître mille atômes inconnus.

Il a été déjà parlé, par des juges compétents et informés, de la vie de M. Michaud. M. Merle, dans de spirituels articles, M. Poujoulat dans des pages chaleureuses, ont raconté une foule de mots heureux et de traits touchants qui font aimer le caractère de leur ami et regretter le charme de ses relations.

Mais, malgré le laisser-aller de l'affection et le déshabillé du récit, ces curieuses notices, auxquelles il faut renvoyer, ne disent pas tout et ne pouvaient tout dire. En un mot le fondateur de *la Quotidienne* n'a pas toujours été royaliste, au moins royaliste comme on le dit, et ce n'est pas à *la Quotidienne* que sur ce point il convenait de se souvenir. On a presque donné à M. Michaud l'inflexible logique, le noble entêtement de Joseph de Maistre. Quoiqu'il faille rabattre de cette prétention, le spirituel et malin publiciste ne perdra pas dans notre estime. C'est quelque chose d'avoir toujours été sincère et d'avoir abandonné le succès pour le malheur. Beaucoup ont changé de notre temps, mais peu ont abandonné la cause du pouvoir pour une cause perdue.

Joseph Michaud était né en 1769, à Albens, petit village voisin de la Savoie. Son père, bon notaire de l'endroit, l'envoya faire ses études à Bourg-en-Bresse. A vingt-deux ans, M. Michaud vint à Paris, préoccupé déjà d'idées littéraires que la politique devait bientôt interrompre. On était en 91. M. Michaud débuta par un *Voyage littéraire au Mont-Blanc*, courte bluette mêlée de prose et de vers que, sans aucun pressentiment de l'empire, il dédia à Mme Beauharnais. Il paraît que quelques années auparavant les excursions au Mont-Blanc étaient devenues fort en vogue, et, dans le caprice de l'opinion, avaient succédé à la mode des ballons, qui avaient eux-mêmes détrôné les baquets de Mesmer. « Je suivis la foule, dit M. Michaud; la patrie n'était point en danger alors; on pouvait la quitter sans être compté parmi ses ennemis. » Malgré les préoccupations politiques, l'enjouement l'emportait, et à ses réflexions morales M. Michaud joignait quelques folâtres souvenirs de Chapelle et de Bachaumont. En somme, on ne devinerait pas que ce petit voyage, fait en compagnie de je ne sais plus quel gros prieur normand et de plusieurs petites maîtresses, fut écrit à la veille de la Convention. Il y avait déjà des traits spirituels dans l'opuscule de M. Michaud, surtout contre les couvents; ainsi, à propos des bernardins de Haute-Combe :

Les moines ont quitté le monde,
Mais le monde les a suivis.

Une apothéose de Franklin montrait combien les sympathies du jeune écrivain l'avaient rattaché dès l'abord au mouvement des esprits de son temps, aux rapides conquêtes de la liberté :

Auguste liberté ! tout fléchit sous ta loi ;
Les sceptres des tyrans se brisent devant toi....

Une vive ardeur de polémique s'empara donc de M. Michaud, qui sentit dès lors le besoin de se mêler aux luttes terribles qui retentissaient autour de lui.

Il commença par mettre en vers la *Déclaration des droits de l'homme.* Je n'ai pu réussir à retrouver cet opuscule, qu'on a voulu, après coup, faire passer pour royaliste. Mais M. Quérard, dans son travail bibliographique, semble avoir rétabli la vérité sur ce point. Quelque fine ironie se mêlait peut-être aux réflexions du jeune écrivain, comme il convenait à cet esprit railleur, mais au fond c'était une adhésion.

Cette adhésion de M. Michaud aux principes de 89 se retrouve d'ailleurs plus marquée, et tout à fait manifeste, dans deux autres opuscules, dont le premier fut inséré dans la *Décade philosophique* de 94, et le second dans l'*Almanach des Muses* de 95. Ce sont deux pièces de vers, l'une sur Ermenonville et le tombeau de Rousseau, l'autre sur l'immortalité de l'âme. Il n'y a sans doute aucune poésie dans ces rimes médiocres, dans ces alexandrins d'une trame fort plate, mais on s'y sent au moins en pleine révolution. Il est dit de Jean-Jacques :

.... Son âme impatiente
S'élançait au-delà des siècles, et les temps
Déroulaient à ses yeux la chute des tyrans....

Voilà pour la politique. La religion elle-même n'était pas épargnée :

L'ignorance a cédé son empire au génie ;
L'erreur, le fanatisme et la discorde impie,
D'un sol heureux et libre ont fui de toutes parts....

Nous sommes loin des apostrophes royalistes du *Printemps d'un Proscrit*. Et que dites-vous de ces vers :

Ah ! si jamais des rois et de la tyrannie
Mon front républicain subit le joug impie,
La tombe me rendra mes droits, ma liberté,
Et mon dernier asile est l'immortalité !

Ce projet de suicide démocratique était une promesse de poëte, et M. Michaud, on le pense, ne le réalisa ni au 18 brumaire, ni à la restauration.

Je dirai tout à l'heure quels motifs déterminèrent M. Michaud à prendre ainsi couleur, à adopter un drapeau qu'il devait si vite abandonner, auquel déjà il avait été ouvertement infidèle. Mais qu'on me permette d'abord une citation. Je n'aime pas les citations en général ; mais celle-ci est piquante et inattendue : ce ne sera pas la dernière. M. Michaud avait imprimé dans *la Décade* son petit poëme sur Rousseau, poëme fort pâle et insignifiant. Dans le tirage à part qu'il fit faire, le futur historien des croisades ajouta une dédicace à son frère, qui se battait alors aux frontières dans les rangs de la république. Cette épître, fort rare comme on imagine, est tout à fait inconnue, et c'est à peine si M. Barbier lui-même en a inséré un membre de phrase dans son *Dictionnaire des Anonymes*. M. Michaud parle à son frère : « Tu n'as pas oublié les délicieuses soirées que nous avons passées ensemble à étudier le *Contrat social*. Loin du tumulte des factions, Rousseau réunissait alors toutes nos affections et toutes nos pensées. Nous écoutions ses leçons avec la docilité d'Émile, et son génie prophétique charmait nos veilles, et nous montrait dans l'avenir le triomphe de la liberté et de la vertu. Tu as laissé les livres de Jean-Jacques pour aller défendre ses principes au milieu des combats. Moins heureux que toi, je suis resté sur le sanglant théâtre des discordes civiles. Tandis que le canon de l'ennemi grondait sur ta tête au camp de Jemmapes et de Fleurus, ton frère était à Paris sous le glaive des assassins et des bourreaux; notre mère, qui forma nos cœurs aux vertus simples de la nature, avait été jetée dans les fers... » Et plus loin : « Une seule nuit a mis un intervalle

de plusieurs siècles entre nous et la tyrannie... Notre ancien maître, l'immortel Jean-Jacques, est porté au Panthéon au bruit des victoires remportées sur les tyrans étrangers et sur la horde sacrilége qui leur préparait des triomphes dans l'intérieur de notre patrie. La dernière heure du crime a sonné à l'horloge du monde... Braves guerriers, achevez de renverser les colonnes ennemies sur les rives du Rhin et de la Meuse, tandis que vos frères s'occupent de délivrer les bords de la Seine et de la Loire des brigands qui en ont ensanglanté les rives. Le moment n'est pas éloigné, mon cher frère, où nous nous embrasserons sur les derniers débris de la tyrannie. » Assurément ce n'est pas là le ton habituel de M. Michaud. Comment expliquer cette apothéose du *Contrat social* chez l'homme qui devait se ranger plus tard aux théories absolutistes de M. de Bonald? D'où venaient ces malédictions contre la Vendée de la part du futur et loyal admirateur des Bonchamp et des La Rochejacquelein? On va le voir.

Dès son arrivée à Paris, M. Michaud, malgré quelques velléités libérales, s'était trouvé jeté dans le monde royaliste. Ses liaisons l'y engagèrent de plus en plus, et, comme l'a dit éloquemment M. Mignet, en répondant à M. Flourens, il n'aperçut, dans l'enfantement de la société nouvelle, que la douloureuse fin de la société ancienne. Le spectacle d'une vieille monarchie qui s'abîmait l'intéressa au passé, tandis que les excès sanglants de la révolution victorieuse le dégoûtaient du présent. Dans l'entraînement des circonstances, dans la contagion nécessaire des sentiments et des idées d'alors, M. Michaud partageait sincèrement sans doute quelques-unes des opinions extrêmes que nous venons de lui voir revêtir tout à l'heure d'une forme si exaltée. Mais c'étaient là avant tout des gages extérieurs qu'il cherchait à donner pour sa sécurité ; c'était une adhésion momentanée, une concession temporaire envers un régime sous lequel il avait couru déjà bien des dangers. Effrayé, M. Michaud voulait donner le change. Telle est au moins l'explication que lui-même offrait plus tard.

Un biographe a dit que M. Michaud avait fondé *la Quotidienne*, à la fin de la convention, en octobre 95. C'est une erreur grave. La chronologie importe ici pour l'honneur, pour la réputation de M. Michaud, pour prouver que sa poésie répu-

blicaine fut surtout une fiction destinée à le préserver des vengeances démagogiques qui le menaçaient alors, et qui, malgré cette soumission subite et bien complète, ne tardèrent pas à l'atteindre.

Le premier numéro de *la Quotidienne* parut le 22 septembre 92, et cette publication se continua jusqu'à la fin d'octobre 93. Les tendances royalistes de ce journal le firent proscrire. Des trois fondateurs, deux, M. de Rippert et M. Michaud furent obligés de se cacher, et le troisième, Coutely, porta sa tête sur l'échafaud. La chute de Robespierre ne suffit pas à préserver M. Michaud. Après avoir reparu quelque temps sous le titre de *Tableau de Paris, la Quotidienne* reprit son ancien nom dans les premiers mois de 95. M. Michaud y travailla plus activement que jamais, toujours dans le sens royaliste. Une des pages les plus éloquentes qu'il ait écrites date d'alors. C'est une protestation énergique, touchante, passionnée, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Marie-Antoinette. M. Michaud, très-jeune encore, et qui, sous la terreur, n'avait pas montré suffisamment peut-être le courage de son opinion, retrouvait ici, pour le souvenir d'une femme, d'une reine oubliée, tout l'aventureux dévouement qui lui avait fait défaut. L'article fit grand scandale, et M. Michaud fut obligé de se dérober. Quelques semaines après, au 13 vendémiaire, il osa, avec Fiévée, présider la section du Théâtre-Français. L'appui victorieux prêté par Bonaparte à la convention renversa l'émeute et fit fuir M. Michaud. Le courageux journaliste fut arrêté à Chartres, et le représentant, Bourdon (de l'Oise), donna ordre de le transférer à Paris, attaché à la queue d'un cheval, ce que les gendarmes, par pitié pour cette santé toujours frêle et délicate, n'osèrent exécuter. Avant son jugement, M. Michaud parvint à s'échapper, et condamné à mort « pour avoir, par son journal, provoqué le rétablissement de la monarchie, » il fut exécuté en effigie sur la place de Grève.

Un an après, M. Michaud purgea sa contumace et fut acquitté. Il reprit alors la polémique de *la Quotidienne*, qui, selon les exigences du temps, avec des intervalles, prenait, quittait, reprenait son titre, et s'interrompait pour reparaître encore sous les noms de *Bulletin politique* et de *Feuille du jour*. M. Michaud n'en était pas à sa dernière proscription. On ne

saurait se figurer la violence de la presse d'alors. Nos journaux, qui pourtant ne sont pas l'aménité même, n'en donnent qu'une bien faible idée.

M. Michaud eut, sous le directoire, à soutenir bien des querelles, à traverser bien des orages. Il attaquait vivement les montagnards dans son journal, et entre autres Joseph Chénier. Le tribun, avec cette bile amère qu'il ne sut contenir que devant Bonaparte, s'en vengea par quelques traits sanglants qu'on peut retrouver dans ses satires et dont le souvenir perce encore, malgré l'effort d'impartialité, dans le *Tableau de la Littérature*. Joseph Chénier avait traité Michaud de *folliculaire obscur;* il l'avait mêlé à la *populace des sots;* il avait à son occasion prononcé les mots de *calomnie* et de *bêtise*. M. Michaud se vengea avec colère, avec cruauté. C'est la seule fois peut-être où il ait été violent, où il soit sorti de sa modération habituelle; mais aussi quelle violence! quelle haine!

Le pamphlet contre Joseph Chénier était intitulé : *Petite dispute entre deux grands hommes*. C'est une satire en vers assez mauvais, mais fort plaisants. Si le cadre n'est pas neuf, les détails pétillent d'esprit. M. Michaud suppose une dispute entre Chénier et le député Riou, et la querelle se termine comme dans le *Lutrin :* les interlocuteurs se jettent à la tête leurs livres et ceux de leurs amis, *la Clé du Cabinet* de Garat, le *Rapport* de Daunou. Toutes les tragédies du « cygne de Turquie » (on se rappelle que les Chénier étaient nés à Constantinople) sont énumérées sans pitié, et l'on voit voltiger tour à tour :

> Un bon mot enfermé dans un très-gros volume...

ou bien :

> Toute l'édition d'un petit madrigal...

Le dénouement n'est pas fort ingénieux, mais il est bien tourné et fait rire. L'esprit soporifique de Joseph Chénier finit par endormir tous les acteurs, jusqu'à la sentinelle de Louvet chez qui se passe la scène.

Les faibles littéraires de Joseph Chénier sont raillés fort plaisamment par M. Michaud, qui se moque beaucoup de l'*égalité* rimant toujours avec *liberté*, et de *patrie* s'accouplant forcément avec *tyrannie*.

Si le désir, comme il le dit, de « confondre un homme vain et orgueilleux » avait seul poussé M. Michaud à publier *cette bluette*, s'il n'avait même fait que se moquer du rôle de dupe joué par Marie-Joseph ; s'il s'était contenté de lui dire, à lui et à ses amis : « Soyez les *oies* perpétuelles du Capitole et les *dindons* éternels de la révolution, » on n'aurait pas à protester, le goût protesterait seul contre ces tristes excès de la langue révolutionnaire. Mais M. Michaud ne s'en est pas tenu là, il a contribué plus que personne à propager contre Marie-Joseph une accusation terrible qu'on aime à croire fausse, un bruit sanglant qu'on aime à croire calomnieux. L'ombre vengeresse d'André reparaît à tout instant dans cette satire, et Caïn-Chénier, comme l'appelle le poëte par une plaisanterie odieuse. répond avec l'Écriture : « *Numquid sum custos fratris mei?* » M. Michaud voit dans le *Timoléon* de Marie-Joseph une infâme justification :

Le grand Timoléon vint apprendre aux Français
Que la fraternité n'était qu'une chimère ;
Et qu'on pouvait sans crime assassiner son frère.

Et en parlant de son dernier livre qui n'avait pas réussi :

Il s'en va chez les morts, en attendant son père,
Rejoindre *Charles IX* et ses autres parents,
Car dans cette famille on ne vit pas longtemps.

M. Michaud osait même dire :

Je sais bien que Chénier, fidèle à Melpomène,
Peut tuer ses héros ailleurs que sur la scène.

C'est là peut-être la seule mauvaise action de M. Michaud, et encore est-ce l'habitude perfide de la polémique quotidienne

qui la lui a inspirée. On va si loin malgré soi dans cette guerre avancée de la presse! on est si facilement entraîné au-delà des bornes, dans cette lutte de tous les jours, où la vue des grands horizons est voilée par la fumée du combat! C'est un des graves dangers de ce métier de journaliste, de laisser ainsi s'énerver, s'émousser en soi le strict sentiment du vrai et du bien, et, sous l'aiguillon, de se porter en revanche aux excès amers des représailles, aux injustices violentes des partis. Quelques-uns s'en préservent, mais beaucoup y succombent. M. Michaud était d'une nature bienveillante et douce; c'était un honnête homme dans le meilleur sens du mot. Il se félicitait même dans ses derniers jours de n'avoir pas une rancune, un ressentiment, et il se flattait de n'avoir pas un ennemi. A quelles exagérations pourtant la presse ne l'a-t-elle pas poussé!

La police inquiète du directoire, qui préludait aux vexations de la police impériale, se préoccupa beaucoup de M. Michaud. Arrêté cinq fois en quelques mois, il fut condamné deux fois à mort, et parvint toujours à s'échapper Il racontait souvent depuis qu'enfermé dans un cachot de la Conciergerie avec un jacobin forcené, il reçut communication de la liste des jurés qui devaient le juger. Son embarras était grand, car il n'en connaissait aucun, et ne savait sur qui exercer son droit de récusation. L'idée pourtant lui vint de choisir tous ceux qu'exclurait son compagnon, c'est-à-dire les honnêtes gens, et il fut acquitté.

La Quotidienne cessa définitivement de paraître en septembre 97, pour n'être reprise qu'en 1814, par M. Michaud encore, qui associa, entre autres, Berchoux et M. Merle à la nouvelle défense de ses principes.

Proscrit au 18 fructidor avec plusieurs de ses collaborateurs et de ses amis, avec Fontanes qu'il aimait, avec La Harpe que, malgré la différence d'âge, il produisit le premier dans le monde royaliste, après sa conversion, M. Michaud se réfugia dans les montagnes du Jura. C'est là qu'il écrivit, pour se distraire, *le Printemps d'un Proscrit,* poème qui, avec le temps, a singulièrement perdu de sa fraîcheur printanière, mais dont on garde du collége quelque aimable souvenir. C'est un accent affaibli et gracieux encore de cette *Pitié* de Delille qui a inspiré à son tour plusieurs lettres spirituelles à M. Michaud.

Après trois ans d'exil, le 18 brumaire permit à M. Michaud de revenir à Paris; mais il s'aperçut vite des projets du premier consul. Les espérances royalistes du fondateur de *la Quotidienne* étaient renversées ou au moins ajournées; aussi protesta-t-il dans un pamphlet oublié qui est pourtant son chef-d'œuvre. Si un pamphlet sérieux pouvait vivre en France, je n'hésite pas à dire que celui-là durerait. Jamais M. Michaud n'a eu autant d'esprit, autant de verve, autant de talent. Cette brochure est une vraie date. Elle est au seuil de l'empire ce que seront à sa chute *l'Esprit de Conquête* de Benjamin Constant et le *Buonaparte et les Bourbons* de M. de Châteaubriand. C'est le cri éloquent d'une jeune intelligence enchaînée qui ne se demande pas si l'ère impériale était au fond nécessaire, mais qui voit l'oppression des idées et qui s'en effraye et qui en gémit avec colère : « Les imprimeurs et les libraires remplissent les cachots; cent journaux ont été supprimés dans un jour; la proscription attend la pensée et la renommée est mise aux fers. La presse, le peuple et l'opinion ne sont plus que des souverains détrônés... César a passé le Rubicon. » C'était l'époque de la *Napoléone* de Nodier. Les jeunes esprits littéraires se sentaient arrêtés dans leur essor et réclamaient avec désespoir, M. Lemercier au nom de la révolution, M. Michaud au nom de la monarchie. Les *Adieux à Bonaparte* firent grand bruit, et le consul s'en préoccupa vivement. Il y avait des mots frappants, et comme M. de Châteaubriand seul les sait trouver : « Je crains qu'on ne dise un jour que notre république s'est fait homme. » Ou bien encore : « Ce gentilhomme d'Ajaccio... c'est le jacobinisme royalisé. » A ces traits frappants, à ce relief éloquent et hardi de la pensée se joignaient de sombres avertissements : « N'oubliez pas que les Tuileries sont devenues comme un caravansérail placé sur la route de l'échafaud. » Ou bien des prophéties : « L'inconstance de la fortune mettra peut-être un jour le courage de Bonaparte à l'épreuve. C'est là que l'Europe l'attend pour juger s'il est un héros. »

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans cet opuscule, c'était la nécessité de la guerre dans laquelle M. Michaud enfermait Bonaparte, c'était cette impuissance de la paix, cette loi de sang qu'il faisait peser sur son gouvernement et qu'il montrait avec une puissante logique, comme la fatalité qui

dominait cette destinée. Le point de vue royaliste était manifeste. M. Michaud demande au premier consul si, quand il a couché pour la première fois dans la chambre de Louis XVI, il n'a pas cru voir errer autour de lui l'ombre plaintive des rois de France qui lui venaient redemander un trône usurpé. Les illusions que se fait sur ce point le naïf fondateur de *la Quotidienne* sont singulières; il voudrait que Bonaparte cédât la couronne à Louis XVIII, et il lui dit : « Tu ne peux t'élever qu'en descendant, et il y a pour toi une place plus belle que la première, c'est la seconde. » Ne sourions pas trop. Ceci était écrit en 1800, et M. de Lamartine, dans sa belle *Méditation* sur l'empereur, n'a-t-il pas montré le même désir, n'a-t-il pas manifesté le même regret ?

Après l'éclat de son pamphlet, M. Michaud jugea prudent de se faire oublier, et il se réfugia à Versailles, chez un ami. Mais la vue des calmes allées de Louis XIV redoublèrent ses élans royalistes, et, persuadé que les peuples n'ont pas d'expérience et que les ambitieux n'ont pas de mémoire, il écrivit une nouvelle brochure, plus ironique, aussi vive que la première, et où la destinée de Cromwell était longuement comparée à celle du vainqueur des Pyramides. M. Michaud était prophète encore; il montrait dans l'avenir je ne sais quel lugubre dénouement; mais au lieu du cruel sang-froid d'Hudson Lowe, il ne prévoyait que la tuile de Pyrrhus ou le pistolet d'Holfield.

Mme de Champcenets, qui voyait Bonaparte, mais qui était dévouée aux Bourbons, fit rédiger par M. Michaud un mémoire pour prouver qu'il était de l'intérêt et de la gloire du premier consul de rendre le trône de France aux princes légitimes. Ce singulier document fut remis à Bonaparte, qui eut la patience de le lire d'un bout à l'autre, et qui s'écria, après l'avoir achevé, et avec cette forte trivialité qui disait tant : « Bah!... la poire n'est pas mûre. » Mme de Champcenets fut exilée, et Bonaparte, frappé du talent de M. Michaud, lui fit bientôt pressentir, à sa manière, qu'il désirait le voir écrire pour son gouvernement. M. Michaud refusa, et fut enfermé au Temple. On l'y laissa quelque temps, et quand les aigreurs furent calmées, on le rendit aux loisirs de la vie littéraire, à laquelle il se dévoua avec amour durant les gloires sanglantes de l'empire. Plus tard,

M. de Fontanes, qui recrutait volontiers des adeptes à Napoléon dans la jeunesse opposante, fit des offres formelles à M. Michaud, et, comme exemple, parmi les royalistes apaisés, il lui citait l'abbé Delille : « Voyez, disait-il, il a la chaire de poésie latine du collége de France ; il a pris cinq mille francs. » — « Mon Dieu, c'est un peureux, répondait M. Michaud, il en aurait même pris cent. » Dans les dernières années, pourtant, M. Michaud se rapprocha de l'empereur. M. Lemercier lui-même avait écrit une pièce sur la naissance du roi de Rome ; M. Michaud en écrivit deux.

M. Michaud, pourtant, n'était point flatteur ; il l'a prouvé plus d'une fois, même sous la restauration, et près des rois qu'il aimait. Les avances ne le séduisaient pas. « Je suis comme ces oiseaux, disait-il, qui sont assez apprivoisés pour se laisser approcher, pas assez pour se laisser prendre. » Un des ministres de Charles X, voulant se rendre *la Quotidienne* favorable, fit venir un jour M. Michaud, et lui offrit... tout ce qu'un ministre peut offrir, comme l'a dit spirituellement M. Flourens. « Il n'y a qu'une chose, lui dit M. Michaud, pour laquelle je pourrais vous faire quelque sacrifice. » — « Et laquelle ? reprit vivement le ministre. » — « Ce serait si vous pouviez me donner la santé.»

Quand l'Académie française protesta auprès du roi en faveur de la liberté de la presse menacée, M. Michaud n'hésita pas à signer. Il ajouta seulement « qu'une prière n'était pas une sédition. » La place de lecteur du roi, et les appointements de mille écus qui y étaient attachés, seule récompense de ses longs services, lui furent le lendemain retirés. Charles X cependant le fit venir, et comme il lui adressait avec douceur quelques reproches : « Sire, lui répondit M. Michaud, je n'ai prononcé que trois paroles et chacune m'a coûté mille francs. Je ne suis pas assez riche pour parler, » et il se tut.

M. Michaud, on le sait, s'était réfugié dans les lettres, dans l'histoire, pendant les années de l'empire. Un travail, une compilation que le hasard lui avait fait entreprendre sur la chute de l'empire de Mysore, l'avait mis sur la route de ces études sérieuses. Il s'y engagea avec ardeur, avec amour, et pendant trente ans, la veille même de sa mort, il s'occupait encore des croisades. Le premier volume des *Croisades* parut

en 1811. C'est une date remarquable. Il est à craindre que ce livre, un peu trop loué, n'ait avant tout une valeur chronologique. M. Mignet, dans la brillante réponse qu'il a faite à M. Flourens, a jugé ce travail de haut, mais avec l'indulgence qui est permise à un maître. Un des premiers, après M. de Châteaubriand, M. Michaud est revenu vers le moyen âge, vers l'étude de cette époque laborieuse qui a enfanté notre civilisation. C'est là sa gloire. Je n'ose pas croire que l'*Histoire des Croisades* soit un livre définitif. Le sujet est si beau, si grand, si varié, si solennel ! Il faudrait la plume d'Augustin Thierry pour suffire à une pareille tâche.

La restauration rendit M. Michaud à la politique. Il y reparut en 1815 par une brochure écrite durant les cent jours, et qui avait pour titre *les Quinze semaines*. Ce pamphlet, qui n'eut pas moins de vingt-sept éditions authentiques, est fort médiocre, et on est là bien loin des *Adieux à Bonaparte*. Je regrette surtout d'y rencontrer quelques-unes de ces déclamations brutales contre *l'ogre de Corse,* qui ont déshonoré cette époque. Un homme d'un goût aussi fin que l'auteur des *Croisades* ne pouvait pas se prendre au sérieux lui-même quand il comparaît le faible sénat de Napoléon au conseil de Satan dans le *Paradis perdu*. M. Michaud se tira bientôt de ces tristes excès dans lesquels donnèrent tant d'écrivains moins royalistes que lui. Pendant quinze ans il dirigea presque exclusivement *la Quotidienne* avec toute l'indépendance de son caractère, avec une fidélité qui lui valut les injures de son incorrigible parti. La *Gazette de France*, avec sa polémique perfide et rancunière, ne pardonna point à M. Michaud son opposition contre le ministère Villèle. Elle exhuma même quelques-uns des vers républicains que j'ai rappelés tout à l'heure. Charles X, étonné, en parla à M. Michaud, qui lui répondit avec une fierté prophétique : « Les choses iraient bien mieux si le roi était aussi au courant de ses affaires que Sa Majesté paraît l'être des miennes. » Ce n'est pas là une réplique de courtisan.

Je n'ai rien à dire de la *Correspondance d'Orient* et du voyage que M. Michaud entreprit à soixante-deux ans dans toute la verdeur courageuse de sa frêle vieillesse, afin de rassurer sa conscience d'historien. Ce livre est assurément le meilleur de

tous ceux qu'il a écrits. On n'eut jamais plus de grâce, plus de laisser-aller, plus d'élévation. Après M. de Châteaubriand et avant M. de Lamartine, M. Michaud a écrit sur l'Orient un ouvrage qui restera, parce qu'il est d'une lecture charmante, parce qu'il est écrit de ce ton naturel, facile, sans trop d'art, qui allait si bien à M. Michaud, parce qu'enfin il mêle avec esprit et détachement les aventures d'un touriste spirituel, d'un pèlerin plein de foi, un vif sentiment des ruines et du passé, au pressentiment rêveur de l'avenir. M. Mignet, qui a obtenu à l'Académie un succès éclatant et mérité, a trop bien parlé de ce livre, et en a trop fait sentir les qualités durables et vraies, pour que j'insiste.

M. Michaud était avant tout un conteur aimable, malin, plein d'une verve un peu lente et cachée, mais fine et railleuse. Homme de parti, et de parti absolu, lié par ses engagements, par l'honneur, et aussi par ses convictions, je n'en doute pas, il savait pourtant le fond des choses. Quelqu'un se moquait un jour devant lui de sa polémique arriérée de *la Quotidienne*. « Allez, allez, répondit-il, qu'importe qu'on tire les coups de fusil de la sacristie ou d'ailleurs, pourvu qu'ils frappent. » On a cité de lui l'autre jour beaucoup de mots qui ont égayé la séance et dont l'enjouement caustique n'a pourtant blessé personne. C'était un des dons particuliers à M. Michaud d'avoir de l'esprit, beaucoup d'esprit, d'en faire fort souvent usage, et d'en user même contre les gens, mais sans les trop blesser, sans les aigrir.

La Harpe disait à M. Michaud qu'il était l'homme de France qui causait le mieux. Si Talleyrand en disait autant de M. Lemercier, c'est qu'il oubliait M. Michaud. Beaucoup de mots de Talleyrand ne sont en effet que des emprunts faits à la conversation étincelante de l'historien des Croisades. Il y a un trait, par exemple, que j'ai entendu attribuer à l'évêque d'Autun, et qui est bien réellement de M. Michaud.

Le jour où Girodet eut achevé sa *Galatée*, il admit quelques amis à la visiter. L'auteur du *Printemps d'un proscrit* était du nombre, et il dit au peintre avec cette bonhomie gracieuse qu'il avait gardée d'un autre temps : « On n'a rien vu de plus beau depuis le *Déluge*. »

Il me revient encore, entre mille, un mot ingénieux du mor-

dant publiciste. Lors du blocus continental, le commerce était interdit avec la Grande-Bretagne, et pour mieux faire la contrebande des marchandises, on emplissait les bateaux de bouquins et de livres sans prix, qu'on jetait ensuite en mer et qu'on remplaçait par quelque cargaison anglaise : plusieurs éditions d'ouvrages qui n'avaient pas eu de succès se trouvèrent parlà épuisés. Il en était arrivé ainsi à un poème de M. de Saint-Victor, les *Tableaux de Paris*. M. de Saint-Victor en profita pour se faire réimprimer, et M. Michaud appelait méchamment la première édition « l'édition *ad usum delphini.* »

En résumé, M. Michaud a été un de ces hommes distinguée comme Boufflers, comme Delille et bien d'autres, qui ont mieux valu que leurs livres. Il avait de l'imagination en parlant : l'aiguillon alors s'en mêlait, le trait venait, la verve l'emportait; il était charmant. Ce talent ne se retrouve pas au même degré dans ses livres, et l'écrivain n'a pas su fixer sous sa plume cette verve séduisante, et, si j'osais dire, cette mousse fugitive et pétillante qui jaillissait dans ses causeries. — En politique, M. Michaud a eu un rôle honorable, un rôle dévoué, en un mot la fidélité sans la consistance. M. Mignet l'a dit, la révolution l'avait fait journaliste; les tristesses de l'exil l'avaient rendu poëte; une préface de roman (l'introduction qu'il écrivit à la *Mathilde* de Mme Cottin) le fit historien; j'ajouterai que la nature l'avait fait causeur, et que c'est par là surtout, malgré tant d'autres qualités sérieuses et non oubliées, qu'il vit dans l'esprit de ceux qui l'ont pratiqué.

C'est la destinée, désormais fatale, du parti légitimiste, de représenter le passé. Cinq fauteuils, depuis quelques mois, sont devenus vacants à l'Académie française, et quatre appartenaient aux premiers et aux plus considérables représentants du royalisme. Dans M. Michaud les légitimistes ont perdu leur plus spirituel écrivain, dans M. de Pastoret leur érudit le plus profond, dans M. de Bonald leur plus éminent penseur, dans M. de Quélen leur défenseur, non pas le plus habile, mais le plus tenace. Il appartenait à l'historien de la révolution de juger, de louer, avec une élévation tout impartiale, avec le vrai sentiment de sa dignité et des convenances, l'historien de la monarchie. M. Mignet s'est acquitté de sa tâche avec éloquence.

avec éclat, et les applaudissements unanimes ont dû lui prouver que par la haute équité de ses appréciations il avait été l'interprète des sentiments de tous, et de la sympathie de la foule pour un noble caractère.

CH. LABITTE.

L'ALLEMAGNE

DU NORD ET DU MIDI.

LA SOCIÉTÉ ALLEMANDE.

Étonné d'entendre tous les voyageurs répéter à satiété cette phrase : « Je me suis beaucoup amusé à Vienne et passablement ennuyé à Berlin, » j'ai voulu chercher la cause de cette unanimité de suffrages en faveur de l'Autriche contre la Prusse, et ma première observation a été qu'à Berlin on fait beaucoup de philosophie, ce qui n'amuse que les Allemands, tandis qu'à Vienne on fait beaucoup de musique, ce qui amuse tout le monde.

Que si de Berlin vous vous dirigez vers le nord, vous arriverez à Kœnigsberg, la patrie de Kant, et alors vous vous trouvez comme noyé dans une atmosphère philosophique; tandis que, si de Vienne vous gagnez le midi, vous arrivez sur les confins de l'Italie, et la musique se mêle plus que jamais à l'air que vous respirez. Ma découverte une fois faite, j'ai tracé par l'imagination une ligne au milieu de l'Allemagne, séparant le nord *où l'on pense* du midi *où l'on chante*, et je me suis aperçu que là haut régnait une religion austère qui convertit tous les chré-

tiens en sages et en philosophes, et que là-bas le catholicisme dominait sur les peuples avec ses pompes, ses chants et ses harmonies.

Si j'entendais parler d'un philosophe, il était certainement de l'Allemagne du nord, comme Kant et Hegel; si j'invoquais une grande gloire musicale, c'était à Vienne ou à Salzbourg qu'il fallait demander les souvenirs de Mozart. Il y avait bien toutefois à Berlin un grand musicien, et à Vienne un grand philosophe; mais, influencés par la température, ils ne ressemblaient pas aux autres. Le musicien de Berlin, Meyerbeer, était savant et penseur comme un philosophe véritable, et le philosophe de Vienne, Schelling, incline tellement vers les impressions méridionales, que tout son système tend à s'absorber dans la grande pensée catholique qui le domine déjà comme un véritable croyant.

Il y a donc deux Allemagnes, et c'est la nature qui l'a voulu ainsi. A celle du nord ont été données des plaines sablonneuses, des marais, une terre ingrate et rebelle qui appelle l'homme au travail. A l'Allemagne du midi les ondes rapides, les lacs azurés, les riantes forêts, les riches moissons et la gaieté qui naît de l'abondance et des loisirs. De là les différences caractéristiques qui se rencontreront dans les institutions des deux pays; et de là aussi cette richesse intellectuelle des États du centre de l'Allemagne, qui, se recrutant alternativement au nord et au midi, vous offrent un perpétuel mélange de savants et d'artistes dont l'agréable variété étonne et charme l'imagination.

Examinons un peu séparément l'Autriche et la Prusse sous le rapport politique. Ce qui frappe d'abord chez la première de ces deux puissances, c'est un bariolage de pays et des nuances de mœurs si extraordinaires que l'esprit se résigne difficilement à croire qu'il puisse jamais s'y établir la moindre unité. Il a certes fallu toute l'adresse de M. de Metternich et la longue routine d'une paix de vingt-cinq ans, pour accoutumer au même joug des populations d'une allure si différente. Hâtons-nous de le dire à la louange du gouvernement autrichien, c'est par les soins les plus actifs donnés au bien-être matériel du peuple qu'il a déjoué ou du moins conjuré pour quelque temps les théories qui ailleurs agitent et exaltent les esprits.

L'Autriche est la rivale commerciale de la Russie. Elle peut

fournir en abondance aux marchés étrangers, et à des prix aussi bas, tous les produits bruts maintenant monopolisés par la Russie; et le Danube, ce grand chemin de l'Allemagne à la mer Noire, est sur la voie de toutes les entreprises russes en Orient.

La Bohême est un pays riche, industriel et fertile; les grains, les arbres fruitiers, le houblon, le lin, le tabac, le safran, y croissent avec une abondance merveilleuse. Des mines d'étain, de cobalt, d'argent, d'alun, augmentent encore ses ressources; on y fabrique des toiles, des étoffes de laine et de soie, et auprès de nombreuses papeteries et verreries s'élèvent des manufactures de cuirs, de peaux et de marchandises métalliques. La Moravie offre les mêmes produits. L'archiduché d'Autriche, quelle que soit sa fertilité et son industrie, a contre lui la balance du commerce, car il tire des marchés de la Turquie pour neuf millions de florins de marchandises, et n'en fournit que six. La Styrie contient en grande quantité du fer, du cuivre, du plomb, du marbre et du charbon de terre, et fournit en abondance du vin, qui manque complétement en Carinthie. La Carniole est moins riche, mais le Tyrol possède des fabriques d'étoffes de soie et de toiles de coton qui donnent de l'activité à son commerce. La Hongrie, que ses mœurs féodales et sa population plus rare maintenaient dans un état de torpeur, s'est réveillée depuis quelques années d'une manière éclatante, et va s'enrichir par la navigation du Danube, que sillonnent les bateaux à vapeur; le blé, le riz, le lin, le chanvre, le tabac, le pastel, la soie y abondent. Les vins y sont excellents, et les mines y produisent du fer, du cuivre, de l'argent et de l'or. L'Illyrie, la Gallicie ajoutent aux productions de la terre de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, de chevaux, de chèvres, d'élans, auxquels il faut joindre un gibier abondant et une grande quantité d'abeilles. Enfin, les États possédés par l'Autriche en Italie portent à cet imposant ensemble le tribut de leurs richesses variées; et si Venise dépérit, Trieste s'élève et s'accroît tous les jours, de manière à compter bientôt au rang des premières places maritimes du continent.

Rien ne manque donc à la prospérité matérielle de l'Autriche, et, en temps de paix, sa force est immense. La guerre seule pourrait apporter quelque perturbation dans ce magnifique en-

semble, car ce qu'on chercherait en vain dans les diverses parties de ce grand édifice politique, c'est l'unité.

Les différents pays possédés par l'Autriche ont si peu de ressemblance entre eux, que le cabinet de Vienne lui-même est obligé de recourir, pour les gouverner, à des principes essentiellement opposés. Ainsi, l'industrie et les arts auraient bientôt émancipé la Bohême, si l'on n'y entretenait avec soin jusqu'aux moindres priviléges de la domination féodale; et l'esprit féodal est si puissant en Hongrie que le gouvernement est obligé, pour lutter d'influence avec la noblesse, de caresser la classe moyenne, et de revêtir des formes quasi-démocratiques, aspirant à créer là un tiers-état dont il combat l'influence partout ailleurs. Que Venise adresse à Vienne les plus légitimes demandes en matière de travaux publics, elle n'en obtiendra rien, même de ce qui est destiné uniquement à l'empêcher de périr. Mais Trieste, la ville monarchique, Trieste, où l'on ne craint pas qu'un ancien esprit républicain se réveille, a hérité de l'intérêt puissant qu'on refuse à sa rivale, et aspire à la domination de l'Adriatique que Venise ne sut pas conserver, même aux beaux jours de sa prospérité.

Venise est pour l'Autriche ce que la Pologne est pour la Russie; c'est l'État particulier sacrifié à la grandeur de l'ensemble. Cette ville fut si puissante et si riche, son aspect parle encore si éloquemment au cœur de nos artistes, qu'il n'est pas un poëte ou un voyageur qui ne voulût la voir renaître à la vie et au bonheur. Pour être juste, il faut avouer que le gouvernement autrichien, qui a profité de sa chute, n'a point été l'auteur de sa décadence et de sa ruine. Les causes qui ont précipité Venise furent ses conquêtes imprudentes dans la terre-ferme, qui lui firent négliger ses possessions maritimes; les progrès des Turcs, qui s'emparèrent du détroit des Dardanelles; enfin la découverte du cap de Bonne-Espérance. Le détroit de Gibraltar, que l'orgueilleuse Italie fermait aux autres peuples, se ferma pour elle à son tour, quand la navigation prit la route d'un monde nouveau. « L'Italie, dit Montesquieu, ne fut plus dès-lors au centre du monde commerçant; elle fut dans un coin de l'univers. » Ainsi dut périr la plus brillante des anciennes puissances maritimes; les États qui l'ont depuis possédée n'ont fait que conquérir des dépouilles inanimées.

L'idée sombre et lugubre que nous nous faisons de tout gouvernement despotique et absolu nous rend très-difficile l'intelligence parfaite de la monarchie autrichienne. Le pouvoir, à Vienne, est, en effet, dégagé de tout contrôle; mais il tourne éternellement dans le cercle que lui ont tracé les traditions et les mœurs, et il n'oserait en sortir. Le code autrichien, c'est l'usage. Agir comme on a toujours agi, c'est la première et la suprême loi. On fait du despotisme, mais on le fait en famille, d'une manière paternelle, avec le consentement de ce bon peuple, qui n'y voit pas le moindre inconvénient. Tout Autrichien aime la famille impériale, et ne souffre pas qu'on médise du gouvernement. Vous en serez bien accueilli, choyé, fêté, mais gardez le silence. Votre moindre mot sera répété, votre critique mal interprétée, et le plus honnête bourgeois se changera sans scrupule en délateur, si vous vous oubliez jusqu'à dire que les archiducs et les ministres ne sont pas les premiers génies du monde.

C'est donc l'inquisition de Venise? direz-vous. Pas du tout. Vous êtes dénoncé, il est vrai; mais, de tous les pays de l'Europe, l'Autriche est celui où l'on est le moins disposé à vous arrêter. On vous fait venir, on vous interroge, on élève des difficultés puériles relatives à votre passe-port; on vous fait entendre de mille manières que vous seriez mieux dans votre pays. On épuise tous les moyens possibles, même s'il le faut les bons procédés et les secours pour faciliter votre retraite. Quiconque est arrêté en Autriche y met réellement une forte dose de bonne volonté, car tout ce qu'on exige, c'est que vous vous en alliez. Mais cette arrestation si retardée a-t-elle lieu enfin? malheur à vous, alors! Personne au sein de votre pays ou de votre famille n'entendra plus parler de vous, ne saura dans quelle prison d'État vous êtes, ni même si vous y êtes mort ou vivant. La main de fer ne voulait pas vous prendre; vous êtes pris, elle ne vous lâchera plus.

Telle est l'Autriche sous le rapport de la statistique, de la politique et de la police. Ne faites rien qui puisse donner ombrage au pouvoir, et vous serez étonné de la bonté, de la gaieté, de l'entraînement de ce peuple, bon, hospitalier, aimant le plaisir et toujours disposé à le partager avec vous. Pas une ville qui n'ait son *casino*, pas un *casino* de petite ville qui n'ait

sa société musicale, aussi distinguée par le talent des artistes et des amateurs que le meilleur orchestre des grands théâtres de Paris. Depuis l'Allemagne centrale jusqu'aux dernières frontières de la Styrie, ces mœurs frappent l'observateur. A Paris, où notre chant est une étude difficile et notre danse une marche paresseuse, où la loi sévère des convenances dirige et refroidit tout, comment pourrions-nous nous plaire à ces bruyants plaisirs du peuple de l'Europe qui boit, qui chante et qui danse le plus?

Mais voici la Prusse; il faut en rabattre. La science remplace le plaisir, la tenue puritaine succède au joyeux abandon. L'Allemagne offre l'apparence d'une école. En Prusse, les moments du travail; en Autriche, l'heure de la récréation.

Les diverses provinces de la Prusse sont d'un revenu très-inégal, et cela seul suffirait pour justifier la division de ce royaume en administrations provinciales; car comment appliquer les mêmes mesures gouvernementales aux plaines arides qui s'étendent de Kœnigsberg à Berlin et aux bords fertiles du Rhin, séjour de l'abondance et de la richesse? Quoique la Prusse soit située sur la mer Baltique, qui baigne ses côtes occidentales et septentrionales, sa marine est peu de chose. Le centre de son commerce est la ville de Dantzik, autrefois ville anséatique, dans laquelle s'expédient aujourd'hui les productions des provinces prussiennes du nord et les blés de la Pologne. La ville de Kœnigsberg est la capitale de cette Prusse orientale composée de pays allemands et lithuaniens. Là, contre une nature ingrate lutte une admirable activité. On y recueille des grains, du houblon, du lin, de la cochenille sauvage et de l'ambre jaune, dont les côtes fournissent près de deux cents tonnes par an; les fabriques produisent en assez bonne qualité des étoffes de soie et de laine, du papier, de la fayence, du savon, de la bière et de l'eau-de-vie. On tire du duché de Posen le meilleur grain et des chevaux passables; mais le duché de Poméranie est le plus riche et le plus favorisé sous le rapport du commerce, et la ville de Stettin surtout développe une grande industrie. La *Marche* de Brandebourg, autrefois électorale, dont Berlin était le chef-lieu, et la nouvelle *Marche*, située autour de Kustrin, donnent au commerce les mêmes produits, quoiqu'en moindre quantité; mais toutes ces richesses

réunies sur une surface considérable sont loin d'être équivalentes à celles que la Prusse recueille aujourd'hui dans ses provinces du Rhin. Quel admirable pays, en effet, que celui qui s'étend depuis Trèves jusqu'à Munster, et depuis Mayence jusqu'à Clèves! De ce côté du Rhin, Trèves, Aix-la-Chapelle, Coblentz, Bonn, Cologne et Juliers; sur l'autre rive, Dusseldorff, la ville des beaux-arts, Wesel, Emmerich, Munster, Lippstadt, Paderborn et Eberfeld, ce centre d'une industrie dont l'essor prodigieux, grâce à la nouvelle loi des douanes, balance déjà dans le commerce la vogue des étoffes de soie de Lyon!

Ce qu'on ne saurait contester à la Prusse, c'est une administration parfaite sous le rapport économique. Une chose avérée, c'est que de tous les États de l'Europe, c'est celui où l'on fait le plus de choses avec le moins d'argent. Il y en a pour longtemps avant que la France ait acquis une réputation pareille.

Comme puissance politique et commerciale, la Prusse s'est placée au premier rang, et il faut avouer que le plan qu'elle a suivi avec persévérance est empreint à la fois de grandeur et d'habileté. Faible par sa configuration géographique, et prévoyant qu'elle ne pourrait défendre à la fois ses frontières vers le Rhin et vers le Niémen, elle a résolu de se placer, malgré l'influence de l'Autriche, à la tête des États allemands, par un système qui leur donnerait à tous le même intérêt, et qui par conséquent rendrait communes chez eux l'attaque et la défense. Ce système est l'adoption d'une loi de douanes unique, par laquelle une vaste ligne tracée autour des États allemands, et qui comprend dans son enceinte tous les pays situés depuis Strasbourg jusqu'à Tilsitt, assure la consommation de cette vaste partie du continent européen aux manufactures et fabriques qui s'y trouvent comprises. L'Angleterre et la France sont ainsi frappées par une espèce de système continental, réduit à la moitié de celui qu'avait rêvé Napoléon.

Obligée de s'appuyer sur la Russie, en cas d'attaque de la France, ou sur la France si elle était au contraire menacée vers le Nord, c'est l'alliance intime de la Russie que la Prusse a préférée. La France l'inquiétait par deux motifs : d'abord parce que les provinces rhénanes, ou du moins celles de la rive gauche, seront toujours convoitées par les Français, qui les appellent leurs *frontières naturelles;* ensuite parce que la fraternité des

des deux peuples réveillerait trop aisément à Berlin ces espérances de constitution si encouragées en 1815, si déjouées depuis, et si embarrassantes lorsqu'on affecte de rappeler sur quelles promesses positives et sacrées elles étaient fondées. La Russie, au lieu d'envier des provinces prussiennes, est au contraire fort satisfaite de voir une partie de la Pologne possédée par la Prusse, qui lui prête son secours pour contenir l'autre partie; et ce n'est pas de Saint-Pétersbourg que viendront jamais des influences favorables à une constitution. Indépendamment de ces raisons politiques, la Prusse, en sa qualité de première puissance commerciale de l'Allemagne, sait que la Russie possède la mer Noire, qu'elle règne également sur la mer Caspienne, que son influence s'étend depuis les bouches du Danube jusqu'aux provinces centrales de l'Asie. Quel débouché pour les produits allemands! quelle vaste route offerte aux peuples associés dans le nouveau système, si une étroite alliance de la Russie avec l'Allemagne peut ouvrir et assurer à celle-ci un passage perpétuel en Orient!

Il suffit de mentionner les universités prussiennes pour rappeler les titres qui placent la Prusse au premier rang dans l'Europe savante. Heureuse si les préoccupations ombrageuses de la diplomatie réunie à Carlsbad n'avaient attenté aux priviléges des universités, comme elles ont enchaîné tous les organes de la presse politique!

La profondeur des études philosophiques, la gravité des traditions universitaires, l'application constante au travail, et le rigorisme inséparable des habitudes religieuses des luthériens, donnent à ces populations du nord de l'Allemagne quelque chose de raide et de gourmé qui contraste avec la nonchalante bonhomie de l'Allemand des autres États. Cependant le Prussien des bords du Rhin est loin de présenter cette tenue rigoureuse et sévère. La nationalité teutonique s'efface en présence des souvenirs que les guerres, l'occupation militaire et la domination de la France ont laissés partout sur les bords du fleuve. De compatriotes qu'il fut jadis, devenu voyageur dans ces contrées, le Français n'y est pas accueilli tout à fait en étranger. On rend justice à la Prusse, dont l'administration a réellement amélioré l'état du pays; mais c'est encore avec une espèce d'orgueil que l'habitant raconte les services qu'il rendit autrefois à la France et à Napoléon.

Rien n'est prussien à Coblentz et à Cologne, si ce n'est la garnison ; et ce qui l'est moins que tout le reste, c'est la population catholique, dévouée à son culte et à ses prêtres, que le cabinet prussien, chef de la Rome protestante, ne se ralliera jamais.

Autour de l'Autriche et de la Prusse, ces deux colosses de la grande république allemande, gravitent trente-quatre États, les uns royaumes, les autres électorats ou grands-duchés, d'autres enfin simples duchés, principautés ou landgraviats, soumis chacun à des lois particulières, puis reliés ensemble, et dominés par un pouvoir suprême dont les fonctions sont loin d'être bien éclaircies. Ce pouvoir se nomme *diète germanique.* C'est une assemblée de ministres nommés par chaque prince membre de la confédération, et chargés de statuer en conseil secret sur tout ce qui a rapport à la sûreté intérieure et extérieure de l'Allemagne. Et comme il faut de beaux noms aux belles institutions, la diète se nomme dans ses actes officiels la *haute diète germanique,* et la réunion des princes de tous les petits États forme ce qu'on appelle la *sérénissime confédération.*

Francfort est le siége de la diète et le véritable centre de l'Allemagne. Son aspect riant, la richesse de son commerce, le luxe et la commodité de ses grands hôtels élégants et confortables, et sa qualité de ville libre, qui lui est aujourd'hui commune avec Hambourg, Lubeck et Brême, l'agrément de ses promenades et son voisinage des eaux minérales du duché de Nassau, lui donnent une importance remarquable. Le Russe qui se rend à Paris, l'Anglais qui va visiter l'Italie, passent à Francfort, et s'y arrêtent quelques jours. Le mouvement continuel des voyageurs égaie et enrichit la ville, et, au mois de juin de chaque année, lorsque les bords du Rhin, Bade, Wiesbade, Ems et Schwalbach attirent par nuées les illustres voyageurs des extrémités de l'Europe, la population de Francfort semble à la fois doubler et se renouveler tous les jours.

Arrivé à Francfort-sur-Mein, le Français n'oubliera pas de faire un pèlerinage intéressant. Avant de quitter l'Allemagne, qui, à l'époque des persécutions religieuses, offrit une généreuse hospitalité à ceux de nos ancêtres que persécutait un fanatisme despotique, il ne négligera pas d'aller contempler, à quelques

lieues de Francfort, un type empreint pour lui d'un charme tout particulier et d'un véritable intérêt historique, type exclusivement français et parfaitement inconnu à la France, qu'il faut aller chercher et découvrir dans un pays lointain, au sein d'une colonie isolée. Je veux parler du *protestant réfugié* par suite de la révocation de l'édit de Nantes, et qui s'est conservé et perpétué dans une solitude d'Allemagne, sans aucun mélange d'éléments étrangers.

Si de Francfort vous vous dirigez vers la chaîne des monts du Taunus, laissant à gauche les grandes routes qui vous conduisent soit vers les bords du Rhin, soit dans la direction de Cassel, vous voyez s'élever devant vous les deux plus imposantes montagnes du pays, le *Feldberg*, d'où votre vue peut dominer un magnifique horizon de vingt-cinq lieues, et *l'Alkœnig*, qui servit autrefois de refuge et d'exil à la rivale de Frédégonde; un sentier étroit et solitaire y porte encore le nom de *vallée de Brunehault*. Au pied du *Feldberg* se trouve démolie la forteresse de *Kœnigstein*, que les Français occupèrent lors du passage de Pichegru; les Prussiens l'assiégeaient avec tant de maladresse que nos compatriotes jugèrent à propos de suspendre, pendant la nuit, des lanternes à toutes les tours du fort afin d'apprendre à ces mauvais artilleurs à viser juste s'il était possible.

A la droite de *Kœnigstein*, la route descend jusqu'à *Ursel*, et la pente s'éteint ensuite dans un vallon magnifique. Là est situé le landgraviat dont *Hombourg-ès-Monts* est la capitale. Une haute tour gothique annonce de loin le château du landgrave, prince souverain du pays.

C'est là, dans ce château, que résident avec une famille féodale la bonté et la vertu héréditaires. Ces princes, branche cadette des souverains de la Hesse-Darmstadt, descendent de Philippe-le-Magnanime, et sont les dignes rejetons de ce sang généreux. C'est devant un de leurs aïeux que se présentèrent les Français proscrits par l'intolérance de Louis XIV. Il les accueillit dans ses États, et leur donna des terres à cultiver. Le gouvernement français se plaignit; le landgrave mit les droits du malheur au-dessus des intérêts de la politique. Influencé par la France, l'empereur d'Allemagne écrivit à ce prince : « Ces réfugiés sont pauvres, vous n'êtes pas très-riche ; il faudra bien,

par force, les renvoyer. » Et le landgrave répondit : « Il me reste une magnifique vaisselle d'argent, je suis prêt à la vendre plutôt que d'abandonner ces malheureux. » Il tint sa parole, et Dieu, par ce bon prince, sauva nos compatriotes de la misère et du désespoir.

La colonie française, qui depuis ce temps a prospéré, se compose de deux communes, *Dornolzhausen* et *Friedrichstorff*. Dans la première, le français et l'allemand sont en usage, mais le français domine ; dans la seconde, il règne seul, mais si exclusivement qu'il n'est pas rare d'y trouver des habitants des deux sexes qui ne savent pas parler l'allemand. Les enseignes des boutiques indiquent en français la profession des artisans ; dans les fabriques où se confectionnent des bas, des gilets et d'autres articles de commerce, c'est en français que s'expriment le maître et les ouvriers. Au cabaret, le français seul se fait entendre ; au bal champêtre, c'est en français que se font les invitations et que se dictent les figures. A l'école, on apprend à lire et à écrire en français ; à l'église, le prêche est en français. Qui se douterait qu'on est dans un vallon isolé au centre de l'Allemagne ?

Si de l'industrie et du langage qui vous font croire à la patrie par une illusion bien naturelle, vous passez à l'examen des mœurs et des caractères, vous reconnaissez le protestant français à sa tenue austère, à son allure un peu guindée, à ses maximes puritaines. Les citations de la Bible et l'invocation fréquente à l'Éternel se mêlent aux choses les plus familières. L'ancien esprit d'indépendance a fait conserver comme une charte la liste des priviléges accordés à la commune depuis son origine. Chaque bourgeois du lieu sait quels sont ses devoirs et ses droits. C'est une espèce de république qui se gouverne par le pasteur et le maire, à la seule condition de l'impôt payé à un souverain extérieur. Un jour, je m'oubliai jusqu'à dire à un notable : « Envoyez-moi votre réponse par un *paysan*. » Il me répondit d'un ton piqué : « Monsieur, il n'y a pas de *paysans* dans cette commune ; nous sommes tous *Français réfugiés*, *bourgeois* et *citoyens*. »

Il vous souvient peut-être d'avoir vu sur nos quais et dans nos magasins de gravures une lithographie représentant Napoléon surpris par l'orage, et qui se réfugie avec Duroc dans un châ-

teau allemand. Une femme française se rencontre là, dame de compagnie, et l'empereur reconnaît en elle la veuve d'un brave mort en Égypte. Il fait une pension à la mère, place son jeune enfant dans une école militaire; puis, remontant à cheval, il dit à Duroc : « Voilà la première fois qu'il m'arrive de chercher un abri contre l'orage; il semble que le Ciel ait voulu m'indiquer qu'il y avait une bonne action à faire dans cette maison. » La bonne action, en effet, fut accomplie. La veuve Cérésole (c'était son nom) retourna en France, et son fils fut élevé dans une école de l'État. Ce jeune homme, qu'une solide instruction portait vers les études bibliques, au lieu de se faire militaire, devint pasteur. Et voilà l'histoire du pasteur Cérésole, aujourd'hui confiné dans les montagnes du landgraviat de Hesse-Hombourg, et chef spirituel de cette colonie française dont il dirige et surveille l'enseignement religieux.

Ce n'est pas seulement la France que représente cet établissement de réfugiés, mais la France de Louis XIV. Les vieilles locutions y abondent, et vous entendez là des expressions que depuis nos ancêtres aucun n'a connues. « Vous rappelez-vous telle chose? — *J'en ai souvenance.* — Trouvez-vous votre pays agréable? — Oui, *je le treuve* ainsi. — Reviendrez-vous me voir? — J'irai *de rechef.* — Me le promettez-vous? — *Toutes fois et quantes* il vous plaira » Ils n'écrivent pas seulement *oi* pour *ai*, mais ils le prononcent; et si vous demandez à quelqu'un s'il est malade, il vous répondra : Je suis encore un peu *faible;* mais fidèle à l'orthographe *foible* dont il adopte la consonnance, il dit : je suis *fouable*, et trouve fort indifférent qu'on dise un homme *noyé* ou *nayé.*

Ces hommes ont ignoré la révolution française ou n'en ont que vaguement entendu parler. Chez eux, l'esprit et le bon sens, peu cultivés d'ailleurs, ont suivi leur pente naturelle; et, chose singulière! procédant par une réaction inévitable, mais lente dans leur pays, quoiqu'elle ait été rapide pour la France, ils arrivent dans ce moment même aux doutes, au scepticisme, à la philosophie du XVIIIe siècle. A l'époque où Voltaire dominait tous les esprits en France, le réfugié avait encore tout le fanatisme des Cévennes; depuis le commencement du XIXe siècle, il entre dans cette voie que déjà nous avons abandonnée, et quelques volumes des encyclopédistes, répandus tout dernièrement

dans la commune, y ont produit une telle impression, que le pasteur en a été sérieusement effrayé.

Les petits États d'Allemagne, dont l'ensemble forme le corps germanique, jouissent tous du système constitutionnel. Leurs chartes ne sont pas pourtant pareilles, car les uns ont une seule assemblée législative, comme à Cassel, les autres deux chambres, comme dans la Bavière et le Wurtemberg. La diète, qui les domine et les surveille, a plus d'une fois donné des preuves de sa souveraineté absolue, en s'opposant, au nom de la sûreté générale de l'Allemagne qu'elle est chargée de défendre, à des lois qui émanaient, dans l'un ou l'autre État, de l'accord des trois pouvoirs constitutionnels.

A l'époque de la guerre de l'indépendance, en 1815, une idée souvent exprimée par les poëtes et les défenseurs du pays était celle qui tendait à faire des États allemands une seule et même patrie. Ce système, repoussé comme une utopie, aussi longtemps qu'il s'est allié avec les idées libérales et quasi-républicaines, est aujourd'hui adopté sous le point de vue commercial par la Prusse, qui, encourageant toutes les manufactures et fermant les frontières à l'importation étrangère, rallie avec un grand succès autour d'elle toutes les parties de l'Allemagne centrale. Ce que la différence des institutions politiques semblerait éloigner, le commerce le rapproche; c'était le seul moyen de donner à tous les pays de l'Allemagne une apparence d'harmonie et d'unité.

L'habitant des États du centre de l'Allemagne aime à la fois à méditer avec les philosophes du nord et à se délasser avec cette foule de compositions musicales que les grands artistes des pays méridionaux produisent avec tant de génie et de fécondité. Moins porté que l'Italien vers le goût des douces mélodies, il invente avec bonheur les harmonies les plus savantes et les exécute avec une perfection dont s'étonne l'étranger. A la philosophie, à la littérature, à la musique, il joint le goût de la peinture, car tous les arts se tiennent par la main; et, indépendamment des trésors que les musées allemands ont empruntés aux écoles anciennes, deux écoles nouvelles, celles de Munich et de Dusseldorff, divisent les esprits et se disputent aujourd'hui la prééminence. L'école prussienne est la plus jeune, et les noms de Chadow, de Lessing, de Bendemann, ont déjà de la célébrité;

mais c'est à Munich que s'est constituée celle d'Overbeek et de Cornélius, dont la supériorité est incontestable, et qui n'ont que le défaut d'avoir introduit dans la peinture un mysticisme qui fait souvent prendre à l'initié ses croyances pour du talent. Cette école, aux traditions religieuses, fait remonter, pour le style, ses études au chefs-d'œuvre d'Alber Durer, du Pérugin; adoptant exclusivement leur manière, elle approuve les premiers ouvrages de Raphaël, mais le considère comme ayant dénaturé par une grâce un peu mondaine l'art si suave et si pur à son origine. L'œil de l'étudiant chaste et pieux ne reconnaît pas dans les madones du peintre d'Urbin cette apparence de spiritualisme et de virginité qui doit éloigner toute pensée d'un amour humain de la figure de Marie. Cette idée, juste peut-être, étant poussée par les élèves jusqu'à l'exagération, ils ont fini par n'aimer, parmi les vierges et les christs, que les types les plus dépourvus de toute espèce de formes qui accuserait un peu d'embonpoint; d'autre part, le démon leur paraissant fabuleux avec les cornes et les griffes que lui accorde une tradition vulgaire, ils se bornent à le faire excessivement gras, afin de le peindre comme l'asile et l'expression de toutes les sensualités grossières; de sorte que toutes leurs vierges ont un air de phthisie et de souffrance qui fait peine à voir, tandis que leurs diables, pareils à des Silènes, semblent, en vérité, considérer leur damnation avec une trop joyeuse humeur.

C'est que l'Allemand, éminemment penseur, féconde toujours son sujet par la méditation; sa pensée, alors même qu'elle s'égare, dépose de sa puissance par son originalité; et rien ne manquerait à ses œuvres, si le goût français en dirigeait l'exécution.

O.

POÉSIE.

I.

SUR MER.

Quand un lambeau d'azur apparaît dans la brume,
Sur la hune souvent, pensif, je vais m'asseoir,
Et, tout seul, de là haut, sur la vague d'écume,
J'aime à voir le vaisseau dans la clarté du soir.

Le vent autour de moi fait flotter le nuage,
Le vent ouvre à mes pieds l'abîme de la mer.
L'onde bondit, s'élance, et le pétrel sauvage
S'y repose en poussant un cri rauque dans l'air.

Mes yeux avec ardeur s'égarent dans l'espace :
Lorsqu'au sud l'horizon vient à se découvrir,
Chaque point qui s'éclaire, et chaque flot qui passe,
Au fond de ma pensée éveille un souvenir.

Là-bas, dans le lointain, est la terre de France,
Là sont les lieux chéris et quittés à regret,
Où, dans les jours d'ennui, les heures de souffrance,
Mon âme s'en retourne et s'arrête en secret.

Dans notre humble hameau, souvent ma bonne mère
S'effraye en découvrant un nuage au ciel bleu,

Et, pour chasser au loin l'inquiétude amère,
Avec plus de ferveur me recommande à Dieu.

Dans l'asile joyeux, qui parfois les rassemble,
Mes amis, mesurant mon volontaire exil,
Songent peut-être à l'heure où nous étions ensemble,
Et se disent peut-être : A présent, que fait-il?

Mon cœur, naguère encore avide de voyage,
Dans ces rêves soudain devient tout soucieux,
Et, tandis que je cherche à reprendre courage,
Quelques pleurs malgré moi s'échappent de mes yeux.

II.

A LA POINTE DU SPITZBERG.

Voici le dernier roc de la terre du Nord,
Le dernier sol auquel l'homme ait livré son sort,
La pointe du Spitzberg, la limite du monde.
Du haut des pics aigus je ne vois plus que l'onde,
L'onde dont nul regard n'a jamais vu la fin,
Et les glaces qui vont jusqu'au pôle lointain.
Ici toute existence ou dépérit, ou cesse;
Le lichen comprimé sur la roche s'affaisse;
Nulle herbe sur le sol, nul insecte dans l'air.
Quelquefois seulement apparaît un éder
Qui s'enfuit en poussant un cri plaintif et rauque;
Sur la vague s'élève une tête de phoque,
Sur la neige on distingue une trace d'ours blanc;
Et jamais rien de plus dans ce lieu désolant,
Jamais un autre bruit que celui de l'orage,
Ou celui de la mer tombant sur le rivage.
Au loin de tous côtés s'étend un ciel obscur,
Où le regard en vain cherche un bandeau d'azur,
Et dans le jour brumeux, dans le vent qui soupire.

Au bord de ce désert une voix semble dire
A l'homme aventureux comme au flot agité :
Tu n'iras pas plus loin.
Sur le roc écarté,
Pensif, je vais m'asseoir ; je contemple en silence
Ce rivage sans fleurs, cet Océan immense,
Et les pics décharnés, et dans chaque vallon
Les glaciers éternels qui ferment l'horizon.
Là, tout seul, oubliant le monde et ses rumeurs,
Ses plaisirs mensongers et ses fausses douleurs,
Dans l'espace laissant s'égarer ma pensée,
L'œil humide de pleurs et la tête baissée,
Oh ! je ne garde plus nul vain rêve en ce lieu ;
Je reprends mon essor et remonte vers Dieu.

III.

LÉGENDE D'ALLEMAGNE.

Louis doit quitter sa jeune Claire,
Qui pleure en le voyant partir :
Adieu, dit-il, adieu, ma chère,
Bientôt j'espère revenir.

Tiens, garde cette violette,
Garde-la jusqu'à mon retour ;
C'est la fleur timide et discrète,
Le symbole de notre amour.

Et puis il part, et son voyage
Dure longtemps, oh ! bien longtemps.
La pauvre fille, avec courage,
Attend l'hiver et le printemps.

Il revient, il cherche sa Claire ;
Alors la violette, hélas !
Fleurit au bord du cimetière,
Et Claire dort un peu plus bas.

IV.

EN HOLLANDE.

Dans les prés de Hollande, au haut de la charmille,
J'ai souvent remarqué, le long de mon sentier,
Le chêne où la cigogne, hôte de la famille,
Construit son nid de chaume à côté du fermier.

Quand les brouillards d'automne enveloppent la plaine,
La cigogne s'en va chercher pour quelques jours
Un refuge étranger sur la terre lointaine;
Mais à son premier nid elle revient toujours.

A travers les forêts, les mers et les montagnes,
Son instinct la conduit sous un climat nouveau;
Et l'amour la ramène à ses vertes campagnes,
A l'arbuste où sa mère a posé son berceau.

Le voyageur ressemble à cet oiseau fidèle.
S'il prend aussi l'essor pour voir un autre lieu,
A l'heure du départ, à cette heure cruelle,
Oh ! ne lui dites pas à tout jamais adieu !

Des charmes du foyer, du sol de la patrie,
Il emporte en son cœur un souvenir constant,
Et joyeux il revient sur la terre chérie
Où l'amour le rappelle, où l'amitié l'attend.

X. Marmier.

REVUE POÉTIQUE.

BÉATRICE. — PROVENCE. — ONYX. — LA COLÈRE DE JÉSUS.

La critique, qui s'étonne à bon droit de la tiédeur contemporaine en matière de poésie, s'ingénie sans cesse à en découvrir les causes, qu'elle serait heureuse de combattre. Les poëtes, pour résoudre la question, ne s'embarrassent point, eux, en de longs détours, et font justice de cette indifférence par leurs dédains. Ils se récrient sur les préoccupations industrielles de l'époque, et quand ils ont prononcé le *servum pecus*, ils se drapent superbement dans la pourpre méconnue de leur génie. La critique ne s'en peut tenir là, et se demande comment, peuple d'Athéniens que nous sommes, nous qui prêtons l'oreille et l'esprit à tant de voix et d'intérêts divers, nous dont l'infatigable activité se prodigue à tant d'objets, appelle et dévore tant de nouveaux aliments, nous que la politique, la tribune, la presse, et aussi la cour d'assises, peuvent à peine satisfaire en nos besoins, toujours avides d'événements et d'émotions ; comment, dis-je, nous n'aurions pas de plus longues heures à donner aux jouissances du cœur, de l'imagination et de l'esprit, à la noble et profitable étude de nos poëtes contemporains. Je dis profitable, et j'entends surtout appliquer ce mot

à l'enseignement moral qu'on peut retirer de cette lecture, car, on le doit dire à sa gloire, la poésie n'a le plus souvent exprimé, de nos jours, que de purs et généreux sentiments. L'amour même, cette muse universellement, mais bien diversement inspiratrice, l'amour s'est spiritualisé sur les lyres modernes. Pour un, en effet, qui, comme Horace au bord de la fontaine de Blandusie, a chanté, sous des guirlandes de roses et de lierre, le vin et la volupté, combien d'autres n'ont-ils pas dégagé l'amour des liens charnels qui, même au point de vue de l'art, en avaient compromis et borné la peinture? Ainsi en a-t-il été de bien d'autres sentiments que la poésie s'est récemment efforcée de populariser, et bien qu'il soit toujours délicat et difficile de le faire, si l'on a pu accuser quelques écrivains d'avoir allumé dans le monde moral des brandons funestes, ce ne sont certes pas les poëtes qui seraient passibles de tels reproches, eux qui se sont bien plutôt montrés les appuis, les défenseurs passionnés, et, je dis en souriant, les *conservateurs* de ce monde-là. Aussi, jointe à la valeur littéraire irrécusable de plusieurs œuvres du temps, cette excellence morale de la poësie autorise le blâme d'une indifférence, inqualifiable et presque inouïe en littérature, contre laquelle la critique et les poëtes doivent, de concert, protester.

Il est encore cependant, même de nos jours d'outrecuidance intolérante, des natures poétiques que cette inattention de la foule ne semble pas préoccuper beaucoup. Vouées entières à l'adoration de la muse, elles vivent dans l'œuvre qu'elles s'imposent, comme en une cellule chère, et s'y cloîtrent, fort insensibles à l'indifférence publique.

Nous croyons pouvoir classer dans ce nombre M. Taillandier, l'auteur de *Béatrice*. On juge, aux candides aveux du jeune poëte, qu'il a de ces ferveurs vivaces qui consolent de bien des mécomptes. Le prix de son œuvre, il ne l'attend pas que des suffrages de la critique; il le trouve en partie déjà dans la pratique même de l'art, et c'est un hommage qu'il m'est doux de rendre à la bonne foi, au désintéressement de ses inspirations.

L'auteur de *Béatrice* est de la filiation de M. Quinet. Cette paternité, d'ailleurs, M. Taillandier ne laisse pas à d'autres le soin de la constater; il la déclare lui-même et s'en glorifie d'un

ton reconnaissant qui fait honneur à sa franchise, sans nuire, ce me semble, à son talent. Ne doit-on pas, en effet, applaudir à la sincérité de l'écrivain qui confesse ses sympathies et avoue ses modèles, en un temps où chacun, même alors qu'il imite, se pose comme le premier de sa race, et se déclare suzerain indépendant en son petit royaume? M. Taillandier n'affiche pas ces ambitieuses convoitises du sceptre, et ne donne point cet exemple trop commun d'ingratitude littéraire. C'est là, il importe de le dire, un des orgueilleux ridicules de notre siècle que cette manie de se considérer comme chef d'une lignée, et de méconnaître toute parenté ascendante. L'imitation, nul ne le conteste, est sans doute impuissante et vicieuse; ses produits ne sont pas viables, et toute œuvre calquée est froide et incolore; mais que d'esprits cette fureur de passer pour original et inventeur n'a-t-elle pas jetés en d'étranges écarts! J'en sais qui ont mieux aimé faire grimacer leur muse que de lui laisser son naturel et gracieux sourire, parce que ce sourire ressemblait quelque peu (le beau malheur!) à celui d'une muse voisine. Mais quand même votre talent aurait dans sa physionomie quelques traits rappelant de loin la manière d'un poëte illustre, je ne vois pas que ce soit là une si fâcheuse ressemblance qu'on doive détruire en soi cette qualité comme un défaut. Toutefois, que ce blâme d'une originalité grotesque ne soit pas non plus considéré comme un plaidoyer en faveur de l'imitation, et que M. Taillandier surtout apporte quelque prudence à suivre les pas de M. Quinet. La voie où s'avance l'auteur d'*Ahasvérus* n'est pas encore suffisamment connue et éclairée pour que tout survenant s'y aventure sans circonspection, d'autant que les écarts des disciples pourraient compromettre la marche et le triomphe du maître.

M. Taillandier ne croit pas, il le déclare, à l'immobilité du Verbe qui, incarné, selon lui, dans l'humanité, s'y développe sans cesse. C'est, on le voit, le thème sur lequel se brodent ces épopées humanitaires, qui menacent de devenir bien nombreuses, et qui ne marchent qu'enveloppées de mythes et de symboles, c'est-à-dire de nuages.

Depuis la diffusion parmi nous des idées allemandes, on parle beaucoup de ces théories nébuleuses qui avaient jusqu'alors paru antipathiques au caractère de notre littérature. Ceux qui

font des mythes aujourd'hui s'imaginent frayer des routes où jamais la poésie n'avait porté ses pas ; c'est encore une erreur. Ces théories-là, pour nous venir d'Allemagne, n'en ont pas moins couru le monde. Au XVIe siècle, par exemple, la poésie italienne n'avait pas une bien haute portée psychologique ; elle se bornait, le plus souvent, à l'expression de langoureuses fadeurs et au récit de grands coups d'épée ; l'amour n'était guère que de la galanterie, et la pensée, tournée en pointes, compromettait sa gravité et son prix à ce jeu futile d'antithèses. Il est cependant un traité du Tasse où se lit une bien étrange interprétation de *la Jérusalem délivrée*. Le camp des croisés, s'il en faut croire le poëte commentateur, composés de princes et de soldats, représente l'homme qui est composé d'âme et de corps ; Jérusalem, ville forte et placée dans un terrain âpre et montueux, but où convergent toutes les entreprises de l'armée fidèle, figure la félicité civile convenable au bon chrétien, félicité difficile à acquérir, placée sur la cime escarpée qu'habite la vertu, mais où doivent tendre toutes les actions de l'homme politique. Toutes singulières qu'elles peuvent sembler, ces prétentions sont de bien près celles de nos nouveaux poëmes symboliques ; ce qu'on nommait jadis allégorie s'appelle mythe à cette heure : le mot est changé, mais non la chose.

Je ne m'aventurerai pas, et pour cause, à donner l'analyse de *Béatrice*. La pensée-mère de semblables livres s'égare en de tels dédales, et subit tant de métamorphoses, qu'elle ne rayonne pas toujours d'une lucidité parfaite, et que les yeux n'en sont pas également frappés. Un poëte dramatique qui joint à sa puissance créatrice le talent ingénieux, et toujours utile, de commenter son œuvre, ce poëte explique les divers aspects qu'il se plaît à voir dans l'une de ses œuvres par la comparaison suivante : « Le mont Blanc, dit-il, vu de la Croix de Flêchères, ne ressemble par au mont Blanc vu de Sallenches. » C'est une *similitude* que je recommande aux auteurs de poëmes symboliques, et qu'ils pourraient utiliser dans leurs préfaces. Leurs œuvres, en effet, sont loin d'avoir la même physionomie pour tous les regards, le même sens pour toutes les intelligences. Faites l'expérience de lire devant un cercle d'hommes, je parle d'hommes compétents en poésie, un poëme de cette famille, interrogez-les à tour de rôle sur la pensée qu'ils attri-

buent au livre, et sur les enseignements qui, selon eux, s'en dégagent. Pour plusieurs, je vous l'assure, le sens d'une pareille œuvre sera une arche close, et ceux qui auront cru en saisir la pensée parabolique vous répondront, dans le demi-sommeil où cette lecture les aura plongés, qui d'une façon, qui d'une autre. J'ajoute en hâte que, s'il s'agit du poëme de M. Taillandier, tout en faisant leurs réserves sur le sens un peu obscur et confus de l'ensemble, ils seront unanimes à louer le ton naturel du récit, la grâce des descriptions, le charme enfin de tous les détails.

Rien n'est touchant, en effet, comme les familiers entretiens de ces trois amis qui s'isolent, dans le passé, de toutes les questions présentes, pour y vivre tout au souvenir des maîtres anciens, poëtes, peintres ou théosophes, et rêvant pour l'avenir des temps meilleurs, des cités de Dieu où leur belle âme s'élance et se complaît en espoir.

Et puis, sous leurs longs voiles déroulés et sous leur nimbe lumineux, passent à vos yeux dans ce livre maintes gracieuses évocations, Éloa, Rachel, Marguerite, maints poétiques fantômes consacrés qui rappellent ces vierges de l'école byzantine que les vieux peintres peignent sur fond bleu avec l'auréole d'or au front.

On trouve aussi dans *Béatrice* de petites légendes qu'on croirait surprises par un follet des vieux temps au fond et dans le secret de quelque atelier d'Allemagne, et fidèlement transmises au poëte, qui a mis bien du charme à l'expression de ces doux mystères. Une de ces légendes nous a surtout ravi. Par une nuit brumeuse de novembre, une jeune fille est assise à son rouet, et pleure. Elle pleure, et c'est de jalousie. Son bien-aimé l'adore, il est vrai, mais il a un autre amour bien inquiétant pour elle, l'amour de l'art. Et cédant à cette violente passion, son jeune amant s'en est allé bien loin pour se former à l'école des maîtres. Tandis que la jeune fille se lamente, une belle dame lui apparaît, et s'informe du motif de ses larmes. La pauvre enfant lui conte sa peine; et alors la dame : — Ne pleurez pas, lui répond-elle, votre ami ne vous oublie point. Il travaille sous les yeux d'un maître qui peint des toiles pour le Christ. Hier, en face d'une sainte Marie qu'il avait peinte au mur d'une église, il se désolait, étant loin de vous; et dans

la tristesse de son cœur il priait la sainte de venir vous apprendre ce qu'il a fait pour sa gloire. Et voici que, touchée de son amour, je viens vous annoncer cette bonne nouvelle.

Heureuses les franches natures, les pures imaginations, heureux les doux esprits que le prosaïsme des questions, à cette heure pendantes, a si peu altérés de son contact qu'ils puissent encore se bercer avec bonheur de tels accents, s'oublier à la contemplation de telles peintures, s'intéresser à de tels récits, non moins simples, non moins naïfs que ceux de la nourrice à l'enfant!

Le style de M. Taillandier se ressent bien parfois des nébuleuses conceptions qu'il exprime. Les contours de sa phrase ne sont pas toujours nets et fixés ; on voit que le jeune écrivain n'est pas encore complétement maître, surtout dans la strophe, de son riche et perfectible instrument. Mais toujours est-il, au moins, qu'il n'a dans sa manière aucun de ces défauts innés ou systématiques, également difficiles à vaincre ; et quand il a bien présent à l'esprit, bien figuré à l'imagination l'objet qu'il veut rendre, alors le tracé de sa période est pur et précis; son style, d'un coloris suffisant, marche avec retenue, mais sans contrainte. Voici un fragment à l'appui de cet éloge :

. . . . Par la prairie
Nous vîmes s'avancer de loin sainte Marie ;
Sa main tenait le Christ ; douce mère de Dieu,
Elle ne portait pas encor son manteau bleu,
Ni les riches tissus, ni les belles parures ;
Mais, telle qu'on la voit sur les vieilles peintures,
Elle était calme et grave, et n'avait pour beauté
Que sa pure tendresse et sa simplicité.
Timide, elle venait dans sa naïve grâce,
Pauvre, sans ornements, et parlant à voix basse
A son fils, qui tenait sa robe par la main,
Et souriait au monde au milieu du chemin.

C'est pur, sobre et naïf de ton, comme une de ces toiles que savaient peindre Fiesole ou Orcagna, ces vieux artistes si fervents et si convaincus.

Je parlais de mythe à l'instant; un mythe profond, un nœud gordien inextricable, c'est la préface de *Provence*. Il n'est guère, en effet, possible d'imaginer quelque chose de plus obscur, et aussi de plus curieux, que cet étrange manifeste, où l'auteur entre de plain-pied en conversation avec M. de Châteaubriand, et profite de la circonstance pour lui donner une leçon d'histoire littéraire. « Monsieur, est-il dit tout d'abord, vous lirez *à deux fois* cette préface. » Et que M. de Châteaubriand, écolier indocile, n'aille pas se récrier sur la longueur et l'inutilité de la leçon : « Vous la lirez *à deux fois,* monsieur. » Il n'est pas, on le voit, de réplique permise. Mais ce n'est rien encore; quelques lignes plus bas, l'auteur assure qu'il donnerait tout ce qu'il écrira jamais pour la seconde décade perdue de Tite-Live. Le lecteur et le critique, gens railleurs de leur espèce, sont bien vite tentés de lui répondre que ce ne serait point, de sa part, une bien grande générosité, et qu'il aurait peu, sans doute, à perdre au change. Voilà pourtant ce que l'auteur, quelques mots après, appelle ses *humilités*. Les préfaces, il faut l'avouer, sont parfois de bien grandes maladresses. Elle serait curieuse et instructive, la liste des livres contemporains que leurs préfaces ont compromis. Tel proteste de sa modestie tout le long du volume, qui fait crouler tout ce bel échafaudage d'humilité littéraire dans quelques pages d'avant-propos où se trahissent ses prétentions jusque-là dissimulées. En des jours comme les nôtres, où chacun ne croit guère qu'en soi-même, on compte les écrivains qui s'acquittent habilement d'une préface, et je dois reconnaître que, parmi ceux-là, les poëtes ne sont pas les plus nombreux.

Le livre de M. Adolphe Dumas vaut mieux que sa préface, et nous avons de son talent, considéré en somme, une opinion plus favorable que celle qui pourrait résulter de la seule lecture de *Provence*. La critique, que d'autre part M. Dumas ne se fait pas faute de rudoyer, a été vraiment bien sévère pour son début au théâtre. Il est d'ailleurs une critique de feuilleton qui se montre d'ordinaire peu avenante et peu courtoise à l'égard des poëtes. Elle qui aura de l'indulgence, de la bonne humeur et des bravos pour un vaudeville, chose assez peu littéraire de sa nature, elle sera morose, querelleuse, hostile même pour toute œuvre qui osera tenter sur les planches acte de poésie.

Cette différence de dispositions a lieu de surprendre, et, si l'on en cherchait bien le motif, je ne puis croire qu'on le trouvât uniquement dans l'amour de l'art. N'en déplaise donc à cette critique, l'auteur du *Camp des Croisés* a fait preuve, en son drame, de qualités poétiques réelles; et, sans souscrire au jugement de M. Hugo, qui, dans une lettre dont M. Dumas fit un bouclier à son œuvre, assurait qu'il y a dans ce drame assez de talent et de poésie pour défrayer douze tragédies; sans admettre, dis-je, cette opinion (je soupçonne même qu'elle n'était pas complétement celle de M. Hugo), il importe de constater dans ce drame, mal construit, confus, embarrassé dans sa marche, des mouvements d'un lyrisme brillant et plein d'âme. Ainsi, la ballade d'Agar est un morceau d'une gracieuse exécution; ainsi le rôle de Léa est en plusieurs passages empreint d'une grâce charmante, quoiqu'il y perce un peu de recherche, et les couplets élégiaques que le poëte met en sa bouche et dans celle de son amant jettent par intervalles les douces splendeurs de ce soleil du Midi, dont l'action semble moins vive sur *Provence*. Serait-ce à dire que c'est la nuit et non la lumière qui se fait en M. Adolphe Dumas? Je suis, certes, loin de porter ces menaçants augures; mais enfin, si le jour doit se faire pur en ce talent-là, il est bien l'heure qu'il se fasse. Quoique M. Dumas insiste avec une complaisance particulière sur son extrême jeunesse, il ne faudrait pas prendre ses vers pour des vagissements de sa muse, et bien qu'il soit loin sans doute d'avoir dit son dernier mot, il n'en est pas non plus à son premier (il laisse déjà par derrière lui un bien gros poëme), et on a le droit de juger sa valeur au poids de ses productions actuelles.

J'ai le regret de ne pas connaître la Provence; mais je ne puis croire que l'image de ce beau pays se retrouve entière dans le livre de M. Dumas; je ne puis croire que ses nuits tièdes et semées d'étoiles, ses brises chaudes d'émanations embaumées, ses mœurs, ses paysages, soient complétement reproduits dans cette œuvre. Je me demande aussi quel rapport, même éloigné, des vers comme ceux datés de Vincennes, ou ceux intitulés *Jean Fréron*, peuvent avoir avec la Provence. Ces récriminations amères et violentes sont ici déplacées plus que partout ailleurs, car elles surprennent et indisposent

le lecteur, qui, sur la foi du titre, comptait sur les molles et sereines inspirations d'une terre où l'âme doit, il semble, trouver jusque dans l'air l'assoupissement de ses blessures. Mais, je le répète, tout ceci ne doit pas empêcher de reconnaître une organisation poétique en M. Dumas. Il y a, certes, en cette nature, de belles qualités qu'un talent plus rassis saura mettre à bien, des germes précieux qui sont dans l'attente d'heures plus sereines pour s'épanouir; jusqu'ici sans doute il y a eu plus de brouillards que de rayons, plus de fumée que d'éclairs, dans la manifestation de cette pensée-là : c'est un chaos peut-être, mais enfin un chaos d'où l'harmonie peut sortir.

M. Adolphe Dumas, qui malmène Pétrarque, le poëte de Vaucluse, en plus d'un passage de son livre, devrait bien, plutôt que de lui contester l'élan poétique, imiter son art transparent, sa forme riche et savante, son dessin pur comme celui de Raphaël. Un autre poëte contemporain, né, ce nous semble, comme M. Dumas, dans le midi de la France, et qui a mieux que lui le sentiment des lignes harmonieuses qu'affecte la forme méridionale, c'est l'auteur des *Symboles* et des *Poésies romaines,* M. Jules de Saint-Félix. Par malheur, le roman, ce grand envahisseur, est venu imposer son joug à ce poëte, et lui arracher des mains une lyre à jamais regrettable. Mais que vais-je parler de modèles à M. Dumas? Des modèles, nul n'en veut plus suivre. Pour réussir toujours, il suffirait d'ailleurs à l'auteur de *Provence* de rencontrer plus souvent le ton et la veine qu'il a plus d'une fois trouvés déjà. Qu'il s'efforce donc de réformer les scories de sa versification trop souvent abrupte, et qu'il emplisse, par exemple, son aire poétique de pièces comme celle des *Blés*. Alors, et je le dis sans jouer sur les mots, sa mission sera riche. Là même, en cette pièce remarquable des *Blés,* on doit un éloge spécial à *la Glaneuse*, délicieuse petite peinture dans le goût biblique, qui rappelle la jeune et belle Ruth glanant parmi les moissonneurs de Booz :

C'est dans le même champ, c'est la même orpheline
Baissée, et, comme un lys que la chaleur incline,
Penchée à l'ombre de son corps;

Glanant sa pauvreté sous les heures ardentes,
Et cherchant, à côté des moissons abondantes,
Des épis comme des trésors.

Il y a encore de bien jolis vers dans ceux consacrés aux belles Avignonnaises. *Le Cerisier* est aussi un charmant caprice renouvelé de Rousseau, jetant des cerises dans le giron de Mlle Gallet. Mais je ne pense pas qu'il y ait dans tout le livre des vers mieux sentis, d'un jet plus facile et d'une touche plus heureuse que les suivants :

Je me disais : Mon Dieu, que la Provence est belle !
Voilà le mois d'avril et voilà l'hirondelle,
Les premières amours, les premières chaleurs.
. . . .
Et voilà l'amandier dont le rameau s'élève
Dans d'humides baisers qui partagent sa sève ;
Son bonheur parfumé, jusqu'à cent pas de lui,
Dans ses soupirs en fleurs s'exhale épanoui.
Et si l'on savait bien l'hymen de toutes choses,
Quelle nuit amoureuse a fécondé mes roses,
Quel amant de la terre, à son sein nu qui dort,
Près d'une marguerite éveille un bouton d'or ;
. . . .
Je me disais : Mon Dieu, comme la terre est belle,
Et comme le printemps est revenu fidèle !
Il semble qu'au verger, sur les arbres à fruit,
Tous les chastes amours sont éclos cette nuit ;
Et nous allons mourir de parfums et d'arômes,
Car cet air du matin est trop pur pour des hommes.

Voilà bien un poëte qui parle, et qui parle une langue d'harmonie et d'images ; voilà des inspirations saines, calmes, rassérénées, et dont il est permis d'induire hardiment, ce semble, que la nature est une meilleure muse que le dépit.

M. Charles Coran est, j'imagine, de ceux qui s'inquiètent peu du résultat philosophique de la poésie, et qui ne moralisent point en vers. Son livre, comme ceux de M. Turquety, ne se lirait point dans un oratoire, et l'amour qu'il chante n'est point

assez mystique pour répandre ses soupirs au pied d'un autel; mais, au nombre de ces modernes adeptes d'Horace dont je parlais tout à l'heure, il y a des hymnes pour toutes les jouissances des sens et de l'âme. La critique le blamera-t-elle de ces tendences épicuriennes? Une telle pruderie siérait mal à la critique, qui doit, selon nous, laisser toute latitude à l'inspiration, et ne se préoccuper le plus souvent, en son examen, que de la mise en œuvre. Ainsi donc, M. Coran a bien fait de chanter, selon son cœur et sa fantaisie, ce que la vie a de douceurs consolantes, ce que l'art a de suprêmes délices, ce que la femme a d'amour et de beauté. C'est là d'ailleurs, à tout prendre, le thème inépuisable, éternel, que tout artiste exploite diversement, mais nécessairement, et sur lequel, dans le même sens que l'auteur d'*Onyx*, et avant lui, M. Théophile Gautier a brodé de capricieuses arabesques. M. Coran n'a certes pas la puissance de coloris, l'habileté rhythmique qui distingue, à un haut degré, *la Comédie de la mort*, mais son talent n'annonce pas non plus cette fâcheuse résolution de tailler décidément la phrase, comme un statuaire le marbre, et de figer en quelque sorte la pensée sous l'écorce des mots.

Je pourrais bien quereller M. Coran sur le titre de son recueil, qui ne justifie pas suffisamment, je trouve, les prétentions à l'exquise bijouterie, à la coquette élaboration du style, que ce mot d'*Onyx* met en droit d'attendre. Mais il faut se montrer indulgent pour ces sortes de baptêmes. Ces volumes de poésies éparses se prêtent peu, d'ordinaire, à une dénomination précise, et l'auteur a parfois moins de peine à les écrire qu'à les nommer. Aussi, sans faire le procès au titre de ce recueil, j'aime mieux en signaler les morceaux qui m'ont, parmi tous, spécialement frappés. *Derrière un store* est de ceux-là. On dirait un joli prélude qui donne le ton et dispose à l'accent un peu cavalier du morceau qui vient après, et qui fera sourire intérieurement plus d'une lectrice, si tant est qu'il en doive scandaliser d'autres. Je préfère de beaucoup les pièces de ce genre à celles en forme de dialogue dont les personnages émettent des idées un peu communes, et cela dans un langage un peu traînant. L'auteur d'*Onyx* ne me semble jamais mieux inspiré que lorsqu'il traduit ses impressions personnelles. Alors, en effet, jusque dans les plus courts fragments, se trouve une

grâce spirituelle ou voluptueuse qui enchante. Ainsi les vers intitulés *Problèmes*, ainsi le fragment : *J'étais en face d'elle*, petite scène muette d'une ravissante délicatesse, et dont le trait final rappelle ce mot que, dans *Chatterton*, le quaker dit admirablement à la vue des transports de Ketty Bell : La mère donne à sa fille un baiser d'amante. Mais voici un sonnet qui donnera une favorable idée des autres, et ici, vraiment, citer sera louer :

L'un disait : « Je préfère, avant tout, en madame,
Les humides regards de ses yeux de velours,
Tantôt distraits, tantôt pensifs, brûlants toujours. »
Un autre répondait : « Ce qui me trouble l'âme,

C'est sa bouche en langueur, où le désir se pâme,
Sa bouche, en dépit d'elle, invitante aux amours. »
Un troisième voulait, au prix de tous ses jours,
Baiser, rien qu'une fois, ses longs cheveux de femme.

Un peintre pour ses mains se mettait à genoux;
Un chanteur lui trouvait une voix de syrène;
Un poëte admirait ses allures de reine.

Et moi, qui ne suis pas cependant son époux,
J'adore un signe blond caché sous sa mamelle :
Je laisse à ces messieurs à deviner laquelle.

En somme, *Onyx* est un recueil d'une philosophie très-facile, et d'une lecture aimable. Après les volumes d'austère et religieuse poésie, qui ne font pas faute à cette heure, on éprouve, en le lisant, à peu près la souriante impression que ressentit la belle Locrienne d'André Chénier aux amoureux propos du jeune Grec qui vint la distraire des graves enseignements du sage pythagoricien.

Je ne terminerai pas cette revue poétique sans dire quelques mots d'un talent, jeune je suppose, mais déjà mûr et tout formé, et qui semble soutenu et inspiré d'un bien belle âme. Ce poëte-là n'a pourtant point encore reçu la consécration de l'in-octavo,

ni même les modestes honneurs de l'in-dix-huit ; il n'a point appris à cadencer ses vers selon les lois de telle coterie, à les colorer selon le procédé de telle autre ; mais, dans le silence recueilli de la province, il s'est, de lui-même, initié à tous les mystères de la muse, et n'a guère jusqu'ici confié ses consciencieuses productions qu'à des journaux lyonnais, échos peu sonores comme toutes publications provinciales. Deux des poëmes de M. Victor de Laprade nous sont cependant parvenus, et c'est pour nous un devoir et un plaisir de signaler aux rares, mais intelligents amis des poëtes, ce talent digne de toutes leurs sympathies. L'un de ces poëmes est intitulé *les Parfums de Madeleine,* mais nous parlerons de préférence de *la Colère de Jésus,* qui nous semble supérieur à l'autre par le mérite du style.

Dans *la Colère de Jésus,* l'auteur assimile le rôle du poëte à celui du Christ qui vint sur la terre uniquement pour consoler et bénir, qui guérissait les lèpres de l'âme comme celle du corps, qui ne repoussait ni la faiblesse ni le repentir, et qui sanctifia l'amour, dont il agrandit l'horizon par la charité. M. de Laprade a su trouver des accents émus, des couleurs d'une évangélique simplicité pour peindre cette divine nature, toute de paix et de mansuétude ; et quand il propose cette sublime figure comme modèle au poëte, quand il invite l'homme inspiré à suivre les voies pacifiques du Christ, à chanter selon son esprit et sa parole, alors aussi les vers de M. de Laprade, harmonieux toujours, mais d'une mélopée sévère et lente, formule en poétiques symboles les préceptes qu'il émet.

> O poëte, sois calme et beau par la douceur !
> . . . .
> Au sarcasme jamais n'ouvre ta bouche d'or.
> Qu'en tes vers, blonde gerbe où nul serpent ne dort,
> La tendre sympathie ou visible, ou voilée,
> Comme une fleur du ciel soit toujours recelée.
> Que ta parole, enfin, pour qu'on y croie un jour,
> Vive par l'harmonie et surtout par l'amour.

Oui, M. de Laprade a raison, et c'est un noble rôle que celui qu'il assigne au poëte, c'est même la seule mission digne du

génie, la seule que devrait couronner la gloire. Oui, l'exaltation de toutes les pensées généreuses, jointe à une immense pitié pour toutes les infortunes, c'est bien de ces inspirations sublimes que la poésie doit faire retentir les cœurs, et c'est à de tels signes qu'on reconnaît sa haute origine. Le poëte est l'homme sympathique, dit une maxime orientale; qu'à ce titre donc son orgueil s'ouvre à tous les sanglots, que sa poitrine tressaille au cri de toutes les misères, et qu'il tende à toutes les bouches altérées l'urne de ses chants, afin que tous y puissent étancher, ou, tout au moins, rafraîchir leur soif.

Cependant, si le monde offre au poëte des spectacles dignes de toucher son âme et d'éveiller sa compassion, il lui présente aussi le tableau de turpitudes bien faites pour allumer sa colère et armer sa main indignée du fouet dont le Christ châtiait les vendeurs du temple.

L'iambe dicté à M. de Laprade par ce sentiment de répulsion instinctive qu'inspire à toute âme, éprise d'idéal, l'esprit mercantile du temps et toutes les hontes qui en découlent, cet iambe, bien qu'il marche d'un pas animé et qu'il étincelle de beautés nombreuses parmi lesquelles il faut citer ces quatre vers :

O toi, parole ! ô voix qui féconde et qui crée,
Parole, ô don terrible et grand,
Part de l'âme divine à l'homme conférée,
Parole, un des noms que Dieu prend !

Malgré de pareils vers, aussi artistement faits qu'énergiquement conçus, cet iambe, dis-je, n'est pas, à mon gré, la plus remarquable partie du poëme. Quant au fond d'abord, je crains que l'auteur, qui avait cependant à parcourir un assez vaste champ d'infamies, n'ait, un peu inconsidérément, cédé à la pente de son indignation, et ne se soit élevé contre des scandales imaginaires, Dieu merci, lorsque, par exemple, il parle du poëte qui se loue à tant l'orgie et du pontife qui vend sa foi. Et puis, on le reconnaît vite, ce ton d'ardente diatribe n'est pas naturel à M. de Laprade, et quand il a rempli ce pénible ministère d'invectives, se repliant épuisé sur lui-même, il s'écrie

d'une voix dont l'accent ému trahit bien naïvement les instincts de son âme :

Ah ! même en servant Dieu, que la colère est rude !

Je regrette de ne pouvoir multiplier les citations, car l'on verrait à quelle langue harmonieuse, limpide, colorée, M. de Laprade confie l'expression de sa pensée ; mais les courts extraits qu'on vient de lire suffiront aux esprits intelligents pour apprécier la délicatesse, la pureté, l'élégance volontiers mystique de son style, où l'image se déploie riche et brillante, mais sans jamais faire cristallisation sur l'idée. La seule critique que je veuille me permettre, c'est que la phrase n'éclaire pas toujours la pensée de son véritable sens, ou ne jette pas autour d'elle une lueur suffisante : on dirait d'un habile archer qui frappe bien à tout coup dans la cible, mais qui n'atteint pas constamment le point de mire.

AUGUSTE DESPLACES.

LE

CHEMIN DE LA CORNICHE.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

MONSIEUR,

Au milieu de tant de graves préoccupations politiques, peut-on encore espérer d'être lu quand on n'accuse ni le gouvernement ni les chambres? Est-il permis de trouver encore une place dans les revues ou les journaux, quand on ne veut être l'ennemi de personne, quand on ne se fait d'aucun parti et qu'on va librement son chemin, rêvant de philosophie et d'art? S'il en est ainsi chez vous, monsieur, que la *Revue de Paris* soit louée et honorée; je tiens son amitié pour chose douce et précieuse, et je reprends avec elle mes paisibles causeries.

La route de Nice à Gênes, par le bord de la mer, est une des plus étonnantes et des mieux nommées. En effet, le *chemin de la Corniche* tantôt serpente sur des crêtes de rochers, et tantôt se précipite dans des vallées profondes pour s'élancer encore sur des hauteurs; on le parcourt en voiture de poste avec une hardiesse et un bonheur effrayants. Cette route existait sous l'ancien

régime, mais plus étroite qu'elle ne l'est aujourd'hui; la conquête française et plus tard le roi de Sardaigne, Charles-Félix, l'élargirent et consolidèrent beaucoup de ponts et de chaussées, au grand déplaisir de l'Autriche, toujours si soigneuse de barrer tous les chemins qui nous mènent à elle. Un événement sinistre est chose rare aujourd'hui sur le chemin de la Corniche; les brigands ont perdu l'habitude d'y détrousser les voyageurs, et depuis trois ans, on ne cite que deux voitures qui ont dégringolé dans la mer de plusieurs centaines de pieds d'élévation. Là, comme sur la voie de l'honneur, les chutes sont absolues, irréparables; souvent, entre le roc taillé à pic et le gouffre hurlant, le chemin n'a que deux toises de largeur sans parapets ni garde-fous. Si un de vos chevaux s'effraye et recule, si une de vos roues se brise, dites adieu à ce qui vous est cher dans la vie; vous tombez dans les profondeurs de la mort.

Ce fut pourtant par une riante matinée de septembre, que nous gravîmes les pentes des collines qui servent comme de gradins pour atteindre la Corniche; on y arrive en traversant des bois d'oliviers aussi grands que des chênes, et des ravins tout verdoyants de mousse et de verveine. Le soleil était encore bien loin sous les eaux; la couleur bleuâtre de la mer commençait à peine à pâlir au levant; cette vaste étendue marine ressemblait assez bien à un miroir sombre et constellé, tel qu'en avaient les magiciens d'autrefois. Une petite brise sud-est rayait à peine ce beau cristal indigo; le ciel était beaucoup plus clair et transparent que l'eau; il étincelait comme un écrin. Arrivé sur les plateaux supérieurs, notre voiture hâta le pas, et chacun de nous probablement fit des vœux secrets pour la santé du cocher, qui, par parenthèse, était un jeune drôle sifflant et jurant comme un excommunié. Nous avions pour équipage un des *voiturins* du pays, c'est-à-dire une vieille et large berline suspendue sur des roues de hauteur démesurée, et attelée de trois chevaux efflanqués; le tout ensemble maigre et long comme une sauterelle. Il y avait pourtant cinq personnes dans cette boîte roulante, et moi, assis à côté du cocher, mais ayant un coude et une oreille dans la voiture. Les brumes matinales couvrirent la mer de leurs gazes blanches; l'aube rougit, les vapeurs se divisèrent et se perdirent au couchant comme une volée de cigognes; le radieu soleil lança sur l'eau deux rayons incommen-

surables; il fit jour, et les oiseaux chantèrents Nous étions à la hauteur du golfe de Villa-Franca, nous vîmes sous nos pieds, bien loin, un amas de maisons et des môles coupant l'eau de leur arête circulaire; c'était la ville et le port. Dans la rade se balançaient deux frégates qui étaient venues dormir pendant la nuit dans cette baie tranquille, et qui tendaient l'aile inutilement à un vent de terre trop faible encore. Du plateau où nous étions, avec le moindre parapet sur la route, le coup d'œil eût été magnifique; mais comment admirer l'immensité du haut d'un balcon sans rampe et perché sur le gouffre? Telle était la judicieuse réflexion d'un des voyageurs; je partageai cet avis.

Or, le personnel de la voiture était ainsi composé : une Anglaise et son mari, un monsieur inconnu, remarquable par un ventre digne des comédies de Plaute, une jeune fille française et son amant, je crois; le cocher siffleur et moi, nous complétions le nombre sept. L'Anglaise, fort blonde et assez belle, quoique maigre, était très-effarouchée; son mari, tête grasse et colorée, dormait; le monsieur inconnu prenait du tabac et balayait de la main son vaste gilet blanc; les amoureux de France chuchottaient. Je questionnais le cocher, qui coupait toutes ces réponses par des coups de sifflet aigus et entrant dans mes oreilles. — Que diable! lui dis-je à la fin, vous n'êtes donc qu'un merle, mon ami? — Le propos plut sans doute au gros monsieur, car il ajouta du fond de la voiture: — Et un sot merle encore!

Ceci faillit nous coûter cher, car le drôle qui nous conduisait se mit à fouetter ses chevaux de colère, et nous nous vîmes emportés sur un chemin aussi périlleux qu'une corde tendue. L'Anglaise jeta un cri et saisit son époux à la gorge; l'inconnu bondit et murmura; quant aux amants, ils profitèrent de l'occasion pour s'embrasser. C'était juste. — Monsieur, me dit le gros homme du fond de la voiture, faites-moi l'amitié de jeter du haut en bas de la Corniche ce misérable conducteur.

— Monsieur, lui répondis-je, il vaut encore mieux qu'il guide ses chevaux.

L'Anglaise se pâmait de crier comme une reine d'opéra; son mari cherchait à se dégager de ses étreintes nerveuses. Les charmants jeunes gens passaient le temps dans un long, un éternel baiser. Un cheval s'abattit, la voiture s'arrêta. Nous arri-

vions sur le point du plateau qui domine la baie de Monaco et ses rivages élyséens. Je mis pied à terre, et laissai le cocher aux prises avec le voyageur inconnu ; l'Anglaise et son époux me suivirent; les amoureux ne bougèrent pas de leur nid.

— Monsieur, me dit l'Anglais cheminant à côté de moi, c'est une chose bien remarquable que la civilisation anglaise, si parfaitement en harmonie avec les besoins de l'humanité, et particulièrement avec le tempérament du peuple britannique. Les lois ne font pas les mœurs ; mais on a bien raison de dire que les mœurs font les lois.

Ce début m'affligeait profondément, je l'avoue, et je regrettais la voiture emportée au bord de l'abime. Il fallait couper en deux l'exorde parlementaire de l'Anglais sous peine d'avoir tout le discours.

Après quelques mots échangés, je fis à l'Anglais un salut, qu'il me rendit en bonne forme. Sa blonde moitié, pendant ce temps-là, se suspendait au bras de l'époux, et exhalait dans le vide des soupirs incommensurables. Des cris aigus retentirent derrière nous. Nous écoutâmes : c'était une véritable scène de pugilat. Le cocher et le gros voyageur se *boxaient* à outrance, ce qui enflamma singulièrement les esprits belliqueux de l'Anglais. Cependant le conducteur furieux frappait le ventre de l'inconnu comme une grosse caisse de régiment. Nous crûmes devoir mettre fin à ce duel improvisé, et nous parvînmes, non sans peine, à persuader au voyageur de reprendre sa place dans la voiture. Il y retrouva les deux amants dans la même attitude; ils avaient vraiment l'air de deux princes enchantés, tant ils se doutaient peu de tout ce qui se passait autour d'eux. Nous continuâmes notre route ; mais le cocher ne sifflait plus, les chevaux marchaient mal, et les paysages marins étaient moins beaux. La rixe avait gâté le voyage ; l'Anglais devenait verbeux et disert. Les deux charmants amoureux continuaient à s'embrasser en silence. Il y avait longtemps que le spectacle de ce bonheur si frais, si épanoui, faisait bondir le cœur de la vertueuse dame; son œil lança un éclair sur les blanches tourterelles, et puis, s'adressant au conducteur, elle dit :

— Il me semble, monsieur le cocher, que vous auriez pu placer au bel air, sur l'impériale par exemple, les gens qui aiment à soupirer si tendrement.

— Cela est vrai! s'écria le mari britannique, cela est vrai! et j'ajouterai même que ces embrassements publics....

— Prouvent un amour tout particulier, répliqua le gros voyageur dans son coin.

— Le mot n'est point heureux, monsieur, lui dit l'Anglais.

— Alors, pourquoi vous rend-il si malheureux, milord? Vous êtes rouge comme une fleur de pavot.

— Fleur de pavot, fleur d'opium, où diable voulez-vous donc en venir, monsieur le voyageur? répliqua brusquement l'insulaire.

— Messieurs, dit tout à coup le cocher, voici San-Remo, où il y a de bon vin; vous avez passé à Ventimiglia sans vous en apercevoir.

La petite ville de San-Remo se montra en effet sur la pente d'une colline toute verte de pampres grimpant aux grands arbres. Sa rade étalait au pied de la montagne un miroir étincelant de rayons. On eût dit de l'argent vif bordant un rivage de velours. Quelques petits bâtiments à voiles repliées pointaient dans l'air le bout de leur vergue; et, sur l'escarpement d'un rocher dominant l'étendue, un chevrier chantait son mélancolique refrain. Des cactus énormes bordaient la route et formaient des dentelures bizarres sur le fond vert tendre des jardins inférieurs; des odeurs de myrtes et de chèvre-feuilles nous arrivaient par bouffées. Il y avait là de quoi apaiser toutes les haines et toutes les colères de la terre. Il y avait aussi de quoi donner à l'amour de voluptueux élans, et je vis bien que le beau paysage redoublait la douce électricité des deux âmes amoureuses. Les deux amants se regardaient et regardaient le golfe et les montagnes, puis ils souriaient, puis ils se cherchaient de la main et ne rompaient jamais leur adorable silence; mystérieuse musique de la pensée. Vu à travers le prisme de ces idées-là, San-Remo est fort joli; il ressemble assez bien à un balcon penché sur le désert. Quelques petites filles de douze à treize ans, montrant leur jambes fines et brunies sous le jupon écarlate, entourèrent la voiture et jetèrent dedans de gros bouquets en échange de quelques sous. L'Anglais en fit une ample moisson, qu'il déposa dans les bras de sa compagne, apparemment comme hommage à sa chasteté furibonde. Un des bouquets des jeunes filles alla tomber entre le visage de la nouvelle Angélique et celui du nouveau Mé-

dor, en sorte que les œillets et les jasmins reçurent les baisers amoureux. Angélique garda le bienheureux bouquet; il lui avait volé un soupir de son amant. Quant au gros inconnu, il s'était profondément endormi.

Il y avait une grande agitation dans cette petite ville. Les cloches sonnaient, et des groupes de femmes allaient et venaient dans les rues. Était-ce une fête? était-ce une émeute? Je le demandai en descendant de voiture. Rien n'était trop gai, rien n'était trop tumultueux! ce n'était ni une insurrection (eh! peut-il y en avoir dans les paisibles États de Sardaigne), ni une fête. C'était un enterrement. Je m'adressai à une des matrones les plus imposantes d'un groupe et lui demandai de me conter l'histoire du mort en deux mots. Ce mort était une jeune et belle morte, qu'on allait porter dans la tombe du repos; une jeune fille du pays des palmes, car il est beaucoup de palmiers à San-Remo, brisée avant sa dix-huitième année par un chagrin. Eh! de quoi meurent les jeunes filles d'Italie, dites-le-moi? Qu'est-ce donc qui pâlit leur front et les roses de leurs lèvres? qu'est-ce donc qui les fait pencher comme des lis en plein vent? Le chagrin d'amour, soyez-en sûr; le plus grand, le seul chagrin. Un étranger, un jeune homme de France était venu s'établir depuis peu aux environs de la ville; il y avait fait bâtir une maison délicieuse, adossée à un bois de pins et regardant le golfe par dessus deux terrasses de fleurs. L'étranger était mélancolique et ardent comme George Byron; il avait toutes les adorations du beau et du vrai. Il vit une jeune fille de San-Remo nommée Margarida B...; il l'aima; il la demanda en mariage et devint son amour aussi. Quelques jours avant les noces, le fiancé, qui avait à lui une barque sur la rade, voulut aller rêver seul au large par un beau clair de lune. Le lendemain, il n'était pas revenu, et depuis lors il ne revint plus. Histoire bien simple et bien triste! Trois mois se passèrent à attendre. Des pêcheurs racontèrent qu'un jour ils avaient trouvé une chaloupe brisée à six lieues de là, au milieu des rochers à fleur d'eau. Margarida voulut se jeter au cloître, mais la mort eut pitié d'elle, et elle vint l'enlever un soir toute blanche et toute parfumée d'innocence.

Or, comme nous étions là sur la place de San-Remo, le portail de l'église s'ouvrit. Une longue file de femmes et de jeunes

filles en sortit lentement; vinrent ensuite des prêtres précédés d'une croix d'argent et vêtus de chapes noires; puis un cercueil parut, porté par six paysannes, jeunes et fortes; ce cercueil était blanc et chargé de fleurs; on eût dit une longue corbeille de nénuphars, une offrande votive à quelque belle sainte du pays. Il était découvert... Un ange endormi reposait là-dedans. C'était Margarida, que la mort avait pâlie, mais dont elle n'avait changé ni le sourire ni la douce physionomie. Margarida avait le voile des vierges, sous la transparence duquel on voyait ses beaux cheveux noirs enroulés à la grecque, comme elle avait coutume de les porter; une seule rose blanche était posée dans cette chevelure. Les franges brunes de ses paupières voilaient un regard abaissé et rêveur encore. Sa bouche entr'ouverte se relevait de chaque côté en creusant une fossette charmante. On croyait voir son sein virginal palpiter sous la mousseline blanche qu'il gonflait. Ses mains étaient jointes sur sa poitrine; elle tenait un crucifix et une belle branche de lis. Que ces mains pâles et amaigries étaient touchantes à voir! Elles tremblaient par le mouvement imprimé au cercueil, et cette vie apparente était d'un effet si saisissant qu'on se sentait des larmes aux yeux. Pauvre Margarida ! Tout le monde pleurait autour d'elle. Le cortége passa près de nous. Nous nous étions mêlés à la foule, comme des amis de Margarida arrivés de France pour la voir encore une dernière fois. Quand la bière fut à quatre pas de nous, j'entendis un cri derrière moi. C'était la jeune fille, notre compagne de voyage, qui tombait en défaillance après avoir voulu jeter son bouquet de fleurs à la jeune et belle morte. Nous la portâmes dans une maison voisine, et il fallait voir les tendresses et les inquiétudes de son amant. Le cortége funèbre traversa la place et suivit une longue rue. Bientôt nous le vîmes reparaître sur le versant de la colline, sous les arcades de verdure des citronniers et des oliviers. Le chant allait s'affaiblissant dans le lointain. Un quart d'heure après, la plus pure et la plus belle des filles de San-Remo était ensevelie. Les cloches de l'église, saisies d'une tristesse amère, firent entendre un dernier sanglot et cessèrent de sonner.

Nous montions en silence les délicieuses collines qui bordent la mer du côté oriental de San-Remo. La blanche et frêle Margarida, comme une vapeur diaphane, flottait toujours devant

moi dans les lointains lumineux des bois et de l'onde azurée. Nous cheminions au petit pas; la berline nous suivait lentement. La route était bordée de pommiers magnifiques, et de temps en temps s'élevaient dans les clairières voisines des groupes de pins d'Italie dont les vastes parasols de verdure servaient d'abri aux chèvres sauvages qu'on rencontre dans ces montagnes. Cette chaîne de hautes collines est comme un intermédiaire d'anneaux entre les Alpes maritimes et les grandes arêtes de l'Apennin. Elle court tout le long de la mer, mais par ondulations bien autrement gracieuses et douces à l'œil que les entassements abruptes, les escarpements anguleux que vous rencontrez sur la corniche de Monaco, de Mentone et de Ventimiglia. Les premières croupes montagneuses de l'Italie prennent de la mollesse avant d'arriver à Oneille, comme les formes du langage. Déjà on pressent la douceur des contours de la moelleuse Toscane. La route qui mène à Turin par le col de Tende serpente à gauche et va se perdre dans le dédale des montagnes. On entre dans la *rivière* de Gênes, riche et prodigieuse rivière en effet, dont les flots sont des chaînes de collines verdoyantes, dont les courants sont des vallées emplies de moissons et de vergers, et dont les navires sont des *villas* étincelantes. Je marchais à l'ombre de larges pommiers, lorsque je m'aperçus que les deux jeunes gens si amoureux cheminaient presque à côté de moi. Je les regardais obliquement, et je croyais voir un groupe grec, tant il y avait d'union et de grâce dans leur pose. La jeune fille enlaçait de son bras gauche le bras droit de son amant, et joignait les mains, la tête inclinée comme si elle interrogeait les cailloux du chemin; le jeune homme souriant, livrant à la brise les touffes de ses cheveux bruns et les bouts dénoués de sa cravate.

— Monsieur, me dit-il tout à coup, êtes-vous de ceux qui nous trouvent si ridicules?

La question *ex abrupto* me fit retourner subitement, et, mettant mon pas à la mesure de celui du groupe amoureux :

— Croyez, monsieur, lui dis-je, que je n'avais pas besoin de rencontrer la blanche Margarida pour comprendre parfaitement ce qu'il y a de divin dans vos âmes.

La jeune fille me remercia du regard.

— Nous sommes heureux de vous entendre parler ainsi, reprit son amant. Un voyage n'est souvent qu'une longue ironie,

et surtout dans certaines conditions de la vie. On rencontre tant de visages enchantés de vous faire la grimace quand on ne porte pas sur la figure cette expression de banalité commune à la plupart des voyageurs. J'ai ri, vous avez pu le voir, de la colère sanguine de l'Anglais et de la chaste fureur de sa femme ; libre à eux de trouver mauvais ce que je trouve délicieux. Il n'y a que ce gros voyageur qui m'embarrasse un peu. Quelle espèce d'homme est celle-là?

— Ma foi, monsieur, vous me prenez en défaut. Dans tous les cas, c'est un homme de la grosse espèce. Du reste, on dit : Grosses gens, bonnes gens. Il est vrai que pour premier avertissement il me priait de jeter le cocher dans le gouffre... Ceci prouverait de singulières habitudes.

Nous remontâmes en voiture, où nous trouvâmes nos trois voyageurs très-naturellement endormis, même l'Anglaise, qui ronflait d'indignation en se pinçant les lèvres.

Oneille, qu'avez-vous fait des deux grands hommes nés dans vos murs? Où est André Doria ! Où est Christophe Colomb? Ils sont morts!.. Pourquoi donc n'avez-vous pas leurs ossements héroïques, et pourquoi ne leur avez-vous pas élevé un monument ? Est-ce le marbre qui manque à l'Italie, est-ce la reconnaissance ? Colomb et Doria n'ont-ils plus un parent dans votre cité, charmante ville maritime, Oneille aux collines de pampres et de grenadiers ! Que faites-vous de tant de gerbes de palmiers, de tant de lauriers, de tant de myrtes en fleurs? Coupez des rameaux, faites des guirlandes, et allez les déposer sur le fronton de la porte de la maison de Colomb et de la maison de Doria. Eh quoi ! vous ignorez où sont ces deux foyers sacrés ! Vous n'avez pas gardé le souvenir des deux enfants sublimes dont vous eûtes l'honneur d'être la mère ! Vous n'avez ni leur tombe, ni leur berceau ! Ah ! certes, la terrible parole de l'Évangile s'accomplit dans vos murailles : « Nul n'est prophète dans son pays. » Vous dites : Doria a des statues à Gênes, et son palais y est l'orgueil de la cité et l'admiration des voyageurs. — Fort bien ! Mais où est le palais de Colomb? Où sont ses statues?.. Oneille, Colomb fut plus grand que Doria : il eut une mission divine ; plus que toute autre intelligence, son génie avait deviné la terre ; l'œuvre de Dieu lui était apparue dans une vision; sa grande et pacifique conquête fut la plus agréable au Seigneur ;

et ce roi légitime du Nouveau-Monde n'eut pourtant qu'un cachot pour domaine, et pour courtisans il eut la misère dégradante et la calomnie féroce. Oneille, ô la douce ville maritime, consolez l'ombre de Colomb; élevez sur votre rivage un tombeau de gazon, ombragez-le de laurier-rose et de cyprès; plantez à l'entour quelques belles fleurs d'Amérique, et dites à ceux qui passeront sur cette rive : Voilà, dans ma pauvreté, tout ce que j'ai pu faire pour celui de mes enfants qui réunit les deux mondes.

C'est ainsi que je me parlais à moi-même sur le balcon de l'auberge de la *Croix d'or*, en face du golfe d'Oneille, tout inondé d'un magnifique clair de lune. Il y avait nombreuse compagnie dans la salle à manger, et le souper des voyageurs était fort animé. Je pris place entre un noble lucquois et un officier turc qui voyageait pour sa santé; il buvait du vin et parlait français comme un chrétien. Chacun causait avec son voisin, lorsque tout à coup éclata au milieu de la table cette question faite d'une voix aigre et criarde :

— Que dit-on du ministère, messieurs?

Le propos était inouï : il éclatait au milieu d'une table d'hôtellerie, dans les États de Sardaigne, en plein gouvernement despotique. Aussi personne ne crut l'avoir entendu; seulement un silence solennel succéda à la phrase malencontreuse.

— Que diable dit-on du ministère, messieurs? dit la voix criarde et d'une façon tellement provocatrice qu'un gendarme en eût reculé.

— De quel ministère parlez-vous, bon Dieu, reprit un homme pâle comme de la farine.

— A coup sûr ce n'est pas de celui de Sardaigne ni d'Autriche, dit la voix insensée. Il n'y a de ministère que dans un État libre; dans tous les autres, il y a des ministres.

Quatre gendarmes et un brigadier venaient de paraître sur le seuil de la porte de la salle à manger; vous eussiez dit des cailles maigres accourues au coup de sifflet. Nous allions être arrêtés, nous convives joyeux, au nombre de dix-huit ou vingt, et par cinq alguazils. Quel honte! Le brigadier fit le tour de la table suivi de ses quatre hommes armés jusqu'aux dents, quatre Hercule Farnèse avec des visages de dogues et des chapeaux cornus comme des gondoles vénitiennes. Le brigadier examinait en si-

lence le profil de chacun de nous. Cependant la douce lune illuminait les bois du rivage et le golfe pacifique. Les aromes des plantes, l'odeur fraîche des brises, nous arrivaient par bouffées à travers la grande fenêtre ouverte sur le balcon. C'était une nuit magnifique...oui, mais une nuit troublée par des gendarmes. Qui cherchait-on ? vous ne le croiriez jamais. Au milieu de ces visages gais et hargneux, doux et féroces, spirituels et stupides, le brigadier s'arrêta devant le groupe charmant qui rêvait à la même table où tout le monde mangeait. Il tira un papier d'un sale portefeuille de cuir , regarda ce triste papier et les beaux visages des deux amoureux, puis s'adressant au jeune voyageur :

— Vous êtes M. Alfred de M..., dit-il, et vous mademoiselle Henriette B...; je vous arrête au nom du roi. Vous venez de Marseille; monsieur a enlevé mademoiselle. Suivez-moi.

— Jamais! s'écria Alfred en saisissant la main d'Henriette.

— Jamais ! dit Henriette jetant ses beaux bras autour du cou de son amant.

— De quel droit m'arrêter, si j'ai un passe-port et si je ne suis pas sujet du roi de Sardaigne?

— Nous avons contre vous , monsieur , un mandat d'extradition.

— Monsieur le brigadier, dit Alfred avec une dignité courroucée, comment se fait-il que votre police ne donne pas la chasse à son gibier ordinaire? N'est-il plus de contrebandier? n'est-il plus de banqueroutiers frauduleux? ou bien serait-ce que toutes les filles de mauvaise vie se sont jetées au cloître? Peut-être n'est-il plus un voleur ni un assassin sur le continent ? Vous n'avez plus rien à faire , n'est-ce pas, messieurs les gendarmes? et pour égayer vos loisirs, on vous invite à tendre vos filets pour saisir au passage deux pauvres amants qui fuyent ensemble à l'étranger, n'ayant pu trouver dans leur patrie un maire et un curé qui les voulussent marier. Allez, vous dis-je, c'est une honte, retirez-vous, car je ne vous suivrai pas.

La harangue était véhémente : elle troubla les gendarmes; mais elle électrisa les convives, déjà émerveillés de la beauté de la jeune fille enlevée, et très-animés par les parfums bachiques du vin de la Corniche. Il y eut une espèce de soulèvement, un *tollc*, un *haro*, contre les gendarmes et le brigadier, qui se

virent entourés, serrés et interpellés d'une façon fort menaçante. Pendant ce temps-là, les deux oiseaux amoureux délogèrent au plus vite, et, grâce à nos soins et à l'intelligence d'une jolie servante, ils parvinrent jusqu'à l'embarcadère du port qui était sous les fenêtres de l'hôtellerie, et gagnèrent le large dans une barque à voile latine et avec un fort bon pilote, deux rameurs et un excellent vent de terre qui les emporta comme une plume dans l'espace. Le brigadier, dégagé des querelleurs, chercha en vain ses prisonniers. De longues fusées de rires lui répondaient de toutes parts. Mais le drôle avait l'œil fin et le nez exercé ; il flairait une autre proie ; il lui fallait au moins une arrestation ce soir-là, car depuis huit jours la brigade chômait à Oneille. Ce fut donc à l'Anglais qu'il s'adressa, et, après avoir examiné son passe-port, il lui déclara tout net qu'il n'était pas de Londres, mais bien de Paris, et que, s'il allait voyager en Italie, ce n'était pas avec ses propres guinées, mais bien avec les fonds de très-honnêtes clients. M. l'Anglais n'était en effet qu'un spéculateur qui avait disparu depuis peu de France, emportant un demi-million à l'étranger pour soigner sa santé et donner quelques distractions à sa chaste et mélancolique moitié. Le faux Anglais s'emporta, jura, blasphéma, mais en si bon français et en si bon catholique, qu'il n'y eut pas moyen de lui supposer une goutte de sang anglican. Quant à sa femme, elle était changée en statue de sel, muette et pâle comme celle de Loth. Le brigadier fit son œuvre en toute liberté; pas une voix ne s'éleva, pas un signe désapprobateur ne fut donné. Il n'y eut qu'un gros personnage au bout de la table qui laissa échapper un rire sournois, une sorte de sifflement satanique. Le brigadier, cet admirable limier de police, dressa la tête; voyant ce ventre énorme, cette étrange figure grotesquement empaquetée dans une paire de favoris noirs et épais comme un bois d'ébéniers, il alla droit à notre voyageur prodigieux, et lui frappant rudement l'abdomen : — Ceci est faux, monsieur, lui dit-il, et je vous tiens enfin, vous et votre contrebande diabolique qui nous fait tant courir depuis six mois et qui prend toutes les formes comme une sorcière. Il y a quinze jours qu'elle passa déguisée en capucin. Suivez-moi.

A un signe convenu, deux agents de la *dogana regia* entrèrent, et se mirent en devoir d'éventrer le gros voyageur.

L'opération fut faite en deux tours de mains ; le précieux abdomen s'ouvrit largement sur la table, et il en roula des boyaux de dentelles et des viscères de cigares d'un parfum exquis. Le voyageur maigrit à vue d'œil. Ses favoris noirs tombèrent, sa chevelure ébouriffante changea de couleur ; ses épaules, ses bras, sa poitrine, tout chez lui diminua des deux tiers, et de cet éléphant il sortit un jeune chevreuil roux et maigre, un jeune et joli garçon de vingt-quatre ans, fluet, blond-chamois, pâle, honteux et rougissant comme une fille. Tel était le taureau si méchant dans la voiture, celui qui voulait lancer d'un seul coup de corne le conducteur dans la mer et qui mordait si cruellement l'Anglais et l'Anglaise de la Bourse de Paris. Vraiment la peur me gagnait : toute la carrossée de la voiture où j'avais loué une place n'était qu'une nichée de suspects dénoncés à la police et saisis du même coup de filet. Il ne restait plus qu'un seul voyageur de ce voiturin à arrêter ; c'était moi. Le brigadier regarda mon visage, puis il examina mon passeport. Nous échangeâmes un regard d'amitié, et nous nous tournâmes le dos. Les autres convives furent jugés blancs et purs comme je l'avais été. On emmena les tristes victimes, et le repas funèbre continua, mais avec des éclats de rire et des élans de belle humeur du meilleur aloi. Au fait, nos charmants amoureux étaient sauvés ; ils allaient passer une nuit délicieuse, au large, bercés par les ondes molles et rafraîchis par les brises. Quant à la contrebande maladroite et à la rapine ignoble, perverse, elles allaient coucher en prison.

Le lendemain, avant le lever du soleil, le conducteur et moi, nous montâmes sur notre siége, traînant après nous le coffre de la berline, si étrangement vidé par la gendarmerie, et nous gravîmes légèrement les pentes sud-est que l'on trouve en quittant Oneille pour aller à Albenga. Je ne pus me défendre de faire part à mon unique compagnon de quelques réflexions à peu près sensées sur la singularité de l'aventure de la veille, et en général sur l'étrangeté de la vie nomade dans la magique Italie, où le tableau est toujours mouvant et coloré comme un conte de Boccace, comme les chants de l'Arioste.

En quittant Oneille, on s'éloigne un peu de la mer pour aller passer dans un village nommé Alassio, qui n'a de remarquable que son clocher en forme de minaret et la blancheur de ses

maisons. Ce village, tout entouré de champs plantés de chanvre, ressemble assez bien, vu de loin, à une grande tombe de marbre placée au milieu d'une vallée de verdure. Mais on revient bien vite vers la mer et on découvre Albenga, qui est une petite ville très-fière de son évêque, et qui devrait l'être aussi beaucoup de son palais épiscopal, posé sur les eaux comme un magnifique navire en construction, qui n'attend que ses voiles pour voguer. Le flot limpide vient se jeter mollement contre les premières assises des murailles de l'évêché, et remplit l'écho de bruits mélancoliques, tandis que, sur les terrasses au-dessus de l'onde, quelques graves ecclésiastiques se promènent à pas lents, comme des ombres sur un écueil. Peut-être aussi que par un gros temps la vue de cet évêché paisible, la croix dorée de sa chapelle, les palmiers de ses jardins, apparaissent au bâtiment en détresse comme une arche de salut, et raniment la foi et les efforts de l'équipage. Béni soit donc l'évêque d'Albenga, qui de son balcon peut imposer les mains sur la tempête et jeter un saint adieu ou un espoir à de pauvres naufragés! D'Albenga on va tout droit à Finale, à travers un immense jardin magnifiquement étendu sur les croupes des collines maritimes. Finale est bien bâti; il se souvient encore d'avoir été un marquisat noble et libre, fondé par les Génois. Du reste, ne lui demandez pas autre chose. Finale a un port ouvert à tous les vents et encombré de rochers anguleux; il ne lui manque que des syrènes. Cependant, au bord de cette eau profonde et dangereuse, s'élèvent de grands pommiers, dont les rameaux chargés de fruits se balancent à la brise. Ils produisent la *pomme carli*, si exquise et si revendiquée par d'autres charmantes villes de la Rivière de Gênes, la véritable pomme du berger Pâris.

Mais, monsieur, nous voici hors des États de Sardaigne apparemment. Adieu le gouvernement absolu, le règne du bon plaisir et les gendarmes. Nous touchons à une république, et un certain parfum de liberté nous monte au cerveau; nous entrons à Noli, colonie de pêcheurs, État démocratique s'il en fut jamais. Vraiment on n'est pas fâché de la rencontre, quand cela ne serait que pour apprendre à messieurs les rois qu'il est quelque chose en dehors de leur puissance et de leur majesté, la majesté et la puissance de l'homme vivant en familiarité

avec la mer, l'homme aventureux, sobre, hardi, aimant le flot et l'écueil, l'immensité, sa pauvre barque et Dieu. Noli était autrefois une petite république donnant la main à la grande et noble ville libre de Gênes, attachée à sa fortune, recevant les débris de ses victoires comme les contre-coups de ses revers. Noli est, dit-on, soumise aujourd'hui et incorporée au royaume de Piémont; moi, je ne le crois pas. Son peuple ne possède pas trente arpents de territoire, mais il vit de la pêche et il a la mer à lui; il porte le bonnet phrygien, la casaque sur l'épaule, et se promène pieds nus sur les dalles du port en vous regardant de côté et sérieusement, comme un citoyen du Pirée ou un pêcheur de la vieille Venise. Noli a un château élevé où dorment quelques canons que personne ne réveillera; Noli a quelques palais déserts où personne ne rentrera; mais Noli a un peuple sobre et vigoureux, des femmes brunies au soleil, sveltes et belles, de véritables figures étrusques, portant sur la tête des corbeilles de poissons ou des amphores d'eau douce avec un aplomb et une légèreté dignes des Phocéennes leurs aïeules. Les enfants de dix à douze ans nagent dans la baie de Noli comme des dauphins, et se risquent dans un mauvais canot par un gros temps, aimant à se faire balancer par des vagues énormes et jetant des cris joyeux au milieu de l'écume et du fracas des ondes. Ou je me trompe, ou Noli est une ville libre qui se moque de toute la politique de l'Europe, des congrès, des conquêtes, des délimitations et de tout ce qui agite le vieux continent; son peuple ne possède rien sur le rivage que ses barques et ses filets; il peut s'embarquer demain et aller vivre au large avec Dieu et la liberté. Ceci soit dit sans arrière-pensée de lui nuire auprès de la cour de Turin.

Que dire de Savone, monsieur, si ce n'est que cette ville est trop près de Gênes, et qu'on se hâte de traverser Savone? Il n'est rien de plus fâcheux que le voisinage d'une belle réputation, si ce n'est toutefois le voisinage d'une mauvaise réputation. La forteresse de Savone rappelle un pénible souvenir : Pie VII, enlevé de Rome, fut amené dans le château-fort, sous la conduite du général Radet, et y vécut prisonnier pendant quelques mois. La captivité de Pie VII est encore vivante dans la mémoire des Savonais, bons catholiques et fort doux de mœurs et de caractère. C'est à Savone que l'on commence à

voir, en venant de France, ces maisons italiennes si élégantes par leur toiture qui est une terrasse, un véritable jardin suspendu. Ces toits plats sont pavés d'une pierre noirâtre et plombée appelée *lavagna*, sorte de basalte que l'on trouve dans les parties volcanisées de la chaîne des Apennins. Il n'est rien de plus gai à l'œil que ces jardins aériens où les dames du pays prennent le frais le soir au milieu des grenadiers à fleurs rouges et des citronniers aux longs rameaux pliant sous les fruits. Mais, en y réfléchissant un peu, ces promenades domestiques prouvent une servitude et sentent la jalousie d'une lieue. Que sert à l'oiseau que vous lui ouvriez la porte de sa cage, si vous lui attachez un fil au pied? Mieux vaudrait le tenir sous les barreaux, car vous ne savez pas de quelle amertume sont suivis les avant-goûts, ou plutôt les faux semblants de la liberté. Cependant, je dois le déclarer, au moment où nous traversions Savone, la tristesse n'habitait pas sur les toits verdoyants d'une maison située près de la mer. On y faisait un grand bruit d'assiettes et de verres; parfois les fanfares d'une musique militaire couvraient d'harmonie les cliquetis bachiques. C'était un corps d'officiers qui fètait un autre corps; les épaulettes du régiment de la Reine donnaient à souper aux épaulettes du régiment de Savoie qui venaient tenir garnison à leur place dans la bonne ville de Savone. C'était de l'ancien régime tout pur, et même avec une petite teinte de régence qui était d'un effet fort original, vue d'en bas à quelques centaines de toises de distance. Les bouteilles vidées volaient toutes dans la mer en décrivant d'immenses paraboles au milieu desquelles elles se choquaient quelquefois aux grands éclats de rire des convives. Mais, les têtes s'échauffant, il y eut bientôt d'autres projectiles lancés comme offrande à la Méditerranée; plusieurs fauteuils de damas et beaucoup de porcelaines allèrent meubler les grottes des néréïdes. On eût dit une défense de siége désespérée. L'illusion fut complète quand tout à coup un immense bol de punch enflammé fut saisi par un guerrier, et ruissela en gerbes de feu sur la foule des faquins qui entouraient la maison. La panique fut grande, mais la belle humeur redoubla, et pas une pierre ne fut lancée sur la maison; ce ne fut que lorsque messieurs de Savoie et de la Reine provoquèrent la foule à coups d'oranges, que les faquins se décidèrent à leur

envoyer aussi une grêle de boulets d'or. Telle était l'occupation et les plaisirs de la ville de Savone au moment où nous passions dans ses murs ; il y avait là de la joie pour toute la nuit, et de la causerie pour toute la semaine. Il paraît que les crises politiques et commerciales ne donnent pas la fièvre aux Savonais.

Nous touchons à Voltri, c'est-à-dire, monsieur, au point de la Corniche d'où la vue s'élance dans un des plus magiques panoramas du monde : d'un côté les montagnes apennines et leurs gouffres de verdure, de l'autre la mer et ses prestigieuses théories; en face de nous Gênes comme un grand palais de marbre sortant des eaux.

Au lever du soleil, un orage menaçant montait de l'Apennin, et bientôt il couvrit d'une coupole plombée toute l'étendue de la Rivière de Gênes. D'immenses files de nuages allaient flottant bien loin au-dessus de la mer comme de lourdes draperies. La lumière n'arrivait dans ce grand tableau qu'horizontalement par la courbe du ciel au sud; mais cet arc lumineux s'amoindrissait par degrés, et l'orage menaçait de fermer l'orbe incommensurable autour de nous. Les montagnes, tombées dans la brume, n'étaient plus qu'un vaste rideau noirâtre sillonné par des lozanges d'or. Gênes, étincelant de blancheur, se découpait sur ce fond sombre avec une sorte de solennité féerique. Ses masses de marbre allaient au loin se réflétant dans l'eau immobile et vaste. Toute création, toute nature terrestre avait disparu ; il ne restait plus de l'univers qu'une magnifique ville posant ses pieds dans une mer ténébreuse. Vraiment, monsieur, c'était à remercier le sort de nous montrer à notre arrivée la *superbe* dans une scène aussi imposante. Ce tableau grandiose et terrible me rappela la destruction de Ninive, cette toile de l'Anglais Martin, tout empreinte du génie antique. L'orage éclata sur Gênes en formidable artillerie. Un des deux môles qui ferment le port, le *môle Vecchio*, fut foudroyé, et un autre coup de tonnerre, le même peut-être, alla briser sa flèche vivante sur la coupole de l'*Annunciata*. La commotion électrique sembla gagner les navires dans la rade; ils se balancèrent étrangement, car la mer se gonflait comme un soufflet de forge. Une frégate arrivait du large en ce moment, les voiles déployées et toutes blafardes; elle res-

semblait à l'oiseau des tempêtes accourant à la destruction de Gênes. Bientôt elle décrivit un demi-cercle et tira un coup de canon pour saluer la ville; puis elle jeta ses ancres : le canon du fort lui répondit, et ces bruits de guerre, ce témoignage de la puissance de l'homme, ne furent pas sans magnificence au milieu de la majesté de l'orage. Cependant les nuées, à force de rouler dans un pêle-mêle gigantesque, finirent pas se diviser. Une trouée se fit dans les airs. et il en tomba une colonne lumineuse sur la ville inondée. Alors Gênes étincela; alors l'arsenal, la *Darsina*, montra ses navires rangés en bataille et dressés sur leur quille; le pont qui unit les deux collines *Sarzane* et *Carignan* projeta sur le fond du tableau son arche hardie; la tour gothique de Saint-Laurent s'éleva comme une lance; les toitures des grands palais sortirent de la brume avec leur frise de vases et de statues et leurs terrasses babyloniennes. La grande déchirure des nuages s'élargit; le rideau se replia derrière l'Apennin, et la lumière inonda de flots d'or la ville et son amphithéâtre de verdure et de palais.

Heureux, monsieur, heureux le voyageur qui pour la première fois arrive à Gênes dans un pareil moment; s'il est peintre ou poëte, il gardera le souvenir de cette magique vision comme un des plus frais et des plus brillants de sa vie. A son retour sur la terre de France, il en parlera à ses amis aux heures oisives du soir, quand les affaires positives de la journée sont allées dormir dans l'obscurité, et qu'il est permis au cœur et à l'imagination d'élever leurs voix mélodieuses.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

SONNETS ET CHANSONS.

I.

ÉCHANGE.

LE POÈTE.

Jeune fille, ta main charmante
Anime les muettes fleurs ;
Je devine ton âme aimante
Au tendre choix de leurs couleurs.

LA JEUNE FILLE.

Poëte, de ton âme aimante
Tes vers trahissent la douceur ;
Je devine à leur voix charmante
Que l'amour chante dans ton cœur.

LE POÈTE.

Sur mon cœur de ta main charmante
Laisse-moi poser cette fleur.

LA JEUNE FILLE.

Laisse-moi de ton âme aimante
Emporter ce chant dans mon cœur.

II.

SEPTEMBRE.

(IMITÉ DE WILHELM MULLER.)

Que le son vif du cor résonne dans l'espace !
Allons, couteaux de chasse, habits verts et filets,
Et meutes, et coursiers qu'irritent les apprêts !
Allons, je livre tout ! — En selle, et bonne chasse !

Dans la plaine, bondis, plein d'une fraîche audace.
J'ai des taillis touffus, j'ai de vastes forêts,
Que percent en tous sens mille sentiers secrets,
Où la feuille frémit quand cerf ou chevreuil passe.

Reviens, un rameau vert autour de ton chapeau ;
Qu'une noble sueur sur ton visage brille ;
Que le char crie au loin sous un riche fardeau !

En hâte alors au toit où mon vieux vin pétille !
— Mais tu tardes ; un mot te reste à confier
A la fille aux yeux bleus du garde forestier.

III.

CONSOLATIONS DU POÈTE.

(IMITÉ DE JUSTIN KERNER.)

Si d'un deuil éternel nulle amante épuisée
Ne doit sur mon tombeau répandre ses longs pleurs,
Inclinés tristement, les calices des fleurs
L'arroseront du moins d'une douce rosée.

Si de nul pèlerin la paupière abaissée
Ne doit chercher mon nom sous les saules pleureurs ,
De la lune du moins sympathique aux rêveurs
Flottera sur ma pierre une lueur brisée.

Dans ce vallon du monde où croît si tôt l'oubli,
Si mon souvenir même, aux cœurs enseveli ,
Doit ressembler au corps dans la tombe muette;
Vous du moins qu'a chantés chacun de mes soupirs,
Étoiles , doux printemps, doux oiseaux, doux zéphyrs,
Vous du moins vous serez fidèles au poëte.

IV.

PRINTEMPS TROUVÉ.

En tombant sur la neige au penchant du chemin ,
J'ai senti dans la neige une fleur sous ma main;

Une première fleur du printemps près d'éclore.
— Sans elle, ô doux printemps, je te pleurais encore !

Froide neige, merci! Merci , glaçons fondants :
C'est vous qui m'avez fait tomber sur le printemps.

A toi , deux fois merci, ma douce violette ,
Une fois pour l'amant , l'autre pour le poëte.

L'amant vole t'offrir à celle qui t'attend;
Le poëte avec toi vient d'embaumer ce chant.

V.

DON DE L'AURORE.

Le bouton clos d'hier s'est ouvert aujourd'hui;
Dans sa verte prison une fleur rose a lui,
Et c'est le bienfait de l'aurore !

Mais aussi cette aurore a, d'un si doux soleil,
Invité la nature à sortir du sommeil,
Que tout œil clos devait éclore.

Cette aurore qui fit s'entr'ouvrir le bouton,
Et le brouillard épais d'où sort le frais vallon,
Sous un rayon de flamme,
A dans mon corps glacé fait éclore l'ardeur,
Le rêve dans ma tête, et l'espoir dans mon cœur,
Et cette chanson dans mon âme.

VI.

ROYAUTÉ DU PRINTEMPS.

Quand j'ai passé sur le rivage,
Les poissons se jouaient dans l'eau;
Quand j'ai traversé le bocage,
Aux feuilles chantait un oiseau.

Tous les laboureurs dans la plaine
Se sont découverts devant moi.
— Puisque la nature est leur reine,
Moi, son amant, je suis leur roi.

Oui, car bientôt dans la prairie
Des jeunes filles s'inclinant
Ont d'une couronne fleurie
Entouré mon front rayonnant;

Oui, car dans la ferme prochaine
L'hôtesse, d'un air solennel,
M'a porté, s'exprimant à peine,
Le tribut de son nouveau miel.

N. Martin.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

La Favorite, paroles de MM. Gustave Waez et Alphonse Royer, musique de M. Donizetti. — Nous aurions fort bien pu vous raconter la semaine passée ce nouvel opéra, si l'on peut appeler cela un opéra nouveau. Mais à quoi bon se tant hâter de rendre compte de pareilles œuvres? Quel intérêt y porte le public? Et d'ailleurs, depuis tantôt dix-huit mois que M. Donizetti nous a fait l'honneur de nous apporter les œuvres complètes, présentes et à venir, de son génie, il nous semble que nous savons M. Donizetti par cœur.

Dans la décadence si rapide de l'Opéra, à l'instant même où ce théâtre, qui a bien son côté sérieux, a renoncé à toute espèce d'œuvres sérieuses, la rencontre d'un homme comme M. Donizetti ressemble tout à fait à ces tristes bonheurs sous lesquels les institutions les mieux établies succombent en peu de temps. M. Donizetti est en effet l'homme le mieux inventé pour détruire de fond en comble l'heureuse restauration musicale du grand maître Meyerbeer, quand celui-ci vint apporter ses deux chefs-d'œuvre, *Robert-le-Diable* et les *Huguenots*. L'influence toute-puissante de *Robert-le-Diable* semblait devoir être pour l'art musical une ère toute nouvelle. C'était bien mieux qu'une révolution, c'était une conquête. L'art s'agrandissait de toute la patience et en même temps de tout le génie de cet homme. Il avait trouvé enfin le secret des ouvrages qui durent dix ans de suite, et qui, partis de Paris, s'en vont soumettant le monde à leurs savantes mélodies. Il avait appris à nos chanteurs français comment, même en chantant, on peut encore jouer le drame.

Il avait enseigné à Nourrit la route qu'il cherchait depuis longtemps déjà. Il avait créé Mlle Falcon, animée de son souffle inspirateur. Enfin, il avait fait reculer l'école envahissante, non plus de Rossini, qui était rentré dans son silence, mais des froids et faibles élèves de Rossini, maladroits imitateurs qui n'avaient du maître que la facilité et l'improvisation, sans avoir ni sa mélodie, ni sa grâce. De cette grande tâche accomplie par Meyerbeer, si l'Opéra eût été administré par des têtes intelligentes, certainement quelque chose devait sortir. La route était tracée, il fallait la suivre : il fallait rester dans le drame indiqué par le maître, d'autant plus que le maître était jeune encore, qu'il méditait déjà des partitions nouvelles, qu'il avait à son service, et plus que jamais, la passion, la mélodie, l'enthousiasme, la piété, la croyance, la terreur. Du contre-coup de *Robert-le-Diable* est née *la Juive ;* mais voilà tout ce que *Robert* a produit. Le public, un instant dompté, s'est révolté en l'absence de Meyerbeer; il a redemandé des complaintes, des élégies, des nocturnes, toutes les futilités qui se roucoulent au théâtre de la Scala, à Milan, et de la Pergola, à Florence. On a obéi au public; on a renvoyé le grand artiste qui s'appelait Nourrit, et qui est mort en invoquant en vain le nom de Meyerbeer. En même temps Mlle Falcon se réveillait un jour, triste jour! privée de cette belle et grande voix sur laquelle reposaient tant d'espérances et de gloire à venir. Ceux-là perdus, le drame fut désormais impossible; les cris du chanteur remplacèrent toute chose, et Meyerbeer épouvanté, cherchant, mais en vain, un interprète dans cette troupe recrutée au hasard, Meyerbeer se dit à lui-même : J'attendrai. Hélas ! il attendra peut-être longtemps encore.

Comme nous le disions tout à l'heure, cette ruine complète du drame chanté a été surtout menée à bonne fin par l'introduction de M. Donizetti au théâtre de l'Opéra. Certes, ce n'est pas celui-là qui mettrait quatre années, quatre laborieuses années d'inspiration et de veilles, à composer un opéra. Un opéra pour Meyerbeer, c'est l'œuvre impossible; c'est l'invocation de toutes les heures, c'est le tourment de sa vie présente; pour M. Donizetti, un opéra à écrire, c'est l'affaire de huit jours. Le travail lui est inconnu tout comme la méditation et la pensée; il écrit comme un autre copie; de sa plume tombent

à la fois les duos, les grands airs, les chansons, les zéphyrs et les tempêtes. Il compose ses opéras tout comme cet improvisateur français composait ses tragédies, avec cette différence pourtant que l'improvisateur des tragédies n'a jamais fait jouer ses œuvres au Théâtre-Français; que ses tragédies meurent à peine sont-elles nées; que lui-même, il n'en sait pas un mot après la séance, pendant que M. Donizetti, au contraire, écrit son improvisation avec le plus grand soin. A peine écrite, la susdite improvisation est gravement portée au théâtre le plus proche, au Théâtre-Italien, à l'Opéra-Comique, à l'Opéra enfin; après quoi la chose s'apprend comme elle a été faite, en huit jours. Les chanteurs chantent, sur le thème indiqué, tout ce qui leur vient à la tête. Le hasard est le grand metteur en scène de ces sortes d'ouvrages, et quand enfin le spectateur est admis à cette solennité du second ou du troisième ordre, il n'a pas de plus grand plaisir que de reconnaître, dans cette musique courante, les notes, les traits, les passages entiers qu'il a déjà entendu chanter autre part. Car c'est là un des droits de l'improvisateur de prendre son bien partout où il le trouve. Corneille, Voltaire, Racine, sont le domaine de l'improvisateur en vers; Rossini, Mozart, Weber, sont du domaine de l'improvisateur musical. M. Donizetti pousse à ce point ses droits bien reconnus, que souvent il se copie lui-même sans le savoir, et surtout sans le vouloir.

Aussi, dans ces sortes de compositions, la critique perd tous ses droits. La critique n'a pas assez de génie pour avoir le droit de se répéter elle-même. Quand donc elle a bien flairé tout à l'aise ces renommées nouvelles-venues, quand elle les a toisées du haut en bas et qu'elle a fait leur signalement, ce signalement est fait une fois pour toutes; il n'y a plus rien à retrancher, rien à en ôter. C'est l'histoire des passe-ports que vous prenez à la préfecture de police. Ce sera le même passe-port tous les ans; seulement le commis de la police y ajoute un an de plus.

Telle est, encore une fois, l'histoire du dernier opéra de M. Donizetti. Cet opéra avait été fait tout exprès pour le théâtre de la Renaissance, qui est mort pendant que l'on jouait la *Lucia* traduite en français. Dans les dépouilles du défunt théâtre, l'Opéra, le grand Opéra, comme on dit encore en pro-

vince, est venu chercher cette partition; il l'a emportée en triomphe, et maintenant il s'en pare avec orgueil. Qui eût dit cela à l'Opéra, il y a dix ans, qu'il s'enrichirait des dépouilles du théâtre de la Renaissance, aurait bien surpris l'Opéra et nous aussi.

Ce drame de *la Favorite* est des moins compliqués, et nous le raconterons, s'il vous plaît, en peu de mots. Il appartient encore à ces histoires de moines, de moinillons, d'abbés et d'abbesses, dont nous finirons bien par sortir quelque jour. N'est-ce pas en effet une chose singulière que cet abus fréquent de tout ce qui est l'église et la sacristie sur le théâtre de l'Opéra? Ainsi, *Robert-le-Diable, les Huguenots, la Juive, Guido, la Esméralda,* sont des choses plus ou moins mitrées. Vous avez eu *la Tentation* avec tous les diables de l'enfer catholique; *le Diable amoureux* qui finit par la conversion d'un démon, est aussi dans le genre des ballets mitrés. Cette fois vous avez, pour changer, *la Favorite*, dont la péripétie est empruntée à un vénérable roman intitulé : *le Comte de Comminges.* Il serait bien temps, encore une fois, de laisser en repos toute cette sacristie, dont on a abusé plus que l'on n'a jamais abusé du monde païen.

Cette fois donc, un jeune moine nommé Fernand, qui n'a pas encore prononcé ses vœux, rencontre, dans un pré, de jeunes demoiselles, fort agaçantes, qui ne demandent pas mieux que de lui faire les yeux les plus doux qui se fassent à la cour. L'une d'entre elles surtout regarde notre novice d'une façon si tendre qu'il songe déjà à jeter le froc aux orties, lorsqu'il reçoit d'une main inconnue un brevet de capitaine. Aussitôt voilà notre moine qui passe du *Dies iræ* au *Gloria in excelsis.* Il chantait un peu du nez tout à l'heure; le voilà maintenant qui crie à tue-tête. La cresselle est remplacée par le clairon des batailles. Notre capitaine va se battre, et naturellement il est vainqueur; il délivre la ville assiégée, il chasse l'ennemi du territoire, il rentre en triomphe à la cour du roi Alphonse; on le fait comte et maréchal de France espagnol. Mais, le malheureux! toutes ces gloires ne le touchent guère; même au plus fort de la bataille, il ne songeait qu'à sa belle inconnue; il veut la revoir, il l'appelle tout haut et tout bas. Où est-elle? qui est-elle? que fait-elle? Voilà la question, et

il nous semble qu'en effet notre guerrier est bien curieux.

Où elle est? Elle est à la cour. Qui elle est? Elle est la maîtresse du roi Alphonse. Ce qu'elle fait? Elle fait, mais moins en grand, le métier de Mlle de La Vallière dans le palais de Versailles. D'ailleurs elle s'appelle Léonor. Ce n'est pas que la jeune personne aime autant le roi Alphonse que Mlle de La Vallière aimait Louis XIV; tant s'en faut au contraire. Depuis qu'elle a vu le jeune moine devenu un si grand capitaine, la belle Léonor ne rêve plus que de frocs et d'uniformes, de sandales et de bottes rouges, de chapelets et de cordons bleus. Toutes ces choses si contraires se mêlent et se confondent dans sa pauvre tête; si bien qu'un jour Sa Majesté Alphonse finit par s'apercevoir, aux distractions de sa maîtresse, qu'un autre, un inconnu, a pris sa place dans ce cœur jusqu'alors presque innocent. Mais quel est cet autre? où est-il? où se cache-t-il? Le roi Alphonse est aussi intrigué que son capitaine Fernand. Lors donc que Fernand arrive à la cour, et pendant qu'il cherche et qu'il retrouve sa Léonor, le roi reconnaît son rival. C'est lui, le voilà, il n'y a pas à s'y tromper; il aime, il est aimé; comment faire pour se venger? En effet, ce bon prince, en qualité de roi de toutes les Espagnes, est jaloux comme trois Espagnols.

Rassurez-vous, chrétiens mes frères, la vengeance sera terrible. Ah! tu aimes ma maîtresse Léonor, se dit le roi. Eh bien! puisque tu l'aimes, je vais te la faire épouser. En effet, ce brave Fernand demande au roi la main de sa Léonor (ce bon Fernand ne croit pas si bien dire). Après quelques hésitations, le roi dit à Fernand : Je te la donne; qu'elle soit ta femme; tu seras son mari; et vous, Léonor, aimez-le bien; soyez fidèle à cet amour, soyez fidèle à cet amour, soyez fidèle à cet amour, soyez fidèle à cet amour, soyez fidèle à cet amour. — D'abord Léonor n'y peut rien comprendre; mais, comme elle est très-heureuse de l'accident, elle remet à un autre instant l'explication qu'elle doit à Fernand en bonne conscience. En effet, Léonor s'adresse à elle-même ce petit raisonnement : Un bon averti en vaut deux. Je ferai avertir le capitaine Fernand par ma suivante, et s'il consent toujours à m'épouser, tant pis pour lui; la chose le regarde. — La servante, fidèle à sa bonne maîtresse, ne demande pas mieux que de s'acquitter de la commis-

sion ; mais le roi, qui n'est pas une bête, prévoit le coup, et il fait arrêter la servante avant qu'elle ait le temps de prévenir maître Fernand. Alors, notre mari est dans toute la joie de son cœur, il va donc enfin épouser celle qu'il aime, tout est prêt pour la cérémonie. Léonor, heureuse et fière de voir que Fernand, quoique averti, consent toujours à cet heureux mariage, marche droit à l'autel, un énorme bouquet au côté, de la fleur d'oranger du pays des orangers, bouquet menteur s'il en fut. Voilà donc qu'on les marie dans la chapelle du château ; et cependant, restés seuls sur le devant du théâtre, les courtisans s'indignent de la lâcheté et de la bassesse de Fernand. Quand ils se sont bien indignés, revient Fernand, l'orgueil au front et la joie dans le cœur. Il offre à ces messieurs une poignée de main, mais ces messieurs retirent leurs mains avec horreur. — Qu'ai-je donc fait, leur dit Fernand, pour être ainsi traité ? — A quoi ces messieurs répondent : Vous avez épousé la maîtresse du roi. — A cette affreuse nouvelle, Fernand, qui n'y comprend rien, se retourne et dit à son épouse : Qu'est-ce que cela signifie ? — Hélas ! ce n'est que trop vrai, lui répond-elle, mais je vous avais averti. — Non pas, dit Fernand, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Point de femme, point de dignités, point d'épée. — En même temps, il brise son épée, et même le vers est assez beau :

Je la brise — à vos pieds, car vous êtes le roi.

Et du même pas, notre capitaine s'en va pour se faire chartreux.

Au quatrième acte donc, nous sommes dans une thébaïde ; messieurs les chartreux creusent leur fosse en se disant ces paroles consolantes : *Frères, il faut mourir.* Le prêtre Balthazar a conduit Fernand dans cette solitude, où il l'encourage à persister. Fernand est en proie au chagrin et au remords ; il aime le bon Dieu de toute son âme, mais il aime Léonor de tout son cœur. Alors revient Léonor sous les habits d'un petit chartreux ; elle a voulu revoir Fernand avant de mourir ; elle a voulu lui expliquer cette cruelle méprise ; elle a voulu mourir estimée de Fernand, et pleurer. A son aspect, Fernand sent

revenir toute cette grande passion; il oublie les amours passés de cette dame, pour ne voir que son désespoir présent. Pour la seconde fois, il veut jeter le froc aux orties. — Oui, je t'aime, lui dit-il; oui, je t'aime. Allons-nous-en quelque part pour vivre ensemble, mon Andalouse aux pieds légers. — Oui, certes, allons-nous-en, lui répond-elle. — Mais, hélas! la joie a brisé ce cœur si fort contre la douleur; la force manque à Léonor, la voix aussi; elle meurt au chant du *De Profundis*, et Fernand nous fait entendre, par ses gestes, qu'il la suivra bientôt.

Tel est ce poëme, et sur ce poëme M. Donizetti, avec sa grâce, sa facilité et sa mélodie accoutumées, a écrit toute sorte de jolis petits airs qui seront avant peu sur tous les pianos et dans toutes les mémoires. Cela se chante et se danse tout seul. Le public bondit de joie rien qu'à entendre la première note de ces sautillantes mélodies; il se les fait répéter jusqu'à trois reprises. Creusez donc vos tombeaux, chartreux que vous êtes, pour en faire sortir tant de contredanses! Vous avez beau dire: *Frères, il faut mourir*, Musart est là, qui répète: *Frères, il faut danser.*

Duprez n'a jamais hurlé d'une façon plus lamentable. Baroilhet, le jeune débutant, possède une voix charmante. Rien n'égale l'imperturbable sang-froid et l'incroyable assurance de Mme Stoltz. Certes, on l'étonnerait fort si on lui disait qu'elle ne chante pas dix fois mieux que Mlle Sontag et qu'elle ne joue pas la tragédie dix fois mieux que Talma.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

DESPORTES ET MALHERBE.

Souvent, après avoir parcouru les mémoires du règne de Henri III et de Henri IV, deux figures me sont apparues, diverses d'époques, singulières l'une et l'autre, plus singulières par leur contraste. Un gentilhomme fort sec était assis sur une vieille malle, dans son modeste réduit, le teint jaunes, l'œil creux, la figure sévère et caustique, environné de jeunes poëtes et de visiteurs auxquels il expliquait les difficultés de la grammaire, les épines de la versification et les fautes de ses prédécesseurs. C'était Malherbe. L'autre, étendu sur un coussin de velours aux pieds du roi Henri III, son maître, découpait pour le plaisir de ce dernier de petites images coloriées, tantôt dévotes, tantôt licencieuses, que le roi mettait dans ses livres en guise de sinets. C'était Philippe Desportes, le poëte chartrain des derniers jours du XVI[e] siècle ; celui dont les œuvres ne sont qu'un long tissu de chansons amoureuses, au bout desquelles se trouva, un beau jour, une excellente abbaye.

Desportes venait de faire les délices de la cour galante de Henri III. Toutes les belles et tous les mignons avaient répété

à l'envi les doux soupirs de sa muse, nourrie de l'ambroisie italienne, lorsque Malherbe parut et le détrôna.

Cette révolution me semble une des plus curieuses entre toutes celles dont l'histoire littéraire a gardé le souvenir. Je me représente ces deux hommes aux prises; le courtisan parfumé de Henri III contre le gentilhomme quinteux du temps de Henri IV; Malherbe, armé de sa fureur grammaticale et de son inexorable balance à peser les mots, renversant Desportes, esprit sans vigueur et sans nouveauté, mais non sans douceur, ayant de la grâce, une certaine recherche de bon goût, une nonchalance coquette; l'un, à genoux devant une bonne rime; l'autre amoureux de mignardises et des délicatesses italiennes, qu'il mêlait aux galanteries de la cour de France.

Il y a peu d'usurpations sans violences, peu de révolutions sans injustices, et je me doutais bien que Malherbe avait dû se montrer plus que sévère à l'égard de son prédécesseur. Comme rien ne nous offusque et nous blesse plus que les renommées antérieures, si ce n'est les gloires rivales, j'imaginais bien que Malherbe n'avait pas ménagé, en 1610, le poëte de 1580. C'est la règle ordinaire. Il fallait cependant me contenter de mon hypothèse, et ne pas la hasarder trop hautement, de peur que les critiques ne vinssent m'accuser de chimère; il fallait attendre quelque preuve évidente et quelque témoignage irrécusable de cette hostilité révolutionnaire de Malherbe contre son prédécesseur immédiat. Parmi les vieux trésors de la bibliothèque royale, s'offrit heureusement à moi un exemplaire des poésies de Desportes, tout couvert de notes manuscrites et des observations de Malherbe. Sur les feuilles de garde de l'exemplaire coté S, 333 bis, se trouve la signature trois fois répétée de *Fr. de Malherbe* (1606), et la note suivante par le président Bouhier :

— « Ce volume est considérable par les notes critiques et marginales escrites de la main de nostre célèbre poëte François de Malherbe. » Il a appartenu à M. de Balsac, qui en parle ainsi à M. Conrart, en ses lettres, livre 23, lettre 29 : — Je vous dirai pour nouvelle de mon cabinet, que j'ai ici un exemplaire des œuvres de Desportes, marqué de la main de feu Malherbe, et corrigé d'une terrible manière. Toutes les marges sont bordées de ses observations critiques, et j'ai résolu, avec votre

licence, d'en choisir les plus belles, pour en faire un chapitre de nos observations critiques. »

Pouvais-je désirer une justification plus complète de mes soupçons? Le volume, parcouru, dépassait mes espérances. Les observations de Malherbe composent environ deux cents pages in-8°, qui courent en longs ruisseaux d'une écriture assez lisible autour du volume infortuné qui lui sert de texte. Si Desportes eût été Marsyas, Apollon ne l'eût pas soumis à une dissection plus cruelle; jamais le couteau de l'opérateur critique n'enleva les chairs palpitantes avec une dextérité plus scientifique et plus habile. C'est tout un système que Malherbe tue; c'est tout un système qu'il établit. Nul souci de la poésie *idéale*, telle que Bacon l'a définie. Guerre à mort livrée aux solécismes, implacable ostracisme des liaisons de mots équivoques, massacre des épithètes trop hardies; mais surtout rigueur inexorable envers les chevilles, les remplissages, les expressions déchues et décrépites, les maladresses de césure et les fautes contre la mélodie. Malherbe voit dans Philippe Desportes la queue subtile et traînante de Ronsard et de la Pléïade; il achève d'écraser cette école des vieux maîtres de 1550, il condamne les inventions impertinentes, les locutions pédantesques, les impôts trop grossièrement prélevés sur la Grèce et sur Rome; il tue la muse de Ronsard à travers celle de Philippe Desportes. Mais il égorge surtout curieusement la petite muse de ce dernier, il immole les jeux de mots, concetti, traductions du Bembo, et toute la menue poésie italienne que Desportes, Bertaut et Duperron avaient mise à la mode. Ce double massacre une fois achevé, Malherbe n'avait plus qu'à monter sur le trône; ce qu'il fit assez commodément, malgré l'opposition du spirituel et vigoureux poëte, Mathurin Régnier, son compétiteur.

Dans tout ce nouveau système *malherbien*, la portion la plus essentiellement inhérente à la poésie proprement dite, c'est l'admirable et sévère instinct de l'harmonie qui ne le quitte jamais. Desportes passe à juste titre pour l'un des plus harmonieux entre nos vieux poëtes; assez habile et assez heureux quant à l'agencement général de ses strophes et de ses périodes, il commet cependant des fautes très-réelles dont Malherbe n'oublie pas une. Dans l'espace de vingt pages, il annote, de la

façon suivante, fort comique dans sa matérielle platitude, les cacophonies que voici :

J'eusse éteint toute flamme.	—	*Tein, tou, te.*
Mon cœur qui comme moi.	—	*Cœur, qui, com.*
. . . Dévot à ton service.	—	*Ta, ton,*
Et mesmes en mes douleurs.	—	*Mes, men, mes.*
Comme amour m'affolait.	—	*Ma, mour, ma.*
Le trac accoustumé.	—	*Tra, ca, cou.*
Qui notre âme a ravie.	—	*Tra, ma, ra.*
Et qu'elle est attentive.	—	*Ta, ten, ti.*
Soit éteint ou gelé.	—	*Té, tein, tou.*
Je voyais bien mon mal, mais mon œil désireux.	}	*Mon, mal, mais, mon.*
Et de sang toute teinte.	—	*Tou, te, tain.*

Notre gentilhomme peu clément arrête ensuite son attention sur le sens des vers, et toutes les fois qu'une expression superflue frappe ses regards, les mots *cheville*, *bourre*, *pasté de bourres*, *bourre singulière*, *superflu*, *bourre excellente*, *c'est qu'il veut cheviller*, attestent son courroux. Ce genre d'observations vulgaires se multiplie à l'infini dans le volume, et fait pénétrer Malherbe dans son domaine véritable et chéri, qu'il ne va plus quitter, celui de la grammaire. Après avoir donné la chasse aux *bourres* et aux *chevilles,* il procède à une battue générale des mauvaises expressions, des mauvaises inversions, des *latineries*, des césures qui ne valent rien. Il achève sa redoutable enquête par une proscription de tous les ornements italiens dont le poëte a cru s'enrichir, et il laisse à peine quelques stances et quelques rayons à cette gloire si douce et si vénérée encore pendant la régence de Marie de Médicis. Dans ce royaume de la grammaire Malherbe s'établit à son aise ; il y place le centre de son pouvoir ; toute strophe lui est bonne, pourvu qu'elle soit rhythmée, scandée, de bon sens, et agréable à l'oreille. Sa naïveté à cet égard est complète ; il paraît intimement persuadé que l'almanach, tourné en hexamètres, serait de fort convenable poésie, pourvu que les vers fussent parfaitement confectionnés.

Je m'étais bien douté auparavant, et j'avais plusieurs fois

exprimé la pensée que Malherbe, législateur des syllabes poétiques, n'avait eu de commun avec les poëtes proprement dits que l'amour sévère du rhythme, l'exacte connaissance de la mélodie, une extrême délicatesse d'oreille et un heureux instinct de la forme. Ce fait littéraire se trouve prouvé jusqu'à l'évidence par le volume en question. Le souffle de délicate et douce poésie qui avait animé Philippe Desportes ne parvient pas jusqu'à Malherbe, ou pénètre, sans le séduire, dans le laborieux sanctuaire du gentilhomme grammatical. Ce qu'il aperçoit seulement, ce sont les innombrables défauts de forme que l'on peut reprocher au valet de chambre de Henri III, les inexpériences ou les fausses recherches d'une élaboration maladroite, l'emploi hasardeux et maniéré des termes, la construction inhabile ou torturée des périodes, l'insuffisance des rimes, les césures équivoques, le heurt des syllabes mal agencées, toutes les imperfections du mécanisme. Il faut voir Malherbe, plein de mépris pour son adversaire, triompher dans cet inexpugnable et quelquefois stupide bon sens. Il ne se fait pas faute d'épigrammes. » — « L'amour est roy de ma poitrine, » dit le poëte. — « Beau royaume! » interrompt le critique. — « Et mille dards en cent lieux répandus! » — « Ce sont dix dards par lieu! » reprend Malherbe. — « Cent mille tourbilions et cent pensers divers! » — « C'est un cent de pensées pour un mille de tourbillons! » Vous diriez les annotations d'un teneur de livres. Desportes nous annonce-t-il qu'il va se tuer *d'un grand coup d'épée* parce que sa dame lui est infidèle, son critique met en marge : « Tout beau! » Quelquefois Malherbe place auprès du sonnet de son prédécesseur le mot *bourre*, quelquefois le mot *vent*, d'autres fois le mot *drosterie* ou *moëllon*, souvent encore, *imagination bourrue*, ou *excellente sottise*, ou *ridicule imagination*, et en général il n'a pas tort. Mais il a trop raison, ce bon sens digne de Barême fait peine et peur chez un écrivain lyrique.

Desportes, poëte secondaire, est cependant poëte; lorsque la muse s'inspire, lorsqu'une de ses moelleuses strophes vient caresser l'oreille et la pensée, que dit Malherbe? rien. Il ne se doute même pas que ces petites fleurs délicates, placées dans un vase d'or et s'épanouissant dans un palais, exhalent un parfum si léger; il les écrase de sa main brutale, ou il passe

à côté en grondant. La perception de cette volupté ne lui est pas donnée, le sens nécessaire à ce plaisir lui manque ; et (ce qui est étrange pour un poëte) c'est là précisément le *sens poétique.* Pas un mot qui révèle une sympathie en faveur des bons moments de Desportes ; pas un éloge pour cette chansonnette heureuse qui a traversé deux siècles, encore fraîche dans tous les esprits :

Rozette, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé ;
Et moi, voyant votre inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé, etc.

Pas un sourire accordé à cette spirituelle finesse du refrain :

Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira, etc.

Malherbe reconnaît le méchant effet de ce *qui premier,* et il le souligne ; mais il ignore les plus beaux fleurons de cette gracieuse couronne poétique ; mouvements heureux, efforts pour exprimer la passion, ses retours, ses contrariétés, ses ennuis, ses regrets, son cours variable ; tout ce qui fait surnager les œuvres imparfaites, mais très-intéressantes de Philippe Desportes ; cette sensibilité voluptueuse qui le distingue, Malherbe n'y entend rien. Sans doute Desportes laisse beaucoup à désirer ; il n'a pas l'haleine longue et la voix puissante, mais son premier accent, le débit de ses pièces, est presque toujours d'une facilité qui ravit et ressemble au vol de la colombe. Il ne s'élance pas, il plane en arrondissant le vol de ses blanches ailes.

Je sens fleurir les plaisirs en mon âme
Et mon esprit tout joyeux devenir,
Pensant au bien qui me doit advenir
Cest heureux jour que je verray ma dame, etc.

Jamais l'exacte et vive expression d'un sentiment ingénu n'é-

ment le critique Malherbe, si profondément sensible à l'exactitude de la syntaxe; jamais une image heureuse n'obtient son approbation :

> Comme on voit parmy l'air un esclat radieux
> Glisser subitement et se perdre en la nue,
> Ceste ame heureuse et sainte aux mortels inconnue
> Coula d'un jeune corps pour s'envoler aux cieux.
> Mon esprit l'y suivit. . . . .

Ces vers sont charmants. Malherbe n'en sait et n'en dit rien ; mais il remarque un peu plus bas que les mots *avoir deuil* sont une *phrase normande.* Attentif à la forme matérielle de la poésie, il en ignore l'essence; il est assez étonné lorsque Desportes, essayant de reproduire les fluctuations d'un cœur ému, plein d'amour et de haine, d'orage et de frémissement, laisse flotter ses vers au souffle incertain et brûlant de la passion. Rencontre-t-il de tels passages, les plus curieux du livre, faibles et doux préludes des accents du grand Racine, il est tout embarrassé. Il se contente de sarcler çà et là quelques mauvaises expressions, comme le ferait un bon professeur de quatrième. Il est profondément insensible à ces genres de mérites.

Après tout, le sentiment mélodique excepté, son génie ne diffère pas, quant à l'essence, du génie même de la prose; il conçoit et il aime les vers, abstraction faite de tout ce qui constitue le fonds de la poésie ; il n'imagine pas, ne sent pas, ne rêve pas, n'idéalise pas; il construit une stance avec solidité, sans *cheville*, comme il le dit, en pierres de taille et « sans moëllon, » comme il le dit encore, avec une grande justesse de proportions, et d'une façon équilatérale qui satisfait le bon sens, l'oreille et l'œil. Il est donc prosateur, cette forme exceptée; il n'a pas d'ailes pour quitter la terre ; il ne peut voler jusqu'au monde de féerie ouvert aux désirs de l'homme. C'est un prosateur, plus le rhythme. Situation singulière, qui lui est commune avec d'autres poëtes français. Ronsard lui-même, avec plus de verve dans l'expression, plus de feu dans la création, moins de goût, de solidité, de mélodie et d'habileté que Malherbe, n'a presque rien inventé qui ne soit essen-

tiellement *prose*. Ses plus belles déclamations, adressées au soleil, à l'éternité, au monde, à l'année, ne vont pas plus loin que la rhétorique versifiée, et je ne connais guère que la jolie pièce :

Mignonne, allons voir si la rose, etc.

qui se balance et s'élève vers une région plus poétique. Suffit-il, pour se classer parmi les poëtes, d'être un habile fabricant de mètres et de rhythmes? Quant à la forme, oui; quant à la pensée, non. Villon était né prosateur, ainsi que Rutebœuf, Guillaume de Lorris, Jehan de Meung, Ronsard, Malherbe et bien d'autres. Chez les uns, le sentiment vif de la rhythme, chez d'autres, l'art de raconter, chez Malherbe une qualité précieuse, la finesse du sens grammatical, ont signalé les écrivains que je nomme, et qui se sont fait une gloire poétique en dehors des qualités intimes et intrinsèques qui constituent la poésie. Ces dernières, on peut les admirer chez Virgile, Pindare, Euripide, Arioste, Eschyle, Dante et Gœthe. Bien au-dessous des Malherbes, prosateurs devenus poëtes, se placent les hommes doués d'un certain génie poétique, qui luttent contre les difficultés que la langue française lui oppose; plus incomplets que ceux dont je viens de parler, ils essayent une lutte beaucoup plus pénible, et ne se restreignent point dans les limites exactes qui suffisent aux prosateurs. Ils comprennent qu'il existe une région plus haute, mais didactique, plus passionnée, et ils veulent y pénétrer malgré les difficultés matérielles. Tel est Desportes, qui a peu de puissance pour cette grande œuvre, et qui n'y réussit pas très-souvent. Dieu lui avait donné une inspiration assez douce, assez légère, assez fluide, la poésie en un mot dans des proportions secondaires.

Le bon sens prosaïque de Malherbe, à la fois brutal et fin, vigoureux et délié, écrasa ce talent gracieux, qui opposait une résistance insuffisante. En face de ce colosse de critique subtile, il eût fallu placer une force équivalente et contraire, et lutter contre lui par l'énergie égale d'une imagination ardente, puissante et élevée. Mais en France, ce combat du génie prosaïque, qui est la raison, l'analyse de l'ordre, contre le génie

poétique, qui est l'imagination, l'harmonie et la sensibilité, n'a jamais été soutenu également. Les forces se sont déplacées ; les prosateurs réels ont marché sous une bannière qui portait inscrit le mot *poésie ;* les hommes-nés pour la poésie ont fait de la prose admirable. Si l'on place d'un côté, sous le nom de prose ou de génie prosaïque, la raison, le bon sens, l'observation, l'exactitude grammaticale, la suite logique des idées et l'enchaînement rigoureux des mots, et que d'un autre côté, sous le nom de poésie, on réserve une part distincte à la sensibilité, à l'imagination, à l'émotion, à la grâce et à l'enthousiasme, il faudra bien reconnaître que le domaine spécial de ces deux facultés a été singulièrement interverti dans la littérature française. La nécessité de l'harmonie est commune à l'une et à l'autre, et la prose possède aussi son rhythme plus libre et plus vaste. On ne peut donc pas prétendre, avec certains critiques, que la versification constitue la poésie ; elle en est tout au plus la forme extérieure. Mais les obstacles matériels de cette versification française, si étonnamment difficile, ont relégué dans la prose Montaigne et Bossuet; là, leurs ailes s'ouvraient, leur essor était libre. D'autres poëtes-nés, tels qu'Agrippa d'Aubigné, se moquant des entraves, demeurèrent obscurs et négligés, à cause de l'extrême incorrection de leurs œuvres. Entre quels hommes restait donc la lutte. Entre les Desportes, représentants inférieurs de la poésie, et les Malherbes, représentants supérieurs du bon sens. Combat trop inégal.

Entrons dans l'atelier de travail de Malherbe. Voyons un peu comment il blute les mots, comment il « trie les pensées sur le volet, » ce qu'il entend par poésie, et à quelle pénible et puissante élaboration il soumet le langage. C'est pour les hommes qui veulent approfondir l'histoire de notre idiome un précieux volume que celui-ci. Commençons par examiner ses admirations, puis nous ferons mieux connaître la trempe de son esprit. Il s'arrête en extase toutes les fois qu'il rencontre un vers *bien fait* et une pensée quelconque exprimée avec concision ; il ne se montre pas difficile sur la pensée ; le lieu-commun lui suffit. Parmi les vers peu nombreux que sa proscription épargne, dans un recueil de plus de cinq cents pages, voici le plus long des passages qu'il a trouvés *bons*.

Sommeil, doux repos de mes yeux,
Aimé des hommes et des dieux,
Fils de la Nuit et du Silence,
Qui peux les esprits délier,
Qui fais les soucis oublier,
Endormant toute violence ;

Approche, ô sommeil désiré !
Las ! c'est trop longtemps demeuré.
La nuit est à demi passée,
Et je suis encore attendant
Que tu chasses le soin mordant,
Hoste importun de ma pensée !

Ici Malherbe de s'écrier : « Qu'est-ce à dire? Le soin est hoste de pensée! » N'en déplaise à Malherbe, il condamne une fort bonne et poétique expression. Plus bas, à ces mots :

Douceur dont ma peine est noyée,

il ajoute fort justement le mot *cheville.* Lorsque Desportes demande au sommeil de lui apporter des songes heureux, voici la chicane de procureur que le grammairien fait au poëte : « Il ne doit demander autre chose que repos et allégement, et non du plaisir. Il confond deux imaginations. Celuy qui ne peut dormir comme luy, doit demander à dormir; celuy qui dort peu demander des songes plaisants. »

— Vous êtes bien rigoureux, monsieur de Malherbe. Celui qui ne dort pas peut fort bien invoquer le sommeil, dans l'espérance de rêver agréablement; la pensée de Desportes est plus fine, plus passionnée, plus émue, et, s'il vous plaît, plus poétique que la vôtre.

Cependant le critique reprend bientôt son avantage, quand Desportes laisse échapper ces mauvais vers :

Le bien de la voir tous les jours
Autrefois estait le secours
De mes nuits alors trop heureuses.

« Les nuits heureuses, dit Malherbe, n'avoient pas besoin de secours; cela eust été bon si elles eussent été malheureuses. »

Rens-moi par un songe plaisant
Tant de délices amoureuses ;
Si tous les songes ne font rien,
C'est tout un ; ils me plaisent bien.
J'aime une telle tromperie.
On te dit père de la mort,
Tu seras père de ma vie, etc.

« Cette pièce, dit Malherbe, est encore une des meilleures, et si il y a des impertinences...... » Par une des *meilleures* pièces, il veut dire une de celles où la critique verbale a le moins de taches à signaler ; mais Malherbe, en fait de nouveauté et de grâce, se contente de bien peu. Il n'y a ni originalité d'émotion, ni vrai sentiment poétique dans cette *Prière au Sommeil,* que Malherbe juge bonne en définitive. Citons un autre passage qu'il qualifie d'*excellent ;* c'est encore un lieu-commun sans émotion, mais bien rimé ; ce sont des stances fermes, fortes, solides, en un mot assez semblables aux siennes. Desportes s'adresse au Printemps.

O belles délices du monde,
Des désirs la source féconde,
Mère de nouvelles amours,
De tout l'univers reconnue,
Que me sert ta douce venue,
Si mon hyver dure toujours?

Royne des fleurs et de l'année,
Toujours pompeuse et couronnée,
Doux *soulas* des cœurs oppressés,
Partout où tes grâces arrivent
Les Jeux et les Plaisirs te suivent ;
Les miens, où les as-tu laissés?

C'est fort bien en effet, et le dernier vers est un des plus

charmants de Desportes. Malherbe a soin de souligner les mots *partout où tes*, et il écrit inexorablement en marge *tou, tou, tè*. Il n'a point souligné doux *soulas*, faute de s'apercevoir que ce mot latin (*solatium*), par sa consonnance et son analogie avec d'autres expressions françaises, allait bientôt tomber dans la désuétude. Les strophes précédentes, le dernier vers excepté, ne sont point neuves de pensée, elles manquent de mouvement et d'imagination, elles expriment ce lieu-commun d'une opposition usée, entre les joies du printemps et les douleurs amères, l'*hyver* de l'âme. Mais la fabrication en est solide, l'enchaînement des mots est grammatical; on n'y voit pas de *cheville* ni de *bourre*, ces deux abominations que Malherbe poursuit avec une si plaisante colère. La perfection matérielle du travail atteste que l'ouvrier a réussi, et le maître est satisfait. D'autres demanderont compte des matériaux employés; cela importe peu à Malherbe, il réclame le *series* et le *junctura* de son ancien précepteur Horace; il s'entend sous ce rapport et beaucoup d'autres avec Boileau, même avec Ronsard.

Malherbe est quelquefois de meilleure composition encore, et ce qui le charme avant tout, c'est le laconisme. Il est tout ravi de ces misérables vers :

Son propos me chassoit, ses yeux me rappeloient.
Dieux! que j'ayme ses yeux! Dieux! que je hays sa bouche!

Il écrit au-dessous : *Bon*. Il cite comme modèle un sonnet assez pauvre, d'une expression maigre et chétive, qui commence par ces vers :

J'excuse le mary de celle qui m'a pris
D'estre si défiant, de n'aller point sans elle :
Je voudroys deux cens yeux de peur d'estre surpris
Si j'estois possesseur d'une chose si belle....

Le reste ne vaut pas mieux. Mais Malherbe, qui trouve les phrases du sonnet assez bien faites et le sens grammatical assez bien posé, ajoute : « Ce sonnet est à mon goust un des plus *nets* de ce livre. » *Nets*, l'entendez-vous? c'est là tout ce qu'il es-

time. Ailleurs Malherbe écrit : « Ce sonnet est très-bon. » Examinons ce chef-d'œuvre :

Vous l'aviez inventé, rapporteurs malheureux,
Que celle à qui je suis avait fait nouveau change ;
Et par ce méchant bruit, contraire à sa louange,
M'aviez comblé l'esprit de soucis douloureux.
Son vouloir est trop ferme et son cœur généreux.
Amy de la franchise, aisement ne se range ;
Je n'ay que trop connu combien elle est estrange
Et prend peu de pitié des tourments amoureux, etc.

Ce sonnet *très-bon* nous semble pitoyable ; mais il est bien rimé et rimé en *ange;* cela suffit. Desportes s'étonne de ne pas mourir en l'absence de sa maîtresse :

Liesse ou douleur excessive
Ne suffit pour donner la mort.

« Bon, dit Malherbe. » Et comment cela est-il bon? Sévérité pour les mots, indulgence pour la pensée, c'est le code de Malherbe. Voici un meilleur sonnet qu'il approuve :

Prince à qui les destins en naissant m'ont soumis,
Quelle fureur vous tient d'aimer une infidèle ?
L'air, les flots et les vents sont plus arrestez qu'elle.
. . . .
Me laissant pour vous prendre, elle s'est parjurée.
Ce cœur qu'elle dit vostre estoit naguère à moy ;
Elle eust pour me domter toutes les mesmes armes,
C'estoient mesmes sermens, mesmes vœux, mesmes larmes.
Vous pourrez-vous fier à qui n'a point de foy ?

« Ce sonnet, dit Malherbe, est un des bons de ce livre. » Après tout, l'excellence prétendue de ce sonnet se réduit à un certain laconisme assez heureux.

. . . .
. . . Si son œil divin m'oste toute puissance,

Me ravit, me transporte et me rend furieux,
S'il faut que sans espoir mon amour continue,
Que feroient ses propos favorisés des yeux?
Hélas! pour me tuer, c'est assez de sa vue.

Malherbe trouve cela bon. Il est bien peu difficile. Nous ne sommes pas de son avis.

« Cette pièce est très-bonne, » dit-il encore en parlant des adieux à la Pologne, petite satire très-nette et très-bien rimée contre ce pays alors sauvage, où le voluptueux et complaisant valet de chambre de Henri III avait suivi son maître.

Adieu, Pologne! adieu, plaines désertes!
Toujours de neige et de glaces couvertes; etc., etc., etc.

Un sot a rendu la maîtresse de Desportes infidèle, et il s'écrie:

Ne dois-je pas aimer le sot qui m'a fait sage?

Et Malherbe met encore ici : *Bon!* Mais la pièce qu'il estime le plus dans tout le recueil, c'est l'épigramme suivante; il la couvre d'éloges :

Bourdin eut un esprit veillant incessamment
En un corps endormy, chargé d'âge et de graisse;
L'esprit prompt se plaignait du corps toujours dormant,
Le corps lourd de l'esprit qui n'avait point de cesse,
Le ciel pour apaiser ces étranges discors,
A fait venir la mort, cependant qu'il sommeille,
Qui d'un somme éternel a fait dormir son corps
Afin que son esprit plus à son aise veille.

« Excellent! » dit encore Malherbe.

Nous voilà donc parvenus au type idéal de la poésie, selon

François de Malherbe. Ce n'est pas quelque chose de bien céleste ni de très-élevé, mais c'est quelque chose de très-difficile. La perfection de la forme extérieure, le poli et l'unité des détails, l'harmonie apparente de l'ensemble, la beauté visible de l'agencement, tout ce qui ne résulte ni de l'émotion, ni de la passion, ni de l'inspiration, c'est la poésie, selon lui, et la poésie parfaite. On peut suivre, à travers les annales littéraires de la France, une certaine veine *scolastique*, léguée par l'ancienne civilisation romaine, notre première gouvernante, et que je ne blâme point, car elle nous a rendu de grands services, et la souplesse ondoyante de nos esprits comme la flexibilité incertaine de notre idiome néo-latin nous la rendaient nécessaire. Les principaux, entre ces hommes laborieux, dont le bon sens et l'activité régularisèrent l'idiome et la versification française, sont : Alain Chartier, Ronsard, Malherbe, Vaugelas et Boileau. Je ne fais pas acception ici des nuances qui les séparent, et je me contente de signaler l'unité pour ainsi dire traditionnelle de leurs efforts. Ils ont tous cherché la règle et la force de la langue française dans les traditions de la langue latine, et ils ont eu raison ; c'est notre mère. Ronsard s'est égaré, en consultant trop souvent l'aïeule, la langue grecque.

Nous pourrions donner plus d'une preuve évidente de la rigueur et de l'excellence du bon sens avec lesquels Malherbe continua cette œuvre et rectifia Ronsard. Le premier, en effet, Malherbe régla le cadastre de la poésie française. Pourquoi ne pas l'avouer ? l'instrument poétique était alors fort incomplet. Les rapports et l'acception des mots étaient vagues. Toutes les fois que Malherbe rencontre une expression louche, il s'arrête et s'écrie :

« Qu'est-ce à dire ? »

Ce terrible « qu'est-ce à dire» est une condamnation à mort. Le mot proscrit ne s'en relève pas. Malherbe se révolte avec une amusante véhémence, toutes les fois que dans ses meilleures pièces Desportes laisse échapper une faute de grammaire ou de jugement. Jamais il ne lui reproche un désaccord poétique.

Desportes dit, au milieu d'une description de l'heure de midi :

Lorsque chacun s'attend à prendre son repas.

Voici la note de Malherbe : « Je n'approuve pas ce langage, il s'attend à prendre son repas; car *attendere* des latins ne signifie pas attendre, et attendre en français ne signifie autre chose qu'*expectare ;* cette frase est provençale, gasconne, et d'autres telles dialectes eslongnées, ou italienne, *attender a far i fatti suoi.* »

Malherbe n'a été frappé ici que de la partie matérielle et lexicologique du vers. Sa passion grammaticale l'a emporté; il n'a pas vu le défaut réel et profond de ce détail, l'introduction d'une idée et d'une circonstance matérielles, au milieu d'un récit idéal et passionné.

— « Le Ciel le veut, » dit Desportes! Malherbe l'interrompt : « Qui est-ce qui pouvait lui donner des nouvelles du Ciel et savoir ses intentions? » — Une mascarade de six prisonniers captifs sont amenés et livrés aux dames par deux guerriers. — « Quoi! dit Malherbe, deux cavaliers en ayant pris six les laissent à des dames et les prient de leur faire bon traitement! Ils devaient parler pour eux-mêmes! » — Desportes mêle dans un vers la prise de Troie et le berger Pâris; Malherbe s'écrie : — « Le sac d'Ilion passe ici pour un pastoureau. » — Desportes, imitant un sonnet italien, prétend que sa cruelle maîtresse le force à changer d'amour, comme un chien mal nourri changerait de maître. — « Il est plaisant, interrompt le critique, de dire qu'un chien pressé de la soif est contraint de chercher un nouveau maître, comme s'il était question de lui bailler du vin de Grave et de Bar-sur-Aube. » — Toutes ses observations sont de même nature, justes et grossières. Desportes reproche assez malhonnêtement à une jeune femme de s'être *vendue à beaux deniers.* — « Il y a bien plus de raison, dit Malherbe, de se vendre en estant jeune, car qui voudrait donner de l'argent pour une vieille? » — Il note avec une très-grande justesse de tact les expressions normandes, chartraines, vendomoises, tourangeotes, échappées au poëte. Il remarque fort bien que *queue* ne rime pas avec *diminue.* — « Cette rime ne vaut rien; elle

est de Chartres, » ajoute-t-il méchamment. Il en voulait à notre bonne ville de Chartres.

Ce qu'il ne manque jamais de noter, ce sont les défauts italiens et les contrefaçons italiennes de Desportes. Il s'attache à détruire à son profit la contre-révolution italienne qui se fit après Ronsard, et qui subit, pendant le règne de Louis XIII, l'influence espagnole sans être complétement effacée par cette dernière. L'influence italienne datait du règne de François Ier ; elle avait traversé la pléïade; mais l'étude sévère du mètre pindarique et horatien, l'imitation de l'antique, avaient amorti et presque étouffé cette influence. On était un peu las des trophées pénibles dont Ronsard et ses amis avaient dépouillé les anciens; on en avait assez des mots *farouches et hagards*, des constructions dures et des imitations professorales de Ronsard, lorsque le valet de chambre de Henri III ramena tout à coup le calque doux et fidèle du Bembo, de Sannazar et de Pétrarque. Cette influence renouvelée par Desportes est venue se répandre jusque sur le berceau de Racine, jusqu'au moment où l'Espagnol-Napolitain Marini et le grand Corneille versèrent à pleines mains sur notre poésie, celui-ci les grandeurs, cet autre les ridicules et les prétentions du génie castillan.

En France, on est trop enclin à condamner comme *subtiles* les observations dont la nouveauté et la profondeur étonnent la généralité d'un bon sens superficiel et convenu. Il faudrait, non pas demander si elles sont subtiles, mais chercher si elles sont vraies. En admettant qu'elles sont vraies, vous seriez forcé de convenir qu'elles sont profondes. Ainsi, les évolutions du génie littéraire de la France, au lieu d'être rapportées à un même principe, comme on l'imagine généralement, doivent être considérées comme résultant d'une action très-complexe et soumises tour à tour à des influences diverses qu'il est nécessaire d'étudier si l'on veut se rendre compte, un compte réel et philosophique des progrès de la civilisation intellectuelle dans notre pays.

Ronsard, professeur poétique de versification grecque, avait servi très-activement, mais avec une ferveur révolutionnaire dont il fallut beaucoup supprimer ensuite, cette organisation définitive de la langue de la poésie en France qui ne devait s'établir, comme principe et comme loi, que sous le règne de

Boileau. Sous Henri III, après l'explosion savante de Ronsard, l'influence italienne reparut; Desportes et Bertaut en furent l'expression. Ils se montrèrent plus *retenus*, comme dit Boileau, quant aux inversions et aux emprunts classiques; mais ce mot ne dit pas tout : ils furent surtout *italiens*, et c'est ce que Malherbe a très-bien vu; c'est ce qu'il a combattu de toute sa force.

L'étude sur Desportes appelait la plume savante et délicate de mon ami M. Sainte-Beuve. Ce Desportes, esprit facile, oreille exercée, d'un goût fin et nuancé, mais non sévère, possédai l'instinct rare de la grâce, une sensibilité efféminée, un penchant naturel pour l'affaissement de l'école de Pétrarque. Comme toutes ses pâles roses s'effeuillent et tombent sous le bâton de Malherbe! Comme ce sceptre doctoral écrase les petites et odorantes fleurs! Comme cette pensée stricte met à mort les soupirs qui riment mal, les plaisirs qui sont des chevilles et les langueurs dont la césure n'est pas rigoureuse! Tout entier dans le métier et l'artifice, Malherbe ne songe qu'à la forme. Du fonds même de la poésie, il n'a cure; il ressemble à ceux qui pensent que l'administration constitue la politique.

On voit comment peut se justifier et s'expliquer le phénomène extraordinaire que Malherbe présente. Une âme sans amour, un esprit sans rêverie, une méditation sans enthousiasme, de la sécheresse sans profondeur, — et toutes ces négations couronnées du nom de poëte, — non-seulement de poëte révolutionnaire, — non-seulement d'agitateur intellectuel, mais de chef qui entraîne après lui les esclaves littéraires, mais de dominateur qui trône, mais de législateur qui règle! Excessive singularité! Qu'a-t-il donc fait, ce Malherbe? qu'a-t-il osé? que lui doit-on? Faut-il conserver sa couronne, ou souffleter sa statue, justifier nos ancêtres, ou accuser l'autorité de trois siècles?

Malherbe fut un homme d'action, non de rêve, un homme de fait et de pratique; au lieu de rédiger des traités didactiques sur la nécessité decoordonner la monarchie des paroles et la législation des phrases, il acheva l'une et l'autre œuvre, emportant avec lui le public vaincu, entraînant les faibles, manipulant les dociles, battant les récalcitrants, ne s'arrêtant pas trop à des délicatesses que l'on eût accusées de subtilité, ni à des

caprices vagues qui eussent passé pour fantasques. Il enrégimenta le langage en attendant Pascal, comme Henri IV et Sully organisèrent l'armée en attendant Louis XIV. La discipline grammaticale servit beaucoup au matériel de notre idiome, et sa renommée, qui se balance entre l'administrateur et le poëte, est une curiosité assez piquante pour que son nom ne périsse pas.

PHILARÈTE CHASLES.

LE

QUINZE DÉCEMBRE.

La France tout entière, dans un transport unanime de reconnaissance et d'orgueil, vient d'ajouter une journée de plus à ses journées historiques. Voilà déjà bien longtemps que la génération présente est occupée à faire de l'histoire; elle s'est tant occupée de ce rude labeur que, lorsque enfin elle descendra dans la tombe, elle restera bien épouvantée en songeant qu'elle n'a fait que de l'histoire toute sa vie. Certes, ce n'est pas à ces travaux, à ces joies subites, à ces douleurs profondes, à ces triomphes d'un jour, à ces luttes dans les champs de bataille et dans les villes, que se reconnaissent les nations heureuses. Pour les nations tout aussi bien que pour les individus, l'agitation n'est pas le bonheur. Toujours est-il cependant qu'à force de s'être mis à l'œuvre historique, le XIX[e] siècle aura appris de la façon la plus complète ce glorieux et difficile métier. Voyez par exemple ce qui se passe autour de nous, de nos jours, et vous jugerez en même temps, combien autour de nous, en toutes choses, dans les plus sérieuses aussi bien que dans les plus frivoles, l'étiquette historique est scrupuleusement observée. Chacun lui obéit dans la sphère qu'il parcourt, les monarchies qui tombent aussi bien que les monarchies qui s'élèvent, sont sujettes également à ses lois. Le roi Charles X marche d'un pas solennel pour rejoindre à Cherbourg le vaisseau placé là comme un *en-cas* à l'usage des monarchies qui tombent; en même temps le lieutenant général du royaume, au milieu des pavés soulevés, s'avance la tête haute dans une attitude déjà royale.

C'est que l'un et l'autre, le roi qui arrive et le roi qui s'en va, ils savent que l'histoire les regarde; ils savent que l'histoire est à leur porte, à la porte de leur palais ou de leur hôtellerie, pour enregistrer leurs moindres paroles, pour consigner leurs moindres gestes dans ses livres. Eh bien! ce que fait la royauté, l'émeute le fait à son tour; l'émeute, qui n'obéit à aucune des lois reçues comme c'est sa condition d'émeute, obéit à son insu au sentiment historique. Elle a ses assemblées, ses délibérations, ses paroles faites à l'avance; elle marche à la bataille du pied droit, elle s'enveloppe fièrement dans son haillon, et quand enfin elle est vaincue, quand il lui faut paraître devant quelque juge au-dessus d'elle, elle se défend avec toute la dignité que réclament les grands attentats. C'est que l'émeute sait aussi bien que la royauté qu'elle sera de l'histoire à son tour. Ceci est donc le caractère particulier des hommes et des choses de notre temps. Ils pensent beaucoup plus à ce qu'on dira d'eux dans un siècle, qu'au jugement qu'on en porte aujourd'hui. Ils n'agissent pas naïvement, même dans leur colère; ils posent toujours devant quelque chose qui les regarde de loin; d'où il suit que tous ces apprêts des personnes ont passé dans les événements, et que la plus grande cérémonie sans contredit des temps modernes, le retour de l'empereur Napoléon dans cette France qu'il a tant aimée et tant brisée, et qui du reste le lui a bien rendu en amour et en passions de tous genres, n'a pas pu se passer de morceaux de crêpes, de bois doré, de chevaux caparaçonnés, de livrées rajeunies, de costumes faits tout exprès, et de tous les misérables appareils scéniques que le théâtre moderne a mis à la mode, faute de génie. C'est ainsi que le meilleur sentiment, le sentiment de l'avenir, peut dégénérer en toute sorte de futilités puériles.

Vous vous rappelez le jour où M. Thiers, celui-là qui sera le digne historien de l'empire et de l'empereur, apporta à la chambre des députés une grande nouvelle à laquelle pas un ne s'attendait, même en France. Par une coquetterie bien entendue, ce ne fut pas M. Thiers qui monta ce jour-là à la tribune; ce fut M. de Rémusat qui annonça à chacun et à tous, que cette fois enfin le cruel exil de Sa Majesté l'empereur Napoléon, le premier et le dernier de sa race, allait finir. — On le rappelait, disait-on, pour toute sorte de raisons sans réplique, parce qu'il

était un héros, parce qu'il était un grand homme d'État, parce qu'il était prince légitime, parce que, si son nom appartient au monde entier, sa dépouille mortelle n'appartient qu'à la France. Il était donc arrêté que, dans huit jours au plus tard, un vaisseau français sous pavillon tricolore, commandé par un fils du roi, s'en irait, à travers la mer, jusqu'à Sainte-Hélène, ce rude écueil, pour y chercher, dans les profondeurs de cette terre d'exil, le cercueil sacré qui contenait ces cendres précieuses. A cette nouvelle, toute la France battit des mains, non pas, il est vrai, avec ces violents transports qu'annonçaient à l'avance les chansons de Béranger, les rancunes de la restauration, non pas avec les haines du nom anglais et les souvenirs de Waterloo. Dieu merci, à force de vivre, la France est devenue une nation plus sérieuse que cela. A ce moment-là d'ailleurs (il est revenu depuis), le temps des rancunes et des haines était passé. La France entière avait accepté la révolution de juillet comme un dédommagement suffisant à l'invasion, aux malheurs et aux hontes de 1815. Dans ces longs travaux de sa recomposition libérale, la France avait oublié même les chansons de Béranger, qu'elle ne chantait plus qu'au dessert. Mais ce qu'elle perdit du côté de l'enthousiasme à la nouvelle du retour de l'empereur, elle le gagna en recueillement. Dans la chambre même des députés, la grande nouvelle fut débattue comme toute autre loi eût pu l'être, et M. de Lamartine, sans exposer cette popularité qui l'entoure, put monter à la tribune nationale afin d'exposer comment lui et les siens, dans ces derniers et solennels hommages que la France allait rendre à l'empereur Napoléon, ils entendaient séparer le grand soldat du despote, l'ami du maréchal Ney de celui qui avait été le maître de Fouché, le vainqueur de tant de batailles du terrible ennemi de tant de libertés. Chose heureuse à dire! La parole de M. de Lamartine fut écoutée avec déférence, avec respect; la distinction qu'il voulait établir fut admise sans discussion; la chambre des députés et la France tout entière reconnurent très-volontiers que toute cette gloire n'était pas à reprendre, et qu'il en fallait laisser la partie despotique. Ceci convenu, quelques amis de l'empereur s'assemblèrent à la hâte pour l'aller quérir où il était resté. De ce nombre, il y en avait plus d'un qui se souvenait, pour l'avoir partagé, du long martyre de Sainte-Hélène. On partit donc; et, après ces pre-

miers instants d'une émotion bien naturelle, la France revint tout d'un coup à ses travaux, à ses inquiétudes, à ses joies et à ses misères de chaque jour; tout d'un coup tomba sur nous cette question d'Orient, dont s'inquiétait à son lit de mort M. de Talleyrand lui-même. Et il avait raison, le vieux diplomate! car c'était là une question tout à fait à la taille de son astuce et de son génie. Donc, pendant six mois, il faut le dire, le convoi funèbre de Sainte-Hélène fut complétement oublié. Le proverbe a raison : c'est toujours le goujat debout qui l'emporte sur l'empereur enterré. Héros pour héros, on voulait savoir avant tout ce que faisaient Ibrahim-Pacha et son vieux père, ce sauvage musulman accroupi dans son ambition, dans son ignorance et dans son courage. Volcan pour volcan, on s'inquiétait bien plus de la Syrie que de Sainte-Hélène. Ah! si les grands hommes pouvaient savoir ce que c'est que d'être une fois sorti de la lutte active, ce que c'est que d'être une fois couché dans un cercueil depuis vingt-cinq ans seulement; si le soldat des Pyramides, de Wagram et d'Austerlitz avait pu deviner qu'un jour, au lieu de l'aller attendre sur le bord de la mer, pendant six mois, à genoux et la tête nue, la France ne songerait qu'à demander des nouvelles de quelque vaisseau anglais devant Saint-Jean-d'Acre démantelé, il aurait compris enfin toute la vanité de la gloire, et il se serait pris à soupirer bien fort!

Nous en étions là de la question d'Orient, lorsque tout d'un coup, et comme pour faire trêve à ces disputes dont nul ne peut dire encore le résultat, des nouvelles arrivèrent de Sainte-Hélène. Depuis six mois qu'on l'avait oublié encore une fois, on reparlait de l'empereur enfin. Cette expédition funèbre reprenait le dessus; mais aussi quelles nouvelles nous venaient de là-bas! Le vaisseau du prince de Joinville avait touché Sainte-Hélène; les Anglais étaient accourus au-devant de *la Belle-Poule* pour recevoir ces envoyés de la France, et les uns et les autres ils avaient marché de compagnie dans cette vallée de Napoléon que nous connaissons tous, les uns et les autres, pour nous y être rendus par la pensée comme dans un pieux pèlerinage. Hélas! rien n'est plus vrai; ce petit coin de terre perdu dans un écueil de la vaste mer, il a occupé tout d'abord notre jeune pensée; nous avons mené le deuil autour de ce saule pleureur; nous nous sommes désaltérés à cette source limpide; nous avons

jeté nos premières fleurs et nos premiers vers sur cette pierre de cinq pieds qui contenait l'empereur. L'humble cimetière de notre village, à l'endroit même où notre mère repose, à l'endroit où une croix de bois porte le nom de notre père, ne nous est pas plus familier et plus connu que le cimetière de Sainte-Hélène. Que de fois nous avons parcouru la vallée, quand la nuit était sombre, quand le vent s'élevait de la mer! que de fois nous avons cherché sur ce sable mouvant les traces éternelles du grand empereur! C'est qu'aussi, en ce temps-là, nous étions bien jeunes, c'est que, dans l'éblouissement de nos quinze ans, la gloire ne nous apparaissait que sous son côté lumineux; c'est que nous aurions été hors de nous-mêmes si l'on nous eût voulu montrer les taches de ce soleil; c'est qu'aussi, dans ce temps-là, il y avaient de grands poëtes qui vous parlaient de l'empereur comme il en faut parler quand on est un poëte. Il y avait lord Byron, ce génie déchaîné, qui s'inclinait avec respect devant le captif d'Angleterre. Il y avait Béranger, qui mêlait dans une si admirable confusion la gloire et l'amour, l'empereur et Lisette, les misères de Moscou et le vin de Champagne qui brille au dessert, tous les enchantements, tous les enthousiasmes, toutes les heureuses passions de la jeunesse réunis dans le même refrain; heureux pêle-mêle de seins nus et de moustaches grisonnantes, de visages blonds et roses et de figures cicatrisées, de vieux soldats et de jeunes filles qui répètent le mot d'ordre dans un parfait accord de sentiments : vive l'amour et vive l'empereur ! vive la gloire et vive la jeunesse! — Comme aussi il y avait en ce temps-là la chambre des députés qui l'installait dans l'opposition et dans l'avenir; il y avait le général Foy, qui parlait en même temps de l'empereur son maître et de l'invasion, qui glorifiait la liberté et l'empire, qui se dressait d'un pied ferme sur les hauteurs sanglantes de Waterloo, pour proclamer de si haut la haine des vieilles monarchies, l'envahissement du clergé, les traités de 1815. Il y avait tout cela, et en même temps la colonne était privée de son héros; l'image du grand homme était proscrite dans toute l'Europe; prononcer son nom était un crime; son ombre même inquiétait les rois du droit divin. Les insensés! ils ne voyaient pas au contraire qu'une fois ce géant ôté de notre histoire, nous allions nous trouver non plus en présence de la gloire des armes,

qui veut avant tout l'ordre, l'obéissance, l'autorité, mais en présence d'un autre danger bien plus réel, en présence des doctrines de la convention.

Mais revenons aux ambassadeurs de la France à Sainte-Hélène. Ils ont dignement accompli la sainte mission qui leur était confiée. A peine arrivés sur cette terre d'exil dont ils devaient emporter avec eux toute la poésie, toute la gloire, ils se sont avancés lentement dans cette vallée de larmes; ils ont trouvé ces chemins qui leur étaient connus aussi bien qu'à nous; ils ont salué le saule pleureur et la source d'eau vive, la pierre, le tombeau. Alors ils se sont approchés, et à cette terre qui n'avait pas voulu rendre son captif, ils ont redemandé son mort. Cette terre a longtemps résisté; le mort était là-bas, tout au fond, enveloppé dans son manteau des batailles, son épée au côté, et il dormait jusqu'au jour du jugement éternel.

Certes ce fut là un moment plein d'anxiété et à jamais mémorable, quand le cercueil impérial revit le jour. Voilà donc, là contenue, la cendre de cet autre César. Cependant, le cercueil résonnait comme un cercueil vide; car, tout grand qu'il était, cet homme que le monde ne pouvait pas contenir, il n'a pas pu suffire à remplir un coffre de chêne. Enfin le cercueil est ouvert, et soudain, ô miracle! cette noble figure reparaît, comme elle était avant la mort. C'est bien là ce front vaste et intelligent sur lequel ont reposé les destinées du monde; c'est bien là cette petite main qui portait si haut et d'une façon si ferme le globe impérial. Voilà bien ce grand cœur qui a résisté aux plus puissants enivrements de la bataille, de la royauté et de la conquête, et que les plus grands malheurs n'ont pu briser. Oh! c'est bien vous, mon empereur! Vous avez dormi bien longtemps. Comment donc, dans votre cercueil, n'avez-vous pas entendu s'agiter le monde? Comment donc le grand bruit de juillet ne vous a-t-il pas réveillé en sursaut? Et pourquoi, maintenant que l'Angleterre s'agite encore une fois contre nous, restez-vous immobile au fond de ce calcaire anglais? A quoi l'empereur eût pu répondre, s'il eût daigné répondre : « Laisse-moi, qui que tu sois, dans mon repos et dans ma gloire. Pour me reposer de tant de fatigues, j'ai besoin de dormir jusqu'à la fin des siècles. Mais je crois bien que la trompette du dernier jugement me trouvera encore fatigué sous le poids de l'infortune et de la

gloire. Laisse-moi dormir, laisse-moi dormir à côté de mes batailles mortes comme moi. Depuis que je suis là dans ce trou, que je me suis creusé moi-même à moi-même, heure par heure, comme un chartreux, en me disant : Grand empereur, il faut mourir, pas un bruit ne m'a réveillé, pas une misère n'a troublé mon sommeil. Ma veuve s'est remariée deux ou trois fois depuis moi, et c'est à peine si elle m'est apparue toute souillée dans mes rêves. Mon fils, mon pauvre enfant, le reste de mon sang et de mon âme, un enfant à qui je donnais des royaumes comme un autre père eût donné des hochets, il est mort chez les Allemands qui m'avaient trahi, et c'est à peine si mon vieux cœur s'est ému de pitié! Laisse-moi dormir, laisse-moi dormir! Je n'ai plus de cœur, je n'ai plus d'entrailles. Que parles-tu de juillet et des trois jours! J'ai senti, il est vrai, quelque chose qui se soulevait autour de moi; on eût dit une tempête avortée de l'Océan. J'ai entendu comme qui dirait tout là-bas, sur le trône brisé des Bourbons, que j'exècre et que j'ai trop méprisés, crier : Vive l'empereur! Alors je me suis retourné sur ma gauche entr'ouverte, et je me suis dit tout en dormant : De quel empereur parlent-ils donc là-bas? Laisse-moi dormir, laisse-moi dormir; je n'ai plus de couronne, je n'ai plus d'épée, je n'ai plus de famille. Un de mes neveux a été tué par des sbires du pape; l'autre neveu a été traité comme un écolier en vacance qui escalade les murs d'un verger; ma propre nièce est mariée à un Russe. Laisse-moi dormir : j'ai eu ma part et ma grande part de toutes les agitations humaines. Je n'en veux plus. J'ai supporté toutes les gloires : je n'en peux plus supporter. Dans ma poitrine se sont agitées autant de douleurs qu'une poitrine humaine en peut contenir. Que venez-vous faire ici après vingt-cinq ans d'oubli et de mort, que voulez-vous de moi? qu'attendez-vous de moi? Je ne puis plus rien pour vous; je ne suis plus rien pour vous; pour vous j'ai fait tout ce que je pouvais faire. Je suis à bout de travaux et de méditations. Je vous ai sauvés de l'anarchie, je vous ai rendu le Dieu chrétien que vous aimiez et auquel je ne croyais pas, car je ne croyais qu'à ma divinité toute-puissante; j'ai retrouvé vos lois qui s'étaient perdues dans l'abîme des révolutions; je vous ai conduits tout armés à travers le monde, qui s'est abaissé devant vous jusqu'à l'humiliation la plus amère. Si vous savez

vous battre, c'est que j'ai été votre maître; si vous savez obéir, c'est à moi que vous le devez; si l'Europe, victorieuse enfin à son tour, a reculé devant un partage de cette France bien-aimée, c'est que l'Europe se souvenait que vous aviez été mes compagnons d'armes; et pourtant, vous m'avez abandonné, vous m'avez renié plus de trois fois, comme saint Pierre a renié le Christ. Vous vous êtes servis de mon nom pour faire de la poésie et de la prose. Je suis devenu un sujet de déclamation dans vos rhétoriques. Après votre nouvelle révolution, vous n'avez pensé ni à mon fils ni à ma famille. Vous avez pris mon drapeau parce que vous aviez besoin d'un drapeau tout fait; mais vous avez remplacé mon aigle par le coq gaulois; et maintenant, quand moi je ne songe plus à vous, quand je suis là tranquille enfin, tout occupé à dormir, voici que vous venez me prendre sans me demander si je veux en effet quitter ce coin de terre où je suis mort. »

A quoi on lui a répondu : « Magnanime empereur, il faut nous suivre. Assez long-temps la France vous a appartenu. C'est maintenant à vous d'appartenir à la France. Il y va non pas de votre gloire, mais de la nôtre. D'ailleurs, vous l'avez dit vous-même : Que mon tombeau soit sur les rives de la Seine. Votre tombeau est tout prêt, sire; il est digne de vous et de la France. Nous vous donnons en entier pour votre sépulture l'hôtel royal des Invalides, dont vous-même vous avez doré le dôme, comme si vous eussiez prévu qu'il devait être un jour votre épitaphe et votre tombeau. »

Aussitôt donc que le regard ému et attristé se fut reposé sur ce noble visage (spectacle qui ne sera plus donné jamais à aucun homme vivant en ce monde), le cercueil impérial s'est refermé. L'empereur a quitté à tout jamais cette île où il a tant souffert; il s'est retrouvé encore une fois à l'ombre de ses trois couleurs; il a traversé de nouveau cette mer plus que jamais étonnée de se voir traversée *dans des appareils si divers*. Autour du vaisseau la mer a fait silence, le vent obéissait à la voile, chaque jour la France se rapprochait comme poussée par une main invisible. — Deuil mêlé de joie, convoi funèbre et triomphal à la fois, conquête pacifique d'un cadavre, empereur qui revient dans son empire, révolution accomplie, France qui attend, tout est là au milieu de ce point noir dans les flots.

Une seconde fois depuis le départ de *la Belle-Poule,* la France s'est émue. L'empereur arrivait enfin, et pour huit grands jours les inquiétudes, les espérances, les craintes de la nation ont été suspendues. Il n'y a encore que l'ombre de l'empereur pour obtenir une pareille trêve aux passions qui nous agitent. — Il a quitté la mer; il est entré enfin dans cette rivière de Seine qui venait battre au temps de sa gloire les murailles de son palais; il a remonté lentement ces doux rivages qui tressaillaient à son nom seul. En vain l'hiver était rude, on accourait de toutes parts sur le passage de Sa Majesté. Les vieillards se jetaient à genoux, les femmes pleuraient de joie, les petits enfants regardaient de tous leurs yeux et de toute leur âme passer le convoi funèbre, afin de s'en souvenir quelque jour, quand à leur tour ils seront devenus des vieillards. Il y avait encore dans la foule quelque vieux soldat qui avait connu le héros, qui l'avait entendu parler, qui l'avait vu agir, qui cherchait à le reconnaître à travers tous ces cercueils et tous ces crêpes. Enfin la flottille s'est arrêtée non loin de Paris. Le lendemain, l'empereur devait faire son entrée triomphale dans ce Paris tour à tour son ami, son esclave, son compagnon d'armes, et enfin son juge; ville bien faite pour un pareil homme, si vaste en effet, si remplie de passions, de travaux, de révoltes et d'idées, que, seule entre toutes les villes de ce monde, elle a été assez vaste pour suffire à l'empereur.

Ici a commencé cette longue suite de cérémonies dont nous parlions en commençant ce chapitre. Jamais la préoccupation historique ne s'est fait sentir comme elle s'est fait sentir dans les moindres détails de ce voyage. Ainsi, à peine le départ du prince de Joinville fut-il décidé, le 12 mai 1840 (la date est à garder), qu'on s'inquiéta tout d'abord du cercueil de l'empereur. On nous apprit, avec un soin extrême, la forme du cercueil; il était long de deux mètres cinquante-six centimètres; il était large d'un mètre cinq centimètres; il était en bois d'ébène massif d'une teinte noire et tout à fait pareil au marbre. Sur chacune des faces se trouvait une aigle couronnée. La clé du cercueil était en fer par le bas, en bronze doré par le haut. On vous disait en même temps le velours du poêle funéraire, le chiffre, le médaillon, les abeilles d'or. Dans *la Belle-Poule,* on vous racontait la chapelle ardente, les figures allégoriques, l'Histoire

et la Justice, la croix de la Légion d'honneur et la Religion, le nom et les prénoms de chaque passager; et enfin, quand le prince de Joinville se fut emparé de ces précieuses dépouilles, il dressa lui-même avec un rare talent l'acte d'exhumation. Grace à l'énergie de la phrase et à la sobriété de l'expression, c'est vraiment là une pièce historique, et encore du meilleur temps. Rien n'y manque, tout est simple, clair, précis; les dispositions indiquées par le jeune capitaine pour les honneurs à rendre à l'empereur, sont d'un grand effet dans ce récit. Ce canon qui tire de minute en minute, ces vergues en pantenne, ces pavillons à mi-mâts, et bientôt ces salves des navires pavoisés, ces deux rangs d'officiers sous les armes, cette joie qui succède à tout ce deuil, ce sont là tout à fait des détails comme les aime la vieille histoire, négligés par Tacite, dédaignés par Salluste, mais recherchés avec passion par Hérodote et Tite-Live. A peine Napoléon était-il sorti de Sainte-Hélène, vingt-cinq années jour par jour, qu'un navire venant d'Europe apprit au prince de Joinville tous les bruits de guerre qui s'agitaient là-bas. La guerre n'était pas déclarée encore, mais elle pouvait l'être demain. Aussitôt le prince assemble son conseil de guerre, et il déclare que, s'il est attaqué, il veut se défendre; que, s'il est le moins fort, il se fera sauter, lui et son vaisseau, et le cercueil, et qu'ils resteront tous ensevelis dans la mer. A ce discours du prince, l'équipage crie vivat! En même temps les cloisons sont démolies, les chambres provisoires établies dans la batterie disparaissent pour faire place au canon, tous les meubles sont jetés à la mer. Ils faisaient là encore de l'histoire, ces jeunes gens! Ils étaient flattés en secret de trouver un pareil dénouement à une pareille vie. Pas un d'eux qui n'eût été heureux et fier de mourir englouti dans les mêmes eaux que le cercueil impérial! Ah! si la France sait se servir quelque jour de cette passion pour la gloire qui agite ses enfants, si elle sait mettre à profit ce besoin de renommée qui les pousse, quels admirables résultats elle peut tirer de cette fièvre nationale! Vous savez le reste de ce voyage; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'on avait envoyé au-devant du prince un bateau chargé de tentures et de guirlandes, un véritable cénotaphe flottant qu'on eût dit arrangé par les décorateurs et les machinistes de l'Opéra. Le jeune capitaine, homme de bon sens

comme il l'est, refusa tout net de se servir de cette machine. Il fit arracher ces crêpes funèbres, il fit couper ces guirlandes inutiles. — Nous n'avons pas besoin d'autre ornement, disait-il, que le cercueil. — Seulement le vaisseau fut peint en noir, et il déposa à Courbevoie son royal passager.

Le reste de ce triomphe n'est plus qu'une affaire de monuments de bois, de statues et de plâtres, de vases funèbres remplis de poix résine, de longues trompettes murmurant tous bas leurs accords mélancoliques sur la musique de l'auteur du *Postillon de Longjumeau*. Jamais que nous sachions, on ne s'était donné plus de peine pour trouver une décoration convenable à une cérémonie qui devait se faire remarquer surtout par l'absence de toute décoration superflue. Que font en effet à l'empereur Napoléon ces crêpes, ces bois dorés, ces velours économiques en tissu de verre, cette poix fumante, cet appareil emprunté au cortége de la *Juive* : misère, vanité, néant, douleur d'emprunt que le tapissier emporte et rapporte. L'empereur Napoléon n'avait besoin de personne pour donner sa dernière fête, la plus brillante, pour gagner sa bataille la plus difficile. Que peuvent ajouter toutes ces choses futiles à la gloire de ces âmes extraordinaires ! En même temps, et comme pour accompagner ces statues de vingt-quatre heures, ce cénotaphe d'un jour, arrivaient tous les poëtes de la France, les plus grands et les plus petits; poésie asthmatique, lyres sans cordes, refrains prétentieux, insipide et importun bourdonnement, qui ne vaut pas, tant s'en faut, un coup de canon sur l'esplanade de l'Hôtel des Invalides. A cette improvisation de la poésie contemporaine, à laquelle la poésie se préparait depuis tantôt six mois, ils ont tous échoué d'une façon lamentable. Stérilité funeste ! poésie menteuse ! Soyez donc un grand homme pour être adopté par les petits enfants et pour servir de texte à leurs discours de rhétorique : *Ut pueris placeas, et declamatio fias*, comme dit Juvénal. Ah ! dans ce beau XVII[e] siècle, pour lequel nous n'avons pas assez de respect, ce n'était pas ainsi que s'honoraient les grands hommes; ce n'était pas avec des toiles peintes, des plâtres, de mauvais vers, du carton doré, des marches et des contre-marches, des valets de pied en livrée, et un faux cheval de bataille; c'était par l'éloquence, par le génie. C'était Bossuet qui venait recevoir le grand Condé et ra-

conter au monde les travaux de son héros. C'était Bossuet qui fermait la tombe de la reine d'Angleterre, et vous savez de quelle façon solennelle. Par cet illustre moyen, la gloire de l'orateur et la gloire du héros célébré se mêlaient sans se confondre, et vous étiez sûr que qui disait un héros disait un chef-d'œuvre en même temps.

D'autres que nous ont raconté tous les longs et frivoles détails de la cérémonie du 15 décembre ; la flottille de Courbevoie, la décoration du pont de Neuilly, la colonne rostrale de quarante-cinq mètres, les trophées d'armes, l'Arc-de-Triomphe entouré de ses douze grands mâts de couleur bronzée (et quel horrible petit char en bois doré, sur ces hauteurs !), les piédestaux, les colonnes, les statues, les candélabres antiques, les lampes funèbres, les chiffres, les emblèmes, la statue de l'Immortalité au péristyle de la chambre des députés, l'amphithéâtre de la terrasse du palais-Bourbon, la statue colossale du quai des Invalides, et cette longue file de rois et de capitaines bien étonnés de se trouver ensemble pour recevoir l'empereur Napoléon. Singulière idée, en effet ! Louis XIV, Louis IX, Charles VII, François Ier, Henri IV, et même, qui le croirait ? le prince de Condé, l'aïeul du duc d'Enghien, venant recevoir l'empereur Napoléon ! On vous a dit aussi, à la grille d'entrée de l'hôtel des Invalides, les rangées de candélabres, les cassolettes, la chapelle ardente, les frontons ornés des armes impériales, les pilastres surmontés de l'aigle, les couronnes d'immortelles, les Victoires, les bas-reliefs imitant le bronze. Vous savez aussi, à cette heure, l'ordre du cortége : la garde municipale, les lanciers, les sapeurs-pompiers, les cuirassiers, les écoles militaires, les batteries d'artillerie, les vétérans, la garde nationale, et tout ce brillant pêle-mêle de vieux et de jeunes uniformes. Ce n'est donc pas notre affaire à nous de vous raconter toutes ces choses ; on les trouvera dans d'autres archives. Nous voulons dire seulement que le bel instant de cette apothéose, ç'a été le moment où l'empereur a passé sous cet arc de triomphe commencé par lui. A cet instant, l'empereur a retrouvé l'enthousiasme et le soleil d'Austerlitz ; le monument a tressailli jusque dans ses fondements, l'on eût dit qu'il grandissait de cent coudées. Dans l'église des Invalides, au bruit des canons, l'empereur a été porté, et là alors, le prince de

Joinville, s'avançant l'épée à la main, a dit au roi son père : Sire, je vous présente le corps de l'empereur Napoléon. A quoi le roi a répondu d'une voix forte : Je le reçois au nom de la France. Cette fois encore, vous voyez l'histoire qui s'arrange et se prépare; l'historien n'aura plus qu'à copier, le peintre aussi. Nous vous faisons grâce des autres détails; vous êtes le maître de chercher dans la foule, les fidèles amis de l'empereur le général Gourgaud, le général Bertrand, le comte Molitor, et le vieux maréchal Moncey, qui s'est fait porter auprès du cercueil de son maître, et qui s'est mis à genoux les mains jointes, en disant comme le vieux Siméon : *Nunc dimittis servum tuum;* maintenant, je puis mourir. En même temps plusieurs des vieux soldats de la grande armée, tout mutilés par les batailles, tout blanchis par les années, à genoux malgré la consigne, baisaient en sanglottant les coins du drap funéraire. A ce moment-là enfin, la poésie s'est montrée à cette fête. A ce moment-là tous les oripeaux funèbres ont disparu pour laisser place aux vivants souvenirs, à l'enthousiasme sincère, aux larmes véritables. A ce moment-là aussi, les complaintes de M. Halévy, de M. Adam et de M. Auber, mélodies incomplètes et tourmentées, ont fait place au *Requiem* tout-puissant de Mozart. Certes, vous avez bien raïson, messieurs, d'appeler enfin à votre aide quelque chef-d'œuvre dans cette solennité où rien n'a été à la hauteur de la fête. Certes, vous avez bien raison de mettre tous vos oripeaux à l'abri du génie de Mozart. Mais cependant la France en est-elle venue là, que, dans cette cérémonie auguste et sainte, quand il s'agit de célébrer le plus grand homme des temps modernes, ni le sculpteur, ni le peintre, ni l'architecte, ni le musicien, ni le poëte, ni l'orateur n'aient été à la hauteur de leur mission ? Eh bien ! qu'attendent-ils donc pour se révéler enfin les uns et les autres ? Quel héros plus illustre, quel sujet plus naturel, quelle gloire moins contestée ? M. le prince de Joinville, qui déjà se connaît en enthousiasme, racontait à ce sujet que ce qui l'avait le plus touché dans son voyage, c'était une pauvre famille des bords de la Seine, passé le Pont de l'Arche. La famille s'était rendue dans son petit champ sur les bords de la rivière. Les quatre enfants s'étaient jetés à genoux les mains jointes. La femme et le mari tenaient une longue perche surmontée d'un drapeau

tricolore, et le vieux grand-père, affublé d'un uniforme tout usé, déchargeait en l'air une carabine qui datait pour le moins d'Austerlitz. Il y avait en effet tant d'enthousiasme naïf, tant de bonheur vrai, dans cette honnête famille, qu'il était impossible de ne pas en être ému et charmé.

Et maintenant qu'il repose dans son triomphe, dans sa gloire et dans son église, le héros de tant de batailles, maintenant que Sainte-Hélène a rendu sa proie, maintenant que cette immense lacune de la cité parisienne est comblée, nous n'avons plus à faire qu'un seul vœu, c'est qu'au moins l'art contemporain, après toute sorte de tâtonnements ridicules, finisse par élever à Sa Majesté l'empereur Napoléon un tombeau digne de lui.

****

Critique Littéraire.

HISTOIRE DE LA VIE ET DES POÉSIES D'HORACE,

PAR M. WALCKENAER (1).

« Une infinité d'habiles gens ont travaillé sur les poésies d'Horace : les uns ont fait de savantes notes, les autres de belles traductions ; mais reste encore bien des choses à faire. » Tel était en 1736, en une séance solennelle de l'Académie des Inscriptions, le jugement que M. l'abbé Couture, membre alors connu de cette docte assemblée, exprimait sur les nombreux commentateurs de l'ami de Mécène. L'abbé Couture avait raison sans doute, car depuis ce temps on pourrait facilement compter quelques centaines de volumes, prose ou vers, destinés à reproduire ou à élucider Horace. Pour tout ami de l'antiquité classique, le voyage à Tibur est le pèlerinage de la Mecque, et la plus brève des odes du grand poëte, fouillée, labourée dans tous les mots, donne toujours, comme une ruine, quelque enseignement inattendu à la science du passé. Sans nul doute Horace est le plus lu, le plus imprimé, le plus traduit et par conséquent le plus défiguré des poëtes romains. Dès 1470 on l'imprime à Milan. On en compte dans le XVe siècle soixante-

(1) 2 vol. in-8°, chez Michaud, rue du Hasard, 40.

une éditions; c'est presque autant que la Bible. En 1609, il a fini son tour d'Europe, il est reproduit dans toutes les langues, sous toutes les formes, même en vers grecs. C'est partout Horace avec le commentaire des plus grands savants du temps, *doctissimorum virorum*. Alde épure les textes, Lambin les annote, et avec une telle lenteur d'attention, que le mot *lambiner* en est resté dans notre langue; Jacques Pelletier, Habert de Berry, vers 1540, translatent en rimes françaises l'Art Poétique et les épîtres :

> ... Bien qu'en translatant
> Y ait honneur, mais de profit pas tant.

Après le commentaire vient la dispute. Ce grand XVI[e] siècle, qui bataillait pour le pape et pour la messe, bataille avec une égale ardeur pour la virgule et pour le point; et dans *cette république des lettres*, où les plus humbles aspirent à la dictature, la guerre philologique est aussi vive que la guerre religieuse, car, auprès de bien des gens, l'ode, l'épître ou la satire ont acquis déjà plus d'autorité que le texte du concile. On se querelle, mais on admire, souvent même sans comprendre. L'étude approfondie n'affaiblit en rien la curiosité; les imitations, les traductions se multiplient; c'est un motif pour revenir au texte, et le poëte garde toujours son public d'élite. Il a ses entrées à la cour de Louis XIV comme à celle d'Auguste. M[me] Dacier oublie volontiers pour lui ménage et pot au feu; elle oublie même le mot de Quintilien, qui cependant ne s'adressait qu'aux rhéteurs, *in quibusdam Horatium nolim interpretari*, et elle affronte les éditions complètes. M[me] de La Fayette fait sa lecture d'Horace, Boileau le décalque. D'Aguesseau, dans un discours de rentrée, en conseille l'étude aux graves avocats du roi. Voltaire lui adresse une épître qui est un chef-d'œuvre de raison et de raillerie. Enfin, dans une circonstance difficile, le grand Frédéric, ayant besoin de courage et de philosophie (c'était quelques jours avant la bataille de Rosbach), demanda au professeur Gottsched une leçon publique sur Horace. Gottsched traita du stoïcisme du poëte, de la résignation dont il a donné de si justes préceptes, et l'énergie de Frédéric en fut comme retrempée.

Par quelle secrète puissance de verve et de raison le poëte de Tibur a-t-il donc conquis cette admiration universelle, l'admiration de Voltaire et de l'abbé Nonotte? C'est que jamais peut-être organisation poétique n'a été plus ouverte à tous les sentiments profonds, à tous les caprices, à toutes les émotions vives et mobiles qui constituent l'homme dans tous les temps, dans toutes les sociétés; c'est qu'il a aimé et chanté ce que nous avons tous aimé ou souhaité trop souvent en vain, les amitiés discrètes, le repos, l'étude, les promenades oisives, Cyrrha ou Chloris. Vingt siècles et le christianisme nous séparent du poëte, et cependant il est toujours vrai, toujours senti; nous oublions Ligurinus, et les amours ancillaires, pour ne songer qu'à Lydie. Le *justum et tenacem* absout le soldat de Philippes, et nous l'aimons tous et toujours, suivant l'âge, pour sa sagesse ou sa folie. Tel est le charme qui s'attache à ce grand nom, qu'il suffit à faire rechercher comme une heureuse nouveauté les deux récents volumes de M. Walckenaer, qui n'ont pas moins de six cents pages, petit-texte. L'*Histoire de la vie et des poésies d'Horace* est une œuvre consciencieuse, savante à la manière allemande, peu aiguisée, mais très-riche de détails. Du reste, on excuse la diffusion par l'étendue des recherches. Grœvius n'eût pas fait mieux. Par malheur, l'unité manque, et bien que la forme d'art ne soit pas de rigueur à l'Académie des Inscriptions, je regrette que M. Walckenaer n'ait point transporté dans son livre quelque chose du procédé de M. Patin. Au lieu de suivre, comme l'habile et élégant historien de la poésie latine, une sorte de division logique, et d'étudier tour à tour le poëte, chez lui, chez Mécène, à Rome, à Tibur, de l'étudier comme philosophe, comme écrivain, comme homme, dans ses rêveries, dans ses lectures, dans ses amours, M. Walckenaer a adopté pour toutes choses l'ordre chronologique, et son livre est devenu, de la sorte, une espèce de labyrinthe, où l'on passe souvent par les mêmes sentiers. Il y a bien aussi çà et là quelques étourderies, ce qui surprend de la part de M. Walckenaer, quelques réflexions sur les mœurs antiques, où la couleur locale est un peu trop fidèlement gardée, des images mythologiques, *se livrer aux plaisirs de Bacchus et de Vénus*, par exemple, et quelques autres manières de dire qui rappellent le père Tarteron. Malgré cela, et sauf quelques dissertations sur

des sujets par trop connus, le livre se lit avec intérêt, car il offre sur la vie romaine, sur le caractère, les habitudes d'Horace, des renseignements précieux, et que leur dispersion dans une foule de volumes avait fait oublier depuis longtemps.

C'est avant tout la précision du détail intime qui attache dans cette étude. On aime à connaître Horace, tout petit enfant, apprenant à lire, à écrire et à compter, chez le maître d'école Flavius; c'est là pour le grand poëte la salle d'asile. Il passe ensuite sous la direction d'Orbilius, le professeur de littérature. Orbilius *Plagosus* corrigeait ses élèves avec une lourde férule et un martinet armé de lanières de cuir, absolument comme au collége d'Harcourt ou chez les pères de l'Oratoire. Puis, à travers bien des détails de la jeunesse, on le retrouve à Athènes occupé de politique, de poésie, admis dans le grand monde, étudiant Homère, qui formait dans l'antiquité la base de tout enseignement élevé, Ennius, qui lui révèle la philosophie de Pythagore, Lucrèce, qui lui révèle Épicure. Il conspire avec Brutus, il fait des vers avec Virgile, il se bat ou plutôt il se sauve à Philippes, et son talent, son caractère, se forment vite au contact de ces amitiés si diversement illustres, et dans le choc des grands événements qui agitent le monde romain. Tour à tour chef de légion et scribe du trésor, Horace s'accommodait mal à des fonctions publiques; il chercha par ses vers à se créer des protecteurs puissants : il l'avoue lui-même :

Inopem que paterni
Et Laris, et fundi, paupertas impulit audax
Ut versus facerem....

Mais que demande-t-il? ce que personne peut-être n'eût songé à demander de son temps : la médiocrité. Mécène fit droit à ce vœu du poëte, mais, avant comme après le bienfait, le protégé resta toujours à la hauteur du protecteur. Jusque-là, Horace avait été de l'opposition, et même un peu révolutionnaire ; mais maintenant, propriétaire et rentier pour ainsi dire, il est essentiellement conservateur ; ce qu'il souhaite avant tout, c'est la paix et le triomphe d'Auguste, qui doit amener cette paix profonde et durable. Il a vu tous les malheurs des

guerres civiles, et il se soumet sans répugnance au gouvernement absolu, qui semble lui promettre, avec son bien-être particulier, le repos et la grandeur de l'empire. Que de gens de nos jours ont été de l'avis du poëte!

Le repos, le loisir, c'est le bonheur pour Horace. Il lit, il rêve, il se promène; et, comme l'a dit La Bruyère, lire, rêver, se promener, n'est-ce pas le travail du sage? Lorsqu'il habite Rome, Horace se lève vers dix heures. Il s'occupe de philosophie, de vers, non comme étude, mais comme simple distraction, comme fantaisie épicurienne de l'esprit. Puis, après les soins de la pensée, les soins du corps, le jeu au Champ-de-Mars, le bain, la promenade. Il va au marché s'informer du prix des légumes, au Forum écouter les astrologues; on le rencontre souvent dans la voie Appienne; c'est là que se promènent les femmes qui cherchent de galantes aventures; les dames de l'aristocratie qui ont voiture et qui du haut de leur équipage agacent les gladiateurs qui passent; les femmes de théâtre, richement payées, dont la robe transparente ressemble à une étoffe tissue avec du vent ou à des nuages de lin. Mais de tant de beautés toujours prêtes à sourire, Horace aimera de préférence, et par moralité même, celles qui souriront le plus vite et le plus doucement; car il respecte, comme une chose sainte, l'honneur des matrones, la vertu des vierges; et, pour lui comme pour Caton, en amour, c'est la séduction ou l'adultère qui fait le crime.

Vers le soir, Horace rentre chez lui pour le dîner. Des pois chiches, des poireaux, des beignets, du vin de seconde qualité, mais déjà vieux, en font tous les frais. Quelquefois cependant des amis que n'effraye pas la modestie de sa table, viennent partager son repas. Alors il supplée à l'élégance par une extrême propreté. Chez nous, les jours de réception, on fait cirer le parquet; chez Horace, on frotte les statues des dieux Lares, on leur fait, comme au maître de la maison, une sorte de toilette; cela donne un air de gaieté, *splendet focus*. Le poëte qui s'accommode de tout, même du luxe, sait aussi, à l'occasion, faire honneur aux repas splendides. Chez lui, quelques légumes suffisent à ses besoins; mais cet homme qui a l'usage du monde, et qui se plie poliment à toutes les habitudes, il peut défier à la table des grands, les convives les plus raffinés dans la science

difficile d'Apicius et de Brillat Savarin. Il savoure lentement le cécube, qui ne compte pas moins de vingt ans, ce dernier terme de la vieillesse des vins antiques ; il déguste au premier service ces petits pâtés chauds que Nomentanus avalait d'une bouchée, et son appétit sagement ménagé, jusqu'au moment où l'on sert le vin de Chio (c'était le vin de dessert des Romains), lui permet de goûter tous les plats, le sanglier mariné dans la lie de vin et assaisonné de laitues, la murène et le homard à l'huile, le foie d'oie farci, le salmis d'épaules de levraut, et les merles rôtis sur la flamme vive.

Quels que soient cependant les égards dont la haute société romaine entoure Horace, quel que soit le charme des rapports, le poëte, qui a besoin surtout de recueillement, de silence, d'air pur et d'ombrage, échappe aussitôt qu'il est libre, sans blesser les convenances, au bruit, aux embarras de la capitale. Il se réfugie dans sa terre de la Sabine. C'est là son Éden. Cinq métairies et une maison de maître composent la propriété. Le sol n'est pas des plus fertiles, mais il est assez riche encore pour nourrir un petit troupeau. Les blés sont chétifs, la vigne pousse avec peine, mais le paysage est délicieux ; et ces buissons, qui sont l'effroi d'un propriétaire avare, ces ronces qui se traînent sur un sol maigre, ont pour le poëte un certain charme. Leurs baies rouges sont comme les fleurs de l'automne, qui lui plaisent à l'égal des plus riches moissons. Un ruisseau, *lympha fugax,* serpente à travers le domaine; l'air est pur, salubre. Le corps d'habitation, heureusement exposé, reçoit en plein les premières clartés du soleil, et à quelques pas, un petit bois, planté de chênes noirs et verts, rappelle les beaux ombrages de Tarente, impénétrables aux plus chauds rayons. Horace, dans cet asile, vit doucement, en vrai gentilhomme campagnard. Il se promène pour tracer la besogne à l'esclave qui conduit la charrue, à celui qui défriche; il fait planter; il invoque pour le chevreau qui vient de naître, les divinités protectrices des campagnes, et souvent, il a soin de nous l'apprendre, Faune, le dieu prophétique du Latium, descend du mont Lycée et vient à sa prière soigner ses troupeaux. Le soir, Horace fait ou reçoit des visites, mais sans cérémonie, et comme cela se pratique entre voisins à la campagne. Cervius et le bonhomme Asellæ, malgré leurs mœurs un peu rustiques,

sont au nombre de ses intimes, et le poëte aime à débattre avec eux, selon les simples lumières du sens commun, les questions agitées dans les écoles de philosophie.

Sur quel point précis de l'Italie était donc située cette campagne heureuse, *rus beatum*, où s'écoulèrent les heures les plus douces, les plus silencieuses, de la vie d'un grand poëte? L'érudition moderne devait bien à cette mémoire illustre de rechercher les vestiges effacés de cette simple demeure, qui fut pour Horace comme le temple serein de la Sagesse, que la muse puissante de Lucrèce a chanté. Il y avait là une relique perdue; Biondi, Cluvier, Kircher, se sont mis à la recherche, mais sans succès. Enfin, dans le XVIIIe siècle, l'abbé Capmartin de Chaupy a été assez heureux, assez infatigable, pour retrouver les ruines enfouies de la maison d'Horace, et cette découverte, qui fut le sujet de trois gros volumes, lui fit une réputation.

Tibur, comme la terre de la Sabine, a une place dans les souvenirs les plus chers du poëte. C'était aussi un lieu charmant de retraite, mais plus mondain, le rendez-vous des beaux esprits, des femmes à la mode; c'était là que demeurait, dans la belle saison, la coquette Hostia, la Cynthie de Properce. Horace y fit de fréquents séjours, et il est probable qu'il y possédait même une maison. Aux approches de l'hiver, il quittait Sabine ou Tibur, et descendait vers la mer. C'était là aussi une habitude de la grande société romaine. Toute la côte, depuis Ostie jusqu'à la pointe méridionale de l'Italie, était bordée d'élégantes villas. On s'y rendait l'hiver pour jouir d'une température plus égale. Baia surtout était en vogue, renommée pour ses eaux sulfureuses, et aussi pour la facilité de mœurs et la vie toute sensuelle qu'on pouvait y mener sans scandale. Il y avait bien là de quoi tenter Horace; mais son médecin, Antonius Musa, le même qui guérit si habilement Auguste avec des bains froids, de l'eau fraîche et de la tisane de laitue, lui interdit ce séjour, où des distractions trop vives pouvaient nuire à sa santé déjà compromise. A trente-six ans Horace souffrait des embarras précoces de la vieillesse. Il souffrait aussi de cette tristesse vague, de ce tiraillement intérieur, *tiratura*, comme disent les Italiens, qui est la maladie des artistes et des penseurs. Musa l'envoya donc aux eaux minérales de Clusium et aux

bains de mer; mais avant de partir le poëte eut soin de s'informer dans quel port on mangeait le meilleur poisson, si les auberges étaient comfortables, si les habitants faisaient agréablement aux étrangers les honneurs de leur ville. L'état des chemins l'inquiétait aussi, car il voyageait d'habitude sur une assez maigre monture, et les difficultés du voyage effrayaient sa paresse. Quand il eut pris de suffisantes informations, Horace se mit en route. Le voyage lui fit du bien, et il revint comme on ne revient pas toujours des bains de mer, plus gras et plus coloré.

Cependant le poëte, en avançant en âge, se retirait de plus en plus de la dissipation du monde. Les clameurs lointaines, les murmures intérieurs, s'apaisaient tout à la fois. Tibur eut presque sans partage ses derniers jours; sa fin, comme celle du sage de La Fontaine, comme celle de tout homme de bien, fut paisible, et si quelques orages avaient troublé sa jeunesse, son âge mûr, tout occupé d'art, de philosophie, de sensations douces, d'amitiés partagées, lui donna le peu de bonheur que cette vie peut donner. Il mourut à cinquante-sept ans, le 27 novembre 745. Fidèle à toutes ses affections, Horace, dans son testament, n'oublia pas ses amis, ses plus puissants bienfaiteurs eux-mêmes.

Je me trompe peut-être, mais il me semble que ces détails, si minces qu'ils soient, ont cependant, par la distance et l'homme qu'ils concernent, un charme incontestable. On peut surprendre, dans les habitudes du poëte ainsi analysées, dans sa vie intime, qui touche à la fois, par des points extrêmes, aux plus humbles comme aux plus hautes conditions, dans les nombreux caprices de ses sens, les secrètes origines de ses inspirations. M. Walckenaer a toujours noté avec grand soin les occasions apparentes ou détournées qui ont inspiré ses diverses poésies, l'influence de la philosophie antique sur sa pensée et les règles de sa conduite. L'étude est féconde. Horace est à la fois épicurien, sceptique, stoïcien, moraliste, politique, critique littéraire, et toujours grand écrivain. Les aspects varient sans cesse, et l'on découvre de la sorte, près de la question philosophique, d'autres questions d'un plus vif intérêt. Les littératures, les croyances, les ridicules, qui changent comme les modes, les vices qui subsistent, les intrigues qui pullulent

dans la république aussi bien que dans la monarchie, les petites vanités, aussi sottes à Rome qu'à Paris, passent tour à tour sous les lanières acérées du poëte, qui se frappe quelquefois lui-même pour avoir le droit de frapper plus fort sur les autres. C'est tout un panorama, un peu confus, mais qui a toujours sa curiosité, et qui donna lieu à plus d'un rapprochement. Toute grande ville se ressemble. C'est le foyer lumineux et l'égout, le rendez-vous des grands talents et des vices, des voleurs et des mécontents, des gens qui veulent faire fortune et de ceux qui aiment à se ruiner. Le mont Esquilin, n'est-ce pas le Père-Lachaise, avec la fosse commune, où les morts vont se perdre sans qu'une pierre garde leur nom? La voie Appienne, promenade habituelle des courtisanes inscrites sur le registre des édits, des courtisanes aux brodequins souillés par la boue, n'est-ce pas le boulevart à la chute du jour? Ces stoïciens qui, à défaut de sagesse, mettent leur gloire, leur philosophie, dans l'originalité d'une plus longue barbe, d'un plus gros bâton, n'ont-ils pas laissé chez nous quelques disciples? Et ces jeunes gens de famille, qui se ruinent à manger des huîtres du promontoire de Rutupia, qui sont nos huîtres vertes d'Ostende, n'ont-ils pas aussi fait école?

Outre la simple curiosité, il y a dans la vie d'Horace, dans ses œuvres, l'enseignement pratique, et des leçons pour tous. Lisons-le donc, comme lui-même lisait Homère, afin d'y chercher cette science de la vie, qu'il est si difficile d'acquérir. Étudions cette manière antique, sobre, complète, où le travail le plus réfléchi ressemble encore à tous les hasards de la verve. Il y aura profit pour tous, même pour les maîtres de l'art moderne. Horace, en effet, ressemble à la fontaine de Bandusie, *splendidior vitro,* qui ne tarit jamais et ne déborde pas. Et, certes, quand nous voyons Siloë, la source sainte où s'abreuvent tous nos poëtes, les plus grands, les plus aimés, se changer parfois en torrent bourbeux, quand le Tibre ou l'Éridan ont leurs fontes de neige, nous aimons, comme le dit M. Hugo, à propos du poëte de Théos :

> Boire au petit ruisseau tamisé par les monts ;

A ces sources antiques, toujours fraîches, toujours voilées de mousse et de fleurs.

M. Walckenaer a eu aussi pour sa part ses débordemens d'érudition. Il admire la précision d'Horace, mais il ne tente pas de l'imiter. C'est un plaisir, je le sais, de parler, quand on sait beaucoup. Cela s'excuse, mais ce qui ne saurait vraiment s'excuser, c'est de n'avoir rien dit, ou fort peu de chose, de l'influence d'Horace sur la poésie moderne, de n'avoir point cherché jusqu'à nos jours la ligne directe des collatéraux du grand poëte, de n'avoir point suivi jusqu'à notre époque même la pensée de sa pensée. C'est au XVIe siècle surtout que cette influence éclate avec une singulière puissance; le sentiment chrétien disparaît en quelque sorte de la poésie. A part les calvinistes, qui mettent les psaumes en rimes, à part quelques moines ou abbés catholiques, qui chantent la Vierge, moins par enthousiasme que par habitude de bréviaire, les poëtes cherchent leurs inspirations aux mêmes sources que l'antiquité. Au lieu du cécube, on a le *benoit et desiré piot;* au lieu de l'amphore, la cruche ou le pot d'étain; mais c'est toujours le vin qui inspire. *Paige! à la humerie!* qu'est-ce autre chose, en langage pantagruélique, que le mot d'Horace à son esclave : enfant, du falerne et des roses? La courtisane du XVIe siècle, comme la courtisane antique, a dénoué sa ceinture. Vénus est remontée dans l'Olympe. *L'enfant Amour* a ressaisi son arc. Louise Labbé hérite du boudoir d'Aspasie. Bayle dit, à cette occasion, de fort jolies choses. La réforme elle-même, où l'on veut toujours voir une protestation du libre examen contre l'autorité, n'est-elle pas plus réellement une simple protestation du sentiment païen à demi ressuscité, de la chair contre l'esprit? Ronsard, Marot, Chassignet, Régnier, chantent en chœur, comme l'élégiaque latin : *da mihi mille basia, Lesbia!* Seulement Lesbia s'appelle la reine de Navarre; Nééra s'appelle Macette. Ne retrouvons-nous pas quelques fleurs effeuillées de la couronne d'Horace, quelques parfums de la Sabine et de Tibur dans nos poëtes les plus aimés? La Fontaine, Voltaire en ses vers légers, Chaulieu, Chénier, ne sont-ils pas du même sang, et aussi Béranger, et, avec la nuance chrétienne et plus intime, Sainte-Beuve? Certes, dans ces rapprochements, qu'il eût été piquant de justifier par le détail, ce qui serait facile, il y avait le sujet de quelques pages intéressantes; heureusement M. Patin s'occupe aussi

d'Horace, et l'infatigable érudition de M. Walckenaer a laissé, on le voit, plus d'une chose à faire à sa critique aiguisée et à son *atticisme*.

LOUANDRE.

QUELQUES

TYPES ALLEMANDS.

La mode, cette suprême puissance qu'il faut toujours suivre en France de loin ou de près, prive notre pays d'une foule d'individualités pittoresques qui, en Allemagne, attirent les regards de l'observateur. A Vienne, l'originalité est moins marquée, parce que la noblesse et les hommes en relief y copient trop volontiers la France à l'époque de son ancien régime; à Berlin, au contraire, les types sont d'autant plus saillants qu'une certaine antipathie, entretenue avec soin contre la France, y fait priser de préférence tout ce qui forme un contraste notable avec les mœurs et les traditions de Paris.

M. de Metternich a été ambassadeur à Paris, et il a trop d'esprit pour ne pas apprécier les succès de tout genre qu'il obtint jadis dans cette capitale. Sa figure, sa tenue, sa conversation et même son accent (ce qui est rare en Autriche) ont un caractère tout français. M. de Metternich parle beaucoup et parle bien. Il a certains mots qu'il affectionne et des locutions une fois choisies qui reviennent dans ses discours avec une espèce de régularité. Ainsi, il ne dit point comme nous le système *conservateur,* mais le système *conservatif;* et il semble si préoccupé de son importance exclusive dans les affaires, qu'en parlant sans cesse de l'*empereur* de Russie et du *roi* de Prusse, il ne lui arrive jamais de dire l'*empereur* d'Autriche, mais seulement le

cabinet autrichien. Voici une phrase que j'ai retenue parce qu'elle est revenue plusieurs fois dans une conversation politique, et qu'elle m'a frappé à cause de la particularité que je signale : « Telles sont les intentions de l'*empereur de Russie*, du *roi de Prusse* et du *cabinet que j'ai l'honneur de diriger*. Nous sommes d'accord à ce sujet... » On voit que, par une habitude assez naturelle dans sa position, le chancelier se place au niveau des souverains et non au niveau des ministres, distraction sans doute permise après un si long temps d'un gouvernement très-réel.

Il n'est personne qui n'ait entendu dire et qui n'ait lu vingt fois dans les journaux de Paris que M. de Metternich avait un œil de verre. C'est un fait tellement établi et adopté que mille anecdotes ont circulé à ce sujet, et ont obtenu peu de succès parce que le fait est connu, rebattu au-delà de toute expression, et que jamais il ne s'est élevé le moindre doute à cet égard. Qu'on excuse donc mon ingénuité, lorsque je raconterai que, reçu par le prince avec politesse et assis auprès de lui sur son canapé, j'admirais avec un certain respect ses traits nobles et sa belle chevelure blanche, arrêtant avec quelque peine mes regards sur ses deux grands yeux bleus qui me semblaient s'animer avec sa conversation. Quel chef-d'œuvre, me disais-je, que cet œil de verre! Comme il est pareil à son voisin! L'attention la plus scrupuleuse y serait trompée. Puis, prenant sur moi de regarder bien hardiment le ministre, je résolus de découvrir positivement quel était le bon œil et quel était le mauvais. Le résultat de mes observations fut ce qu'on pourrait deviner d'avance : qu'un homme d'État si haut placé est occupé d'affaires trop sérieuses pour réfuter de telles folies ; qu'elles se propagent cependant parce qu'il ne les réfute pas, et qu'il doit arriver enfin un de ces hommes crédules que la presse a mystifiés, et qui, ayant comme moi vérifié le fait, viendra dire naïvement à ses lecteurs : Je puis vous assurer en conscience que le prince de Metternich a deux yeux aussi bons que les miens et les vôtres, et que l'histoire de l'œil de verre est une invention dont je ne comprends pas trop la spirituelle malignité.

Il y a une grande analogie entre le caractère de M. de Metternich et celui du comte de Kaunitz, qui dirigea avant lui avec bonheur les destinées de la nation autrichienne. Comme le

chancelier actuel, M. de Kaunitz avait été ambassadeur à Paris; si M. de Metternich eut le bonheur de plaire à des dames très-haut placées à la cour impériale, M. de Kaunitz avait été aussi l'un des plus aimables courtisans de Mme de Pompadour. Son habitude à Vienne était de ne jamais dîner qu'assis entre deux dames; et, lorsque le comte de La Messelière, qui se rendait en ambassade à la cour de Russie, fut reçu par M. de Kaunitz, qui l'invita à dîner et le plaça auprès de lui à table, cette faveur singulière et inusitée donna à toute la diplomatie la plus haute idée du crédit dont l'envoyé français et son gouvernement jouissaient à la cour de Vienne. Dès cette époque comme aujourd'hui, une politesse exquise caractérisait la cour d'Autriche, et la famille impériale entendait qu'autour d'elle tout le monde fût soumis à cette étiquette de bon goût; et comme le même ambassadeur venait de ramasser l'éventail qu'une jeune archiduchesse avait laissé tomber, et le lui présentait respectueusement sur son chapeau sans qu'elle lui adressât aucun remercîment: « Monsieur, lui dit l'empereur, ayez la bonté de remettre l'éventail à terre, puisqu'on ne prend pas la peine de vous remercier. »

En Prusse, l'amour-propre national se déguise moins; peut-être même ne se déguise-t-il pas assez, et il en résulte une espèce de dédain pour l'étranger qui tourne au désavantage de la population prussienne, dont les bonnes qualités sont dès lors plus difficiles à reconnaître. De brillantes individualités peuvent pourtant servir à juger dans ce pays l'homme d'État, l'homme de guerre, l'historien, le philosophe, et l'on est forcé d'avouer que souvent, sous le rapport de l'intelligence, la Prusse a été magnifiquement servie.

La gloire de Frédéric-le-Grand fut immense sans doute; mais, en rapportant tout à lui, ce roi devait laisser à sa mort un vide déplorable. Frédéric-Guillaume III, embarrassé, appela d'abord dans ses conseils Mencken, qui lui-même pria le roi de lui adjoindre un collègue, et Beyme fut nommé. Beyme ouvre la liste des hommes d'État célèbres que la Prusse a produits dans ce siècle. La jurisprudence était sa vocation spéciale sans doute, puisqu'à son tour il fut obligé de prier le roi de lui adjoindre un nouveau conseiller, M. Lombard. Celui-ci, dans toute sa carrière, où il eut comme homme d'État bien des désirs ambi-

tieux, ne put jamais réaliser son vœu le plus ardent, qui consistait à faire une tragédie française. Les malheurs de la Prusse furent en partie attribués à sa légèreté, et la reine, qui vit même dans Lombard un conspirateur, le fit jeter dans les prisons de Stettin, d'où Guillaume III le fit bientôt sortir. Dégoûté de la politique, mais non de la poésie, Lombard, après la paix de Tilsitt, se fit nommer secrétaire perpétuel de l'Académie, et se remit à travailler à sa tragédie française, qu'il n'a jamais eu le bonheur de terminer. Auprès de ces noms il faut placer Haugwitz, renommée politique encore usurpée. Lavater, le voyant pour la première fois, s'écria : « C'est la tête du Christ! » Et quelques jours après il avouait que le prétendu Christ n'était qu'un joueur et un roué. Ayant d'abord poussé le cabinet prussien à s'unir avec l'Autriche contre la France, Haugwitz apprit qu'il fallait virer de bord, la bataille d'Austerlitz ayant donné à cette dernière tout l'avantage; il s'approcha alors de Talleyrand, et prenant un air enchanté : « Eh bien! lui-il, *nous avons donc vaincu!* » Plus d'effronterie serait difficile, et Talleyrand aimait à raconter ce trait d'aplomb par trop diplomatique.

M. de Hardenberg, qui succéda à ces hommes, eut un mérite plus réel, et se trouva lié aux événements mémorables de 1814. Successeur de Haugwitz, il passa d'abord pour être dévoué aux intérêts de l'Angleterre; mais il est probable que c'était surtout d'Alexandre de Russie que lui venaient ses inspirations politiques. La bataille d'Iéna, la paix de Tilsitt, anéantirent son crédit, et le forcèrent à se réfugier en Russie. Avec les malheurs de la France devaient renaître son influence et son autorité. Tels sont les principaux hommes d'État qui précédèrent au pouvoir M. Ancillon, homme essentiellement honnête, mais lourd, diffus, et dépourvu de cette lucidité d'esprit, de cette élégance de formes, de cette habitude du monde que la diplomatie exige et que la chaire ne donne pas. Tous ces hommes eurent du mérite, sans doute, mais aucun d'eux ne se distingua par un génie politique transcendant.

Les généraux prussiens ont offert des caractères plus remarquables; mais plusieurs d'entre eux sont jugés encore avec une injuste prévention dont il serait temps de revenir. Je citerai surtout ce fameux duc de Brunswick dont le manifeste indigna la France, et que l'on nous a sans cesse représenté sous une

couleur odieuse. L'histoire de ce duc et de son manifeste mérite bien d'être connue.

Le duc de Brunswick, ayant perdu son père, hérita de sa souveraineté et d'une dette de 900,000 écus que l'ancien duc avait contractée envers la Prusse. Cette dette fut payée, l'administration du petit État admirablement organisée; mais, comme vassal d'un prince plus puissant, le nouveau souverain fut entraîné par la Prusse dans le mouvement politique dont il devait être victime. Le comte de Schoulenbourg, alors ministre des affaires étrangères à Berlin, chargea un conseiller de légation nommé Reuffner, de rédiger un manifeste. Celui-ci, dont la femme avait perdu un procès à Strasbourg, sa ville natale, mit en commun ses ressentiments personnels avec la haine que Schoulenbourg avait vouée à la France, et trouva très-beau et très-éloquent de menacer Paris du sort de Jérusalem. Brunswick signa le manifeste sur l'invitation du cabinet, et se fit, tout calme et tout poli qu'il était, la réputation d'un furieux et d'un matamore. Il était brave, éclairé, persévérant; et quoiqu'on l'ait accusé de trop pencher pour l'Angleterre, il conseilla souvent la paix et rendait justice à la gloire militaire de la France. Ayant reçu sur le champ de bataille une blessure qui le priva de la vue, il fut transporté d'abord à Brunswick; puis, quand les Français menacèrent cette résidence, à Altona, où il mourut à la suite d'une douloureuse maladie, et son corps fut inhumé à Ottersen dans la même église où reposent les restes de Klopstock.

A l'époque d'impartialité historique où nous sommes arrivés, il faut rendre justice à chacun, et le prince de Brunswick a laissé dans toute l'Allemagne une mémoire honorée; mais il n'en est pas ainsi de quelques autres héros dont les événements ont mis à nu le caractère. Ainsi le fameux général de Kœkeritz, honoré de l'amitié de Frédéric-Guillaume III, après la bataille d'Iéna, si fatale à la Prusse, fut visité par un certain nombre de personnes qui voulaient obtenir de lui les détails de ce grand désastre. On le trouva à table, occupé à découper une excellente dinde aux truffes qu'il s'était fait préparer en guise de consolation; et l'on se souvint que, peu de temps auparavant, dans une tournée qu'il avait faite avec le roi pour connaître l'état de je ne sais quelle province, un curé qui avait répondu à toutes

les questions du monarque, ayant dit ensuite à Kœkeritz : « Et vous, général, avez-vous quelque chose à me demander? » celui-ci avait répondu : « Certainement, curé, j'ai à vous demander du pain et quelques tranches de saucisson. »

Un autre original, que l'armée française avait surnommé le *don Quichotte* prussien, était le général Philippe de Ruchel. Jamais homme n'eut meilleure opinion de soi-même, et ne se montra si convaincu de sa propre supériorité. On lui a dû des améliorations importantes dans l'organisation des écoles militaires, et plusieurs missions dont il se vit chargé furent remplies avec intelligence, mais c'était surtout par une certaine énergie qu'il voulait briller, et il faut avouer qu'il en avait donné quelques preuves, lorsque, appelé sur les bords du Rhin pour s'opposer aux progrès de Custine, il sauva par son intrépidité la ville de Coblentz et la forteresse d'Ehrenbreitstein. La retraite des Français de Francfort et de Mayence valut à Ruchel le grade de général-major et l'ordre de l'Aigle-Rouge. Après la paix de Bâle, il se retira dans ses terres. La gloire de Napoléon grandissait tous les jours. Le général Massenbach en parla devant lui avec admiration. « Un fameux homme, en vérité, s'écria-t-il, qui, lorsque j'étais général-major, n'était encore que lieutenant d'artillerie! » Après la bataille d'Ulm, les Russes étaient repoussés jusqu'en Moravie. Une conférence eut lieu à Potsdam pour savoir quel parti devait prendre la Prusse. Massenbach voulut prévoir le cas où les Russes seraient battus. « Impossible! s'écria Ruchel. Jamais Napoléon ne pourra battre les Russes. » Et l'on fut obligé de lui répondre que ce n'était qu'une supposition.

Après la journée d'Iéna, où ses savants calculs le firent arriver trop tard de quelques heures, et lorsque la bataille était déjà perdue, Ruchel, retiré à Kœnigsberg, se conduisit, à l'égard des prisonniers français, avec une telle inhumanité que l'empereur Napoléon fit insérer contre lui, dans le *Moniteur*, une censure des plus sévères. Ruchel ne répondit pas, mais son beau-frère, M. Ernest Ernesthausen, fit insérer, dans les feuilles de Berlin, un cartel en règle contre l'auteur de l'article du *Moniteur*. Or, comme cet auteur était Napoléon lui-même, la postérité aura à juger si l'empereur eut tort de ne pas suspendre ses projets et ses conquêtes pour se battre en duel avec M. Er-

nest Ernesthausen. L'article du *Moniteur* étant aujourd'hui oublié, et le cartel de M. Ernest n'ayant jamais été publié en France, il n'est pas sans intérêt de mettre aujourd'hui ces deux pièces historiques sous les yeux du lecteur :

Extrait du quatre-vingt-septième bulletin.

« En général, autant les prisonniers français se louent des Russes, autant ils ont à se plaindre des Prussiens, surtout du général Ruchel, officier aussi méchant et fanfaron qu'il est inepte et ignorant sur le champ de bataille. Des corps prussiens qui se trouvaient à la journée d'Iéna, le sien est celui qui s'est le moins bravement comporté. En entrant à Kœnigsberg, on a trouvé aux galères un caporal français qui y avait été jeté parce que, entendant les sectateurs de Ruchel parler mal de l'empereur, il s'était emporté et avait déclaré ne pas vouloir le souffrir en sa présence. Le général Victor, qui fut fait prisonnier dans une chaise de poste par un guet-apens, a eu aussi à se plaindre du traitement qu'il a reçu du général Ruchel, qui était gourverneur de Kœnigsberg. C'est cependant le même Ruchel qui, blessé grièvement à la bataille d'Iéna, fut accablé de bons traitements par les Français ; c'est lui qu'on laissa libre, et à qui, au lieu d'envoyer des gardes, comme on devait le faire, on envoya des chirurgiens. Heureusement que le nombre des hommes auxquels il faut se repentir d'avoir fait du bien n'est pas grand. Quoi qu'en disent les misanthropes, les ingrats et les pervers forment une exception dans la nature humaine. »

Ainsi parlait le *Moniteur ;* les journaux de Berlin publièrent la réponse suivante, dont la censure impériale empêcha l'insertion dans les feuilles françaises :

« Dans le numéro 122 du *Correspondant de Hambourg,* sous l'article Paris du 24 juillet, se trouve une prétendue lettre qui contient plusieurs allégations fausses, et plusieurs invectives violentes contre le général royal prussien d'infanterie, son excellence M. de Ruchel. Mon intime conviction du pur patriotisme et de l'honnêteté tout aussi grande de ce brave guerrier et général expérimenté, me font un devoir de sommer publiquement l'auteur de cet article anonyme de dire son nom

comme je dis ici le mien, afin que je sois mis en état de lui faire rétracter sa calomnie, ou de le faire connaître comme le plus méchant menteur et le plus infâme coquin. Pour lui faire, du reste, parvenir cette sommation, je l'envoie, pour la publier, dans les papiers publics qu'on lit le plus en Europe, et la fais en même temps, en cas de non-insertion, imprimer séparément et répandre aussi loin que possible.

» Treptow, sur la Rega, le 18 août 1807.

« Ed.-Guillaume, Ernest d'Ernesthausen,

» Lieutenant royal prussien, et adjudant-général auprès du » régiment de hussards de son excellence le général » Blücher. »

Si un amour-propre un peu exagéré fait croire aux Prussiens qu'ils n'ont pu avoir que des héros parmi leurs hommes de guerre, l'opinion de l'étranger, plus impartiale et plus conforme peut-être au jugement de l'histoire, établit entre eux de notables différences.

Le général Hohenlohe, par exemple, dut son avancement à la faveur; et, lorsque les princes français émigrèrent en 1791, et espéraient rentrer en France avec des troupes allemandes, il trouva tout naturel de faire payer ses dettes par ces illustres émigrés. Dans la campagne du Rhin, il crut se distinguer beaucoup en prenant d'assaut le fort de Bitsch; mais, ce fort étant pris, on n'en fut ni plus ni moins avancé, car cette opération était inutile. A la bataille d'Iéna, il fut l'auteur d'une divergence qui amena la destruction de l'armée, et gâta tout par une précipitation inconsidérée. Sa bravoure eût fait de lui un bon officier, le défaut de génie et de lumières en fit un pitoyable général.

Un caractère sur lequel plane encore une mystérieuse incertitude est celui du prince Louis-Ferdinand de Prusse, présenté par les uns comme un homme d'une immoralité profonde, par les autres comme un prince bienfaisant et un véritable héros. Sa vie, étudiée avec soin, offre en effet d'étonnants contrastes; et si ses vices le condamnent, une mort sublime les a glorieu-

sement expiés. Comme il arrive à beaucoup de princes, on cultiva trop ses facultés physiques aux dépens de son intelligence et de sa raison. Mais on l'a vu à Mayence charger sur ses épaules un Autrichien blessé et l'emporter hors de la mêlée, trait d'humanité dont peu de princes seraient capables. Sa fuite de Magdebourg, où il était en garnison, ses habitudes bruyantes et ses amours à Hambourg, où le roi fut obligé de le faire arrêter, ses passions extravagantes, ses monomanies belliqueuses, ne faisaient soupçonner en lui rien de ce qui imprime l'estime ou le respect aux autres hommes. Cependant, à l'approche des Français qui menaçaient sa patrie, on le vit soudain saisi d'une mélancolie grave et profonde. Ses instincts guerriers désordonnés firent place à une résolution calme et forte. Sa bravoure, qui avait semblé une passion, prit le caractère d'un dévouement et d'un devoir. Plusieurs fois ceux qui l'entouraient l'entendirent annoncer sans ostentation et sans faiblesse sa mort sur le champ de bataille comme prochaine. Il semblait qu'au souvenir de toutes les folies qui avaient rempli sa vie succédait, comme une noble compensation, cette héroïque expiation qu'il allait offrir à son pays. Les Français approchaient de Saalfeld; le prince voulut lui-même diriger la défense de cette ville. De part et d'autre on se battit avec un acharnement extrême. Forcés d'évacuer la place, les Prussiens s'étaient engagés dans un défilé, lorsque la cavalerie française vint les charger avec vigueur. Le prince rallia les hussards saxons et prussiens, et les conduisit à l'ennemi; repoussés avec perte, ils se retirèrent en désordre, et leur intrépide chef se trouva isolé, entouré seulement de quelques cavaliers, au milieu d'un corps de Français qui lui criaient de se rendre : « Jamais ! » s'écria-t-il avec force. Au même instant une balle de pistolet lui perça la poitrine, et il tomba abandonné par le petit nombre d'amis qui jusqu'à ce moment l'avaient environné. Ses cendres reposent dans l'église de Saalfeld, à côté de celles d'un vaillant prince de Saxe-Cobourg, tué au service d'Autriche dans la guerre contre les Turcs, et la gloire de sa mort a fait oublier les erreurs et les fautes de sa vie.

Au milieu de tous ces généraux qu'exaltait l'Allemagne, et dont les systèmes de guerre désormais vieillis ne pouvaient lutter contre les progrès du siècle, les Français distinguèrent particulièrement le maréchal de Mallendorf. Il avait d'abord décon-

seillé, par sagesse, la guerre contre la France, puis il y participa par devoir. Après la victoire des Français, il se retira à Erfurt, capitula dans cette place impossible à défendre, et revint à Berlin, prisonnier sur parole, au moment où Napoléon y faisait son entrée. L'empereur honora la vieillesse de ce guerrier, lui continua sa pension, l'admit à sa table, et c'est le seul Prussien qui ait reçu de tels égards de la part de Napoléon.

Nos armées nommaient pourtant avec éloge le comte de Kalkreuth, singulier caractère qui se disait monarchique et conseillait la paix avec notre république, et la guerre avec notre monarchie. A la journée d'Iéna, il commandait le corps de réserve qu'on ne lui donna pas le temps d'employer; puis, à l'âge de soixante-douze ans, il fut chargé de la défense de Dantzick, où il déploya une constance qui lui valut l'estime de nos braves. L'opinion des Français place auprès de lui Massenbach, âme noble et généreuse, esprit savant et distingué, auteur de plusieurs ouvrages de mathématiques remarquables, tels que les *Eléments du calcul différentiel* et un *Cours de mécanique* basé sur *le Cours de mathématiques* de Bezout. Le prince de Prusse, depuis Frédéric-Guillaume III, l'avait choisi pour montrer les mathématiques au jeune prince Louis, son fils. En 1791, il prit part à la campagne du Rhin, combattit à Walmy et dans la guerre de Hollande. Après la paix de Bâle, il déposa de savantes observations dans deux ouvrages écrits l'un sur les opérations du général Mack, l'autre sur la guerre des bords du Rhin. Son système consistait à former les jeunes officiers par l'inspection même du terrain sur lequel a été livrée une bataille, et par l'explication des manœuvres stratégiques des deux armées. L'opinion du savant Massenbach était que la Prusse devait s'unir avec la France pour empêcher le Nord d'envahir le Midi. C'est dire assez combien sa politique différait de celle qu'a adoptée le cabinet de Berlin. Cette opinion, si patriotique et si juste, l'a fait accuser par les partisans de l'absolutisme d'avoir été corrompu par l'or de la France. C'est assez ordinairement ce que répondent les farouches soutiens du despotisme et de l'ignorance à ceux qui les offusquent par la supériorité des lumières et de la raison.

A ces quelques noms choisis faut-il ajouter celui de Blücher, et opposer à sa réputation de bravoure la dévastation du Meck-

lenbourg et celle de Lubeck? Suédois d'abord, fait prisonnier par les Prussiens et admis à leur service, Blücher se distingua dans les campagnes du Rhin. Son usage de fondre impétueusement sur notre armée, de se retirer avec des prisonniers, et de revenir bientôt à la charge, lui valut d'abord des succès, particulièrement à la bataille de Kirweiler ; mais, quand la science de la guerre se perfectionna dans nos armées, Blücher ne fut plus qu'un esprit stationnaire. Ce fut lui qui à Iéna précipita le moment du combat, et amena la défaite dont la prudence de Brunswick cherchait à garantir les Prussiens. Il fut cause de la capitulation de Prenzlau. Celle de Travemunde a laissé sur sa renommée une tache ineffaçable. Fait prisonnier par les Français, et échangé contre le général Victor, il fut chargé de la défense de Stralsund et se serait fait oublier dans la Poméranie suédoise, si les événements de 1814 et de 1815 ne l'avaient, avec les armées alliées, attiré de nouveau vers cette France dont il fut toute sa vie l'ignorant et implacable ennemi.

Des hommes de guerre passez-vous aux philosophes? A coté de la renommée si haute et si pure de Kant, l'un place Jacobi, l'autre Hegel, l'autre Fichte, qui fondent cette école de panthéisme dont les traditions ont influencé la philosophie française; Schelling, dont le spiritualisme religieux domine les esprits en Bavière et à Vienne (1); Kiesewetter, qui eut, à Berlin, en se faisant répétiteur de Kant, l'adresse de gagner une fortune et des emplois dont le maître n'avait pas parlé dans ses systèmes philosophiques ; enfin, parmi quelques autres encore, l'auteur du *Nouveau Léviathan,* expliquant les volontés du destin comme s'il était dans sa confidence, et voyant le salut du siècle dans l'anéantissement de la monarchie mercantile.

Ce dernier caractère, celui de Frédéric Boucholz, peut servir à donner une idée de cet esprit abstrait que la France ne comprendra jamais qu'avec peine. Certes, nous concevons le maté-

(1) Dans l'article sur l'Allemagne, inséré dans ce volume de décembre, l'auteur, en parlant de Schelling, dit le philosophe de Vienne. Schelling est de Munich ; mais il est vrai que ses leçons à Vienne comme à Munich ont rallié tous les esprits à la philosophie catholique, et c'est cette influence que l'auteur de cet article a voulu signaler.

rialisme, cette grossière religion du corps; mais nous aimons à penser que, dans l'alliance du corps avec l'esprit, la part de celui-ci est encore assez considérable; que, dans cette alliance, l'intelligence réclame ses droits, même séparés des propriétés de la matière; ce système nous plaît et nous édifie, et, parce que nous sommes spiritualistes, nous croyons être quelque chose. Eh bien! allez en Allemagne, et vous apprendrez combien vous avez encore de chemin à faire avant de comprendre même l'initiation. Aux hommes qui disent que le corps est tout, vous répondiez que l'esprit est aussi quelque chose; Boucholz vous apprendra que l'esprit seul est tout, que le corps n'est rien, et qu'en s'élevant à une certaine hauteur, on arrive à comprendre que *le corps est identique avec l'esprit.*

Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'habitude de juger le corps par l'esprit, c'est-à-dire le physique par le moyen de l'intelligence, a souvent réussi à Boucholz d'une manière inespérée. En lisant *le Fils de la Vallée*, par Werner, qu'il n'avait jamais vu, il se mit à faire, par induction de l'ouvrage, un portrait fort ressemblant de cet auteur, « dont les cheveux, disait-il, devaient être extrêmement touffus, à en juger par le défaut de force productrice dans ses compositions littéraires, » ce qui se trouva exactement vrai. Un Français lui soumit *le Droit maritime universel,* par Jouffroy, et lui demanda quelle idée il se faisait de l'auteur. Boucholz parcourut l'ouvrage, et se mit à tracer un portrait si frappant de Jouffroy que ce Français en resta ébahi. Un jour, on lui présente une dame dont le mari lui était inconnu. Il l'interroge, la fait parler longtemps, puis décrit son mari avec une ressemblance dont elle-même fut frappée. « Quel moyen avez-vous donc employé? » lui disait-on. Il répondit : « J'ai parfaitement étudié cette dame, et reconnu qu'elle avait reçu les impressions et les idées de son mari. La jugeant alors elle-même comme un livre dont son mari serait l'auteur, j'ai ensuite établi par analogie le caractère physique de cet auteur d'après la connaissance de son ouvrage. » Croit-on, quand on découvre de tels caractères en Allemagne, qu'il y ait grand besoin d'aller chercher en Angleterre des exemples fameux d'excentricité?

Je ne parlerai pas des poëtes, car les noms de Wieland, Klopstock, Goethe, Schiller, sont désormais popularisés en France. Je plaindrai en passant Kotzebue de ne nous être connu que par

des drames larmoyants, quand il a fait un si grand nombre de petites pièces aussi spirituelles qu'originales, que la fécondité de M. Raupach, de Berlin, l'auteur à la mode, ne parviendra pas à faire oublier; et parmi les historiens, même les plus célèbres, si gonflés d'une immense érudition, et si privés de tout esprit de méthode et de généralisation, que pas un ne sait faire un livre, ni le plan d'un livre, je payerai pourtant mon tribut à un esprit véritablement profond et philosophique, l'historien Muller.

Jean de Muller, le Tacite allemand, comme ils l'appellent, n'a ni l'élévation de Bossuet, ni l'esprit de Montesquieu; mais un bon jugement, un style lucide et une grande droiture de cœur, donnent à ses ouvrages un charme et une solidité incontestables. Un philosophe français, d'Alembert, a prouvé, dans une circonstance qui se rattache à Muller, jusqu'à quel point un homme de lettres, même un géomètre, peut acquérir le tact d'un parfait courtisan. « On me mande, sire, avait-il écrit au grand Frédéric, qu'il y a actuellement à Berlin un jeune savant, nommé *M. Muller*, qui vient de publier en allemand une excellente histoire de la Suisse... » Et il le recommandait à la bienveillance du roi. Frédéric répond à d'Alembert, en se trompant de nom; il dit au philosophe : « Votre *M. Mayer* a été ici. » Celui-ci réplique, et remerciant le monarque de l'accueil qu'il a fait à son protégé, il prend le soin délicat de ne pas faire apercevoir au roi l'erreur de nom qu'il a commise, et écrit : « Je m'en rapporte entièrement à Votre Majesté sur le jugement qu'elle a porté de ce *M. Mayer*, dont j'avais eu l'honneur de lui parler. » Et voilà *Muller* décidément baptisé *Mayer* parce que d'Alembert a craint de donner une leçon au roi dans sa correspondance. Après vingt-deux ans d'absence, passés en Suisse ou en Autriche, Muller retourna à Berlin, y fut nommé membre de l'académie et conseiller privé, avec une pension de 3,000 écus. La reconnaissance émut son âme, et il promit d'écrire l'histoire de Frédéric-le-Grand. Hélas ! le sort avait disposé autrement de la destinée de l'écrivain. Au plus fort des déclamations générales contre la France, la journée d'Iéna tranche la question; les Français entrent à Berlin, et Muller, qui avait fait chorus avec tous les autres, tremblait pour sa liberté, lorsque le général Hulin, qui commandait la place, l'accueille avec la plus haute estime,

et lui propose de le présenter à Napoléon. Celui-ci, que Muller avait appelé un *orage destructeur*, n'en fut que plus jaloux de dissiper en lui toute prévention défavorable, et, le jour anniversaire de la naissance du grand Frédéric étant arrivé, ce bon Muller trouva le moyen de prononcer l'éloge de deux héros à la fois, ce qui le mit au plus mal avec la cour de Prusse et avec tous les patriotes de Berlin, qui flétrirent le meilleur homme du monde du nom de traître et d'apostat.

Quelle foule de noms pourraient être joints à ceux-ci pour donner une idée de la bizarrerie du caractère allemand! Ce peuple se croit grave, et il a raison; mais en matière de politique, et surtout en matière d'étiquette, c'est merveille de voir cette gravité se déployer sur les petites choses, et leur donner une importance que, d'après nos mœurs françaises, nous avons désapprise depuis longtemps, nous qu'on accuse toujours de frivolité. On parlait un jour à Napoléon de l'idée de rétablir la diète de Ratisbonne : « Pourquoi faire? dit-il, pour disputer sur les préséances? » Ce mot, juste alors, est d'une parfaite exactitude si on l'applique à la diète germanique d'aujourd'hui. Le rang que chaque ministre doit occuper est la plus grave question du monde; et quand une révolution comme celle de la Belgique enlève à un souverain, le roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, une moitié de ses États, ce que la diète voit là de plus important, c'est qu'il faudra que l'envoyé de ce roi change de place, tous les États devant être rangés d'après l'ordre de leur population.

Une anecdote inconnue même à Francfort, où elle s'est passée, prouvera la gravité de cette question de préséance aux yeux des diplomates allemands.

L'usage, on le sait, est que les ministres de chaque pays cèdent chez eux le pas aux membres de la diplomatie étrangère. Cette loi d'étiquette est toute simple, et ne représente que la politesse des maîtres de maison qui ne prennent jamais le pas sur leurs hôtes. A Francfort donc, comme partout, la diète, qui est chez elle, fait les honneurs de la préséance aux ministres étrangers; mais, par une courtoisie réciproque, les ministres près la diète ont résolu en échange de céder le pas au président de cette assemblée, de sorte que le corps diplomatique se trouve marcher après le président, mais avant tout le reste de la diète.

C'est le ministre d'Autriche qui occupe la présidence; en sa présence, tout était donc réglé; mais, ce ministre étant absent, l'envoyé de Prusse, qui le remplaçait *par interim*, a voulu prendre le pas sur la diplomatie étrangère. C'est ici que les graves discordes ont éclaté.

Un ministre étranger, l'envoyé de Russie, M. d'Anstett, que M. d'Oubril remplace aujourd'hui, avait offert un dîner au corps diplomatique. D'après lui et ses collègues, c'était le ministre de France, le plus ancien des diplomates étrangers, qui devait avoir le pas; d'après les membres de la diète, la préséance était due au contraire à M. le baron de Nagler, envoyé de Prusse, qui avait la présidence *par interim*. Le salon était rempli, chacun tenait les yeux ouverts sur les deux diplomates ambitieux dont l'empressement allait décider la question. Le mot est lâché : « Madame la baronne est servie ! » A ce signal, l'envoyé de Prusse s'élance de sa chaise, traverse le salon, offre galamment le bras à Mme d'Anstett, et le ministre de France avait à peine eu le temps de chercher des yeux la maîtresse de la maison que le Prussien triomphant était assis à table auprès d'elle. M. d'Anstett furieux entre après les autres, se place, et avec une voix de stentor s'adressant à ses gens : « Vous servirez d'abord la soupe à M. le ministre de France !... » L'ordre est exécuté, et l'envoyé de Berlin ne reçoit le potage qu'après que notre ministre y a mis la cuiller au moins pour la troisième fois. Le lendemain, des courriers furent expédiés par les différents convives pour apprendre à leurs cours respectives que la question était décidée, et que les ministres étrangers prendraient la préséance en matière de potage, quand ils ne pourraient pas l'avoir autrement.

Certes, le peuple allemand est loin d'imiter ces petitesses aristocratiques. A côté de ce monde de salons, si cérémonieux et si guindé, vivent heureuses et riantes des populations dont le caractère forme avec ces mœurs le contraste le plus frappant. Que de savants estimables, que d'industriels actifs et probes, que d'artistes, que d'hommes de lettres dont le commerce est plein de naturel, de franchise et d'abandon ! Que de fois, en admirant la simplicité modeste du peintre et du poète, je me suis cru transporté dans un siècle différent ! que de fois j'ai fêté, plein d'un noble enthousiasme, avec les musiciens Mozart, avec

les poètes Schiller, Guttemberg avec l'Allemagne entière! que de fois, inquiet sur la santé de ma jeune famille, j'ai vu le médecin de mon choix, le type du médecin allemand, l'excellent Clémens, voler auprès de mes enfants, et, par les nuits les plus rigoureuses, se dévouer pour eux, non comme un docteur savant, mais comme un père de famille alarmé! Et quel désintéressement accompagne ces choses! quelles solides amitiés se forment sur cette terre germanique où l'âme n'est encore ni blasée ni fermée à aucune généreuse illusion! Quand on rappelle ces souvenirs, l'esprit se retrempe, l'âme s'attendrit, et l'on sait gré à ses amis d'Allemagne de ce grand et admirable secret qu'ils possèdent de vous forcer à estimer profondément la nature humaine.

O.

STERNE (1).

Pauvre Yorick ! c'était, à tout prendre, une comédie vivante, une grande simplicité, et à la fois une grande folie, et, en dernier résultat, un sourire mouillé de larmes, comme le sourire dont parle Homère. Ne vous attendez pas que j'écrive sa vie, que je vous dise que son père était lieutenant du roi, et qu'il descendait de l'archevêque Sterne; nous vous dirons cela tout à l'heure, peut-être, quand nous aurons bien étudié notre écrivain. Mais, avant tout, ce qu'il nous importe de savoir et d'approfondir, ce sont les mœurs, les passions, les habitudes de l'écrivain. Celui-là, surtout, il était tout en petites habitudes, en petits détails, en petits bonheurs, qui se répandent çà et là dans sa conversation, dans ses lettres, dans ses livres; car enfin, le moyen de suivre, sans de grandes précautions, cet admirable vagabond, qui ne sait jamais lui-même où il va?

Figurez-vous donc, au beau milieu de la civilisation anglaise,

(1) Le libraire Ernest Bourdin va faire paraître avant peu une nouvelle traduction du *Voyage Sentimental* de Sterne, illustrée avec son talent ordinaire par M. Tony Johannot; mais sans contredit le plus grand intérêt de cette publication, c'est que, cette fois, le *Voyage Sentimental*, ce chef-d'œuvre d'élégance et de grâce, si souvent et si indignement défiguré, a été traduit par Jules Janin. Notre collaborateur a bien voulu nous communiquer le travail sur Sterne qui doit accompagner cette traduction.

quand le goût français, apporté en Angleterre par Charles II, adopté sous le roi Guillaume, eut été porté au plus haut degré de sa puissance, sous le règne de la reine Anne, un homme simple et bon, aussi habile que Shakspeare peut-être dans les peintures familières de la vie domestique, et qui, tout entier à l'étude minutieuse des petits faits de l'existence, s'applique à les peindre dans toute leur naïveté; honnête et vrai avant tout, n'employant de coloris que lorsqu'il ne peut pas mieux faire. et se mettant en scène parce qu'il ne connaît personne qui ait plus que lui de l'âme et du cœur, personne qui soit mieux appris à deviner un monde, à s'en faire un au besoin, et, quand ce monde est fait, à le peupler d'êtres charmants et naturels.

Car, remarquez bien qu'au milieu du laisser-aller de Sterne, et dans le vague abandon auquel sa pensée se livre avec délices, ce qui fait le plus grand charme de ses livres, c'est qu'il nous montre ce que nous voyons tous les jours, un chien d'aveugle, un homme d'église en robe noire, une femme en petit bonnet et en simple tablier; village, grande route, auberge, boutique, berline; vous sentez l'odeur du foin, vous voyez le rayon de soleil, vous entendez la chanson du villageois qui passe; simples et frais contrastes avec tant d'autres romans, avec ces brillantes compositions de l'Orient, *les Mille et Une Nuits*, par exemple, toutes resplendissantes de pierreries et d'or, et de rois puissants et de reines superbes, tout habitées par des fées et des enchanteurs, un songe éblouissant qui vous trouble éveillé, qui vous tient endormi, et dont le souvenir est encore une fascination.

Sterne était arrivé dans le monde littéraire à une belle et bonne époque. Peu à peu la monarchie nouvelle s'était fondée. L'esprit anglais avait enfin consenti à passer le détroit; Voltaire avait rendu à l'Angleterre la visite qu'Addisson avait faite à Boileau au commencement du XVIIe siècle. Addisson le critique, et Pope le poëte, avaient fondé, celui-ci la critique, celui-là l'épopée; et enfin, tout d'un coup l'Angleterre, devenue XVIIIe siècle, passa à la France avec armes et bagages. Parurent alors les chefs de l'école descriptive, Goldsmith, Gray, Thompson; les rois du roman, Richardson et Fielding; les révolutionnaires de l'histoire, Robertson et Gibbon. Ils en firent

tant, les uns et les autres, que bientôt ce ne fut plus l'Angleterre qui alla à la France, ce fut la France qui alla à l'Angleterre. Tout devint anglais chez nous, chevaux anglais, jardins anglais, livres anglais. — Entre les deux nations, tour à tour l'émule et la rivale celle-ci de celle-là, et sans trop prendre souci d'appartenir à aucun maître, se glissa maître Sterne, moitié Anglais, moitié Français, poëte toujours, et d'une si admirable neutralité, qu'au plus fort de la guerre de sept ans, entre la France et l'Angleterre, cette guerre qui coûta à la France tout le Canada et la Louisiane, maître Yorick osa venir à Paris sans passe-port.

Un curieux spectacle encore, c'est de voir ce juif-errant de la poésie, quand Paris et Londres sont en proie aux coteries littéraires et philosophiques les plus compliquées, marcher seul dans son petit sentier, sans s'inquiéter du *qu'en dira-t-on* de ce monde. Mais, s'il marchait seul, il voulait marcher au milieu de la foule. Son pèlerinage n'était jamais plus solennel que dans le peuple des grandes villes, et alors il faisait des découvertes étranges. Au milieu de Paris, il a trouvé son admirable barbier et sa jolie soubrette, et son plaintif sansonnet si dramatique dans ses plaintes; sur la grande route, il a rencontré son valet de chambre, son fifre français, si aimable, si jovial, si bon, si simple, si habile à dicter une lettre; dans une allée de traverse, il a retrouvé la pauvre Marie, dont nous savions déjà la touchante histoire; à Versailles même, et aux dernières lueurs de cet éclat royal qui devait si tôt finir, il a si bien fait qu'il est parvenu à cette délicieuse comédie du bouffon Yorick, et au risible anachronisme qui le fait prendre, lui aussi, pour un fou de cour. — Pauvre Yorick!

Fou de cour, à la bonne heure! Mais, par Rabelais, la belle et douce folie que la folie de Sterne! Suivez-le. Le voilà qui se passionne pour un son de voix, pour le frémissement d'une robe, pour un air de fifre, pour un volume de Shakspeare, pour tout ce qu'il n'entend qu'à demi, pour tout ce qu'il voit sous un voile, pour tout ce qu'il ne fait qu'entrevoir. Pour cet heureux observateur des infiniment petits, il existe une obscurité plus favorable que le grand jour : il lui faut, à lui, pour qu'il puisse décrire tout à l'aise les découvertes qu'il a faites, le doux reflet de la lune, toutes sortes d'affables clartés, et alors

il est admirable. Sa passion même, toujours si correcte et si naïve, même dans ses rares emportements, ne ressemble à aucune des passions décrites, et surtout des passions ressenties avant lui; elle arrive tout de suite, elle s'enflamme à la première étincelle, elle s'en va comme elle est venue, elle s'éteint comme elle a brillé. La première fait place à la seconde, et toujours elles vont ainsi l'une après l'autre; sans trop de regrets, sans trop de larmes, et surtout sans que jamais une passion manque pour remplacer celle qui est partie. L'imagination de Sterne, à peu de chose près, c'est l'histoire d'une jeune paysanne bien rebondie et bien fraîche qui s'arrête dans la prairie du mois de mai, et qui s'amuse à effeuiller les blanches marguerites qu'elle a sous la main, sans avoir peur de jamais en manquer.

Aussi n'est-il pas un jeune homme encore honnête, une imagination naïve encore, n'est-il pas une femme jeune, belle et ignorante, qui ne se laisse séduire au premier abord par cette espèce de chevalier errant qui voit la nature si belle, et qui, dans sa marche vagabonde, ne trouve aucun tort à redresser, bien qu'il prenne une auberge pour une auberge et un commis de l'octroi pour un commis de l'octroi. Bien plus, ce commis lui-même, cet être attaché à la porte d'une ville, comme le représentant de l'impôt, triste soldat de l'octroi, tout armé de son épée équivoque, et l'œil hagard, notre maître *descripteur,* pour peu que la chose lui plaise, va vous peindre cet homme trait pour trait, et vous-même vous allez vous intéresser à ce triste portrait, à force de le trouver ressemblant.

En vérité, l'auteur du *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental* est un grand maître en fait de descriptions; il peut tout décrire, il a tout décrit. La tabatière de corne de son bon moine, quel chef-d'œuvre! Et cette tête pensive, cet œil expressif, ces joues amaigries, ce sourire, quel beau Rembrandt! Avec quelle rare habileté il a mis en œuvre le monde extérieur! Comme, avant de rien décrire, il tient à tout voir! Comme il garde son imagination, non pas pour inventer des formes, mais bien pour s'en souvenir! Avant tout (c'était là le grand secret de notre poëte), ayez de la bonne foi, et vous aurez du style. La description est comme le paysage, tout lui sert, même le brin d'herbe. Tu veux me montrer une mare d'eau croupie,

un enfant tout nu, une masure, et la couche de cet enfant, encore mouillée, étalée devant la porte au soleil ; à la bonne heure! montre-nous ce que tu vois. Au contraire, mettez un lac à la place de la mare, un enfant habillé en dragon à la place de l'enfant en guenilles, donnez de belles ardoises et des glaces à l'étable et à la laiterie, vous aurez un poëme descriptif. Sterne et Rembrandt sont deux grands maîtres.

Toutefois, de cet excès de vénusté, de cette rage de mettre de la dorure à toutes choses et de farder jusqu'à la jeune pensionnaire qui sort de son couvent, il faut bien se garder de tomber dans l'excès contraire. Dans les arts, trop de vérité est un mensonge. De nos jours, nous avions été si fort assujettis aux ennuyeux chefs-d'œuvre de nos poëtes d'imitation, que plusieurs jeunes artistes, pour en finir plus vite avec ces idylles, se sont jetés dans un affreux extrême. Ils ont fait du sang et des tombeaux; ils ont dépouillé la mort de ses ornements ; ils ont emprunté à la féodalité ses hiboux et ses fantômes; ils se sont réjouis dans l'horrible ; Satan et ses pompes ont été de la partie : c'était de l'extrême affreux opposé à de l'extrême sentimental, le niais horrible en regard du joli. Or, le joli est dans son genre une épouvantable chose ; l'homme de goût, placé entre ces deux abîmes, aimerait encore mieux l'horrible : on en guérit plus tôt.

Voilà pourquoi, sans donner à Sterne une plus grande importance que celle qui lui revient, nous devons reconnaître que, dans cette école d'une nature simplement examinée et simplement décrite, Sterne est un maître. Il n'a pas certainement la naïveté de Goldsmith ni sa conviction, mais il en a la libre allure, et ce qu'il perd du côté de la bonne foi, il le gagne en malice et en sarcasme. Toutefois, ne vous fiez pas trop à cette bonhomie apparente, car elle cache plus d'un trait acéré, et quand le romancier se montre avec le plus de grâce et d'abandon, soyez sûr que le satirique n'est pas loin.

Je vous disais tout à l'heure que je vous ferais grâce des détails biographiques; c'était une ruse innocente pour vous forcer à lire ma petite dissertation littéraire. Il est bien nécessaire, en effet, que vous sachiez que notre ami Sterne était né en 1713, d'une honorable famille qui avait pour armes un chevron d'or et trois croix fleurdelisées de sable, auxquelles Laurence Sterne

a ajouté, pour cimier, le sansonnet jaseur du *Voyage sentimental*. En ce temps-là où l'aristocratie s'était reconstituée tout nouvellement et de fond en comble, pour un homme qui voulait écrire, et même pour tout homme qui voulait faire un certain chemin dans le monde, il n'était pas inutile, même en Angleterre, d'être quelque peu un gentilhomme, ajoutons un gentilhomme pauvre : car la pauvreté, chose triste à dire, triste si l'on veut, c'est là véritablement la dixième muse si souvent invoquée. Que de génies méconnus se sont éteints dans l'abondance! que de beaux esprits ont été étouffés par la grande fortune! C'est un thème tout fait depuis longtemps sur la misère qui arrête les poëtes. Le thème contraire me paraît moins populaire à soutenir, mais plus raisonnable il est vrai. Laurence Sterne l'a éprouvé comme tant d'autres. Son père était un soldat ruiné par la paix, et qui devait ressembler, ou je me trompe fort, à ce chevalier de Saint-Louis qui vend des petits pâtés à Versailles. Il fut élevé, lui, ce même Sterne, le peintre charmant de toutes les élégances, dans une école de village, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir le grade de maître ès-arts à l'université de Cambridge. C'était un titre difficile à obtenir en ce temps-là, où les études classiques étaient en si grand honneur dans toute l'Europe civilisée. Une fois libre, Laurence Sterne, qui se souvenait de la misère paternelle, se mit sous la direction de son oncle Jacques Sterne, le prébendier de Durham et d'York, qui lui fit obtenir un bénéfice. Quand il eut son neveu sous la main, notre prébendier en voulut faire un des soldats de la littérature militante, il le voulut lancer dans l'arène remplie de haines et d'amours politiques, qu'avaient parcourue Addisson, Steele, le docteur Swift, et tant d'autres beaux génies, non pas sans y laisser bien du sang, bien de l'amour, bien de la haine et bien des larmes; mais le jeune Laurence recula épouvanté devant cette lutte de tous les jours. Par le ciel, il avait bien autre chose à faire qu'à se battre la plume à la main : il avait à faire de l'amour et de la poésie. En effet, à peine eut-il son bénéfice que notre prudent jeune homme devint amoureux, mais pour tout de bon. C'était une jeune et belle fille d'une fortune médiocre, d'un esprit distingué, et qui sut deviner tout l'esprit caché sous cette enveloppe encore naïve. Ce fut là véritablement l'heureuse époque de la vie de

Sterne. La bibliothèque du château de Skeltons lui fournissait tous ses livres ; il chassait le matin , il dessinait à midi , il écrivait le soir , il était amoureux tout le jour. Le maître du château de Skeltons, l'ami et le cousin de Sterne, sir John Hall Stevenson , était un de ces esprits naturellement et, si l'on peut dire ainsi , naïvement licencieux , qui considèrent toutes les choses humaines sous les rapports les plus futiles , esprits à courte vue qui ne voient guère que la matière même dans les œuvres de l'imagination et de l'art. Il avait fait une collection, qui existe encore, de toutes ces fantaisies profanes , et nul doute qu'à cette école Sterne n'ait appris à raconter , comme il le fait , sous des apparences honnêtes , les plus piquantes gravelures. Heureusement pour lui sa bonne nature fut un rempart suffisant contre les leçons de son cousin , et jamais , à son insu peut-être , tant le goût peut remplacer jusqu'à un certain point les bonnes mœurs , il n'a dépassé la dernière limite au-delà de laquelle les choses les plus hasardées changent de nom. Au reste , cela est écrit dans *le Voyage sentimental.*

« Il y a , dit Sterne, deux sortes de rougeurs , » il est resté dans la rougeur pudique , et certes il a bien fait , pour lui et pour ses lecteurs. Cependant , malgré tout son esprit , et peut-être même à cause de son esprit, on ne le connaissait guère dans son canton que par quelques bons sermons qui avaient été fort approuvés dans la prébende de Durham et dans la prébende d'York , lorsque tout d'un coup , — c'était en 1760, Sterne avait, par conséquent , quarante-sept ans (en ce temps-là un écrivain était jeune à cet âge), — on entendit parler à Londres , et bientôt dans toute l'Angleterre , d'un certain livre singulier et bizarre , intitulé *Tristram Shandy*. C'était en effet une composition dont le genre n'était indiqué dans aucune rhétorique; c'était une bizarrerie nouvelle , même comme bizarrerie; c'était le plus singulier pêle-mêle de bon sens et de paradoxes , de probité et de licence , d'enthousiasme et d'ironie , qui fut jamais. Cette fois , les caprices d'Arioste, lorsqu'il brise d'une façon si charmante les divers épisodes de son poëme pour les reprendre à mille lieues plus loin quand reviendra leur tour , étaient complétement dépassés.

Dans cette histoire de *Tristram Shandy,* qui, pour dire vrai, est un peu longue , pas un récit n'est entier , pas un dialogue;

tout se brise tout à la fois; le fil de l'histoire échappe à chaque instant aux mains du lecteur le plus attentif à le saisir. Pour écrire un pareil livre, il a fallu oublier toutes les règles établies, donner un démenti à tous les usages reçus, se permettre toutes les licences, affronter tous les périls, toutes les hardiesses, et même quelque chose au-delà. A voir tout d'abord cet amoncellement de matériaux sans consistance, à suivre cette rêverie flottante çà et là dans le plus nébuleux des hasards, à se rappeler ces caprices infinis d'une imagination que rien n'arrête, ni les fleuves, ni les montagnes, ni même le plus simple voile de gaze au-dessous duquel il n'y a plus que la nudité toute nue, on reste ébloui, confondu, hébété, et l'on se demande si l'on n'est pas la dupe de quelque bouffon. — Oui, mais au fond de cet abîme, dans ce chaos tourmenté, vous voyez surgir de temps à autre d'utiles enseignements, de nobles pensées, des drames touchants et simples, d'éloquentes protestations en faveur de l'espèce humaine, trop souvent accusée. Le nuage, sans nul doute, le nuage vous fatigue; la montagne est rude à gravir; mais aussi, une fois arrivé sur les hauteurs, le nuage s'abaisse à vos pieds, et, du haut de la montagne, vous découvrez tout le paysage d'alentour. Ce livre vous produit l'effet de ces conversations tumultueuses qui n'ont ni commencement ni fin, mais dont le milieu est souvent rempli d'agréments et d'instruction. D'abord chacun dit son mot au hasard, selon sa nature ou son émotion personnelle; bientôt on se débat à outrance, on réplique à son voisin sans l'avoir entendu; toutes les opinions contradictoires se heurtent et s'entrechoquent; mais enfin arrive l'homme sage de la bande; il parle avec plus de modération et de simplicité que les autres, et, par cela même, on l'écoute. Après quoi, lorsque celui-là a parlé, les tumultueux ont de nouveau leur tour, et la conversation s'achève aussi follement qu'elle a commencé. Tel fut l'effet produit à la première apparition de *Tristram Shandy*. On commença par n'y rien comprendre; on y trouva ensuite un grand charme, parce qu'on y comprenait quelque chose; après quoi on finit par dire qu'on n'y comprenait plus rien. Les critiques furent violentes, les éloges furent passionnés; une véritable bataille littéraire se livra autour de cette espèce d'apocalypse romanesque. Les uns disaient que c'était un livre charmant, d'une finesse et d'une

grâce accomplies; les autres, que c'était un livre pédantesque, lourd, diffus et difforme. Ceux-ci se récriaient sur la folle gaieté, sur l'admirable bonne humeur de ce bouffon Yorick; les autres soutenaient, au contraire, que ce livre valait surtout par le pathétique des situations, par l'intérêt tout-puissant du drame, par les larmes qu'il faisait répandre. — C'est un vil bouffon, disaient les graves ecclésiastiques, se voyant aussi maltraités dans le *Tristram Shandy* que leurs confrères de France l'avaient été dans le *Pantagruel* de Rabelais. — Par Rabelais! c'est un drôle adorable, s'écriaient les jeunes beaux esprits de la cour. — Eh bien! les ecclésiastiques et les courtisans, les critiques et les défenseurs, ils avaient tous raison, les uns et les autres : car ce livre était tout cela, bouffon jusqu'à la gravelure, satirique jusqu'à la cruauté, pathétique jusqu'aux larmes.

Sterne lui-même en convenait; et comme un jour il demandait à une dame de qualité du comté d'York si elle avait lu l'histoire de Tristram Shandy, la dame lui répondit sans hésiter qu'elle ne l'avait pas lue parce qu'elle n'était pas sûre que ce fût en effet une lecture convenable pour une honnête femme. Cruelle réponse pour tout autre homme que pour notre auteur, et qui n'aurait pas eu, comme il le dit lui-même, *une antipathie invincible pour la gravité.* Ainsi serré de près, Sterne répondit à la dame en lui montrant son petit garçon qui jouait sur le gazon. — Voyez, lui disait-il, votre héritier, ma chère dame; certes, c'est là un enfant innocent et naïf, le voilà cependant qui nous montre, sans le savoir, tout ce que veut cacher sa chemisette. — La réponse est digne de Sterne; mais il aurait aussi fort bien pu répondre que Dieu l'avait ainsi fait, véritable composition de vif-argent et de salpêtre; emporté, bizarre et gai de cœur, sans la plus légère teinture du monde, n'ayant guère plus d'expérience qu'une fille de treize ans, et jeté toujours dans les cordages de quelqu'un par la brise de ses esprits. Au reste, la comparaison de Sterne avec un enfant était des plus justes; il en avait tous les enfantillages, toutes les reparties, tous les caprices, et on doit lui pardonner toutes ses drôleries en faveur de son innocence.

Ceci fait, notre grave ecclésiastique, s'inquiétant peu du scandale qu'il avait donné dans ses pages les moins hardies, mais

au contraire s'en félicitant comme d'une nouvelle cause de succès et de bruit, revint pour quelque temps à ses sermons et à la vie régulière. Il avait fini, comme finissent tous les honnêtes amours, par épouser la première femme qu'il avait aimée, et même l'histoire de ce mariage est touchante. Cette jeune fille était tombée malade à force d'ennui, et sa maladie paraissait mortelle; un soir qu'il était assis auprès d'elle, sa main dans les siennes, et le cœur déchiré de la voir mourante, elle leva sur lui ses beaux yeux bleus. Elle lui dit : — Cher Laurence, je sens que la vie me quitte, si nous attendons encore, je ne serai jamais à vous : marions-nous pour que j'aie quelqu'un qui me pleure. — Huit jours après ils étaient mariés, mais elle ne mourut pas : le bonheur lui sauva la vie; elle s'attacha de toutes ses forces à ce grand enfant que le Ciel lui confiait. Elle partagea ses succès, ses travaux, ses joies faciles, et, qui plus est, elle lui pardonna tout le vagabondage de sa tête et de son esprit, tant elle savait que ce vagabondage n'était pas dans son cœur. C'est qu'en effet la faute avouée est pardonnée si vite! Et Sterne avouait si franchement tous ces crimes! Lisez plutôt ses lettres, elles seront le meilleur commentaire de ses ouvrages; surtout les lettres qu'il a écrites dans l'intervalle qui sépare le *Tristram Shandy* du *Voyage Sentimental*. Là, vous le voyez tout entier, vous le suivez dans sa retraite, dans ses amitiés, et aussi quelque peu dans ses amours. Cette fois déjà, notre homme a renoncé au bruit et à la foule; il est entré dans son ermitage, dont il ne doit sortir que pour aller en France. En attendant que sonne *ex abrupto* l'heure du départ, Sterne fait tour à tour ou tout à la fois de l'esprit, de l'érudition, du sentiment. Il jouit de toutes choses, du vieil arbre qui lui donne son ombre, du troupeau qui passe, de la chanson du berger, des moindres scintillements du soleil. Sa prébende est située non loin d'un monastère, et dans ces ruines il va, comme il le dit, tous les soirs *visiter ses nonnes*.

« Ce site a quelque chose d'imposant et d'agreste; un ruisseau coule au travers; une haute colline couverte de bois, s'élevant brusquement du côté opposé, verse une ombre majestueuse sur tous les environs, et ne permet point à la pensée de s'égarer au-delà; jamais de pieuses solitaires ne trouvèrent une retraite plus propre à les sanctifier. Aujourd'hui ce serait une véritable

découverte pour un antiquaire : il n'aurait pas trop d'un mois pour déchiffrer ces ruines; mais je ne suis point antiquaire, vous le savez; par conséquent, je viens ici dans des vues bien différentes, et que je crois meilleures, c'est-à-dire pour me déchiffrer moi-même.

» Appuyé sur le portail, dans l'attitude de la rêverie, je regarde le ruisseau qui s'éloigne en murmurant, j'oublie le spleen, la goutte et le monde envieux; ensuite, après avoir fait un tour sous ces portiques délabrés, j'évoque toute la communauté, je prends la plus jolie des sœurs, je m'assieds à côté d'elle sur une pierre que des aulnes couvrent de leurs rameaux, et là je fais.... — Quoi? — J'interroge son joli petit cœur que je sens palpiter sous ma main, je devine ses désirs, je joue avec la croix qui pend à son cou. — En un mot, je lui *fais l'amour.* »

Tantôt il invite ses amis à venir lui demander l'hospitalité du prieuré. — « J'ai ordonné, dit-il à l'un d'eux, que tout le linge fût blanc comme la neige, afin que vous pussiez en avoir tous les jours à table. N'ai-je pas fait faire une espèce de moulin à vent qui m'assourdit de son cliquetis, afin que les oiseaux écornifleurs ne touchent point à votre dessert? Est-il besoin de vous dire qu'à souper vous aurez de la crême et du caillé? Faites bien vos réflexions, el laissez S.... aller tout seul aux sessions de Lincoln, où il pourra disserter sur ses auteurs avec les juges du pays; pendant ce temps-là, nous philosopherons et nous sentimentaliseront. — Ce dernier mot est né sous ma plume; il est bien à votre service, ou à celui du docteur Johnson. — Vous vous asseyerez dans mon cabinet, où comme dans une boîte d'optique, vous pourrez vous amuser à considérer le spectacle du monde à mesure que j'en offrirai les différents tableaux à votre imagination. C'est ainsi que je vous apprendrai à rire de ses folies, à plaindre ses erreurs, et à mépriser ses injustices. »

De là, notre homme arrive à la tombe de son grand-père. Cette tombe est à Cambridge; elle est surmontée d'une statue qui ressemble à Laurence Sterne, sans doute par avancement d'hoirie. « S'il faut absolument que je sois enterré, s'écrie Sterne, je veux dormir à côté de mon pieux ancêtre! c'était un honnête homme et un bon prélat; je n'ai que la moitié de ses vertus. Mes idées sont quelquefois trop *désordonnées* pour un

homme qui est dans *les ordres.* » — Et à ce sujet vous croyez que Sterne va s'apitoyer longtemps? Certes, vous le connaissez mal. Tout à l'heure il voulait mourir, maintenant il se cramponne à la vie de plus belle. Au contraire, vivons de notre mieux, la vie est si belle, et, pour bien faire, aimons-nous à la première vue. « En effet, à quoi bon tant de précautions oratoires? ne voit-on pas fort bien, à la première vue, si l'on est fait ou non pour s'aimer? Vanité à part, je puis réclamer l'honneur de vous avoir donné pour maxime que, la vie étant si courte, il faut se dépêcher de former les liens tendres et heureux qui l'embellissent. C'est une misérable perte de temps, un soin vil et méprisable, que de prendre, l'un à l'égard de l'autre, les mêmes précautions qu'un usurier qui, pour prêter moins dessus, cherche une paille dans un diamant qu'on lui donne en gage. Non! Si vous rencontrez un cœur digne d'habiter avec le vôtre, et si vous vous sentez réellement vous-même susceptible d'une pareille union, la chose peut être arrangée tout de suite........ » Il va ainsi à travers tous les nuages de l'imagination et de la sympathie, lorsque tout d'un coup il fait un retour sur lui-même; alors il se voit tel qu'il est, malade, infirme, déjà vieux, et il s'écrie (la conclusion est digne de l'exorde) : « Venez me voir parmi mes nonnes, je serai hospitalier pour vous, je vous présenterai à la plus belle fille du monastère; une douleur amère aura fixé une larme sur sa belle joue. — Après avoir entendu le récit de son infortune, vous tirerez un mouchoir blanc de votre poche pour essuyer ses yeux et les vôtres. — Ensuite vous irez vous coucher, non avec la demoiselle, mais avec la conscience d'un cœur susceptible de s'attendrir; vous en trouverez l'oreiller plus doux, le sommeil plus suave, et le réveil plus gracieux. » Relisez avec soin cette dernière ligne, cette douce image, et vous trouverez dans son germe tout le *Voyage Sentimental.*

Quelquefois il se demande à lui-même de quel côté souffle le vent, et il se répond : Je n'en sais rien. — Et si vous lui répondez : Mettez-vous à la fenêtre et regardez de quel côté s'en va le nuage; il vous répondra qu'il n'a pas le temps, qu'il est occupé à sentir battre son cœur. A sa façon, cet homme est un sage; il aime tour à tour le monde et la solitude, le bruit et le silence. « Si j'avais été Mentor, dit-il quelque part, j'aurais dit

à mon élève : Il ne faut pas trop maltraiter cette bonne Calypso et ne pas trop faire pleurer cette pauvre Eucharis ; — et mon élève n'en eût pas moins été un héros. »

Ainsi parle-t-il quand il est tout à fait bien portant, quand toute la machine humaine est dans cet admirable bien-être qu'il a décrit avec tant de bonheur. Sa philosophie ne l'abandonne même pas au milieu de toutes les cruelles maladies qui l'ont assailli. Il sait très-bien que la mort se sert de cette maudite toux pour miner sa pauvre machine, et que ce n'est véritablement pas le cas de plaisanter ; mais qu'y faire ? Rire et se divertir, et apprendre, en attendant, quelque pas nouveau pour le danser convenablement dans la *Danse des Morts* de Holbein. Et puis il ajoute, en forme d'amendement : « Il est ma foi bien lâche ce coquin de Temps de m'enlever les esprits avec lesquels je l'ai tué tant de fois ! »

Ce n'est pas tout. Le lendemain, comme la nuit a été fort mauvaise, notre homme se fait à lui-même cette morale :

« Depuis vingt ans je me demande à quoi peut aboutir cet esprit d'idolâtrie qui me ramène toujours aux pieds des belles, et si, après avoir eu, dans mon jeune temps, une jeune fille pour aplatir mon oreiller, je ne pourrais pas en trouver une dans mes vieux jours pour me donner mes pantoufles ; mais je n'ai pas besoin de m'inquiéter, ni de vous inquiéter vous-même de ces sortes de conjectures, car je sens bien *qu'il ne me reste pas assez de vie pour en faire l'essai.* »

Et même ne vous fiez pas à cette dernière phrase. Tout à l'heure encore, et tout résigné que vous le voyez, il était aux pieds de cette belle madame Garrick, dont la beauté égale, dit-il, le génie de son mari. A peine convalescent, il éprouve le besoin de se remettre à écrire de plus belle. Demain matin il part pour Londres ; il veut être à Ranelagh à l'entrée des beaux jours. De là il ira aux eaux de Bath pour faire sa cour à toutes les dames, aux plus jeunes et aux plus belles ; à *Moor,* la charmante veuve, « et plût au Ciel que je pusse passer le reste de ma vie avec elle ! » à la jolie miss *Gone ;* « avec sa belle taille et sa figure grecque, elle était née pour faire mon bonheur ; » à madame *Vesey,* « qui cumule d'une façon si divine. Que je voudrais mettre en cage ce beau rossignol au blond plumage ! » — Entendez-le, comme il en parle le sourire sur les lèvres,

l'éloge dans la bouche, la joie dans le cœur et le verre à la main ! Ainsi il passe la belle saison de château en château, d'amours en amours, accueilli, fêté, admiré ; il n'est même pas impossible qu'il aille perdre son argent aux eaux de Bristol, « bien que les nymphes de Bristol soient par trop étiques. » — Ne l'oubliez pas non plus auprès de lady Baltimore. Au milieu de ces maladies, de ces voyages, de ces plaisirs, son presbytère vient à brûler comme un *tas de fagots :* « Tandis que je me préparais à revoir ma maison, ma maison était déjà brûlée. Il faut que je tire une maison de mon gousset. Ce que je dis est à la lettre ; car il faut que je rebâtisse le presbytère à mes frais ; autrement l'église d'York, de qui je le tiens originairement, serait obligée de le faire, et, en bonne raison, cela ne doit pas être. C'est une perte pour moi d'environ deux cents livres, outre ma bibliothèque, etc., etc. — Maintenant vous voilà tranquille sur l'emploi que je pourrai faire du produit de mes sermons. — Quand vous me témoignâtes vos inquiétudes à cet égard, je vous dis que quelque diable d'accident y mettrait bon ordre : en effet, il me pendait à l'oreille celui-là. »

Ceci est encore une scène du *Voyage sentimental,* lorsqu'en partant le voyageur dit à Eugène : — J'ai bien autant d'argent qu'il m'en faut, car, dans un mois tout au plus, je serai logé et nourri aux dépens du roi de France.

En même temps, toujours à propos du presbytère incendié qu'il faut reconstruire avec le produit de ses sermons, il vient à se rappeler l'histoire du vieux seigneur de Crazy (*Château de la Folie*), et certes cette histoire tiendrait bien sa place dans le *Tristram Shandy.* « Donc le vieux seigneur eut un moment de paresse orgueilleuse ; il forma le projet d'avoir un carrosse à la ville pour ménager ses jambes le jour, et le voiturer le soir à Ranelagh. Après avoir consulté le sellier, il mit de côté cent quarante livres pour cet objet, et m'en écrivit un mot. Trois mois après, lors de mon arrivée à la ville, je trouve un billet de lord Spencer, qui m'invite à dîner avec lui le dimanche suivant. A peine avais-je lu ce billet que le char pompeux me revint dans l'idée. Je sortis donc pour aller m'informer de la santé de Hall, et en même temps lui emprunter sa voiture, afin de me rendre pontificalement à l'invitation que j'avais reçue. Je le trouvai chez lui ; je lui fis une ou deux questions amicales, après

quoi je lui présentai ma requête. Il me répondit en souriant qu'il était bien mortifié, mais que sa voiture était partie en poste pour l'Écosse. Je le regardais fixement, et il riait, non de moi, mais de son *hypothèse*, et je vais vous en donner l'explication.

» Il faut vous dire qu'il reçut une lettre au moment où il donnait ses dernières instructions au sellier ; dans cette lettre on lui apprenait que son fils, qui était de quartier à Édinbourg, s'était trouvé dans une terrible dispute, et que, pour en prévenir les suites, il fallait une somme à peu près égale à celle qu'il destinait à sa voiture. Ainsi les cent quarante-huit livres qui devaient servir à l'achat d'un carrosse à Londres furent employées à réparer les vitres, les lanternes et les têtes brisées à Edinbourg. — Et voici comment il soutenait, non sans raison, que sa voiture était partie en poste pour l'Écosse. »

N'est-ce pas que l'histoire est jolie, surtout racontée le lendemain d'un incendie qui vous ruine de fond en comble ? Certes, il est impossible d'avoir plus de gaieté et de philosophie sur les ruines de sa maison. Sterne ressemblait en ceci à deux grands orateurs de notre connaissance, à Cicéron et à M. Shandy. Les revers, qui fournissaient à l'un et à l'autre de ces grands parleurs une bonne occasion de montrer leur éloquence, lui étaient presque aussi agréables que les événements heureux qui l'obligeaient à se taire.

Une chose qui étonne, c'est qu'avec une imagination si mobile, un esprit si facile à passer tout d'un coup d'un extrême à l'autre, une si grande aptitude à saisir les moindres détails du paysage, les moindres nuances du cœur humain, cet homme-là n'ait pas été tout à fait ce qu'on appelle un poëte. C'est qu'en effet de la poésie il n'avait que quelques instincts ; l'inspiration lui manquait. Il était poëte comme les bonnes femme de ménage sont de grandes dames, à leurs heures, quand la maison est nette, quand la table est mise, quand le dîner est tout prêt ; alors, s'il leur reste un peu de temps avant le repas, elles vont faire un bout de toilette pour recevoir leurs amis. D'ailleurs, bien que sa manière soit de son invention, il obéissait à une manière, et à ces causes il a couru toute sa vie après le naturel, mais il n'a jamais pu toucher qu'un pan de son manteau flottant au vent. Le début de l'ode à Julie, dans le *Tristram Shandy*, n'est que l'impuissante boutade d'un homme d'esprit

qui sait très-bien que sa poésie est un hors-d'œuvre. De toutes ses œuvres poétiques, Sterne ne se rappelle rien qu'une épitaphe et un opéra, ou ce qu'il appelle lui-même, avec tant de gaieté, une *Thucidinade* lyrique. La personne qui lui avait demandé une épitaphe en préféra une de sa composition, *qui lui plaisait davantage;* et, bien que Sterne ait toujours trouvé que l'épitaphe composée par lui valait mieux, il n'a pas conservé de rancune au pauvre mort pour son mauvais goût : — « Tant pis pour lui s'il a mis un éloge si mal écrit sur un si beau marbre! ce n'en était pas moins, de son vivant, un homme des meilleures et des plus honnêtes qualités. » — Quant au drame en vers pour M. *Beard,* il le fit jouer à Ranelagh, au profit de je ne sais qui.

Enfin, il a fait une chanson à propos d'une mortalité de bestiaux : voici le refrain de cette chanson :

Ici James perd une vache,
John Bland en fait autant;
Nous mettrons donc notre confiance en Dieu,
Et non dans aucun autre homme.

Tel est le recueil complet des œuvres poétiques de Laurence Sterne; nous ne voulons pas nous faire valoir, mais nous pensons que personne ne l'avait fait avant nous.

Comme vous l'avez déjà pu voir, il avait de singulières idées en toutes choses, et il les soutenait d'une façon singulière. Il y avait chez cet homme un peu de Rabelais, beaucoup de Swift, quelque chose de Montaigne, d'où il suit qu'avec de pareils éléments on ne pouvait guère composer un esprit médiocre. Il avait la raillerie incisive de Rabelais, la malice bonne et ferme de Swift, l'observation un peu triste de Montaigne. A coup sûr, Sterne est l'esprit le plus français, même en comptant l'écrivain du *Spectateur* et le poëte du *Caton d'Utique,* deux œuvres françaises s'il en fut, qui ait jamais paru dans la littérature anglaise. Il a beaucoup plus étudié nos vieux auteurs, et surtout il a pénétré dans les naïfs mystères de notre XVIe siècle beaucoup plus loin que n'avaient fait avant lui les grands écrivains de sa patrie. Il a beaucoup lu surtout, et il est facile de s'en

apercevoir, parmi les œuvres de nos vieux auteurs, *le Moyen de parvenir* et *le Baron de Fœneste;* le premier livre, tout rempli de la naïveté grivoise de nos pères ; le second livre, qui n'est rien moins qu'une longue comédie qui précède la comédie de Molière et qui l'annonce. Quant à ses analogies directes avec le XVIIIe siècle français, Sterne lui-même nous les indique dans ses notes. Dans le temps même où il écrivait le *Tristram Shandy* à la façon du *Moyen de parvenir*, en semant à profusion les anecdotes et les bons mots, les dialogues pleins d'atticisme, les quolibets pleins de licence, il y avait en France un écrivain à la mode, un romancier nommé Crébillon, qui faisait en France, mais avec moins de succès et plus de scandale, le même métier que Laurence Sterne en Angleterre. L'un et l'autre, chacun de son côté, ils avaient déshabillé le roman autant qu'ils l'avaient pu faire; mais dans ces diverses nudités le roman avait conservé tout le caractère de sa nation. La nudité du roman de Crébillon le fils, c'était tout à fait le vice galant et dameret de la vieille société française, qui, n'ayant plus rien à insulter, insultait les mœurs publiques ; au contraire, le roman de Sterne, tout nu qu'il était, conservait encore toutes les apparences qui le pouvaient sauver. Il y a du marquis endimanché dans le laisser-aller de Crébillon fils. Il y a du prêtre déguisé en laïque dans les gravelures de Sterne. Au reste, l'une et l'autre nudités étaient si fort dans les habitudes de nos voisins que Crébillon le fils, au moment où il était oublié même en France, fut demandé en mariage par une jeune, belle et riche lady, qui l'emmena à Londres avec elle, aussi heureuse et aussi fière que si elle eût épousé le roi Louis XV en personne.

Voici, au reste, comment l'auteur du *Voyage sentimental* riait lui-même de cette façon de dépouiller le roman de sa robe nuptiale. « Crébillon fils, dit-il quelque part, est convenu avec moi de m'écrire, à mon arrivée à Toulon, une lettre véhémente contre l'égoïsme de *Tristram Shandy;* moi, de mon côté, je lui fabriquerai une terrible philippique contre ses ouvrages à lui, Crébillon. Ceci fait, nous imprimerons nos deux factums dans un même volume : *Crébillon contre Sterne, Sterne contre Crébillon,* et nous partagerons les bénéfices de l'ouvrage : voilà, j'espère, ce qui s'appelle de la bonne politique suisse. »

Le *factum* n'a pas été fait : Crébillon aimait trop la paresse,

comme Sterne aimait trop la douce flânerie. L'un et l'autre ils avaient trop peu de fiel dans le cœur pour se maltraiter, même en plaisantant. Cependant, rien ne serait plus facile à écrire que ce double factum; *Crébillon contre Sterne :* — Maître Sterne, vous êtes aussi vicieux que moi, mais vous êtes le libertin le plus subalterne que je connaisse. Vous aimez toutes les femmes, et surtout les grisettes, les femmes de chambre, les bonnets ronds; vous en voulez de préférence à la robe d'indienne, au bas de coton bien tiré sur la jambe nerveuse et fine, aux belles mignonnes, à la dix-huitième année. Vous aimez les jeunes filles, et vous le leur faites entendre d'un air si courtois, si câlin, si honnête, que les péronnelles se trouvent sans défense contre vous. Maître Sterne, maître Sterne! je vous connais; vous êtes un vieux libertin bien élevé, vous êtes un dangereux hypocrite; si vous n'êtes pas plus vicieux, c'est que vous manquez d'effronterie; si vous n'êtes pas un plus grand coureur, c'est que vous êtes gêné dans votre robe de prébendier; malgré vos nombreuses fredaines, vous êtes le Tartufe de l'amour. Aussi rien n'est dangereux à lire comme vos livres; vous leur avez donné un air d'innocence qui allèche les plus honnêtes. A force de ne rien dire et de tout sous-entendre, vous aiguisez de la plus dangereuse façon du monde les plus chastes esprits. Fi donc! un homme de votre caractère, un homme de votre robe, à votre âge, faire ce métier-là, maître Yorick! — Ainsi parlerait Crébillon le fils, et il me semble qu'à ces mots je le vois qui s'enveloppe fièrement dans les dentelles de son manteau.

Mais d'autre part arriverait *Laurence Sterne contre Crébillon.* — M. le marquis de Crébillon est-il visible? dirait Sterne: voilà bien long-temps que je gratte à la porte du boudoir d'Isménie, et personne ne me répond. Puisqu'il vous plaît de vous cacher si bien dans votre petite maison et dans votre manteau couleur de murailles, écoutez donc ce que j'ai à vous dire par le trou de la serrure : Monsieur le marquis de Crébillon, vous êtes un fat, malgré tout votre esprit! vous êtes sans pudeur et sans vergogne; j'en dis peut-être un peu moins que je n'en fais, moi qui vous parle; mais vous, à coup sûr, vous en faites beaucoup moins que vous n'en dites. Vous êtes un fanfaron de vices, de ridicules, de passions, de jeu, de paradoxes, et de dépenses de tout genre. Vous êtes un faux marquis amoureux de fausses

marquises; vos duchesses sont de vieilles femmes vernissées et qui sentent le musc d'une lieue. Moi, au moins, si je n'aime que des grisettes, mes amours sont fraîches comme les lilas du mois d'avril. Marquis de Crébillon, mieux vaut encore cacher ses passions dans son cœur, et les laisser à peine entrevoir aux gens attentifs, que de montrer au grand jour des passions qu'on n'a jamais senties et des vices qu'on n'a plus !...

Vous voyez que d'une et d'autre part le susdit factum pouvait aller loin ; mais entre les deux champions arriverait la Critique, juge honnête et impartial, qui, après avoir attentivement écouté les deux plaideurs, leur dirait de sa voix sévère et juste : — Vous avez raison tous les deux; vous, Crébillon, futile bâtard d'un père si terrible, dont *Rhadamiste* est le seul enfant légitime, vous avez eu tort de ne voir dans cette vieille société française que les vices les moins à craindre, les passions les plus honteuses, le cynisme le plus effronté. Et vous, Laurence Sterne, vous qui vivez dans une nation plus sévère, à une époque plus retenue, dans une profession religieuse ; vous, petit-fils d'un archevêque, prieur de deux prieurés; vous qui avez dans l'âme tant d'éloquence, tant de conviction, et dans l'esprit une observation si fine, et qui écrivez dans une langue savamment étudiée, vous, allier tant de délicatesse et de gravelure à la fois ! Fi donc ! vous avez eu tort, vous avez eu le plus grand tort d'effleurer, comme vous l'avez fait trop souvent, la pudeur des jeunes filles, la foi conjugale, l'honnêteté enfin; et surtout vous avez eu tort de jouer, comme vous l'avez fait, avec toutes sortes d'amours, sans songer à en prendre un seul au sérieux.

C'est ici le cas ou jamais de parler d'un violent amour de Sterne (si l'on peut dire que Sterne ait jamais aimé violemment quelqu'un ou quelque chose) pour madame Élisabeth Draper, la femme de Daniel Draper, écuyer, conseiller à Bombay, homme très-considéré et qui était alors le chef de la factorerie anglaise à Surate. Cette dame n'était rien moins qu'une belle et frêle enfant de l'Inde, qui vint à Londres pour rétablir, dans un climat moins violent, sa santé chancelante. Elle et Sterne se rencontrèrent par hasard, car toute la vie de Sterne est un grand hasard, et, à la première vue, Sterne se prit à aimer cette femme d'une amitié chaleureuse et dévouée. Il faut vous dire que ces sortes d'amitiés, presque innocentes, entre un homme et une

femme mariés chacun de son côté, n'étaient pas à la mode encore comme elles le sont aujourd'hui. Un homme et une femme de ce temps-là s'aimaient d'amour tout simplement; cet amour même, condamné par la morale, était dans les mœurs. On ne connaissait pas ce singulier milieu entre l'amour et l'amitié, qui dégage l'amour de tous ses devoirs, qui ôte à l'amitié toute sa pudeur. Sterne est à peu près l'inventeur de cette association singulière, qui n'a réussi si fort depuis lui que parce que cette amitié ressemble à l'amour, que parce que cet amour ressemble à l'amitié. Au reste, la chose avait été clairement indiquée par Swift en personne, cet homme tant aimé par ces deux femmes dont l'une est morte de chagrin et d'amour; Swift, ce terrible critique, était, sans le savoir, un amoureux à la façon de Sterne. « Parlez-moi, dit-il quelque part, de ces intrigues sans danger pour l'un et pour l'autre, où le cœur n'est pour rien; on soupire, on fait des vœux, on joue la langueur, le tout pour montrer son esprit. » Vous voyez bien qu'on ne peut rien ajouter à la définition du vénérable et goguenard doyen de Saint-Patrick.

Eh bien! cet amour de Swift pour la belle Stella, qu'il finit par ne pas épouser après cinq ans d'espérances toujours trompées, c'est tout à fait l'histoire de l'espèce d'amour de Sterne pour Mme Draper. Il s'occupa de cette dame avec une tendresse infinie; mais il s'en occupa bien plus quand elle fut absente que lorsqu'elle était près de lui. Il était un peu dans les goûts de cet amant qui quittait sa maîtresse pour lui écrire et pour penser plus librement à elle. Et comme Sterne était déjà vieux, la dame jeune encore; comme elle s'effarouchait souvent de l'amitié entreprenante d'un homme qui avait beaucoup vécu et qui savait le chemin qui mène au cœur des femmes, notre ami Yorick se donnait toutes sortes de peines pour la rassurer. « Que la misère, la honte et la douleur tombent sur moi, si je vous suis jamais un sujet de repentir, chère Élisa! Moi vous tromper! mais on me donnerait le trône du monde que je n'y consentirais pas. »

De tout cet amour platonique entre une femme malade et un homme débile, celui-ci plein de cœur, celle-là pleine d'esprit, ce qui égalise toutes choses, il nous est resté ce qui reste ordinairement de ces sortes d'amour, des doutes, des médisances, et une dizaine de lettres écrites à Mme Draper par Sterne, lors-

que cette dame attendait à Deal un vent favorable pour revenir dans les Indes. Ces dix lettres, qui n'ont rien de bien remarquables, ont été souvent réimprimées à la suite du *Voyage sentimental*, uniquement pour compléter le volume au gré de messieurs les libraires. En revanche, bien peu les ont lues. Cependant ces lettres se distinguent par toutes sortes de bons sentiments habilement mêlés à un peu d'amour profane. « Mais, comme dit Sterne quelque part, parce que la toile d'or et de soie est tissue de quelques fils grossiers, faut-il donc la déchirer et en jeter les morceaux aux vents ? » Dans la première de ces lettres, Sterne envoie à Mme Draper des sermons *partis d'un cœur brûlant*. « Je suis amoureux de vous à moitié, lui dit-il. » Dans la même lettre, il envoie pour savoir des nouvelles d'Élisa. « Puisse ton visage chéri briller à ton réveil comme brillait le soleil ce matin ! »

Le lendemain, Sterne va dîner chez lord Bathurst, à cette même table où s'étaient assis tant d'hommes d'esprit du dernier siècle, Addisson, Steele, Pope, Swift, Prior ; et à lord Bathurst, ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans, Sterne parle si bien de Mme Draper que celui-ci se sent près de l'aimer en dépit de son âge. « Tu étais l'étoile de cette conversation sentimentale, Élisa ! — Quand je ne parlais que de toi, tu remplissais encore mon cœur ! — O la meilleure de toutes les bonnes filles, tu ne sauras jamais les souffrances que j'ai endurées toute une nuit à cause de toi ! — Puissent les roses reparaître promptement sur tes joues et les rubis sur tes lèvres ! » — Le lendemain, Élisa est encore malade, il écrit une lettre de plaintes. — Le jour suivant, elle lui a demandé toutes sortes de petits services, des livres, un piano, des crochets en cuivre, un fauteuil ; car elle doit partir avant peu. Elle part. A peine n'est-elle plus là que Sterne commence un journal pour elle. Il la revoit en toutes choses, il se rappelle les moindres détails de cette amitié si bien commencée. D'abord il avait cru qu'il avait affaire avec une femme ordinaire. Élisa était vêtue à la mode, mais ses habits étaient sans grâce. Élisa n'était pas ce qu'on appelle une femme belle, mais sa physionomie était divine. Elle avait dans les yeux et dans la voix tant d'éloquence ! son visage était d'un ovale si parfait ! — Cette lettre VIe va retrouver au bord de la mer Mme Draper. Elle, cependant, de son côté, elle avait déjà écrit à son *brahmine*,

comme elle l'appelait, les premiers incidents du voyage : les attentions galantes d'un jeune militaire qui, d'abord, avait bien eu l'air de vouloir aimer Élisa, mais qui, la trouvant trop peu avenante, avait passé à sa demoiselle de compagnie, miss Light. A quoi Sterne lui répond, et vraiment c'est bien répondu : « Préserve-toi des intimités, ma pauvre enfant ! » Après quoi i est malade, et le chagrin le tue; et enfin il lui écrit une dernière fois adieu : « Adieu, sainte femme ! il faudra chérir ma mémoire. Songe à ma tendresse et aussi à mes respects !—RESPECTE-TOI ! Adieu ! adieu encore ! Que le bonheur et la santé t'accompagnent, ô toi, le plus beau et le plus charmant des ouvrages du Créateur ! »

Ici s'arrête cette correspondance, qui n'est pas sans charme quand on veut la bien lire. Mme Draper, de retour à Bombay près de son mari, oublia bien vite cet homme qui, en comptant sa maladie pour dix années, n'avait pas moins de quatre-vingt-cinq ans, comparé à elle, qui n'en avait que vingt-cinq. A l'exemple de la maîtresse du *Spectateur*, à qui son amant, blanchi par les ans, avait appris comment elle devait trouver plus de joie à remettre la pantoufle d'un vieillard qu'à être embrassée par un beau et frivole jeune homme, Laurence Sterne avait voulu aussi enseigner à Élisa comment les dernières fantaisies d'un malade peuvent remplacer les jeunes ardeurs; mais la belle Indienne eut bien vite laissé les leçons de Sterne; et il l'eut oubliée bien vite, sans insulter sa mémoire, lui aussi.

Dans l'intervalle de cette grande passion, qui fut son avant-dernière passion, Laurence Sterne était venu en France, pour de là passer en Italie, car il avait grand besoin de soleil et de repos. De ce voyage au milieu de la France du XVIIIe siècle, dans ce pays tout rempli d'élégance, d'idées nouvelles, de scepticisme, de révolutions encore inaperçues, est résulté le *Voyage sentimental*, qui est le chef-d'œuvre de notre auteur. C'est un voyage fait à l'amble, la plus douce des allures; vous allez moins vite, il est vrai, mais vous êtes bien plus à l'aise, et, chemin faisant, vous ne donnez de ruade à personne, personne n'est éclaboussé par votre monture. A chaque instant vous êtes le maître de vous arrêter pour étudier le paysage qui vous plaît, pour admirer les doux aspects qui passent devant vous, pour rendre à chacun sa bénédiction, son salut, ou son sourire. D'ailleurs,

cette façon d'aller a ce grand avantage, que l'on voit à merveille toutes choses dans cet horizon rétréci à plaisir. De cette contemplation méthodique résulte un intérêt tranquille et tout-puissant. Une fois votre parti pris de ne voir que ce qui est à votre portée, vous êtes sûr que pas un détail, si mince qu'il soit en apparence, ne saurait vous échapper; or, c'est surtout par les détails inaperçus que vivent et se manifestent les chefs-d'œuvre. Dans l'*Iliade* d'Homère, les vieillards, se tenant debout quand paraît la belle Hélène, font venir les larmes à vos yeux. Dans la tragédie de Corneille, un mot qui sort tout d'un coup de l'âme oppressée du vieil Horace, attire soudain toutes vos sympathies sur le noble vieillard. Dans le *mariage de la Vierge* de Raphaël, sur quoi s'arrête votre regard charmé? sur ce beau jeune homme qui brise en deux la baguette de frêne. — C'est là, d'ailleurs, une façon bien simple d'être vrai! ne décrire que ce que l'on voit, ne faire agir que les personnages que l'on a rencontrés, ne raconter que les passions ressenties. Alors le *moi*, qui est odieux en effet, devient un héros que l'on accepte volontiers, parce qu'il est naïf. D'où il suit que Sterne ne pouvait pas mieux employer cette personnalité dont il est si fier. Décidé à se mettre en scène à chaque pas, il a eu bien vite pris son parti sur lui-même. Il ne s'est fait ni meilleur ni plus méchant qu'il ne l'est en effet. Il n'a pas dissimulé même les plus mauvais penchants de sa nature; il s'est représenté à nous tel qu'il était, dans tout le vagabondage de l'esprit et des sens. Le travail des grands romanciers qui l'avaient précédé, le travail de Lesage sur la vie humaine, que Lesage a vue de si haut; la profonde et austère étude de Richardson, quand il nous fait assister, dans la *Clarisse*, à la joute terrible du vice contre la vertu; l'observation si fine, la raillerie bonne enfant de Fielding; la verve ingénieuse de Smollett, un des enfants de Lesage, enfant qui est resté bien loin de son père; tous ces labeurs, toutes ces découvertes, tous ces éléments si divers du roman ou de la comédie, Sterne se les était appliqués à lui-même; il n'avait pas eu d'autre ambition que de mettre en œuvre, à son propre sujet, une opinion qui se représente souvent dans ses discours :

« La grande erreur de la vie, disait-il, c'est que nous portons nos regards trop loin : nous escaladons le ciel, nous creusons

jusqu'au centre de la terre pour y chercher des systèmes, et nous nous oublions nous-mêmes. La vérité repose devant nous; elle est sur le grand chemin; le laboureur marche dessus avec ses souliers ferrés.

» La Nature brave la règle et le cordeau ; l'Art en a besoin pour élever ses édifices et terminer ses ouvrages : mais la Nature a ses propres lois, qui sont au-dessus de l'Art et de la Critique. »

Il avait donc été son propre héros; il s'était mis à s'étudier lui-même; il s'était mis tout bonnement à raconter ses ridicules; il s'était fait parler, il s'était fait agir. A quoi bon, en effet, se serait-il creusé la tête pour inventer des amours, des passions, des vices, des ridicules, des aventures, un dialogue, quand il avait tout cela en lui-même? — et de tout cela il s'est servi comme un maître. Le grand mérite du *Voyage sentimental*, c'est que rien n'est inventé : tout ce que l'auteur vous dit là, il l'a vu, et, qui plus est, il l'a senti; l'imagination n'a rien à faire à toutes ces histoires, tout au plus la sympathie, ou tout au plus la *bagatelle*, pour parler comme Lafleur. De ce livre, que nous savons par cœur comme nous savons les contes de Perrault, tout est resté, parce que rien n'a été arrangé ni inventé. Ainsi l'auberge de M. Dessaire est encore debout à cette heure; elle est l'honneur de la ville de Calais; on vous y montre la chambre de Sterne, et pour peu que vous insistiez, dans les remises dégarnies, par ces temps de chemins de fer, vous retrouverez la *Désobligeante*. Qui donc a jamais douté que le moine ait vécu? Autant vaudrait dire que Rembrandt et Titien ont inventé les têtes de leurs tableaux. Dans les arts on n'invente rien, on copie des modèles; seulement, si le modèle est copié par un grand maître, la copie écrase si fort l'original qu'on ne s'inquiète plus de savoir s'il a vécu. Toutes les vierges de Raphaël, à commencer par la Fornarina, ont été de profanes Italiennes, à qui le maître a rendu la virginité perdue. Quant à Lafleur, cet être si français, et que pas un romancier de France, même les plus grands, ne refuserait de prendre à son service, pour l'aimer et pour brosser ses habits, pour lui donner des conseils et pour tailler ses plumes; quant à Lafleur, cet homme à tout faire, non-seulement il a vécu, le charmant compagnon, non-seulement il a été au service de maître Yorick, mais encore on

a conservé les mémoires de sa vie. On sait maintenant, à n'en pas douter, que Lafleur était né en Bourgogne; à huit ans, il avait quitté la maison paternelle, n'emportant pour tout bien que deux grands yeux bien éveillés et une honnête figure toute rebondie. Cela lui servit à vivre jusqu'à dix ans; et comme un jour il était sur le Pont-Neuf, à Paris, il se mit à suivre un soldat qui l'engagea à s'engager. Il fut tambour pendant six ans dans les armées françaises. Il n'avait que deux ans à battre encore pour n'être pas un déserteur, — il déserta. La Providence le conduisit à Montreuil-sur-Mer, et vous savez comment il entra, tout déguenillé et tout joyeux, au service de son premier maître, après le roi. Ce fut encore le cas ou jamais d'appliquer le proverbe français : *Tel maître, tel valet.* A la suite du bienveillant Yorick, Lafleur devint amoureux; il fit pis que cela, il se maria; et comme son maître, dans un accès de sagesse, lui voulait adresser quelques remontrances, Lafleur lui ferma la bouche en lui disant : « Ne trouvez-vous pas que ma prétendue ressemble à la pauvre Marie? » — Le voyage terminé, Lafleur revint auprès de sa femme, à Calais, où il avait dressé un joyeux petit bouchon, très-fréquenté des marins. Malheureusement, la guerre de la France avec l'Angleterre devait être funeste à l'établissement de Lafleur : l'humble bouchon, qui n'abritait plus de son ombre les matelots des paquebots anglais, ne battit plus que d'une aile. Lafleur se vit bientôt au-dessous de ses affaires; mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qu'il aime, mit au cœur de Mme Lafleur une passion adultère pour une troupe de comédiens : Mme Lafleur se fit bohémienne à la suite de ces bohémiens, et Lafleur, resté seul et libre, reprit sa course dans le monde et sa devise nationale : *Vive la bagatelle!*

Pauvre Lafleur! il eut presque autant de maîtres divers que le sansonnet de Sterne, et il passa comme lui à travers toutes les lettres de l'alphabet, dans la chambre haute aussi bien que dans la chambre des communes. Mais il eut beau faire et beau chercher, jamais il ne trouva un maître comme son premier maître, si bon, si tendre, si bienveillant! qui aimait si fort à le voir bien nourri, bien vêtu, et qui lui donnait congé si volontiers le dimanche, pour vaquer à ses amours.

Parmi plusieurs personnages de ce roman, plusieurs portent des noms historiques. *Smelfungus,* c'est le docteur Smollett;

madame de L..., la dame à qui Sterne doit porter une lettre, c'est madame la marquise de Lambert; l'homme au Shakspeare n'est autre que M. le baron de Breteuil, l'ami du duc de Choiseul; vous y trouvez aussi le nom de Diderot et le nom de l'abbé Raynal. J'imagine, à ce propos, que c'est par reconnaissance, pour avoir vu son nom dans le *Voyage sentimental,* que l'abbé Raynal, ce singe boursouflé et essoufflé de Diderot, s'est amusé à écrire cette apostrophe célèbre au territoire d'Ajuija : « Territoire d'Ajuija, tu n'es rien, mais tu as donné naissance à Élisa! — Si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Ajuija restera dans la mémoire des hommes. — Élisa! je fus ton ami sans te connaître; sois un moment le mien; ta douce pitié sera ma récompense... — Je cherche partout Élisa; je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agréments épars parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est-elle devenue, celle qui les réunissait?—Je la pleurerai tout le temps qui me restera à vivre; mais est-ce assez de la pleurer?

» Du haut des cieux, ta première et dernière patrie, Élisa, reçois mon serment. Je jure de ne pas écrire une ligne où l'on ne puisse reconnaître ton ami, etc. » On n'est pas plus niais que cela!

Mais le *Voyage sentimental* devait être le dernier effort, ou, si vous aimez mieux, le dernier sourire de Sterne. Il s'arrêta tout d'un coup dans le voyage d'Italie, et comme s'il eût compris qu'il ne pouvait aller plus loin. Ainsi devait se terminer ce voyage commencé avec tant de joie facile, poursuivi au milieu de tous les enchantements de la route et de la passion. Sterne revint dans sa patrie pour y mourir. La langueur l'avait frappé sans retour; mais il devait conserver jusqu'à la fin la force de l'âme, la jeunesse du cœur, et un peu de l'espérance et des rêves d'autrefois. Sa femme était restée en Touraine, où elle espérait marier sa fille, et même, à propos de cette fille à marier, voici ce que répondit Sterne à un Français *sentimental* qui l'avait demandée en mariage avec une dot. — « Monsieur, je donne à ma fille, en la mariant, dix mille livres sterling, savoir : ma fille a dix-huit ans, vous en avez soixante-deux, ce qui vaut bien cinq mille livres. — Elle est jolie, elle parle l'italien et le français, elle pince de la guitare; vous êtes laid, peu joli, peu musicien, fort ignorant, ce qui vaut bien cinq mille

livres. — Total, dix mille livres sterling. » Ainsi il plaisantait même avec cette chose sérieuse que l'on appelle le mariage. Cependant la mort s'approchait. Il était seul à ce moment solennel, et son dernier vœu de mourir en silence s'accomplit dans son entier. Toutefois, il eut le temps encore de laisser quelques-unes de ces bonnes maximes d'une aimable philanthropie que lui seul il savait formuler : « Pour former un jeune homme il faut trois choses : la bonne compagnie, une fortune honnête, et une légère dose de la tendre amitié d'une femme accomplie. » — « L'opinion est un mauvais maître, tyran qui n'aime que la servitude. Elle nous mène par les oreilles, par les yeux, j'ai presque dit par le nez. Elle est la plus déshonorante des maîtresses, et cependant personne ne la peut jeter à la porte; il faut vivre, il faut mourir avec elle.

» Je crois que c'est le lord Bacon qui fait cette remarque, — du moins, quel que soit l'auteur de cette observation, elle n'est pas indigne du grand homme que je viens de citer; — il a donc fait cette observation, que les médecins sont de vieilles femmes qui viennent à côté de notre lit se mettre aux prises avec la nature, et qui ne nous quittent que lorsqu'ils nous ont tués ou que la nature nous a guéris.

» Cet innocent oubli de la peine est l'art le plus heureux de la vie; et la philosophie, avec son attirail de préceptes et de maximes, n'a rien qui lui soit comparable. En effet, je suis convaincu que la joie modérée, et réglée sur de bons principes, est parfaitement agréable à l'Être bienfaisant qui nous a créés, et qu'on peut rire, chanter, et même danser, sans offenser le Ciel.

» Je ne pourrai jamais, — non, je le dis bien positivement, — il ne sera jamais en mon pouvoir de croire qu'on nous ait envoyés dans ce monde pour le traverser mélancoliquement. Tout ce qui m'entoure m'assure le contraire. Les danses et les concerts rustiques que je vois et que j'entends de ma fenêtre, me disent que l'homme est fait pour la joie. Aucun cerveau fêlé de moine chartreux, ou tous les moines chartreux du monde, ne me feraient jamais revenir de cette opinion. »

Et remarquez comme l'image arrive toujours vite et bien :

« J'ai réellement cru, mon bon ami, que je n'aurais plus le plaisir de vous voir. Le hideux squelette de la mort semblait avoir pris son poste au pied de mon lit, et je n'avais pas le cou-

rage de m'en moquer comme je l'ai fait jusqu'ici : je baissais donc patiemment la tête, sans la moindre espérance de la relever jamais de dessus mon oreiller. »

La veille même de sa mort, il espérait vivre encore sept à huit mois ; il se sentait, disait-il, assez de forces pour faire un usage tolérable de la vie. Et pourquoi tant d'espérances, savez-vous? c'est qu'il était remonté sur son dada amoureux; c'est qu'il avait rencontré une aimable femme qui lui rappelait Élisa Draper, un caractère du premier ordre, un esprit à l'unisson de toutes les vertus. — Il n'avait jamais imaginé, même quand il avait dix-huit ans, que la grâce pût être aussi parfaite dans toutes ses parties et si bien appropriée aux dons les plus heureux de la jeunesse. — Madame de ...... était venue sous la forme d'un ange consolateur, et avec sa voix enchanteresse, au chevet du pauvre mourant ; elle lui avait présenté sa tisane d'un air si engageant, d'une main si blanche, qu'il s'était mis à l'aimer de tout son cœur. — Et maintenant qu'il se trouvait amoureux encore une fois, notre cher Yorick ne voulait plus mourir. Il ne voulait pas tourner la tête vers le sud avant le mois de mars ; en un mot, malgré toute sa bonne volonté de quitter cette terre où il avait tant aimé, il ne voulait pas partir, si, à l'heure du départ, une femme pareille lui faisait un signe de la main, en lui disant : « Restez ! »

« Cependant, ajoute-t-il, chacun dit autour de moi que je suis mort, et j'ai bien peur d'être absolument forcé de mourir. A cette nouvelle, vous aurez un vif chagrin, j'en suis sûr ; je veux cependant ne pas faire répandre une larme inutile. Il suffit à votre peuvre Yorick de savoir que vous en verserez plus d'une quand il ne sera plus ! »

Ainsi, il expira doucement, au mois de février 1768, dans son appartement de Bond-Street, à Londres. Il avait encore une plaisanterie sur les lèvres quand il est mort. Le froid le prit par les extrémités; et madame de ....., sa belle et bien-aimée garde-malade, qui veillait près de lui, voulant réchauffer ses pieds mourants de ses deux mains : « Non pas, lui dit-il, non pas à mes pieds, mais là, votre main sur mon cœur! » Elle plaça sa main sur le cœur de son ami ; ce pauvre cœur battit encore une ou deux minutes sous cette main bienveillante, et

ce fut tout; le plus aimable homme de toutes les littératures réunies de ce monde était mort.

Sterne a laissé un portrait tracé par lui-même, et tracé de main de maître. Le voici tel qu'il l'a fait; c'est tout à la fois le portrait d'Yorick, de Tristram, de Sterne, trois héros qui n'en font qu'un :

« Je suis né, voilà la seule chose dont je n'ai pas à douter, et je dois encore cet avantage au hasard, qui préside à toutes mes aventures.

» Mon père, qui n'était qu'un brave soldat, ne me donna aucune éducation ; il la méprisait. Qu'il avait de courage ! J'appris à lire et à écrire *par hasard.* J'allais à l'école en faisant quelquefois la buissonnière, et je glanai quelques bribes de littérature *par hasard.* Lefèvre, mon instituteur, se trouva lieutenant de mon père, *par hasard.* Je n'avais jamais eu l'intention de me marier, et je me mariai *par hasard.* Je n'ai jamais eu d'autre patron que ceux que j'ai rencontrés *par hasard,* et je devins auteur *par hasard.*

» Je suis (qui le croirait?) plutôt un être pensant qu'un être agissant. Mon esprit a toujours été un chevalier errant, dont mon corps n'était que le simple écuyer; et celui-ci a été tellement harassé des courses et des moulins à vent de son maître, qu'il a souvent eu l'envie de quitter le service, en s'écriant avec son confrère Sancho : Béni soit celui qui a inventé le sommeil !

» La philanthropie est le *sine quâ non* de mon tempérament : voilà la divinité dans laquelle je vis, je me meus, je place mon existence. L'affection que je porte au genre humain est une correspondance entre le ciel et la terre, au centre de laquelle je me place. J'aime les hommes avec cette bienveillante indulgence que je souhaite que Dieu ait pour moi ; je pallie leurs infirmités, je pardonne leurs erreurs, je désire en même temps leur bien temporel et spirituel. — Ce sentiment est le premier qui se réveille avec moi, et le dernier qui me quitte quand je prends congé de mes sens.

» Je suis en général un homme de bonne humeur, et ma gaieté n'est jamais si grande que lorsque je suis accablé de douleurs et d'infortunes de tout genre, j'entends des douleurs et des infortunes toutes personnelles. Aussitôt c'est à qui se

pressera autour de mon grabat, non pas pour pleurer, mais pour rire de mes peines, pour m'ouïr plaisanter à la question, pour me voir raffiner mon être dans les tourments.

» Un de mes amis, croyant un jour que j'allais succomber aux accès d'une colique bilieuse, me parut fort étonné de la gaieté avec laquelle je sortais de ce monde; voici ma réponse :

» Les chrétiens indolents se persuadent trop de l'efficacité du repentir qu'un mourant peut témoigner à son lit de mort; je n'y ai jamais cru. Quand on demande à Socrate, avant son supplice, pourquoi il ne se préparait pas à ce fatal passage, il répondit avec noblesse : *Je n'ai fait que cela toute ma vie.* »

Maintenant que cet essai sur la vie de Sterne est arrivé, par toutes sortes de sentiers détournés, à sa conclusion philosophique, le *nil admirari* du poëte latin, il me resterait à dire quelques mots de cette traduction nouvelle, — nouvelle, on peut le dire, car elle a été faite, refaite, revue, corrigée bien des fois. — De ce terrible travail, dont le traducteur se croyait incapable, de ce duel dangereux avec un écrivain comme Sterne, armé à la légère, et qui disparaît soudain comme une ombre goguenarde, devant les grands coups de plume qu'on veut lui porter; de cette ignorance profonde de la langue anglaise, remplacée par un profond et respectueux sentiment de la grâce, de la légèreté, de la finesse de notre langue, — que restera-t-il? — Soyez tranquilles; il y a de sévères critiques également versés dans les deux langues, M. Philarète Chasles, par exemple, qui nous le diront avant peu.

Quel que soit l'arrêt de ces juges souverains, que personne ne peut récuser, l'auteur s'y soumet en toute humilité et en toute conscience. Une seule chose lui causerait un vif chagrin : ce serait d'avoir retranché, ne fût-ce qu'un atome, de la bonne humeur, de la grâce facile, de la merveilleuse souplesse de Sterne; ce serait d'avoir dérangé de sa route bien sablée l'insouciant *dada* de maître Yorick. En effet, comme ils étaient heureux, l'un portant l'autre, le cavalier et le cheval, une fois qu'ils étaient en route! comme ils s'inquiétaient peu de savoir où s'arrêter le jour, où se reposer le soir, et à quelle heure et quel jour ils rentreraient à la maison? Le *dada*

d'Yorick, pour la galanterie, pour l'enthousiasme, pour le paysage qu'il parcourt, pour les enchantements qu'il affronte, est tout à fait le descendant d'un autre cheval poétique; il descend un peu de l'âne de Sancho, il descend du Rossinante de Don Quichotte, noble coursier aussi maigre et aussi brave que son maître, étique monture qui va au petit pas sur le grand chemin de la gloire et de l'amour. — Semez des fleurs sur leur passage, arrachez les ronces du chemin! Belles filles qui passez, allez puiser de l'eau à la fontaine pour désaltérer ces douces montures que n'a jamais touchées le fouet, que l'éperon n'a jamais blessées, que n'ont jamais connues ni le mords, ni la bride! — Et vous, les gens des pays étrangers, qui comme nous suivez pas à pas ce noble animal, qui le voulez monter par surprise, prenez garde! pour la première fois de sa vie, le paisible animal, le *dada* d'Yorick, le Rossinante de Don Quichotte, pourrait bien ruer et vous briser le front!

Vous voyez donc, vous qui êtes la science et la critique, que là est toute ma terreur; c'est d'avoir attristé l'innocente joie qui circule dans ces lignes comme le sang circule dans les veines d'une belle et brune fille de vingt ans. — Pauvre Yorick! quel malheur qu'il appartienne de droit à la traduction française? Quel malheur qu'il n'ait pas été tout simplement Français de nation, comme il l'était par l'esprit, par la bonne humeur, par l'ironie, par la galanterie la plus exquise, par les passions les plus charmantes! Pauvre Yorick! Lafleur et Swift avaient pour refrain *Vive la bagatelle!* Yorick avait adopté pour sa devise *Vive la joie!* Il ne savait rien de plus naturel qu'une joie douce, expansive: aussi la joie a été pour lui la *cruche de la veuve*, qui n'était jamais vide; la joie a été sa compagne, sa famille, son génie fidèle. Aimable et bien-aimé Yorick!

Nous, cependant, qui sommes venus après lui dans les frais sentiers où son pas léger laissait son empreinte à peine; nous qui obéissons comme lui à la fantaisie de l'heureux *dada* qui nous emporte, méritons, nous aussi, par la simplicité de notre esprit, par la bonne grâce de notre bonne humeur, par l'exercice des honnêtes passions, méritons enfin l'honneur de monter, ne fût-ce qu'en croupe, le *dada* d'Yorick, le Rossinante de Don Quichotte, le grison de Sancho, voire même l'âne de Ba-

laam, qui s'arrêtait si bien à chaque vision angélique; — et répétons, en toute humilité de cœur et d'esprit, l'oraison du matin et du soir de notre maître Yorick :

Accorde nous, ô mon Dieu! notre pain, notre passion, nos douces larmes et notre sourire de chaque jour. — Ainsi soit-il! Amen!

JULES JANIN.

DES
NOUVELLES PUBLICATIONS
RELIGIEUSES.

La remarque en a depuis longtemps été faite : notre époque est une époque de liberté absolue pour les esprits. Chacun, dans son individualité, se croit en droit de demander à toutes choses leur raison d'être, et de chercher à remplacer les créations qu'il juge inutiles ou pernicieuses par des créations nouvelles. Cette liberté existe également dans l'ordre extérieur de la société ; mais là cependant elle connaît des entraves. La réunion matérielle des personnes ne saurait se former sans un lien ; et du jour où une autorité quelconque ne serait pas là pour maintenir les lois civiles, politiques, criminelles, dont l'ensemble constitue ce lien, la société, la réunion des personnes aussi ne serait plus. Il n'en est pas de même de l'ordre intellectuel ; à de certains temps, l'affranchissement peut y être complet. Après avoir satisfait à la loi d'union sociale en donnant aux règlements positifs tout juste sa part d'obéissance, chacun rentre dans sa pensée et s'y contemple maître et souverain. Chacun fait comparaître devant le tribunal qu'il érige en lui-même les choses les plus saintes aussi bien que les plus vulgaires. La religion, la morale, y sont évoquées; et non-seulement on ne dai-

gne plus écouter ce qu'enseignent sur elles les traditions du passé, mais le doute pénètre jusqu'à leur essence même, et on se demande si cette essence est bien ce qu'elle a paru être jusqu'ici. A la suite d'une question si étrange apparaissent des théories où les noms semblent échangés entre le mal et le bien, où tout est bouleversé dans les rapports des êtres entre eux, dans les rapports des êtres avec Dieu. L'autorité laisse le champ libre à ce grand mouvement spéculatif. C'est bien assez pour elle de défendre le champ de la pratique à tout moment menacé d'invasion. Tant que la théorie ne semble pas vouloir y pénétrer d'une manière immédiate, qu'elle marche d'ailleurs, qu'elle se développe dans toute sa bizarrerie et toute son audace; que dans l'ordre religieux elle abatte et le culte et le dogme; que dans l'ordre social elle détruise la propriété; que dans l'ordre politique elle dissolve l'unité du pouvoir; que dans l'ordre domestique elle brise le lien du mariage; qu'après avoir ainsi refait la société dans l'avenir, elle aille plus loin encore, et qu'avec l'industrie qu'elle tient en main comme une baguette magique, elle refasse la terre et les cieux; qu'elle mette dans les cieux nouveaux un Dieu jusqu'alors inconnu, et sur la terre rajeunie des hommes qui, dans leur âme et dans leur corps, n'auront plus guère que le nom de commun avec les hommes d'aujourd'hui : elle est libre, nous l'avons dit, quelque sanctuaire qu'il lui plaise de violer, quelque base fondamentale qu'il lui plaise d'ébranler, quelque édifice monstrueux qu'il lui plaise d'élever; libre d'une liberté ou plutôt d'une licence terrible.

C'est un spectacle à la fois plein d'épouvante et de grandeur. L'humanité, entre un passé détruit et un avenir douteux, privée de guide et d'appui, sent partout le sol prêt à manquer sous ses pas, le chaos se faire autour d'elle. De grandes douleurs l'assaillent; le doute la ronge au cœur, la tristesse l'envahit. Pourtant elle reste debout; elle agit, elle marche, elle cherche; elle fait des efforts inouïs et répand au-dehors toutes ses forces avec une prodigalité merveilleuse. De temps en temps elle ressaisit l'espérance. Au milieu des angoisses du présent elle entonne l'hymne superbe de l'avenir. Ne dirait-on pas que Dieu aime à voir ainsi quelquefois ses créatures livrées à leurs propres forces? N'est-ce pas de même qu'il retire sa main de dessus les flots et qu'aussitôt la tempête gronde dans leur sein? Les

puissances de la nature, sitôt qu'elles ne sont plus comprimées, entrent en combat. Le chaos d'où elles sont sorties les rappelle dès lors au désordre et à la lutte. Ainsi font les intelligences individuelles portées au sein de l'humanité comme les flots au sein de l'Océan ; ainsi font-elles, du jour où elles ne sentent plus la main de Dieu, et la tempête qui les bouleverse surpasse d'autant celle des mers en grandiose et en terreur que l'ordre intellectuel surpasse l'ordre des forces brutes. En effet, la génération qui a vu commencer de semblables tourmentes ne les voit jamais finir. Et parmi ceux qui les contemplent, combien sont emportés par leur cours furieux ! car il n'est pas donné pour celles-là de les contempler du rivage ! Combien s'endormiront épuisés dans le dernier sommeil avant qu'un rayon de soleil ait reparu aux cieux pour annoncer le retour de l'ordre saint, du calme et de la paix.

Devant les grandes crises des intelligences comme devant celles des éléments, une confiance secrète se mêle cependant toujours à notre effroi. L'image du chaos a beau nous être présentée, nous sentons que la puissance qui jadis triompha du chaos est encore là prête, quand elle le voudra, à en faire disparaître d'un souffle la hideuse apparence. Nous entrevoyons que le désordre est, dans la profondeur de ses desseins, le moyen dont elle se sert pour nous conduire à un ordre plus parfait. Telle est du moins, à nous, notre foi. Mais la crise est longue, et, dans leur lassitude, plusieurs se disent que son terme devrait enfin être proche. Ceux-là, chaque jour, interrogent avec plus d'ardeur les systèmes qui se produisent; chaque jour ils feuillettent avec une avidité croissante tant de livres qui ne cessent de paraître sur les grandes questions politiques, sociales, religieuses. Ils cherchent s'ils n'y trouveront pas du moins quelque faible annonce, quelque vague pressentiment de l'ordre nouveau qui doit un jour s'établir ; seulement une idée sur laquelle brille un pâle reflet du soleil intellectuel si long à se lever. Hélas ! ils ne voient rien qui ressemble à cette clarté douce et pure, avant-courrière de l'astre d'où la vie découle à flots ainsi que la lumière. Toutes les lueurs qui frappent leurs yeux sont de trompeuses lueurs. La seule différence qu'il y ait entre elles, c'est que les unes, douées d'une puissance momentanée, montent jusqu'aux cieux, éblouissantes comme des météores, tandis que

les autres, faibles et misérables, rampent sur la terre comme le feu follet des marais.

Nous faisions ces réflexions en parcourant ces jours-ci quelques-unes des publications religieuses les plus récentes. Les titres de ces publications avaient éveillé notre curiosité. C'étaient : *De la Religion comme base de l'éducation*, par M. Dusaut, sujet grave s'il en fut, question la plus essentielle peut-être, la plus urgente à approfondir de toutes celles qu'on agite aujourd'hui; *la Fin des Temps*, par M. Pierre L.; *Résurrection*, par M. Charles Stoffels; titres étranges, sentant la mysticité, la prophétie, promettant, à ce qu'il nous semblait, à travers beaucoup de rêveries et de délire peut-être, de beaux élans poétiques; *De l'Intelligence et de la Foi*, par M. Guillemon, capitaine d'artillerie. Ici, c'est la profession de l'auteur qui nous a surtout décidé à ouvrir son livre. Nous avons voulu voir comment un homme habitué à l'étude des sciences exactes avait passé de cette étude à la méditation des choses divines, et quel résultat avait produit l'alliance rare, mais déjà accomplie quelquefois, de la pensée scientifique et de la pensée religieuse. Enfin, quant au *Traité complet de Philosophie, du point de vue du catholicisme et du progrès*, par M. Buchez, il suffit de le nommer pour que le lecteur comprenne l'intérêt et l'empressement que nous avons mis à le lire.

Nous nous arrêterons peu aux trois premiers ouvrages. Peut-être suffirait-il de dire que nous avons trouvé trois déceptions complètes. Cependant nous croyons à propos d'en donner rapidement quelque idée.

M. Dusaut, l'auteur de *la Religion comme base de l'éducation*, en veut beaucoup à M. Guizot parce que celui-ci a dit, dans un article de la *Revue Française* : « *La loi n'est pas athée, parce qu'elle n'a pas d'âme à sauver.* » « Quoi! s'écrie-t-il, si la loi n'a pas d'âme à sauver, elle est donc *semblable à une bûche!* » Il y a dans le même livre un chapitre sur l'âme des bêtes, tout à fait curieux.

« Qui sait, dit-il, ce que sont les animaux? La bête jouit et souffre, et Dieu, avant qu'elle existât, ne lui devait ni le plaisir ni la souffrance. Si le plaisir a surpassé en elle la souffrance, elle a eu l'avantage de vivre, et la bonté de Dieu s'est manifestée à son égard en l'appelant à la vie. Elle n'a rien alors à deman-

der en mourant. » — « Mais, se demande alors M. Dusaut, toujours avec le même sérieux; mais suis-je bien certain qu'il ne se rencontre pas une seule bête qui, dans toute sa vie, ait plus souffert que joui ! Le contraire paraît probable; alors les destinées de la bête pour les faire accorder avec la bonté de Dieu, deviennent tout à fait mystérieuses, et dépendent peut-être d'un passé qui n'est pas plus connu à leur égard que ne l'est pour moi leur avenir. » Vous croyez qu'après avoir placé les bêtes dans une semblable alternative, M. Dusaut va faire quelque effort pour les en tirer? pas du tout. « Cela ne me regarde pas, dit-il, et je n'ai nullement à m'en occuper. » Pourtant il revient un instant après à ce sujet, pour lequel il a évidemment une forte prédilection. « Pourquoi, s'écrie-t-il, pourquoi Dieu ne donnerait-il pas à la bête une âme? Bien plus, pourquoi ne lui donnerait-il pas une âme immortelle, avec des destins futurs? »

Une semblable dissertation pourrait bien, nous le craignons, provoquer chez les lecteurs de M. Dusaut une hilarité qui, nous devons le dire, serait déplacée à quelques égards. Quoiqu'il n'y ait pas un raisonnement suivi et pas une idée neuve dans le livre de M. Dusaut, quoiqu'il ait si peu compris la profondeur et l'étendue du sujet qu'il traite, que son petit in-12 lui paraît assez vaste pour y faire entrer en même temps une foule de digressions aussi oiseuses que celle dont nous venons de parler, on découvre en lui une certaine instruction routinière qui jointe à l'honnêteté de son âme, en ferait, nous en sommes convaincu, un très-digne maître d'étude.

M. Pierre L. ne se contente pas de nous avertir que la fin du monde est proche; il nous en donne la date tout au juste. Déjà plus d'une fois on a cru toucher à ce grand cataclysme. Au commencement du XIe siècle, toute l'Europe était convaincue que le monde n'avait plus que peu d'années à vivre. On se fondait sur la réponse du Christ à celui de ses disciples qui lui demanda combien durerait la terre après lui. Mille ans et plus, avait dit le Christ. Depuis, on a vu que ce *plus*, qui, aux esprits épouvantés du XIe siècle, semblait ne signifier que quelques courts instants au-delà des mille années, pouvait s'étendre à un grand nombre de siècles. Cependant, la terreur de la fin du monde s'est de temps en temps renouvelée, surtout à certaines dates, qu'une

superstition, basée on ne sait trop sur quoi, faisait regarder comme funestes. L'an 40, par exemple, est de ce nombre. Dans les derniers jours de 1839, que de prédictions ne faisait-on pas pour l'année qui allait s'ouvrir. C'était décidément l'année réservée pour la destruction universelle. D'autres, il est vrai, se bornaient à prédire la destruction de Paris, qu'une pluie de feu devait réduire en cendres le 6 janvier, ce nous semble. L'année 1840 marche rapidement vers son terme, et la terre continue à tourner paisiblement sur son axe, et Paris même, cette fraction si minime de la terre, n'a pas perdu une pierre de ses édifices, une heure de ses fêtes. Mais, hélas! si nous en croyons M. Pierre L., ce n'est là qu'un bien court répit. Encore une soixantaine d'années, et décidément tout sera fini pour Paris comme pour la terre; ce sera précisément le cinquième mois de l'année 1900. Que le monde se tienne pour bien averti. L'auteur avoue, il est vrai, que l'Apocalypse, sur laquelle il s'appuie , est un livre bien obscur; il reconnaît que jusqu'ici aucun des plus grands docteurs et des plus habiles interprètes n'a pu l'expliquer d'une manière satisfaisante; mais, avec toute la modestie imaginable, il paraît convaincu que la grâce divine lui a départi les lumières refusées à ceux-ci. Les sept trompettes, les derniers sceaux, les derniers martyrs, le règne de l'Antechrist, les sept dernières plaies, la condamnation de Babylone, la victoire de l'agneau, tout cela, selon le texte de l'Apocalypse, si ténébreux jusqu'ici, et devenu tout à coup d'une clarté foudroyante, s'accomplira dans les soixante années qui nous restent. On voit qu'elles seront bien remplies. Les premiers sceaux sont déjà ouverts. Voyez : ouverture du premier sceau. *Un cheval blanc paraît.* « Les chevaux, dans Zacharie, sont les emblèmes des empires : c'est la France et son vieux drapeau. *Celui qui montait* ce cheval fougueux, qui domptait ce peuple jaloux, c'est Napoléon. *Il tenait un arc en sa main.* Il sortait, par sa naissance, de l'une de ces îles si renommées de tout temps par l'habileté de leurs habitants à tirer de l'arc. *Une couronne lui a été donnée,* et déjà vainqueur à Castiglione, au pont de Lodi, à Rivoli, aux Pyramides, à Montebello, à Marengo, *il est parti pour vaincre* encore à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Friedland, à Madrid , à Essling et à Wagram, la dernière de ses conquêtes. »

Comme tout le reste du commentaire apocalyptique est dans ce goût et dans ce style, sans une trace de ce délire poétique, de ces élans d'enthousiasme que nous nous étions flatté d'y trouver, nous ne multiplierons pas les citations. Passons plutôt à M. Charles Stoffels. Il en sait encore bien plus long que M. Pierre L... ; l'un se borne à nous raconter la fin du monde en s'appuyant prudemment à chaque pas sur un texte de l'Apocalypse ; l'autre, sans s'appuyer sur rien, nous fait toute l'histoire des choses créées depuis le début jnsqu'au terme. Il voit très-bien comment elles sont sorties du sein de Dieu et comment elles y rentreront. L'avenir ne l'embarrasse pas plus que le passé. Il embrasse les trois termes de la durée d'un seul coup d'œil comme s'il était Dieu lui-même. Il voit que la spiritualité est une dilatation de la substance primitivement créée par Dieu, que la matérialité en est une contraction. Une partie des anges, des substances spirituelles, se sont contractés et ont donné naissance à la matière. Ils se sont plus ou moins contractés. De là, divers degrés de matérialité, et la diversité dans les corps solides, liquides, fluides. Tout cela se heurtait sans forme et sans nom, au sein du désordre, suite de la révolte, quand Dieu voulut ordonner cette *création* de la *créature* qu'il ne *pouvait* détruire.

Vient alors l'ordonnation de l'univers matériel. Le verbe, la seconde personne de la Trinité divine, s'est placé dans un *soleil suprême,* siége temporel de l'éternité. Autour, le chaos s'est arrangé en soleils et en comètes. Les soleils sont la matière la plus dilatée, la plus rapprochée de la spiritualité, et même leur centre vivant est une substance toute spirituelle. Ces esprits sidéraux doivent s'assimiler la vie divine pour la communiquer à leur tour aux esprits des comètes. L'esprit cométaire est l'homme, mais l'homme universel ; le noyau cométaire est l'organisme de l'âme humaine primitive. L'animalité n'est qu'un prolongement de l'être humain, la végétation un prolongement de l'animalité.

Voilà l'univers ordonné. Mais il y survient encore un petit incident, on ne sait trop comment ; car, puisque Dieu avait daigné tirer l'ordre du sein du chaos, il semble qu'il devait en même temps rendre cet ordre durable. M. Stoffels nous dit simplement qu'un plus grand degré d'obscurité et d'appesantissement

est survenu. Il en est résulté qu'une portion trop lourde des comètes s'est changée en planètes, et que l'homme, un et universel, est devenu l'humanité fractionnée et multiple.

La terre, l'humanité, tout cet état de choses où nous sommes et dont nous faisons partie, est donc le dernier degré d'obscurcissement, d'abaissement, de dégradation où puissent tomber les créatures. Heureusement M. Stoffels n'est pas plus embarrassé pour les en tirer qu'il ne l'a été pour les y mettre.

Depuis l'ère de la rédemption, qu'il admet en l'expliquant à sa manière, nous sommes sur la voie du progrès. A la vérité, ce progrès n'a pas jusqu'ici été fort sensible; mais bientôt va venir le temps où doivent se former de grandes associations composées des êtres d'élite de toutes les sociétés. Il leur sera donné de se reconnaître, de se réunir sans le moindre obstacle, et de formuler tout de suite les meilleures lois possibles; tout le monde se trouvera si heureux, qu'il n'y aura plus place pour l'ambition ni pour l'envie. A ce que nous avons cru voir, la grande condition de ce bonheur est l'abolition de la propriété. Les plus capables, comme les plus vertueux, seront naturellement élevés à la tête de l'association. Nous faisons grâce au lecteur des détails de ce système mi-partie fouriériste et mi-partie saint-simonien. Bref, l'on sent bien qu'en contemplant le bonheur parfait des susdites associations, personne ne pourra refuser de s'y faire recevoir. Les rois, alors, les grands de la terre, voyant diminuer considérablement le nombre de leurs sujets, prendront de l'humeur. Ils assembleront leurs terribles armées, ils marcheront contre les paisibles associations, qui se laisseront égorger. Mais de leur sang fécond il en sortira de nouvelles, plus nombreuses, plus puissantes, sous lesquelles la force brutale des rois restera accablée. Alors on ne peut imaginer les merveilles que produira l'industrie à la surface de la terre transformée. Transformée est le mot, puisqu'à force de progrès elle doit enfin repasser à son ancien état de comète. Puis les comètes redeviendront des soleils; puis les soleils se perdront à leur tour dans le grand soleil du verbe, qui lui-même disparaîtra dans la spiritualité pure. L'humanité, suivant toutes ces transformations, sera redevenue l'homme universel pour passer ensuite à l'état d'ange. Ainsi l'univers retournera exactement au point d'où il est parti, et s'il est permis de comparer

les grandes choses aux petites, on pourra inscrire sur sa tombe l'épitaphe du bon La Fontaine :

Jean s'en alla comme il était venu.

M. Stoffels termine en disant que tout cela n'est qu'une vision; même avant qu'il le dît, nous étions fort tenté de le croire.

S'il nous a semblé devoir nous occuper un moment de pareils ouvrages, c'est que notre intention est de donner au lecteur, peu accoutumé à s'occuper de publications religieuses, une idée de l'ensemble de ces publications dans le moment présent, de lui faire voir comment, à cette époque de doute où l'on va demander aux idées puissantes et profondes le secret de l'avenir, l'idée religieuse agit sur les esprits, tant médiocres que supérieurs, qui l'interrogent de préférence à toute autre. Les premiers, ou la rapetissent à la taille de leurs mesquines facultés, comme M. Dusaut, et ne savent lui faire produire que de misérables lieux communs; ou bien, en s'efforçant de la comprendre, de descendre dans ses abîmes, de s'élever sur ses hauteurs, ils prennent le vertige, comme M. Pierre L. et M. Stoffels, se croient des prophètes, des voyants, entonnent la trompette du jugement, et saisissent le compas de la création pour nous faire, avec un pêle-mêle de formules catholiques, panthéistiques, fouriéristes, le plus bizarre monde imaginable. Il est une question que soulèvent naturellement de pareilles tentatives. Comment ces écrivains, qui proclament l'idée religieuse comme sublime entre toutes les autres, et comme la plus essentielle au bonheur de l'humanité, ne sentent-ils pas que la défense de cette idée est une mission difficile et sacrée dont ne doivent se charger que des esprits d'élite? Comment ne savent-ils plus que l'arche sainte ne veut pas être soutenue par tous indifféremment, et que jadis le Dieu qui l'habitait renversa sans vie à ses pieds celui qui y avait osé porter une main aussi faible qu'imprudente?

L'ouvrage de M. Guillemon et celui de M. Buchez diffèrent complétement de ceux dont nous venons de nous occuper. Écrits avec soin et avec conscience, fruit de profondes réflexions et de vastes études, tous deux renferment des aperçus d'une très-haute portée, d'une grande importance non-seulement philosophique

et religieuse, mais sociale et politique, aperçus d'autant plus remarquables, qu'ils sortent de prémisses posées par d'autres penseurs élevés, et qu'ils forment comme les dernières conséquences d'un système admis déjà par d'assez nombreux prosélytes.

Il y a deux siècles que René Descartes, mettant de côté toutes les doctrines de l'école, toute autorité, toute tradition, tout enseignement extérieur, toute notion reçue du dehors, posa en principe que chaque individu trouvait dans la conscience de sa faculté de penser la puissance de conclure à la réalité de son existence, puis de celle-ci aux existences extérieures, puis des existences extérieures à celle de Dieu. Descartes arrivait ainsi à la possession de toute certitude et de toute vérité. Nous ne rappellerons pas le fameux enchaînement de déductions logiques à l'aide duquel l'auteur du *Discours de la Méthode* démontra son opinion, et la fit recevoir comme une éclatante vérité, aux applaudissements de son siècle. Ce principe, qu'il posait et démontrait, fut salué comme l'accomplissement d'un fait immense en philosophie, comme le droit conquis pour chaque individu de penser, de raisonner, et par conséquent d'exister intellectuellement par lui-même. Un siècle auparavant, Luther avait déjà posé ce principe de la liberté individuelle dans l'ordre religieux; un siècle après, Voltaire et Rousseau le posèrent dans l'ordre politique. Sous Luther, sous Descartes, sous Voltaire et Rousseau, c'était le même fait qui marchait toujours et se développait; c'était l'affranchissement de l'individu, la constatation de ses droits, la défense de tout son être intellectuel et physique, des besoins de son corps, des sentiments de son cœur, des méditations de son intelligence, contre le pouvoir envahisseur de la société.

Lorsque cette opinion, à la fin triomphante sur tous les points, se vit complétement maîtresse du terrain dont elle avait longtemps poursuivi la conquête pied à pied, il lui arriva ce qui arrive à toute idée humaine qui agit sans contre-poids : elle passa rapidement jusqu'à ses conséquences extrêmes, c'est-à-dira jusqu'à de révoltantes erreurs. On la vit faire sur la société vaincue l'effet du plus énergique dissolvant, et se poser en face de tous les faits, hors le seul fait, non plus de la liberté, mais de la licence individuelle, comme une impitoyable néga-

tion. Elle nia Dieu en religion et en philosophie, nia le devoir en morale, le pouvoir en politique, en vint enfin jusqu'à introniser, en 93, sur les ruines de toutes choses, l'anarchie, l'athéisme et la mort.

Aujourd'hui encore, c'est elle qui domine, et, il faut le dire, ni ses excès ni les funestes effets de ses excès n'ont cessé. Si elle a permis à un pouvoir politique imparfait de se reformer, elle s'en dédommage en sapant les plus essentielles et les premières des lois sociales, en dénouant, toujours au nom du bonheur individuel, les liens du mariage et de la famille.

Cependant, dès le début de ce siècle, un mouvement en sens inverse s'est révélé, il s'est produit dans les régions de l'intelligence ; il y est encore renfermé ; cela doit être. Il faut qu'une idée s'élabore longtemps aux cerveaux des penseurs avant de passer comme un levier puissant aux mains des hommes d'action ; mais le jour où cette idée entre dans le domaine de l'action finit toujours par arriver. Dans les premières années de 1800, un écrivain quelquefois fatigant et obscur dans son style, mais d'une grande originalité de pensée, M. de Bonald émit sur le langage une théorie qui posait admirablement la question en faveur de la tradition, de l'autorité, de la société par conséquent, vis-à-vis de l'indépendance individuelle, et où se trouvaient renfermés en germe tous les arguments pour l'une et contre l'autre. Cette question du langage avait été un grand embarras pour les philosophes matérialistes du XVIIIe siècle, qui, bien que très-différents de Descartes, relevaient de lui cependant, en ce qu'ils prenaient pour point de départ de tous leurs systèmes la faculté qu'a l'individu de trouver la vérité par lui-même et sans secours extérieur. Dans leurs tentatives pour prouver que l'homme était né du limon de la terre, comme en naissent encore aujourd'hui les plus vils des reptiles et des insectes, qu'il avait passé par un état d'animalité absolue, et, de cet état, s'était élevé par de lents degrés jusqu'à son état présent, ils ne purent réussir à expliquer comment il avait inventé le langage ; ce fut comme une impasse où tous leurs efforts ne purent leur faire découvrir une issue.

M. de Bonald, les reprenant par ce côté faible, posa comme un point incontestable l'impossibilité de l'invention du langage, et comme conséquence nécessaire la révélation de la parole; mais

ce ne fut pas tout. Après avoir ainsi remis aux mains de Dieu, et à celles de la société héritière des traditions que Dieu a déposées dans son sein, cette belle faculté du langage parlé qui distingue extérieurement l'homme de la brute, et qui est, on le savait déjà, l'élément le plus indispensable du progrès, M. de Bonald lui donna encore une valeur bien supérieure. Il l'identifia complétement avec la pensée. Celle-ci, selon lui, sommeillerait éternellement si elle n'était éveillée par la parole extérieure; et une fois éveillée, ce n'est encore qu'à l'aide de cette parole apprise qu'elle peut se produire, même dans l'homme intérieur, qui n'a d'idées qu'à condition de se parler à lui-même. On connaît la phrase de M. de Bonald : *L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée.* Ainsi, par cette théorie, l'homme se trouva dépendant, non-seulement pour l'expression de la pensée, mais pour la pensée même, de la société; sans son secours, il resterait toujours dans un état de torpeur, d'immobilité, il serait enfin comme s'il n'était pas. M. de Bonald ne niait pourtant pas précisément les idées innées. « Notre entendement, dit-il dans un des plus beaux passages de son livre, est un lieu obscur où nous n'apercevons aucune idée, pas même celle de notre intelligence, jusqu'à ce que la parole, pénétrant par les sens de l'ouïe et de la vue, porte la lumière dans les ténèbres, et appelle pour ainsi dire chaque idée, qui répond, comme les étoiles dans Job : Me voilà. »

Mais, sur ses traces, apparut bientôt un autre esprit doué d'une faculté d'expression bien supérieure, d'une dialectique encore plus pressante, d'une originalité de pensée égale peut-être, l'abbé de Lamennais. Celui-ci fit l'*Essai sur l'indifférence*, pour prouver que la règle de la certitude est dans le sens commun, c'est-à-dire dans les croyances universelles, dans les croyances de la société, en donnant à ce mot son acception la plus étendue. « Appelons vérité, dit-il, ce à quoi l'esprit de la généralité adhère partout et toujours. » Ce n'était là que poser la conséquence immédiate et nécessaire du système de M. de Bonald, mais celui qui la posait agit avec une bien plus grande audace que ne l'avaient fait ses devanciers. M. de Bonald avait respecté Descartes; l'abbé de Lamennais le saisit corps à corps et engagea avec lui une lutte dont il ne se reposa que quand il crut l'avoir terrassé. M. de Bonald avait reconnu dans l'indi-

vidu, en la paralysant, il est vrai, la faculté innée de penser. L'abbé de Lamennais nia, pour l'individu, la réalité de la sensation, du sentiment, de la pensée, ou, ce qui revient au même, la possibilité d'arriver à se convaincre de cette réalité (1). « Accordons pourtant, dit-il, à propos du sentiment, accordons qu'on y puisse reconnaître par rapport à nous quelque réalité; accordons que nous sentions véritablement ce que nous nous imaginons sentir; qu'en conclure? et en sommes-nous plus près du but où nous tendons? Ce que nous sentons, nous le sentons en nous. Nos sentiments n'ont de relation nécessaire qu'à nous. Rien ne démontre qu'ils ne soient pas de simples modes de notre être. Rien ne démontre *que la conscience du bien et du mal, du vrai et du faux, soit déterminée par une cause externe, immuable, et ne dépende pas uniquement de notre nature particulière*. Rien ne démontre en un mot qu'il y ait des vérités essentielles, qu'il y ait quelque chose hors de nous. » Nous avons tenu à rapporter textuellement ce passage si remarquable en ce que toute valeur y est refusée à la *conscience* chez l'individu, et qu'elle y est rendue absolument dépendante du fait extérieur de l'opinion sociale.

Il est temps de revenir aux ouvrages que nous avons nommés quelques pages plus haut. Cette digression était indispensable pour faire comprendre la nature et la portée des opinions qu'ils renferment. M. Buchez et M. Guillemon sont tous deux partisans déclarés du système qui ôte tout à l'individu et donne tout à la société. Ils anathématisent la philosophie cartésienne et les principales philosophies qui en dérivent, telles que le kantisme et l'éclectisme moderne; mais ils ne se contentent pas d'imiter ainsi leurs devanciers, ils cherchent, à leur tour, à creuser plus avant l'idée qu'ils ont adoptée, ils en tirent des conséquences nouvelles.

En adoptant l'opinion que la puissance impulsive qui éveille en nous la faculté de penser vient du dehors et non d'une virtualité propre, résidant en nous, M. Guillemon se fait cette objection assez simple et à laquelle cependant personne jusqu'ici n'avait songé : Par quelle voie cette impulsion extérieure pénètre-t-elle en nous? Ce n'est point par le canal des sens, car, pour démêler

(1) *Essai sur l'Indifférence*, vol. 2, pag. 155.

les sensations et nous en rendre compte, nous avons besoin que la conscience soit préalablement éveillée, fait qui ne peut se produire que postérieurement à la réception de l'impulsion extérieure. L'objection est forte en effet, et aucun adversaire du système n'en avait trouvé une aussi menaçante. A la vérité, elle n'effraye nullement M. Guillemon : il croit, en même temps qu'il se l'est faite, lui avoir trouvé une solution tout à fait satisfaisante. Le lecteur en jugera. « Le *moi* et le *toi* (on comprend que le *toi* est là pour le *non-moi* pour le monde extérieur, pour la société) se posent au sein de la conscience naissante *en vertu d'une initiation qui franchit les organes des sens.* Une telle initiation doit émaner nécessairement d'un moi extérieur, d'un moi qui se connaît. »

Tout le livre n'est employé qu'à démontrer et à développer cette pensée; il y a des pages belles et touchantes sur le rôle de la mère, à laquelle M. Guillemon attribue naturellement cette initiation mystérieuse, qui éveille chez l'homme la conscience de la vie. Il y en a de belles aussi sur la seconde initiation qui éveille en l'homme la connaissance de Dieu et que M. Guillemon attribue à la tradition expliquée par un homme *qui sent la présence de Dieu dans sa conscience, qui sent l'infini de toutes les facultés et qui jouit d'une personnalité pleine et entière;* car, fidèle au système qu'il a adopté, M. Guillemon n'admet pas que l'homme, même lorsqu'il est mis par la première initiation en possession de la conscience, puisse arriver par lui-même jusqu'à la connaissance de Dieu. Enfin, on trouve aussi dans ce livre une appréciation savante, et à quelques égards fort juste, des divers systèmes philosophiques. Mais, tout en rendant justice à ces mérites secondaires, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la donnée principale est étrange; selon nous, elle est même inadmissible. Quoi ! la première loi, par laquelle l'homme s'éveille à la vie, serait une loi toute contradictoire à celle à laquelle nous le voyons soumis pendant tout le cours de sa vie! Quoi ! sa première communication avec ce monde extérieur où il ne voit, n'entend, ne connaît rien qu'à l'aide de l'appareil matériel des sens, serait une communication toute spirituelle! Quoi ! cet être dont le caractère distinctif est d'être une essence spirituelle indivisiblement unie à une portion de substance matérielle, entrerait dans ce mode tout particulier d'existence, par

un acte qui n'en relèverait nullement, et où, comme dans le mode d'existence de l'ange, l'essence spirituelle serait seule mise en jeu. Réellement, poser une pareille impossibilité logique et morale, est-ce triompher de l'objection puissante énoncée tout à l'heure? N'est-ce pas plutôt la reconnaître comme si forte qu'on ne peut lui échapper qu'en se réfugiant dans les régions vagues du mysticisme? L'explication de M. Guillemon est uniquement mystique. Nous ne nions pas qu'à ce point de vue elle ne soit belle, heureuse, poétique; mais nous nierons toujours que, du point de vue philosophique ou même de celui d'une saine et sage religion, elle soit admissible.

Pour nous, tout le résultat de ce livre est de prouver que, dans la doctrine nouvelle, de même que dans ces doctrines cartésiennes, kantistes, matérialistes, éclectiques, tant attaquées par elle, il y a des impasses. D'une part, dans le système qui place au sein de l'individu la force destinée à éveiller en lui la vie active et la faculté de la pensée, il est presque impossible d'expliquer comment, de ce mouvement subjectif, l'individu passe à la connaissance de l'objectif, du non-moi, du monde extérieur. D'autre part, dans le système qui place cette force en dehors de l'individu dans le monde extérieur, il n'est pas moins difficile d'expliquer comment le monde fait entrer une force étrangère dans l'individu, comment l'objectif arrive à toucher le subjectif.

Le nom de M. Buchez n'est pas sans célébrité. La part qu'il prit aux travaux des saint-simoniens dans l'origine de cette secte, sa rupture avec eux, son retour alors aux idées catholiques, les efforts qu'il a faits pour accomplir une alliance bizarre entre ces idées et des opinions sociales qui ne vont à rien moins qu'à justifier le régime sanglant des hommes de 93, les publications entreprises dans ce but, du journal l'*Européen,* de l'*Introduction à la science de l'histoire,* de l'*Histoire parlementaire de la révolution française,* ont justement attiré l'attention sur lui. On dit qu'il est le chef d'une école peu nombreuse, mais tout à fait enthousiaste de ses principes; on dit que lui et les siens sont de bonne foi dans ce qu'ils prêchent : nous n'en doutons pas. Esprit courageux qui ne recule devant aucune entreprise, si longue et si ardue qu'elle soit; esprit audacieux et novateur qui formule sans hésitation les doctrines les plus singulières, qui touche sans crainte aux coutumes enraci-

nées, aux axiomes consacrés; enfin, esprit plein de loyauté et de dévouement qui ne soutient jamais une opinion sans être pénétré de son excellence théorique et pratique, et qui, s'il le faut, la soutiendrait non-seulement avec des arguments, mais avec sa vie; tel M. Buchez nous était apparu dans ses premiers ouvrages, tel nous l'avons retrouvé dans le traité que nous venons de lire; mais nous devons ajouter que tous les défauts qui nous avaient choqué alors se sont montrés de nouveau. L'esprit de M. Buchez n'a pas cessé en effet de nous paraître aussi violent que courageux, aussi faux qu'audacieux, aussi dur, aussi orgueilleux, aussi aveuglément inflexible, que loyal et dévoué. Il y aurait bien des choses à dire aussi sur l'obscurité du style, sur sa marche lourde, embarrassée, raboteuse; mais ce sont des critiques d'un autre genre dans lesquelles on peut se montrer plus indulgent, quoique après tout, en philosophie, ce soit une bien excellente qualité d'être clair.

En donnant à son livre le titre de *Traité complet de philosophie*, M. Buchez annonçait un plan des plus vastes. Il a tenu parole. L'ouvrage est divisé en logique, en ontologie, en pratique (ce mot est substitué par l'auteur à celui d'éthique). Ces trois grandes divisions se subdivisent à leur tour en deux parties : l'une critique, dans laquelle M. Buchez expose et combat les idées admises avant lui; l'autre dogmatique, dans laquelle il énonce et établit ses propres idées. La logique et l'ontologie remplissent chacune une moitié de l'ouvrage tel qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire un volume et demi. Le volume qui doit traiter de la pratique n'a point encore paru.

Notre intention n'est pas de donner ici l'analyse détaillée d'un pareil travail; nous espérons en faire tout aussi bien saisir l'esprit et beaucoup moins fatiguer le lecteur en nous contentant de signaler quelques idées dominantes dans lesquelles véritablement l'ouvrage se résume.

Selon M. Buchez, l'homme est un être essentiellement destiné à agir, et à agir dans un but déterminé. Ce but doit toujours être social, jamais individuel. Conséquemment, l'abnégation, le dévouement, le sacrifice, sont à la fois les premiers devoirs de l'homme et les sentiments les plus conformes à sa nature. Outre le but social, chaque homme doit encore poursuivre deux buts secondaires et relatifs au premier, celui de modifier et d'amé-

liorer son propre organisme, celui de modifier et d'améliorer le monde matériel, les règnes animal, végétal, minéral, qui lui sont complétement soumis. C'est en accomplissant ces trois devoirs qu'il concourt à réaliser la loi du progrès. Cette loi est démontrée par la hiérarchie qui existe entre les créatures, en partant de la matière informe, inerte et passive, et en passant par tous les degrés des trois règnes pour arriver à l'homme. Le progrès n'est pas continu, c'est-à-dire qu'un terme n'est pas engendré par celui qui le précède; mais au contraire il y a un abîme entre chaque terme nouveau et le terme précédent. Cette opinion, remarque M. Buchez, rend l'intervention créatrice de la divinité sans cesse présente et s'accorde avec le christianisme, tandis que la croyance des saint-simoniens au progrès continu est une croyance panthéistique.

Un terme supérieur résume dans son organisation tous les termes créés avant lui. Ainsi l'homme, le plus élevé de tous les termes, parcourt dans ses transformations au sein de sa mère, la série animale tout entière. Il est successivement polype, ver, poisson, reptile, oiseau, enfin mammifère.

Le progrès, effet d'une puissance infinie, doit être infini comme elle; donc nous devons penser que l'homme n'est qu'un terme de transition comme ceux qui l'ont précédé, et que, comme ceux-là aussi, il ne fait que préparer le globe pour une création supérieure. Toutes les lois de ce monde sont des lois de rapports, et nous ne devons étudier que les rapports des êtres et non leur essence absolue. La recherche de cette essence a été la grande erreur de la science grecque.

La règle de la certitude, le critérium de la vérité, n'est ni dans le sens intime de chaque individu, ni dans le sens commun de la multitude. Il est dans la morale, c'est-à-dire « dans la loi qui règle et qualifie les actes humains dans les rapports des hommes entre eux, dans leurs rapports avec le monde vivant et brut, dans leurs rapports avec Dieu. C'est la loi de leur pratique. » A ce propos, M. Buchez fait observer que, le premier devoir de l'homme étant l'activité, la pratique, c'est dans une loi de l'ordre pratique, non de l'ordre ontologique et scientifique, qu'il faut chercher la vérité. Donc la morale est pour nous avant le dogme, et c'est d'elle que nous devons remonter à lui.

Il est possible qu'une fausse et mauvaise morale soit ensei-

gnée, mais on la distinguera facilement de la vraie en voyant leurs résultats à toutes deux.

La morale nous est apprise, et nous n'apportons en nous aucune idée innée ni sur elle, ni sur quoi que ce soit, puisque l'idée même de notre personnalité nous manquerait si nous ne la recevions par l'éducation. Par conséquent, ce qu'on appelle la conscience en nous, ne nous dit rien de certain sur le bien ni sur le mal, et peut, selon l'enseignement, nous pousser tout autant au mal qu'au bien.

Nous n'aurions pu rapporter textuellement tous les passages où l'auteur établit ces principes; mais nous en voulons du moins rapporter deux d'une énergie singulière.

« Il n'y a pour l'homme que trois positions spirituelles ou sociales possibles : celle du but auquel il croit et qu'il désire, celle du raisonnement par lequel il conclut à l'acte conforme au but, celle de l'action elle-même ou de la pratique. L'homme qui n'est point dans l'une de ces trois positions, n'est plus un être social. C'est un individu dégradé, inférieur à la bête et de moindre prix qu'elle : car il est sorti de sa fonction, tandis que celle-ci accomplit la sienne; n'ayant, d'ailleurs, rien de plus élevé que la bête, livré aux instincts de sa nature animale, courant à la femelle ou à sa proie, soignant ou négligeant ses petits, s'éveillant, s'endormant, se colérant, selon que les appétits de la chair s'éveillent ou s'endorment, brute qui n'est capable de quelque chose que pour elle-même. Or, cette vile matière, ce misérable troupeau n'a jamais été rien dans l'humanité, elle n'a rien produit, rien laissé; car qui ne pense qu'à lui meurt tout entier. »

« On ne peut pas dire que Dieu ait créé l'homme pour lui-même : ce serait supposer qu'il n'existe point en Dieu de motif divin; cependant c'est ce que supposent les protestants, livrés uniquement au culte de leur salut par des voies seulement individuelles. Le catéchisme dit que Dieu a créé l'homme pour le connaître, l'aimer et le servir. Cet enseignement est parfaitement juste; mais il ne répond pas à la question que l'on soulève ici. En effet, connaître, aimer et servir Dieu, c'est connaître, aimer et pratiquer sa loi. Or, cela ne dit point pourquoi la loi a été faite, ou, en d'autres termes, quel fut le but de Dieu dans la création. Beaucoup de gens, pourtant, se conduisent

comme si la question était résolue ou plutôt ils la résolvent par leur conduite. Nous voulons parler de ceux qui se conduisent comme si le monde avait été créé pour leur plus grand bien, de tous ceux qui se disent élus, les *rois*, les *princes* et la plupart des *riches*. Ces gens sont les *plus abominables égoïstes* de la terre; car, à la jouissance sans partage de toutes les choses de ce monde, ils joignent la sécurité de leur bien-être éternel, et s'enferment ainsi dans le double égoïsme de leur fortune et de leur salut. »

Voilà les idées fondamentales, voilà le ton du livre. Nous trompions-nous quand nous disions tout à l'heure que M. Buchez s'y retrouvait tel qu'il s'était montré dans ses premiers ouvrages? N'y revoit-on pas en effet le même homme, avec ses conceptions bizarrement originales, avec sa logique aveuglément rigoureuse, avec ses formules d'anathème contre tout mode d'existence qui ne rentre pas dans son cercle d'idées, avec cette haine sanguinaire contre les grands et les riches, qu'il prend lui-même naïvement, et qu'il veut nous donner pour un sentiment évangélique. A quelque point de vue qu'on se mette, on aura à relever de graves erreurs dans les opinions ci-dessus rapportées; mais nous nous placerons d'abord à ce point de vue du christianisme que l'auteur même a choisi, et c'est de là que, l'Évangile à la main, dans la pleine conviction de notre âme, nous lui dirons : Vous n'êtes pas chrétien. Vous ne l'êtes ni dans votre manière d'interpréter le dogme, ni dans votre manière de comprendre la morale. Jamais, par exemple, vous ne parviendrez à faire accorder avec le dogme votre opinion que l'homme n'est probablement, dans la hiérarchie des êtres qui peuplent notre globe, qu'un terme transitoire, et qu'il prépare ce globe pour une espèce supérieure, ainsi que les espèces précédentes l'ont préparé pour lui.

Nous ne voulons pas entrer plus avant dans ce débat théologique. Nous ne poursuivrons pas plus longtemps M. Buchez sur le terrain du dogme. Nous aimons mieux passer à la morale; et nous le dirons ici avec encore plus de force, et, s'il est possible, avec une conviction encore plus profonde, rien n'est plus opposé au ton de la morale chrétienne que le ton de ce passage où il traite avec un dédain si superbe l'homme qui n'a point de croyance déterminée. Qu'il le sache bien : la gloire impérissable du christianisme, celle qui ne brille pas moins aux yeux de

ceux qui le croient près de se transformer ou même de finir, qu'aux yeux de ceux qui le croient éternel, c'est d'avoir relevé la nature de l'homme au point de ne plus permettre qu'on le traite avec un tel dédain. En effet, l'homme, nous ne disons pas seulement coupable d'égoïsme ou d'indifférence, mais souillé de toutes sortes de vices et de crimes, a été déclaré, par cette parole douce et miséricordieuse, toujours capable de se régénérer, de sortir des abîmes du mal et de remonter au bien. Le christianisme a aboli les crimes irrémissibles, les fautes qui damnaient dès ce monde; donc, tant qu'il est dans ce monde, l'homme, si criminel, si avili que vous vous le figuriez, conserve dans la sainte puissance d'un repentir toujours acceptable quelque chose de digne de respect et d'amour. Jamais l'empreinte divine n'est complétement effacée en lui; jamais vous, resté vertueux, vous ne pouvez dire en passant près de lui : *Ceci n'est qu'une vile matière, quelque chose d'inférieur à la bête et de moindre prix qu'elle.* Oh! quelle parole évangélique que celle-là! mais qu'importe qu'elle soit ou non évangélique? elle flatte une passion, elle autorise et justifie l'orgueil fanatique des chefs de sectes religieuses ou sociales. Si jamais ils montaient au pouvoir, elle leur livrerait les vies de tous ceux qui n'agiraient pas conformément à leurs plans et à leur volonté. Que serait l'holocauste de tous ces malheureux? Vous le voyez : moins que le massacre d'un tas de bêtes de somme. Nous le répétons, la loyauté, le zèle de M. Buchez, nous paraissent estimables; de plus, nous sommes convaincu que, s'il se trouvait jamais à même d'appliquer ses principes, il a assez de bonté dans le cœur pour reculer devant leur application; mais il n'en est pas moins vrai que c'est avec des idées et des paroles semblables qu'on arrive à dresser les bûchers et les échafauds, et à y immoler des milliers de victimes sans éprouver un mouvement de pitié ni de remords. Et comment en éprouverait-on, si l'on est conséquent avec soi-même? On n'a fait que débarrasser la société gênée dans sa marche par une matière inerte et vile, que balayer de devant ses pas une fange immonde.

Ce qui a dû surtout frapper le lecteur, c'est la rigueur avec laquelle M. Buchez accepte les doctrines de cette école dont le but est d'annihiler l'individu devant la société. On peut dire qu'il en a poussé les principes jusqu'à leurs plus extrêmes con-

séquences. Par cette aveugle rigueur logique qui le pousse si souvent jusqu'à l'extrême, et par conséquent au faux et au mauvais, personne n'est plus propre que M. Buchez à faire ressortir les dangers et les abus cachés au fond des principes qu'il adopte. Nous disons les abus ; car ce n'est point d'une manière absolue que nous nous élevons contre ces doctrines, et nous sommes loin de la regarder comme fausse et dangereuse dans sa racine. Au contraire, nous dirons que cet empressement avec lequel elle est adoptée par beaucoup d'esprits sérieux et religieux de notre temps est, dans de certaines limites, d'un augure favorable pour l'avenir. C'est une manifestation de la tendance à former une société nouvelle sur ce vaste champ où gisent les ruines de l'ancienne société ; c'est une lassitude naturelle, un juste dégoût de l'état où nous a amenés l'abus du principe cartésien ; état où l'individu, à force d'être indépendant de tout, ne tient plus à rien ; où toutes les croyances, tous les devoirs, tous les liens, toutes les lois de rapports, pour parler comme M. Buchez, qui forment l'harmonie sociale, étant dissous, il ne reste plus que des individus, des molécules sociales, qui, s'agitant, se dirigeant chacun selon son caprice, sans aucun centre d'union, présentent une triste image assez semblable à celle du chaos. En face d'un tel désordre, il est bon de rappeler la nécessité du lien social, de constater les droits de la société vis-à-vis de l'individu, de montrer à celui-ci tout ce qu'il lui doit et l'être misérable qu'il serait sans son secours, enfin de diriger tous ses désirs et tous ses efforts vers ce but : refaire une société forte, compacte et puissante. Seulement il faut se tenir en garde contre l'exagération des principes, qui vous ferait dépasser le but et n'aboutirait qu'à faire dévorer les individus par la société, au lieu de faire dissoudre la société par les individus. Écueil funeste, autour duquel, toutes les fois qu'on s'y est heurté, on a toujours vu s'entasser les mêmes excès, les mêmes maux, les mêmes crimes ! Contemplez les sociétés qui n'ont pas tenu compte des existences individuelles, les sociétés qui précédèrent le christianisme, par exemple, et regardez ce qu'elles ont produit : l'esclavage, la division par castes, l'immobilisation des intelligences, les supplices atroces et prodigués, les massacres impitoyables, souvent les hideux sacrifices humains. L'avénement du christianisme, en donnant à l'individu une va-

leur inconnue jusqu'alors, a rendu impossibles ces excès de la force sociale. Cependant, même sous son influence, le servage, cet esclavage adouci, la distinction par classes dans laquelle on pouvait encore reconnaître l'ancien principe de la division par castes, les tortures, les lois pénales, ces autres lois terribles par lesquelles ceux qui ne partageaient pas la croyance de l'État étaient livrés au supplice du feu, image des supplices de l'enfer : toutes ces injustices, tous ces crimes de la société, se sont perpétués, et, par la haine qu'ils amassaient au cœur des individus, les ont enfin soulevés contre elle et en ont amené la destruction. Si aujourd'hui, aux logiciens qui ont trouvé et presque aussitôt exagéré de nouveaux arguments en sa faveur, succédaient des hommes d'action qui adoptassent absolument leurs principes, la nouvelle société qui s'élèverait serait encore terrible, impitoyable, dévorante pour les individus; car que seraient, d'après ces principes, les individus devant elle? Des êtres nuls, étant comme s'ils n'étaient pas, recevant tout d'elle et auxquels par conséqueut elle pourrait tout retirer. D'après ces principes, l'image de Dieu n'est point empreinte sûr l'homme à son entrée dans la vie; elle lui est communiquée par la société. Songez-y; il n'apporte point en lui le sentiment du bien et du mal, il n'a point de conscience; cela même, et plus encore s'il est possible, le sentiment de sa personnalité, nous dit M. Buchez, il le reçoit du dehors. Ainsi vont les logiciens vigoureux, entraînés par cette force de l'idée pure dont nous parlions tout à l'heure, et qui est en contradiction avec les lois de ce monde et de cette vie.

Pousser un raisonnement jusqu'à ses dernières limites, atteindre à l'extrémité des choses, arriver de déduction en déduction jusqu'à toucher une unité qui les résume toutes, sont des tentatives impossibles à réaliser ici-bas. Tout, en nous, autour de nous, est d'un ordre mixte. En tout se révèle la dualité et non l'unité; en tout se présentent toujours deux termes qui paraissent ennemis et dont l'équilibre et l'accord produisent pourtant le mouvement, l'ordre, la vie. C'est la loi du monde des substances, au-delà duquel, séparé par l'abîme d'un mystère insondable, réside dans le monde des essences l'unité, le Dieu qui l'a produit. Pour l'humanité, les deux termes sont l'individu et la société, toujours en lutte l'un contre l'autre, nécessaires pourtant l'un

à l'autre. Sans les individus, la société ne saurait se concevoir; sans la société, les individus resteraient dans un tel état d'imperfection et d'impuissance qu'ils ne vaudraient pas la peine d'être comptés. Si l'on s'interroge maintenant sur la valeur réciproque des individus et de la société, il paraîtra aussi contraire au bon sens de dénier à l'individu la conscience du bien et du mal jointe à certaines notions absolues et primordiales, que de dénier à la société la vertu de produire, à l'aide du langage, la lumière dans l'âme qui les contient. Sacrifier l'un des deux termes à l'autre, l'individu à la société par exemple, c'est tomber non-seulement dans l'absurde, mais dans l'immoralité; car on détruit ainsi dans l'homme la base la plus solide de ses croyances et de ses vertus, ce sens intime, immuable, cette conscience, il faut bien encore répéter ce mot consacré, que Dieu même a mise en nous comme un guide qui ne nous manquât jamais à travers toutes les fluctuations sociales, qui fût indivisiblement joint à nous, qui ne fît qu'un avec l'essence même de notre âme.

Résumons-nous. Notre but était de montrer où en est l'esprit religieux aujourd'hui dans les publications spécialement destinées à le manifester. On a vu que la plupart de ces publications étaient médiocres, inintelligentes ou ridicules. Dans celles, en petit nombre, qui sont dignes d'attention, il se manifeste une tendance à l'hérésie, une manière hardie et bizarre d'interpréter le dogme qui, à l'insu des auteurs, les place plutôt en dehors qu'en dedans du giron catholique; mais en même temps ces écrivains ont entre eux une pensée, un désir commun, celui de refaire la société. Tout tend chez eux à relever, à faire respecter la force sociale; tout ce qu'ils savent de religion, ils l'emploient à ce but. La religion n'a réellement de valeur pour eux que parce qu'ils la regardent comme la meilleure base sur laquelle ils puissent asseoir leurs raisonnements en faveur de l'influence de la société sur l'individu. Ces livres, au haut desquels on inscrit son nom joint à celui de la philosophie, sont philosophiques et religieux uniquement dans un but social. C'est un fait essentiel que nous livrons aux réflexions des lecteurs et qui pourra leur en suggérer de profondes.

CAMILLE BAXTON.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

